



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

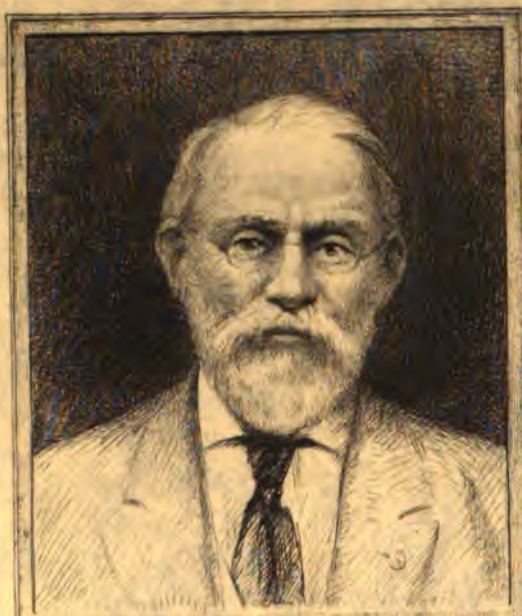
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49979 9



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES
HAUTES-ALPES

De France
SEIZIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉRIE. — N° 25

1^{er} Trimestre 1898



G A P
IMPRIMERIE JOUGLARD — L. JEAN ET PEYROT SUCCESEURS
—
1898

DC
611
.A553
S8

GAP. — Imprimerie L. JEAN ET PEYROT.

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION

de la
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 1^{ER} JANVIER 1898

(Art. 6 et 7 des Statuts)

BUREAU

Président : M. HUGUES, Edmond, avocat, rue Carnot,
à Gap.

Vice-présidents : M. DUMAS, inspecteur des contribu-
tions directes, en retraite, à Gap.

— M. PINET DE MANTEYER, Léon, rentier à Gap.

Secrétaire : M. DUMAS, Alfred, , agrégé de l'Université,
professeur au Lycée de Gap.

Secrétaire-adjoint : M. MICHEL, greffier de la justice
de Paix, bibliothécaire de la ville de Gap.

Trésorier : M. CLAVEL, Philippe, ancien receveur-
économiste des établissements de santé, à Gap.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. les Membres du Bureau

JOUGLARD, , Ferdinand, notaire, ancien Conseiller
général, à Gap.

GUILLAUME (abbé P.), I. , archiviste départemental,
correspondant du Ministère de l'instruction
publique, à Gap.

JEAN (Jules), négociant, 32, rue Carnot, Gap.

IV

COMITÉ DE PUBLICATION

MM ALLEMAND (abbé), curé de Jarjayes.

MONDET (Ernest), pharmacien, 1^{er} adjoint au maire
de Gap.

ROCHE (Célestin), ingénieur civil, à Gap.

ROMAN (Joseph), I. , avocat, correspondant du
Ministère de l'instruction publique, à Gap.

ROMIEU, , professeur à l'école normale d'institu-
teurs, à Gap.

SIBOUR (Ernest), rentier, route de Veynes, à Gap.

LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES
AU 1^{er} JANVIER 1898

Membres d'Honneur

M. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT.
MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.
M. LE GÉNÉRAL commandant la subdivision.
M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membres fondateurs

MESSIEURS,

ARNAUD (François), , licencié en droit, notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes).
BLANCHARD-CHANCEL (Le D^r Raphaël), , professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boulevard St-Germain, à Paris.
CLAPIER, propriétaire, à Chabestan.
DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P.-L.-M., à Grenoble.
FLOURENS, O. , ancien ministre des Affaires étrangères, député des Hautes-Alpes, 129, rue de la Pompe, à Paris.
LAURENÇON (Léon), député des Hautes-Alpes, 21, avenue du Trocadéro, à Paris.
LAVALETTE (Mlle Fanny de), à Guillestre.

VI

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre,
près Genève.

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet, rue de Grenelle, 35,
à Paris.

VÉSIGNÉ (Louis), lieutenant d'artillerie à Versailles.

Membres fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT, ✱, ancien conseiller général, président honoraire
de la *Société d'Études*; † 1895.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des
Hautes-Alpes; † 26 avril 1882.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général
des Hautes-Alpes, † 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supé-
rieur du grand séminaire de Gap († 26 juillet 1897).

CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque
d'Auch; † 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de
Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † 15 août
1889 (à Gap).

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque
d'Amiens (Somme); † 1^{er} mars 1892).

LAVALETTE (A. de), C. ✱, intendant militaire; † 16 dé-
cembre 1888.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur; † 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien Conseiller général des Hautes-
Alpes; † en 1896.

TEISSIER, avocat à Gap; † 25 août 1883.

Membres honoraires.

MESSIEURS,

BERLUC-PERRUSSIS (L. de), ancien président de l'*Académie d'Aix*, rue Cardinal, à Aix-en-Provence.

BLANCARD, archiviste en chef des Bouches-du-Rhône, à
Marseille.

VII

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

DAMAS, I. ☉, ancien principal du collège de Gap, rue Marceau, 8, Grenoble.

DELISLE (Léopold), C. ✱, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.

GUIGUES, ☉, receveur des finances en retraite, à Embrun.

JESSÉ-CHARLEVAL (le marquis de), président du conseil d'administration de la *Revue de Marseille et de Provence*, rue Breteuil, 10, à Marseille.

ROCHAS-D'AIGLUN (A. de), O. ✱, lieutenant-colonel, administrateur de l'École Polytechnique, à Paris.

TAMISEY DE LARROQUE (Phil.), correspondant de l'Institut, à Gontaud (Haute-Garonne).

Membres titulaires.

MESDAMES,

CHANCEL (Marius), au château de Saint-Léon, à Cannes.

DE CHEVALLET (M^{lle}), boul. Malesherbes, 157, Paris.

FERRARY-JULIEN (Amélie), à Embrun.

GAIGNAIRE, rentière, boulevard de la Liberté, à Gap.

JAUBERT, rentière, à Remollon.

LA MAZELIÈRE (marquise de), rue Barbey-de-Jouy, 40, Paris.

MESSIEURS,

AGOSTINI, agent-voyer d'arrondissement, à Serres.

ALBERT (Aristide), receveur municipal en retraite, à Grenoble.

ALBRAND, agent-voyer, à Tenès (Algérie).

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ALLIER, C. ✱, contrôleur de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, en retraite, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

ALLUIN, ✱, capitaine en retraite, rue Carnot, 57, à Gap.

ANTOINE, ancien député de Metz, trésorier-payeur général à Perpignan.

ANZIANI (J.-P.), agent maritime, à Mostaganem (Algérie).

VIII

- ARDUIN (Auguste), ☉, pharmacien, maire, à Embrun.
- ARMAND (l'abbé), curé à Châteauroux-les-Alpes.
- ASTOLFI ✱, commandant en retraite, aux Sagnières, près Gap.
- AUBERT (Clément), O. ✱, ingénieur des chemins de fer de Bône-Guelma, à Bône.
- AUGIER (l'abbé Ernest), vicaire à Embrun.
- AUDOYER, ✱, ☉, directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.
- AYASSE (Dr), ☉, médecin, place Ladoucette, 6, à Gap.
- BAILLE, ✱, chef de bataillon en retraite, major de réserve au Muy (Var).
- BARDE, négociant, avenue de la Gare, Gap.
- BARRACHIN (Marius), électricien, place Jean-Marcellin, à Gap.
- BELLON (l'abbé), curé de St-Appolinaire.
- BERAUD, juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1, à Gap.
- BERGE (baron), G. C. ✱, ancien gouverneur militaire de Lyon, au château de la Malle, par Reims (Marne).
- BERTRAND (Ferdinand), I. ☉, notaire, conseiller d'arrondissement, rue Carnot, 26, à Gap.
- BERTRAND (Léon), notaire, à Aix-en-Provence.
- BÉTHOUX (l'abbé), curé de Saint-Michel-en-Beaumont, par Corps (Isère).
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.
- BONNIARD (Victor), ☉, banquier, conseiller général, à Embrun.
- BONNIOT (V. de), chan. tit. à Notre-Dame, rue de Rennes, à Paris.
- BONNIOT (Aug. de), chanoine honoraire de Gap, curé de St-Denis-la-Chapelle, à Paris.
- BOREL, ✱, vétérinaire militaire en retraite, adjoint au Maire, à Gap.
- BOUCHIÉ DE BELLE, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, avocat au Conseil d'État, rue Miromesnil, 16, à Paris.
- BOUFFIER (Amédée de), rue Fornerie, 17, à Valence (Drôme).
- BOYER (l'abbé), curé, à St-Auban-d'Oze.

IX

BRACHET, instituteur, à St-André-d'Embrun.

BRUN, contrôleur-rédacteur des cont. directes, à Gap.

BURLE, inspecteur des contributions directes, 4, rue Dorée, à Avignon.

BURLE (Joseph), notaire, à Tallard.

BUTLER (William Ellison), docteur de l'Université d'Oxford, 60 bis, chemin des Rosiers, à Maupas, Lausanne (Suisse).

CADORET, *, professeur départemental d'agriculture, rue Carnot, 28, à Gap.

CAIS DE PIERLAS (comte), via della Roca, 13, à Turin.

CARAL, receveur-rédacteur à la direction de l'Enregistrement, à Gap.

CARAL, docteur en médecine, à Veynes.

CASTELLI (Charles), banquier, boulevard de la Liberté, à Gap.

CHABRAND, avocat, rue Casimir-Périer, 4, à Grenoble (Isère).

CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de la Blache, 3, à Gap.

CHANCEL (Alphonse), **, conseiller général des Hautes-Alpes, à Briançon,

CHANCEL (Edmond), boulevard, Malesherbes, 162, à Paris.

CHAPUIS Georges, comptable à la Banque de France, à Gap.

CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, rue Bayard, 2, à Grenoble (Isère).

CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

CLAVEL (Philippe), ancien receveur-économe des établissements de santé, rue du Temple, 2, à Gap.

COMMISSION de Météorologie à Gap.

CONTIER, *, chef de bataillon en retraite, quai Perrière, 10, à Grenoble (Isère).

COOLIDGE (Rev. W.-A.-B.), am Sandigenstutz, Grindelwald, canton de Berne (Suisse).

CORONAT (D^r Louis), médecin, rue Elisée prolongée, 4, à Gap.

CRÉVOLIN (Marius), conseiller municipal, à La Gay, près Gap.

X

CROZET (Ernest de), homme de lettres, à Oraison (Basses-Alpes).

DAVIN (l'abbé), aumônier de la Providence, à Gap.

DAVIN (Martial), ✱, sous-directeur honoraire du ministère de la marine, 105, avenue de Neuilly, à Neuilly (Seine).

DELAFONT (Octave-Auguste), au ministère des finances, dette inscrite, corridor du nord, à Paris.

DEVÈZE, ✱, colonel en retraite, à Grenoble (Isère).

DISDIER DE ROUSSET (Henri), avocat, à Bonne, près Gap.

DORCHE, percepteur à Gap.

DUMAS, inspecteur des contributions directes, en retraite, rue Carnot, 63, à Gap.

DUMAS (Alfred), ☉, professeur au Lycée, faubourg Sainte-Colombe, 1, à Gap.

ÉBERLIN, pharmacien, boul. de la Madeleine, 1, à Marseille.

ESCALLE (Hippolyte), notaire, à Briançon.

ESPIÉ, ☉, directeur de l'enregistrement, à Privas (Ardèche).

ESPITALIER (Marius), négociant, conseiller municipal, avenue de Grenoble, à Gap.

ESTACHY, architecte, à Cavaillon.

EYSSERIC (St-Marcel), ancien magistrat, à Sisteron.

EUZIÈRE, ✱, ☉, avocat, conseiller général, député des Hautes-Alpes, à Paris.

FABRE, avocat, à Gap.

FABRE, notaire, à Guillestre.

FAURE (Alphonse), commis à l'Inspection académique des Hautes-Alpes, à Gap.

Faure, ☉, pharmacien, ancien maire de la ville de Briançon,

FAZY (l'abbé), curé, à Sigottier.

FERRAND (Henri), avocat, 7, rue Ste-Claire, à Grenoble.

FIKELSCHERER, docteur en médecine, à Briançon.

FILLET (l'abbé), curé à Allex (Drôme).

FLEURY (Pierre), négociant, place Raspail, 1, à Lyon.

FORTOUL, chanoine honoraire, curé-archiprêtre, à Tallard.

FOURNIER (l'abbé), curé, à Puy-St-Eusèbe.

GAIGNAIRE, Paul, licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.

GANDOLFF, principal du collège à Narbonne (Aude).

XI

GAP (Lucien), instituteur public, membre de plusieurs sociétés savantes, à Mérindol (Vaucluse).

GARNIER (Aug.), négociant, place St-Nizier, à Lyon.

GASSIER, ✱, ancien député, conseiller général des Basses-Alpes, à Barcelonnette.

GAUTIER, ✱, directeur des postes et télégraphes, en retraite, conseiller municipal, place St-Arnoux, 3 bis, à Gap.

GIRARD (l'abbé), curé de Montgardin.

GIVAUDAN (Ferdinand), à Cordoba (République Argentine).

GONNET (Aimé), avoué près la Cour d'Appel, rue de la Madeleine, à Grenoble (Isère).

GONZALLÈS (Edouard), buffet de la gare, à Mâcon (Saône-et-Loire).

GRANDIDIER, ✱, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Nevers (Nièvre).

GRIMAUD (E), conseiller à la Cour d'appel de Grenoble, en retraite, à Serres.

GRIMAUD, ✱, ✱, ancien député, sénateur des Hautes-Alpes, 119, boulevard Saint-Michel, à Paris.

GUÉRIN (l'abbé), ch. hon., curé-archiprêtre, à Embrun.

GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribunal de Gannat (Allier)

GUEYDAN, industriel, membre du conseil général des Hautes-Alpes, à Brutinel, par Saint-Bonnet.

GUILLAUME, employé à la voirie, 50, rue de Bonnel, à Lyon.

GUILLAUME (Paul), I. , chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, 30, rue Théodore, à Billancourt (Seine).

GUILLIBERT (baron Hippolyte), avocat à la Cour d'Aix-en-Provence.

HIRSCH, peintre verrier, rue Gauthey, 26, à Paris.

HUGUES, (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.

IMBARD-SARRAZIN, propriétaire, maire de Bas-en-Basset (Haute-Loire).

XII

- IMBERT, licencié en droit, notaire à Embrun.
- ITIER (Paul-Jules), ☉, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, avocat, 5, rue Collot, à Montpellier (Hérault).
- JACOB, ☉, architecte du Gouvernement, 7, rue Gay-Lussac, à Paris.
- JAUSSAUD (François), banquier, maire, à Saint-Bonnet-en-Champsaur.
- JEAN (Jules), directeur du *Comptoir Agricole des Alpes*, à Gap.
- JEAN (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*.
- JEAN (Louis), libraire, place Jean-Marcellin, à Gap.
- JEANSELME, agent des mines de la Grand'Combe, à Gap.
- JOUBERT, vicaire général hon. de Gap, de Sens et d'Amiens, à la Trappe d'Aiguebelle, près Grignan (Drôme).
- JOUFFRAY, chef d'escadron d'artillerie, adjoint à la manufacture d'armes de Saint-Etienne (Loire).
- JOUGLARD (Eugène), négociant, cours Jullien, 8, à Marseille.
- JOUGLARD (Ferdinand), ☉, ancien conseiller général, conseiller municipal, notaire, à Gap.
- JOUGLARD (Sosthène), président du tribunal civil de Tarbes (Hautes-Pyrénées).
- JULIANY (Joseph), négociant, à Manosque (Basses-Alpes).
- JULLIEN, receveur de l'enregistrement et des domaines, à Villefranche-sur-Saône (Rhône).
- LADOUCETTE (le baron Etienne de), ✱, ancien député, place Vendôme, 8, à Paris.
- LAFONT (de), ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, à Bourges (Cher).
- LAGIER (Auguste), instituteur public, aux Costes par Saint-Bonnet.
- LAMBERT, agent-voyer cantonal, à Veynes.
- LAMORTE (Henri), receveur des contributions indirectes, 17, rue de la Friperie, à Provins (Seine-et-Marne).
- LAUGIER (Joseph), négociant, conseiller municipal, à Gap.
- LÉAUTIER, archiviste des bureaux d'état-major, à Gap.
- LEMAITRE, C. ✱, I. ☉, intendant militaire en retraite, président honoraire de la *Société d'Études*, à Gap.
- LÉOUFFRE (Louis), propriétaire, à Gap.

XIII

- LÉOTIER, I. , inspecteur de l'enseignement primaire en retraite, ancien maire, à Embrun.
- LÉPINE (Mgr), , protonotaire apostolique, doyen du chapitre, rue de l'Odéon, 4, à Gap.
- LESBROS (l'abbé), curé, à Bruis.
- LIOTARD (Alfred), avoué, ancien conseiller général des Basses-Alpes, rue Carnot, 63 bis, à Gap.
- LORDEREAU, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Chartres (Eure-et-Loir).
- MAGALLON (Xavier de), avocat, conseiller général des Hautes-Alpes, 4, cours du Chapitre, à Marseille
- MANGAREL, ✱, , chef de division honoraire de la Préfecture, rue de Valserrès, 22, à Gap.
- MARCELLOF, rentier, à Ribiers.
- MARCHAL, architecte, rue Pérolière, à Gap.
- MARCHAND, , pasteur de l'Église Réformée, au Villard La Beaume, par Aspres-sur-Buëch.
- MARENTHIER (François), 20, boul. de Longchamps, à Marseille.
- MARILLAC, ex-greffier, conseiller municipal, à Gap.
- MARNAS (Antonin), lieutenant au 96^e régiment d'infanterie, rue d'Abon, à Gap.
- MARROU (Ferdinand), ✱, maître ès-arts, pour l'architecture en métaux repoussés, rue Saint-Nicolas, 59, à Rouen (Seine-inférieure).
- MARTIN (David), , professeur en retraite, conservateur du Musée et de la Bibliothèque, rue du Collège, à Gap.
- MARTIN (Gabriel), pharmacien de 1^{re} classe, rue des Amandiers, 35, à Paris.
- MARTIN, curé-archiprêtre, à Saint-Etienne-en-Dévoluy.
- MATHIEU, receveur des Cont. Indir., à Gignac (Hérault).
- MAX-COHEN et SOHN, libraires, Kaiserplatz, 18, à Bonn (Allemagne).
- MAZIMBERT, 2, rue Bayard, à Grenoble.
- MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris.
- MEIFFRE (Chaffrey), négociant, cité d'Hauteville, 8, à Paris.
- MEUNIER, , négociant, président du Tribunal de commerce, rue Elisée prolongée, 4, à Gap.

XIV

MICHEL, greffier de la justice de paix, bibliothécaire de la Ville, à Gap.

MONDET (Emile), principal du Collège, à Avesnes (Nord).

MONDET, pharmacien, 1^{er} adjoint au Maire, juge au Tribunal de Commerce, rue du Mazel, 16, à Gap.

MONNIER, ingénieur civil, directeur de la fabrique de produits céramiques, à Fontreine, près Gap.

MOULIN (Stephane), , docteur en droit, 36, boulevard des Batignolles, Paris.

NEL, agent-voyer cantonal, à Château-Queyras.

NICOLLET, , professeur au lycée de Grenoble.

PARIS, , , ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, 82, rue Curiol, à Marseille.

PASCAL (J.-E.), , inspecteur de l'Enregistrement, conseiller municipal, rue Carnot, à Gap.

PASCAL (l'abbé), aumônier du Lycée, officier de la couronne de Roumanie, à Gap.

PAUCHON-TAIX (le docteur), professeur à la Faculté des sciences, à Marseille.

PAVIE, , , conseiller général, maire à Savines.

PELLOUX, maître d'hôtel, à Gap.

PELLOUX (Auguste), notaire, à Ventavon.

PERRIN (Eugène), distillateur, rue Carnot, à Gap.

PERRIN (Félix), place Saint-Laurent, 1, Grenoble.

PERRIN, conducteur des ponts et chaussées, chef de bureau de l'ingénieur en chef, à Gap.

PEYROT, (H.), imprimeur, rue Saint-Arey, à Gap.

PICHOU (Polycarpe) conducteur des travaux des chemins de fer P.-L.-M., en gare, à Gardanne (B.-du-R.)

PINET DE MANTEYER (Léon), rentier, rue de Valserrres, à Gap.

PINET DE MANTEYER (Georges), membre de l'Ecole française de Rome, Palais Farnèse, à Rome (Italie).

PIROSSIN (l'abbé L.), curé en retraite, à Embrun.

PRAT, industriel, à la Salle (Hautes-Alpes).

PROVANSAL (Alfred), , , vice président du Conseil général, président du Tribunal civil, à Embrun.

PROVANSAL (Victor), avocat, rue Carnot, à Gap.

PRUNIÈRES (comte de), conseiller général des Hautes-Alpes, 26, rue Lesdigières, à Grenoble.

XV

- QUEYRAS, ✱, ☉, conseiller général à La Roche-de-Rame.
REY (le Père), supérieur des Chapelains de N.-D. de Pontmain, par Landivy (Mayenne).
REYNAUD, professeur à l'École Normale, à Privas (Ardèche).
REYNAUD, commis des contributions indirectes, à Gap.
RICHAUD, imprimeur-libraire, directeur de l'*Annonciateur*, à Gap.
RISPAUD, ✱, chef d'État-Major du Gouvernement Militaire, quai de Bondy, 17, à Lyon.
ROCHE (Achille), architecte, inspecteur diocésain, rue de Provence, 26, à Gap.
ROCHE (Célestin), ingénieur civil, 7, rue du Collège, à Gap.
ROMAN, I. ☉, avocat, correspondant du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, au château de Picomtal, près Embrun.
ROMIEU, ☉ professeur à l'École normale, rue d'Abon, 4, à Gap.
ROSE, inspecteur des forêts à Fraize (Vosges).
ROUX (Emile), homme de lettres, 1, rue Béranger à Grenoble.
RUELLE, ingénieur, rue d'Amsterdam, 71, à Paris.
SARRAZIN (Jean), homme de lettres, rue Salla, 44, à Lyon.
SENTIS (Henri), professeur de physique au Lycée, place Ste-Claire, 14, à Grenoble.
SERRE (l'abbé), ancien professeur de philosophie, curé-archiprêtre de Ribiers.
SIBOUR (Ernest), rentier à Gap.
SIGNORET (Jules), ☉, juge de paix, à Savines.
SUPÉRIEUR (le) du petit Séminaire, à Embrun.
SUQUET (l'abbé), chanoine de Notre-Dame, boulevard St-Germain, Paris.
TAVERNIER, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Gap.
TEISSIER, docteur en droit, avocat, conseiller municipal, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
TEMPLIER (l'abbé), professeur de philosophie au petit Séminaire, à Embrun.
THOUARD (Auguste), licencié en droit, avoué, à Embrun.
THOUMAZOU, C. ✱, intendant militaire à Clermont-Ferrand.

XVI

TIVOLLIER, commis des postes et télégraphes, 31, rue Cuvier, à Lyon.

TOUR-DU-PIN LA CHARCE (comte de la), au château de Bezonville, par Sermaise (Loiret).

TOURRÈS (Auguste), conseiller d'arrondissement, maire de Gap.

TOY-RIONT (Marius), conseiller général des Hautes-Alpes, rue Nationale, 51, à Marseille.

TURLIN (E.), conducteur des ponts et chaussées, à Gap.

VAGNAT, ✱, docteur en médecine, conseiller général, maire de Briançon.

VALLENTIN (Ludovic), juge, vice-président de la *Société départementale d'Archéologie et de Statistique de la Drôme*, à Montélimar (Drôme).

VALLON, rentier, maison Castelli, à Gap.

VENTAVON (Edouard de), ancien juge, rue de la Paix, 10, à Nice (Alpes-Maritimes).

VÉSIGNÉ (Henri), 10, rue du Cirque, Paris.

WILHELM, ✱, ingénieur des ponts et chaussées, rue du Palais de Justice, à Gap.

Bibliothèques abonnées.

Bibliothèque de l'École normale des garçons, à Gap.

Bibliothèque du Lycée de Gap.

Bibliothèque de l'École normale des filles, à Gap.

Bibliothèque du grand Séminaire de Gap.

Bibliothèque de l'École communale d'Aspres-sur-Buëch.

Bibliothèque du 159^e régiment, à Briançon.

Bibliothèque du Couvent de St-Joseph, à Gap.

Bibliothèques communales d'Embrun et de Sigoyer.

Bibliothèque paroissiale de Châteauroux-St-Irénée.

Bibliothèques pédagogiques ; d'Aiguilles, de l'Argentière, d'Aspres-sur-Buëch, de Barillonnette, de la Bâtie-Neuve, de Briançon, de Chorges, d'Embrun, de Gap, de Guillore, de la Grave, de Laragne, du Monétier-les-Bains, d'Orcières, d'Orpierre, de Ribiers, de Rosans, de St-Bonnet, de St-Étienne-en-Dévoluy, de St-Firmin, de Savines, de Serres, de Tallard et de Veynes.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques (cinq exemplaires).

Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.).

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
3. ALBI. Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
6. — Société Eduenne.
7. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
8. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
9. BEAUNE. Société archéologique.
10. BELFORT. Société belfortaine d'émulation.
11. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
12. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
13. BÉZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
14. BONE. Académie d'Hippone.
15. BOURGES. Société historique, artistique et scientifique.
16. — Société des antiquaires du Centre.
17. CAEN. Académie de Caen.
18. CAMBRAI. Société d'émulation.
19. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
20. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
21. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
22. CHAMBERY. Académie de Savoie.
23. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
24. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.
25. COMPIÈGNE. Société historique.
26. CONSTANTINE. Société archéologique.
27. DAX (Landes). Société de Borda.
28. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
29. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
30. — Société bourguignonne de géographie et d'histoire.
31. DRAGUIGNAN. Société d'études scientifiques et archéologiques.
32. ELBEUF. Société des sciences naturelles.

XVIII

33. ÉPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.
34. ÉVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.
35. GRENOBLE. Académie Delphinale.
36. — *Le Dauphiné.*
37. — *Le Clairon des Alpes.*
38. — Société des sciences naturelles du Sud-Est.
39. — Société statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
40. — Société des Touristes du Dauphiné, rue Montorge, 11.
41. LANGRES. Société historique et archéologique.
42. LE PUY. Société agricole et scientifique.
43. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
44. LYON. Académie des lettres, sciences et arts.
45. MACON. Académie des sciences, arts et belles lettres.
46. MARSEILLE. Académie des sciences, lettres et arts.
47. — Société de géographie.
48. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
49. MONTAUBAN. Société archéologique d Tarn-et-Garonne.
50. MONTBRISON. La *Diana*, Société historique et archéologique du Forez.
51. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
52. — Société languedocienne de géographie.
53. — Société pour l'étude des langues romanes.
54. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
55. — Société archéologique.
56. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
57. NARBONNE. Commission archéologique.
58. NEVERS. Société nivernaise des sciences, lettres et arts.
59. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
60. NIMES. Académie du Gard.
61. — Société d'histoire naturelle.
62. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
63. ORLÉANS. Société archéologique et historique de l'Orléanais.
64. PARIS. Club alpin français, rue du Bac, 20.
65. — Feuille des jeunes naturaliste, 35, rue Pierre Charbon.
66. — L'ami des monuments parisiens.
67. — Société de topographie de France, rue Visconti, 18.
68. — Société de l'histoire de France.
69. — Société des Etudes historiques, carrefour de l'Odéon, 2.
70. — Société historique et archéologique du Gâtinais, 54, rue Saint-Placide.
71. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.
72. — Société de spéléologie.
73. — *Le Gratin.*
- 73 bis. — *La Revue félibréenne.*

XIX

- 74. PARIS. *Journal des cultivateurs*, 53, rue de Bourgogne.
- 75. — *Polybiblion*, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain.
- 76. — *Magasin pittoresque*, 5, rue Palatine.
- 77. PÉRIGUEUX. Société historique et archéologique de Périgord.
- 78. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
- 79. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
- 80. ROCHECHOUART. Société des amis des arts.
- 81. ROMANS. Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuse.
- 82. ROUBAIX (Nord). Société d'émulation.
- 83. SAINTES. Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
- 84. ST-JEAN-DE-MAURIENNE. Société d'histoire et d'archéologie.
- 85. SENS. Société archéologique.
- 86. TOULON. Académie du Var.
- 87. TOULOUSE. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 88. — Société archéologique du midi de la France.
- 89. TUNIS. Société de géographie.
- 90. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
- 91. VENDÔME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

ÉTRANGER

- 92. ITALIE. Reale accademia delle scienze di Torino, à Turin.
- 93. — Regia deputazione di storie patria, Piazza Castello, 12, Turin.
- 94. — Revista storica italiana, rue Massena, 31, Turin.
- 95. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
- 96. — Società storica Lombarda di storia patria, à Milan, castello Sforzesco.
- 97. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
- 98. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.
- 99. SUÈDE. Académie of historie och antiquitets, à Stockolm.

Addition à la Liste des Membres

M. BERNARD, Antonin (l'abbé), vicaire à Embrun.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Du 30 Décembre 1897

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

L'Assemblée générale des membres de la *Société d'Études* a eu lieu le jeudi 30 décembre, à 5 heures du soir, dans le local ordinaire des séances (Hôtel de la Préfecture), sous la présidence de M. Hugues, président.

Étaient présents : MM. Allemand (abbé), A. Dumas, Hugues, Jean Louis, imprimeur, Jeanselme, Léautier, Liotard, Marillac, J. Michel, Peyrot, Pinet de Manteyer, Célestin Roche, Romieu, E. Sibour, Teissier.

M. le Président fait connaître qu'il y a lieu de procéder à l'élection du tiers des membres du Conseil de direction soumis au renouvellement. Les cinq membres sortants sont : MM. A. Dumas, Hugues, D. Martin, Perrin, J. Roman.

M. le Président informe l'Assemblée que MM. D. Martin et Perrin déclinent toute candidature, leurs occupations ne leur permettant pas d'exercer les fonctions de membre du Conseil. Tout en regrettant cette détermination, l'Assemblée vote des remerciements à MM. Martin et Perrin pour le concours qu'ils ont prêté jusqu'à ce jour à la Société.

En vertu d'une décision antérieure, les membres non résidant à Gap ou ne pouvant pas assister à l'Assemblée générale, étaient invités à envoyer leur bulletin. Ont pris part au vote par correspondance : MM. Turlin, Marcellof, Lemaitre, J. Sarrazin, Jean Louis, libraire, A. Tourrés, D. Martin, Marchand, D^r Raphaël Blanchard-Chancel,

Imbert Marius, Itier, Eberlin, J. Roman, J. Dumas, Chauvet. Leurs bulletins ont été réunis à ceux des membres présents.

MM. CLAVEL, A. DUMAS, HUGUES, MONLET et J. ROMAN, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres du Conseil d'administration pour une période de trois ans.

M. le Président aborde ensuite l'exposé de la situation financière. Il informe l'Assemblée qu'il y a lieu de se préoccuper tout d'abord d'un solde à payer aux imprimeurs, qui ont bien voulu accorder à la Société, dont ils sont membres, le plus large crédit, lui permettant ainsi de remplir certains engagements antérieurs, sans préjudice pour le *Bulletin*.

M. le Président est heureux de faire connaître que depuis quelque temps, les travaux parviennent assez nombreux au secrétariat, et que d'autres sont promis pour une brève échéance. Au point de vue matériel, la Société a vu cette année augmenter le chiffre de ses membres, le nombre des nouvelles adhésions dépassant celui des membres décédés ou démissionnaires.

L'assemblée remercie M. le Président de ces renseignements relatifs à l'état matériel et moral de la Société, et s'en remet au Conseil de direction pour le payement, au mieux des intérêts de la Société, de la facture de MM. les imprimeurs.

L'assemblée approuve ensuite, sans observation, le compte financier de l'année 1897, et arrête le projet de budget de 1898.

M. E. Sibour offre à la Société sept bulletins de la première série, qui lui ont été laissés par un sociétaire décédé.

Sont admis comme membres nouveaux de la Société :

MM. l'abbé FOURNIER, curé de Fontgillarde ;

Paul GUÉRIN-LONG, docteur en droit, président du tribunal de Gannat ;

Roux, Émile, homme de lettres, à Grenoble ;

XXII

MM. l'abbé PASCAL, aumônier du Lycée ;
l'abbé GIRARD, curé de Montgardin ;
l'abbé SUQUET, chanoine de N.-D. de Paris ;
G. CHAPUIS, banque de France ;
l'abbé BELLON, curé de St-Apollinaire ;
PROVANSAL, avocat ;
FABRE, Adrien, avocat.

Plus rien n'étant à délibérer, la séance est levée.

Le Président,

HUGUES.

Le Secrétaire,

A. DUMAS.

A ajouter les nouvelles adhésions reçues depuis : MM. Chabrand
fils, avocat ; Perrin Eugène, fils, distillateur ; Moulin Stéphane, à
Paris ; Astolfi, commandant en retraite ; Marnas, lieutenant au 96^e ;
l'abbé Antonin Bernard, vicaire à Embrun.

XXIII

SITUATION FINANCIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 31 DÉCEMBRE 1897

COMPTE DE L'ANNÉE 1897

RECETTES

Fonds en caisse.....	39 63
Encaissements.....	2.025 »
Bibliothèques abonnées.....	20 »
— pédagogiques.....	120 »
Subvention départementale.....	150 »
Intérêts des fonds en banque.....	122 »
Total des recettes.....	2.476 63

DÉPENSES.

Versé à l'imprimeur pour impression et envoi du <i>Bulletin</i> et imprimés divers.....	2.233 13
Frais de recouvrement, de secrétariat et d'administration.....	113 50
Entretien, chauffage et éclairage.....	35 10
Dépenses diverses (clichés du <i>Monde illustré</i> et indemnité à M. Sibour, fils).....	74 40
Total des dépenses.....	2.456 13
Différence (excédent des recettes).....	20 50

PROJET DE BUDGET

POUR L'ANNÉE 1898

RECETTES

Fonds libres des exercices précédents.....	20 50
Produit des cotisations.....	1.900 »
Bibliothèques abonnées.....	20 »
— pédagogiques.....	120 »
Subvention départementale.....	150 »
Rente 4 % et intérêts des fonds en banque....	130 »
Reste à recouvrer.....	50 »

Total..... 2.390 50

DÉPENSES.

Impression du <i>Bulletin</i> y compris les frais d'envoi.	2.000 »
Frais de recouvrement, de secrétariat et d'administration.	120 »
Entretien, chauffage et éclairage.....	30 »
Dépenses diverses..	200 »

Total..... 2.350 »

Excédent des recettes..... 40 50

LA FAMILLE

DU

Bon Chevalier Pierre Terrail de Bayart

est-elle originaire des Hautes-Alpes ?

PAR J. ROMAN.

Dans un article paru récemment dans l'Annuaire du Conseil héraldique de France (1897), M. Oscar de Poli publie sur cette question une note dont voici le résumé.

La noblesse des Terrail avait une antique origine militaire ; cette famille était de la Bâtie-Mont-Saléon. Or, la Bâtie-Mont-Saléon, Ventavon, tout le Gapençais étant du ressort de la puissance delphinale, les Tirail ou Terrail étaient d'origine purement dauphinoise. Le 8 des calendes d'octobre 1201 Arnaud Flotte, troisième du nom¹, accorda des lettres de noblesse et d'affranchissement à Pierre Tirail, du lieu de la Bâtie-Mont-Saléon, et à ses fils Lambert et Galvaing, en considération des services qu'il avait rendus au seigneur de La Roche-des-Arnauds. Il ne paraît pas douteux que ce Pierre Tirail ne soit l'ancêtre du bon chevalier Pierre Terrail de Bayart.

Si les faits allégués par M. de Poli sont exacts, il en résulterait absolument le contraire de ce qu'il prétend y voir, c'est-à-dire que les Terrail-Bayard ne seraient pas d'origine dauphinoise et qu'ils seraient d'origine serve.

Quant au premier point, un mot suffira. Le Gapençais ayant été acquis par les Dauphins en 1232, si Pierre Tirail, le prétendu anobli, habitant la Bâtie-Mont-Saléon en 1201, il n'était pas Dauphinois, il était Provençal cela ne peut faire l'ombre d'un doute.

¹ C'est quatrième du nom qu'il eût dû dire.

Pour discuter le deuxième point, c'est-à-dire la question de savoir si Pierre Tirail a pu être anobli par Arnaud Flotte en 1201, il est nécessaire d'abord d'examiner ce qu'était la noblesse et quel était son rôle au moyen-âge. Or j'étonnerai sans doute bien des personnes peu familières avec l'état social de cette époque historique du moyen-âge en disant : *le noble était alors un fonctionnaire et la noblesse représentait ce qu'on nomme maintenant l'administration*. C'est là une vérité absolument certaine et je vais le démontrer brièvement.

L'administration romaine était très forte, très bien organisée ; l'empereur ou le sénat nommait des gouverneurs de provinces, et ces administrateurs commandaient presque souverainement, rendaient la justice, dirigeaient les armées, faisaient rentrer les impôts et surveillaient la construction ou l'entretien des chemins, ponts, canaux. édifices publics, etc. Ils étaient essentiellement révocables.

Lorsque les Francs s'emparèrent des Gaules, ils se gardèrent bien de briser cet instrument excellent et en conservèrent les principaux rouages sans leur faire subir de modification bien profonde. Les leudes qui entouraient le roi étaient fort différents des nobles du moyen-âge ; c'étaient les familiers du prince, ses gardes du corps, des capitaines, tantôt francs tantôt gallo-romains ; le roi récompensait leurs services en leur donnant en usufruit des domaines appartenant au fisc sous la charge d'une rente annuelle, mais ce bienfait était tout personnel et faisait retour au domaine à la mort du titulaire, quelquefois même plus tôt lorsqu'il avait perdu les bonnes grâces de son maître.

Sous les Carolingiens il n'en fut pas autrement. Charlemagne raffermi et fortifia l'administration hésitante et faible sous les derniers mérovingiens ; mais quand l'empire, qu'il avait porté à son plus haut point de splendeur, tomba en dissolution sous ses faibles successeurs, tout le système administratif disparut. On ne sentit plus la direction de pouvoir central, il n'y eut plus ni justice, ni sécurité, ni

transactions possibles, le brigandage fut général et chacun dut rester confiné dans son coin sans pouvoir rien vendre, rien acheter, en un mot sans être sûr du lendemain.

C'est alors que le peuple désolé et misérable tourna les yeux vers les hommes les plus sages ou les plus forts, vers les propriétaires opulents ou vers les capitaines renommés et leur dit : remplacez l'État qui ne remplit plus son rôle, donnez-nous la sécurité et nous nous reconnaitrons vos subordonnés ; prenez tout ce que nous possédons, mais assurez notre existence et garantissez-nous au moins la vie qui est menacée par une effroyable anarchie.

C'est ainsi que l'homme libre devint serf, et le grand propriétaire noble et fonctionnaire. Il fut juge de ses vassaux, il fut capitaine pour les commander, il fut officier de police pour maintenir la paix publique au moyen d'une force armée, il fut directeur de la voirie en assurant l'entretien des routes, des ponts, des bacs, il fut directeur de l'agriculture en surveillant les canaux, les digues, en entretenant les moulins et les fours banaux, en fournissant les étalons nécessaires à la reproduction des troupeaux, etc, etc. Voilà comment naquit l'aristocratie, elle est le produit de la réunion de tous les services publics entre les mains des grands propriétaires, elle est en un mot le résultat d'une prodigieuse dispersion du pouvoir central.

Il découle de ces prémisses qu'il n'y avait point et qu'il ne pouvait point y avoir alors de famille noble ; la noblesse n'était pas personnelle, elle tenait à la possession du sol. Celui qui possédait la terre était noble parce qu'il représentait cette abstraction que nous nommons l'État ; s'il vendait ou perdait sa terre, il n'était plus noble parce que la noblesse impliquait un exercice effectif de la puissance souveraine ; celui qui ne l'exerçait plus redevenait simple citoyen comme devant ¹.

¹ *Pas de terres sans seigneur, pas de seigneur sans terre*, disait-on au moyen-âge et cela est resté absolument vrai jusqu'au milieu du XIII^e siècle.

Depuis le X^e siècle jusqu'au milieu du XIII^e, la noblesse (surtout dans nos pays qui ont toujours un peu retardé sur le reste de la France au point de vue des institutions), n'était donc pas attachée à la personne mais à la possession du fief ; elle n'était pas personnelle, elle était réelle. Cela est si vrai que je pourrais citer de nombreux exemples de notaires, d'hommes de loi, de marchands de drap, de cuisiniers, d'ouvriers tisserands, etc., c'est-à-dire de rôturiers avérés, devenus nobles et faisant souche de familles puissantes par ce que le hasard d'un héritage ou une acquisition de fief avait mis dans leurs mains le signe indispensable de la noblesse, une terre ¹, et cela sans anoblissement préalable, sans autorisation demandée, par le seul fait de la possession.

L'anoblissement personnel par la toute puissance royale date de la fin du XIII^e siècle ; ce sont les légistes qui entouraient Philippe-le-Bel qui inventèrent ce moyen facile de procurer des revenus à la couronne ² tout en diminuant la puissance de la véritable aristocratie territoriale. Les nobles sans terres, qui avaient les privilèges de la noblesse sans en avoir les charges, furent dès le début odieux au peuple ; autant il était dévoué à la vraie aristocratie qui le protégeait, le faisait vivre et partageait ses périls, autant il détesta le noble qui ne remplissait pas son rôle de noble. Puis quand peu à peu l'Etat eut reconquis ses prérogatives et le monopole des grands services publics, de la justice, de l'administration, de l'armée, de la viabilité, etc., l'aristocratie territoriale elle-même n'eut plus à remplir qu'un rôle secondaire ; elle se contenta de percevoir des revenus et d'exercer des droits corrélatifs à des devoirs qui ne lui incombaient plus puisque l'Etat les exerçait pour elle.

Cela explique la scission profonde qui, à partir de la fin du XV^e siècle surtout, se produisit entre la noblesse et

¹ J'ai lu comme un fait avéré que l'un des ancêtres des comtes de Provence et de Forcalquier était simple marchand à Avignon ou à Arles.

² Les lettres d'anoblissement se payaient et même fort cher.

le peuple. La noblesse était aux yeux de ce dernier un instrument inutile, un rouage parasite qu'on entretenait à grands frais et qui ne remplissait plus la fonction qui avait été la raison d'être de sa création.

On voit par l'exposé qui précède que l'anoblissement d'un simple citoyen par un seigneur en 1201 est tout simplement une absurdité. Aucun homme ne pouvait à cette époque être noble s'il ne possédait un fief. Aucun seigneur n'eut jamais le droit d'anoblir qui que ce soit ni en 1201 ni plus tard ; c'était à partir de la fin du XIII^e siècle une prérogative de la puissance régaliennne c'est-à-dire des rois de France ou des princes souverains, comtes de Provence, ducs de Bretagne, dauphins de Viennois, etc. Les Flotte étaient sans doute d'une ancienne et illustre famille, mais ils étaient en somme de petits gentils hommes et n'avaient pas l'exercice des droits régaliens.

Est-ce à dire que le document analysé par M. de Poli soit faux ou inventé ; pas le moins du monde, seulement au lieu d'un anoblissement c'est tout simplement un affranchissement. Pierre Tirail était un serf que son suzerain affranchissait.

Je n'ai pas besoin de dire, tout le monde le sait, qu'à partir du XII^e siècle il y eut un mouvement considérable vers l'affranchissement des serfs ; mais ce que l'on sait moins c'est la cause de ce mouvement. Ce n'était pas la philanthropie, qui entre généralement fort peu en ligne de compte dans les actions humaines, même celles qui paraissent les meilleures, c'était tout simplement l'intérêt bien entendu du seigneur qui le porta à affranchir ses serfs.

Le servage était en effet un détestable moyen d'exploitation. Qu'on s'imagine des domaines immenses, la plupart incultes, habités par une population de serfs ne pouvant rien posséder, ne pouvant rien transmettre par testament, vêtus, logés, nourris par leur seigneur, travaillant uniquement pour lui ; il devait naturellement s'en suivre que les terres cultivées par ce moyen l'étaient fort mal,

que personne n'avait intérêt à mieux faire, qu'on ne défrichait rien et qu'en conséquence le produit de ces domaines était minime. Cependant le revenu du sol était à peu près l'unique ressource du seigneur, dont les charges étaient énormes puisqu'il était obligé de subvenir à tous les services publics qui pour être moins nombreux qu'aujourd'hui n'en existaient pas moins.

La noblesse comprit qu'un seul moyen s'offrait à elle pour augmenter ses rentes, c'était d'intéresser les serfs à la bonne administration du sol en les rendant propriétaires à certaines conditions. Elle les affranchit, leur permit de posséder et leur distribua des terres qu'ils purent transmettre à leurs héritiers sous la condition qu'elles seraient grevées d'une rente perpétuelle. Tout le monde gagna à cette transformation de la propriété; le serf disparut pour faire place à l'homme libre, il cultiva mieux cultivant pour lui-même, la population augmenta et le seigneur vit croître ses revenus, tandis que sa responsabilité diminuait puisqu'il n'était pas obligé de subvenir à tous les besoins de ses serfs.

Ces actes d'affranchissement ne sont point rares, mais on les a souvent qualifiés mal à propos d'actes d'anoblissement.

Chorier a cité textuellement l'acte d'anoblissement de Guillaume Amat, de Lus-La-Croix-Haute, et de Guillaume Gueyraud, son gendre, par Raymond de Montauban, en 1351; ce n'est qu'un acte d'affranchissement de serfs.

Bureau de la Rivière, grand maître de l'artillerie sous Charles VIII, se prétendait noble en vertu d'un acte semblable qui n'était point un anoblissement.

Salvaing de Boisieu cite également l'anoblissement par François de Sassenage, de Guigues Martin, du Villars, en 1383, ce n'est qu'un affranchissement. Le seigneur le libère *ab omnibus tollis, talliis, collectis, complainctis, coroa-tis, angariis, parangariis et aliis quibuscumque indebitis aut injustis exactionibus, extortionibus, operis, manu operis, et aliis rusticalibus servitutibus realibus et personatibus quibuscumque*, c'était donc un serf astreint à toutes

ces servitudes et qui en est affranchi désormais. L'acte a beau ajouter *ita quod deinceps dictus Guigo, cum omnibus suis liberis natis et procreandis et tota posteritate sua, gaudeat beneficio perpetue nobilitatis*, il est évident que ce mot *nobilitas* n'est pas pris ici dans l'acception de noblesse mais dans celle de franchise, de liberté, et la preuve c'est que le seigneur ne dispense pas ledit Martin de lui prêter hommage personnel, lui et sa postérité, et de lui payer les redevances accoutumées. Guigues Martin devient un homme libre, mais il n'en reste pas moins l'homme du baron de Sassenage, ce qui ne peut se concilier avec la noblesse dont l'essence est de dégager l'anobli de tout service ou devoir personnel, tout en laissant subsister les services ou devoirs dus pour les terres qu'il possédait.

Il doit en être de même pour Pierre Tirail. Le Bon Chevalier s'il descendait de ce Pierre Tirail aurait donc été le descendant d'un serf affranchi. Mais cela est-il certain ? Pas le moins du monde. En effet, le premier ancêtre du chevalier Bayart connu par des documents authentiques est Albert ou Aubert Terrail, homme d'armes du dauphin, mort en 1326; comme on le voit cent vingt-cinq ans le séparent de Pierre Tirail, affranchi en 1201 par Arnaud Flotte, et cette lacune n'est pas comblée. Il ne suffit pas que deux personnages aient un nom de famille à peu près semblable pour qu'ils descendent l'un de l'autre, surtout si l'un est de la Bâtie-Mont-Saléon et l'autre du Graisivaudan. On irait loin si on voulait baser des généalogies sur des similitudes de nom.

Au reste, l'illustration que la famille Terrail a acquise par l'existence du chevalier sans peur et sans reproche, lui a attiré plus d'une mésaventure. Déjà sous François 1^{er}, Gilbert Bayart, né en Bourbonnais, secrétaire d'Etat et des finances du roi, prit les armoiries des Terrail-Bayart et se proclama leur parent ¹. En 1650, Jacques ou Jean

¹ On a même publié il n'y a pas longtemps une lettre de ce personnage signée *Bayard* comme étant du Bon Chevalier.

d'Estaing, ayant épousé Claudie de Comboursier, dame du Terrail, terre voisine de la Mure ¹, ses descendants se prétendirent issus par les femmes de la famille Terrail-Bayart et joignirent ses armes aux leurs. Joseph Durey, lieutenant-général, fils de Marie-Claire d'Estaing, affirmait encore en 1768 cette descendance et fondait un prix à l'académie de Dijon pour récompenser le meilleur éloge de son ancêtre illustre. La famille Terrat, d'Ornaison en Bourgogne, changea à la fin du XVII^e siècle son nom de Terrat en Terrail, prit les armes des Terrail dauphinois et prétendit être de la même lignée ². Il n'y a pas jusqu'au romancier Ponson du Terrail qui ne se flât aussi d'une parenté semblable, et dans la plupart des articles nécrologiques consacrés à l'inventeur de Rocambole on peut lire qu'il était allié à la famille de Bayart ³. Enfin des faussaires alléchés par le haut prix et la rareté des autographes du Bon Chevalier en ont fabriqué une douzaine pour tromper les collectionneurs.

Si Bayart n'avait pas été un illustre capitaine et le type de l'honneur et de la chevalerie tout cela ne serait pas arrivé; c'est la rançon de sa gloire.

¹ Ce nom de lieu est très commun et signifie « un endroit où se trouve de la terre à potier ». Il n'y a pas de département du midi qui n'ait un ou plusieurs lieux dits Terrail.

² On peut consulter pour ce qui précède la *Biographie du Dauphiné* de Rochas.

³ Il avait joint à son nom de famille celui de sa mère qui était une demoiselle Toscan du Terrail, sœur du général de ce nom, tante du colonel du Terrail, qui habite Montmaur. Le général du Terrail avait trop d'esprit et de bonne foi pour afficher la moindre prétention à être allié à la famille de Bayard.

LE PARLER DES HAUTES-ALPES

PAR M. A. DUMAS

Il y a dans les parlers populaires une poésie exquise. Il faut seulement les débarrasser de la gangue sordide qui les étreint, — des *franciotismes* qui les infestent comme une nuée de sauterelles, — des trivialités dont ils se font, la plupart du temps, le véhicule. Il faut les saisir quand ils volètent un peu au-dessus du sol, dans une mise simple mais artistique. Car pourquoi se figurer le peuple grossièrement, irrévocablement terre à terre ? La vérité, c'est qu'il ne pousse pas loin sa rêverie ; mais il a de surprenantes trouvailles d'idées et de sentiments ; à l'occasion, son âme douce et fruste chante dans sa langue.

Cette poésie trop peu remarquée git surtout dans les contes finauds et les terrifiantes légendes. Tous ces récits passent de génération en génération comme une hoirie sacrée. C'est la propriété indivise du village. Avant de s'épanouir en leur forme définitive, ils ont été maniés et remaniés. L'art ne leur est pas étranger, cet art anonyme du peuple qui procède comme la nature par ébauches, retouches et multiples essais. Sans compter qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le plus humble village de vrais artistes en ce genre.

Ces maîtres narrateurs sont, pour l'ordinaire, des vieillards. Ils ont abandonné le *gouver* à leurs fils devenus hommes. Ils se contentent d'être les conseillers de la jeunesse et les détenteurs des vieux usages. Ils vivent, la tête allégée et le cœur assagi, surtout dans le Passé qu'ils évoquent vingt fois le jour et qu'ils égrenent, le soir, devant la maisonnée accrue du voisinage.

Cette pittoresque et savoureuse littérature orale, les Alpes la connaissent — ou du moins l'ont beaucoup

connue. Et c'est là évidemment qu'il faut prendre les traits caractéristiques de leur parler.

. . .

Et d'abord, les vieux mots ¹. C'est incroyable comme le vocabulaire alpin a de curieuses ressources. Au milieu de mots quasi pareils à ceux de Provence, vous entendez tout d'un coup un vocable insolite. On lui dirait volontiers, comme le paysan à tout inconnu, qu'on ne le *remet* pas. C'est une délicieuse surprise, pour celui qui sent vivre les mots, qui les ausculte comme des coquillages, leur demandant s'ils n'ont pas gardé le bruit du flot humain qui les apporta. Et ces archaïsmes, il ne faut pas les voir dans un sec catalogue où ils semblent à eux seuls représenter la langue ; il faut les surprendre dans la réalité vivante du langage, où par leur rareté et leur contraste avec les mots connus, ils prennent toute leur valeur et se détachent comme dans un vigoureux repoussé.

Ce sont des pointes clair-semées qui affleurent au-dessus d'une couche formée par de nouveaux apports, de curieuses épaves préhistoriques, de vrais *témoins* du passé. On peut encore les dénommer les *blocs erratiques* du langage. Ils donnent à la conversation du paysan un imprévu dont il ne se doute pas lui-même. Ils disent, mieux que les autres, la nature du pays et des hommes ; ils traduisent les faits de la vie locale ; ils évoquent tout de suite certains objets familiers et primitifs dont les Alpains se sont servis ou se servent encore en leur rude existence.

C'est, par exemple, le *trinc* (trident) ; la *lieia* (traîneau) ; la *mail* (huche à pain), etc. C'est encore toute la série des verbes désignant les actes de la vie matérielle. C'est la riche collection des termes gasconnants et méprisants, si naturels et si bien incorporés à la langue qu'ils s'emploient sans raison et par pure plaisanterie. C'est enfin la

¹ M. l'abbé F. Pascal, dans sa vaillante et pittoresque traduction de l'*Illiade*, a su tirer de merveilleux effets du clavier des vieux mots.

liste toujours ouverte des augmentatifs et des diminutifs ¹. Que l'Alpin, ici, est bien lui-même, allongeant ses mots, les enfant, les hissant presque jusqu'à la hauteur de ses montagnes ; puis les amenuisant, les signolant pour leur faire dire des choses infantiles, *meinadières*, comme il sied à des gens tapis humblement dans leur coin, parcimonieux et gagne-petit !

Sans doute les vieux mots que l'on retrouve ici ont vécu ailleurs et peut-être pourrait-on encore en retrouver la trace. Mais, ce qu'est le vieillard dans le village, l'Alpin l'est un peu dans la grande famille provençale. Il aime à conserver ces vieux débris du langage. Plus d'une fois, il m'est arrivé de rencontrer ici en pleine prospérité des mots qui s'en vont chez nous, et, dans cette langue à la fois rapprochée et différente de la mienne, il me semble que j'entends la voix grave de vieux ancêtres. Le parler de mon village est un affaiblissement de celui des Alpes, comme ses montagnes et ses collines plus boisées, plus vertes et moins hautes, mais encore tourmentées et parfois taillées en falaises, sont l'atténuation des hauts pics d'ici, et, pourrait-on dire, l'Alpe mourante en ses derniers contreforts.

Le mot *viara* (village), par exemple. Je l'ai entendu autrefois tomber de la bouche édentée de quelque vieille. Il me rappelle ces bonnes commères qui allaient de place en place, la quenouille sous le bras gauche, mouillant de temps en temps leur chanvre, et n'oubliant jamais, devant la niche de Notre-Dame-la-Brune, le signe de la croix de leur main droite restée libre.

Disparus, vieux mot ² et vieille chose !

Mais, hélas ! ici même, dans ces vallées solitaires et

Estrechissèn de mots, mes pereusso n'avèn
Qu'an, coumo la moutagno, espàlei larjouriaassos,
E que fan l'impressieu de chaussos larjouriaassos.

(F. PASCAL, *Iliado d'Ouméro*, XII^e ch. p. v.).

² Employé, chez moi, quelquefois encore comme archaïsme dans la locution : *faire lou tour de viara*.

conservatrices, les archaïsmes s'en vont, chassés par la politique et le journal, qui infiltrent dans le clair *paraulis* indigène une séquelle de mots et de constructions barbares. On peut dire que chaque vieillard emporte à tout jamais quelques mots avec lui. Meurtrière pour la vieille langue la pelle de l'enterre-mort !

Soul, le félibre est capable de galvaniser cette chose défaillante. On sait que les mots curieux et rares, les mots fleurant la terre, veulent être cherchés, dénichés. Ils font comme certaines sources. Visibles à un endroit, ils disparaissent dans le voisinage, tantôt sans retour, tantôt pour sourdre un peu plus loin. Le félibre sait mieux que personne les retrouver ; et, quand il les emploie, il les sertit à peu près de la même façon que l'instinct populaire ; il leur confère toute la vie dont ils sont susceptibles. N'est-il pas vrai, — sans jeter la pierre aux linguistes, — que le savant fait des herbiers, et le félibre, des fleurs brillantes, belles en proportion de son art ?

. . .

Cependant, les vieux mots disparus, le Haut-Alpin garderait toujours, dans la prononciation de ceux qui restent, une physionomie originale. L'Alpin a pétri et modelé à son usage un idiome venu d'ailleurs, acclimaté de longue main, étendu peu à peu et sourdement par la force, l'habileté, la bienveillance et la séduction. Les hommes de ce pays ont affirmé leur patriotisme en communiquant à la *lingua romana* une âpreté singulière et une certaine douceur.

Cette double empreinte est visible dans l'émission des voyelles et l'articulation des consonnes ¹.

On est frappé du retour fréquent de la voyelle *a*, vibrante et énergique comme le cri « perçant et rude » du

¹ Pour plus amples renseignements sur la phonétique, voir le travail de M. Nicollet (*Phonétique du patois Alpin*), dont le présent *Bulletin* commence la publication.

Chantecler gaulois. L'*a* est même recherché à côté de l'*r* consonne dure par elle-même : *sarvir*, *vargougno*, *tarrrible*, etc., mais voici que parfois cet *a* de prédilection cède la place à l'*e*, voyelle douce et discrète, la plus grise de toutes : *pegaire*, *serei*, *legrima*, etc.

Cette atténuation de l'*a* est surtout remarquable dans la conjugaison. On sait que la conjugaison est une pièce importante de l'organisme linguistique. L'Alpin semble avoir rassemblé là les sons les plus adoucis et les plus effacés¹.

En revanche, un son bien haut-Alpin et de bonne frappe montagnarde, c'est la diphthongue *oua*. Elle a quelque ressemblance avec le cri sinistre des *couarpatas* qui mènent dans le ciel bleu leurs noires théories.

La rudesse domine également dans l'articulation des consonnes. Elle est d'abord saillante, cette rudesse, au commencement de beaucoup de mots, dans le chuintement du *ch* et du *j* : *chabra*, *chapeu*, *jau*, *javèu*, etc.

Mais les consonnes finales sont encore plus significatives. Le Haut-Alpin les maintient en règle générale². Il distingue ainsi nettement le pluriel du singulier. La conjugaison qui, dans les voyelles, consacre plutôt le caractère timide de l'Alpin, atteste, par les consonnes finales, qu'il n'entend pas abdiquer son aspérité native. L'on s'en aperçoit bien à ces infinitifs en *ar* et surtout à ces parfaits en *èc*, durs et coupants comme la voix des pies-grièches.

Mais voici, par contre, des finales visiblement adoucies. L'Alpin supprime généralement l'*n* à la fin des mots, ce qui donne à son parler une certaine grâce enfantine.

¹ Que l'on compare notamment le futur alpin : *chantarei*, *chantares*, *chantaré*... avec le futur provençal : *cantarai*, *cantaras*, *cantara*.

² Le provençal laisse tomber presque toutes les consonnes finales. Mais il les prononçait jadis. La comparaison des mots de même famille en témoigne. Ainsi le féminin *facho* suppose un masculin *fa[ch]*; le dérivé *lachado* ne peut s'expliquer que par *la[ch]*.

D'autre part, il change régulièrement l's final en *i* devant la plupart des consonnes ¹.

Les plus maltraitées de toutes les consonnes ont été celles de l'intérieur, les consonnes intervocaliques. Dirait-on, par exemple, que *bua* (lessive) et *bugado*, *pouar* (tailler la vigne) et *pouda*, ont la même origine ? C'est que l'Alpin, en pareil cas, a fait subir aux mots la plus forte contraction possible. Est-ce la marque d'une nature forte et parcimonieuse qui aime à faire court ? Est-ce l'indice d'une volonté discrète qui n'ose donner aux mots leur luxuriante plénitude ? Toujours est-il que le langage de ce pays aurait, toutes proportions gardées, quelque rapport avec l'antique Dorien, tandis que le Provençal ferait revivre la douceur un peu molle et languissante des Ioniens.

Enfin, un dernier trait d'énergie. C'est le changement d'*l* en *r* au milieu des mots : *sourèu*, *taura*, *oura*, etc. ; mais, chose remarquable, beaucoup de pays, la Ville surtout et certains coins privilégiés, conservent la molle prononciation de *l* et disent *soulèu*, *taula*, *oula*.

. * .

¹ Avuro en acabant aquesto devisoro
 Farei uno leiçou, coumo un mestre d'escoro,
 P'er dire ce qu'aven qu'ei de remarco, eici...
 E surtout coumo l's, es Aup, se mèiro en i,
 Quand deù s'acipar es counsounos,
 Eiceta de davans quaucos unos, que soun :
P, f, c, q, t, ch, ou quand chausos, persounos
 En d'autros chanjarien, qu'aquí gardo soun toun...

(F. PASCAL, *ibidem*).

Cette loi, formulée récemment à la suite d'observations et d'expériences finement conduites, a dû exister aussi dans le pur domaine provençal. Les pluriels en *is* et en *i* en gardent la trace. Au moment où la règle de l'affaiblissement de l's était appliquée, on disait, par exemple, tantôt *les* (article les), tantôt *lei*, tantôt *braves* (adj. braves), tantôt *bravei*. Plus tard, cette règle une fois perdue, on a refait un pluriel à *lei* et à *bravei* qui sont devenus *leis*, *braveis*, puis se sont adoucis naturellement en *is*, tandis que *lei* et *bravei* passaient de

Le parler des Hautes-Alpes s'accorde parfaitement avec le caractère de l'Alpin et la beauté originale du site alpestre. Sa rudesse vous frappe d'abord, de même qu'en entrant dans les Alpes on est saisi, à première vue, par l'aspect desolé du paysage. Pics nus et anguleux, monts coiffés de glaciers ou surmontés de falaises, crêtes tourmentées, vallées taillées à grands coups et profondes comme des gouffres, croupes tout le jour baignées dans une lumière crue et aveuglante.

Mais qu'on se familiarise avec le pays ; qu'on suive ces sentes qui « ondulent, serpentent, zigzaguent », montent et dévalent ; et l'on ne sera pas déçu. C'est un vallon qui se montre tout d'un coup entre de hautes montagnes, comme une nef de verdure perdue entre d'énormes vagues immobilisées. Une note d'intimité austère se dégage des bois foncés de sapins. Les prés à herbe courte font une tache reposante sur l'uniformité des tons gris ou rouillés.

A mi-côte le plus souvent vit le *ménager*, dominant son lopin de terre, mais dominé à son tour par le haut mont qui d'ailleurs l'élève plus qu'il ne l'opprime. Hommes et femmes donnent l'impression de l'endurance plutôt que de la force ; leur vitalité est plus concentrée qu'expansive. Les traits du visage sont accusés comme sur des médailles neuves. L'expression serait dure si les yeux tranquilles et quelque fois profonds n'apportaient un doux correctif.

Il faut voir l'Alpin dans son milieu, chez lui, sous son toit de chaume, entouré de son frusquin.

Qu'on se figure, par exemple, l'ancienne veillée d'hiver, à l'étable, près de ces bêtes qui n'inspirent aucun faux dédain, les belles vaches nourricières. La pièce est grande et c'est à l'avant qu'on se réunit. On y *eib tue* (teille) le chanvre, et les débris qui jonchent le sol font un tapis plus propre que la litière. Il y a des bancs e même des chaises tout autour. Au milieu, se balance la vieille lampe traditionnelle, le *lume*. Son récipient, en

leur côté à *li* et *bravi*. Pareils faits ne sont pas rares dans l'évolution du langage.

forme de demi-poire, projette à terre une ombremobile et sa petite mèche pousse vers le plafond une trainée fumeuse, qui va déranger les toiles d'araignée. Simple décor pour les belles histoires du vieux temps, pour ces récits sobres et nets comme des fresques, narquois et ironiques comme de fines comédies, contés et entendus avec le même plaisir calme.

En sortant de la veillée, tout en cheminant dans la *chala*¹, on peut admirer le paysage de nuit. Car la nuit, comme dit Edmond de Goncourt, est *la reine des eaux-fortes*².

Le pays est superbe, au clair de lune, sous la neige, cette robe des Alpes. La neige transforme les lignes heurtées et criardes en courbes gracieuses. Au loin, sur le fond bleu intense du ciel, se découpe la crête onduleuse des montagnes. Sur les monticules voisins, des touffes d'arbustes et des rochers étoilent le fond blanc d'ombres noires aux contours estompés ; et, çà et là, se raidissent de petits arbres sans feuilles, semblables, avec leurs fines branches, à l'appareil nerveux d'un enfant.

Toujours et partout, ce contraste d'une nature sauvage et intime, provoquant chez l'homme la lutte tenace et le fol attachement.

Tel est aussi le doux et rude parler des Alpes.

² Sur ce mot, voir un article de M. David Martin. (*Bull. Soc. d'Ét.* 1883, III, 390 : *Question sur le mot chala et ses dérivés*).

¹ *Première amoureuse*, p. 64. — Paris, Guillaume, Collection lotus bleu.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VALLÉE DE LA VENCE

La vallée de la Vence commence à La Bâtie-Neuve et et vient finir à la Durance au-dessous de Jarjays, en présentant cette particularité qu'elle est ouverte à ses deux extrémités. Elle s'étend sur une longueur de 16 kilomètres environ et forme un bassin très étroit avec direction du nord-est au sud-ouest. A droite, se dressent les sommets de l'Aigle, Pré-Maurel et Puy-Cervier, tandis qu'à gauche, on voit s'échelonner les deux belles montagnes de Théus et St-Maurice avec leurs riches parures de bois et de gazons. Au fond, entre les deux massifs, coule la Vence, qui prend sa source dans les marais de Chorges et va se jeter dans la Durance, en formant avec cette dernière la petite presqu'île de Malcor. Elle reçoit, à droite, les deux torrents du Laus et celui de Merdarel ; à gauche, ceux du Devès, des Romayons, de St-Etienne et de la Dréoulle. Sur la rive droite, on remarque encore l'ancienne-route découpée en tronçons, tandis que sur la rive opposée, passe la route nouvelle construite vers 1825.

Cette vallée présente dans son ensemble un aspect des plus variés. Partout, ce sont des sites austères s'entremêlant, dans un contraste pittoresque, à des sites gracieux. Le territoire a une superficie de 4.105 hectares. Le sol, ayant pour base le lias de l'époque secondaire, est de couleur noire, fangeux en hiver et, en été, privé d'eau. Assez fertile néanmoins, il produit des arbres fruitiers, des céréales, des légumes, du chanvre, et même, vers Valserres, un assez bon vignoble.

Nous ignorons l'organisation politique de la vallée pendant les époques antérieures au XI^e siècle. Dans le bas

moyen âge, la région forme une baronnie et un mandement avec les trois seigneuries, communautés et paroisses d'Avançon, St-Etienne et Valserrès. De nos jours, elle est répartie en trois communes de mêmes noms, dépendant du canton de la Bâtie-Neuve. Ces trois communes donnent ensemble une population de 1224 habitants.

Nous allons nous occuper successivement, dans cette étude, d'Avançon, St-Etienne, le Laus et Valserrès.

PREMIÈRE PARTIE

Avançon

I. Topographie; village et hameaux; population; nom.

— *Avançon dans les temps anciens jusqu'au XI^e siècle.*

1. La commune d'Avançon occupe la partie supérieure de la vallée et s'étend sur l'une et l'autre rive de la Vence. Elle est entourée par celles de St-Etienne, de la Bâtie-Neuve, de la Bâtie-Vieille, de Montgardin, d'Espinasses et de Théus. Le territoire a une superficie de 2.250 hectares et forme trois parties distinctes : une située sur les côteaux au-dessous de la Bâtie-Vieille, une dans la plaine, et l'autre sur les pentes de la montagne de Théus. Cette montagne forme à la base et au milieu deux plateaux cultivés. Au-dessus, s'élève, comme un troisième étage, le sommet, dont la croupe arrondie présente des plate-formes de gazons, semées de bouquets de mélèzes et de hêtres. Vers l'endroit le plus élevé, jaillit, ce qui est assez rare, une belle source aux eaux limpides, non loin d'une petite chapelle en ruines, consacrée à St-Jean-Baptiste, et but d'un pèlerinage. Au point culminant, l'altitude est de

1.837 mètres. De là, le regard embrasse un vaste horizon de monts et de vallées de l'Embrunais, du Gapençais et de la haute Provence. Nous ajouterons qu'on trouve dans la partie inférieure du territoire, des bancs de rochers qui produisent un plâtre excellent, et une carrière d'ardoises située au Serre-du-Vautour.

2. La commune comprend le village chef-lieu, huit petits hameaux et de nombreuses maisons fermières.

Le village chef-lieu, qualifié de *castrum* pendant le moyen-âge, porte, comme la commune, le nom d'Avançon. Il est situé au bord du plateau inférieur de la montagne, sur le 23° 48' de longitude et le 44° 43' de latitude, à 944 mètres d'altitude. Il se compose de 50 maisons environ, de médiocre apparence, au milieu desquelles s'élève l'église, son clocher, et une nouvelle maison d'école. Elles s'étalent, agréablement exposées au midi, sur la pente d'un mamelon schisteux. Au haut de cette éminence, se dressait jadis le château féodal dont il ne subsiste plus que quelques débris ; la terrasse a été convertie de nos jours en cimetière. A 200 mètres au-delà, s'élève gracieusement une chapelle sous le vocable de Notre-Dame de Pitié. Au-dessous, dans une gorge étroite, autrefois boisée et maintenant dévastée, coule le torrent du Devès, du latin *defensum*, lieu mis en défens. Le village n'était approvisionné d'eau que par des citernes ; mais on a pu, dans ces derniers temps, y amener une fort belle source, qui flue sur la place. Enfin, deux nouveaux chemins y montent, l'un, appelé *Chemin de la Rollière*, du côté du midi, et l'autre, appelé *Chemin de la Croix*, du côté du nord.

Les huit hameaux secondaires sont ceux de Chausse-noire, de la Plaine, de Terre-Droite, de Coste-Plane, des James, des Santons, des Taburles et des Cousserons. Les quatre premiers empruntent leurs noms à des accidents de terrain, et les quatre derniers, à ceux d'anciens habitants.

Parmi les maisons foraines, nous citerons l'ancien fief

de St-Roman, sur les confins de la Bâtie-Neuve, l'ancien hôpital de St-Grégoire, près du Laus, les Maraisses, et un groupe enfin compris sous le nom général de la Montagne.

3. La population était, en 1540, de 550 habitants environ. Elle monte, en 1847, à 667. Enfin, elle n'est plus, en 1896, d'après le recensement de cette date, que de 534. Cette alarmante diminution est due principalement à ce que les revenus de l'agriculteur vont constamment en diminuant, tandis que ses charges vont en augmentant parallèlement de la cherté d'exploitation et de toutes choses, sans oublier les impôts exorbitants. Ajoutons que la population d'Avançon est affable et laborieuse, un peu taciturne, animée d'un excellent esprit et donnant l'exemple de mœurs primitives.

4. Le nom d'Avançon commence à être connu dès le XII^e siècle. Ainsi on trouve, — pour le village : 1100, *Castrum quod nominatur Avanza* (Arch. des Hautes-Alpes); 1269, *Avenzons* (Arch. de Boscodon); 1296, *Avansonum* (Valb. I, p. 187); 1301, *Avansonum* (Embrun); 1306, *de Avansone* (Arch. d'Avançon); 1334, *Castrum de Avansono* (Valb. II, p. 164); 1336, *Avansonum* (Gap); 1512, *Avançon* (Arch. de l'Isère); 1515, *Avansonium* (Arch. de l'Isère). — Pour la rivière : 1190, *Avanza* (Arch. de Boscodon); 1235, *Avancio* (Embrun); 1259, *Avanza* (Arch. des Hautes-Alpes); 1396, *Aqua Lavansis* (Arch. d'Avançon); 1512, *Avanica* (Arch. des Hautes-Alpes); 1512, *Avansia* (Chorges). — Pour la vallée : 1338, *Vallis Avansonis* (Valb. II, p. 353); 1364, *Vallis Avansonii* (Arch. des Hautes-Alpes); 1473, *Vallis Avansonis*, (Arch. des Bouches-du-Rhône)¹.

Nous remarquerons que, d'après la forme ancienne du nom, c'est *Avance* et non *Vence* qu'il faudrait dire régulièrement; mais c'est l'orthographe moderne, introduite par l'usage, qui fait loi, et c'est *Vence* qu'on doit employer.

¹ J. Roman : *Dictionn. topogr. des Hautes-Alpes*.

L'étymologie de ce nom n'est pas connue ; il a dû avoir, sans doute, une signification précise¹, mais elle est maintenant perdue. Il ne faudrait pas, au surplus, le faire dériver du nom des *Adventicii* qui, nous le dirons plus bas, n'ont jamais habité la vallée de la Vence.

5. En des temps reculés et postérieurs, toutefois, au creusement de la vallée par les courants diluviens et glaciaires, l'emplacement du village chef-lieu et tout le versant ouest de la montagne de Théus étaient recouverts d'une forêt d'arbres résineux. C'est ce qu'attestent des tronçons de ces mêmes arbres que les eaux dénudent au fond des ravins en temps d'orage.

A l'époque préhistorique, pendant l'âge de la pierre polie, le territoire était habité. La preuve en est fournie par une hachette en serpentine, trouvée lors du transfert de l'ancien cimetière à la terrasse du château. On en a, d'ailleurs, recueilli quelques autres dans les environs. Toutefois leur rareté fait présumer que la vallée était alors moins peuplée que le bas du département, où ces instruments sont trouvés en assez grand nombre.

A l'époque romaine, Avançon et sa vallée faisaient partie de la peuplade des Caturiges, qui s'étendait du col de la Freyssinouse et du défilé de la Saulce, jusqu'au Briançonnais. Avançon se trouva donc compris dans le royaume de Cottius, et, après l'annexion de ce royaume à l'empire, dans la province des Alpes-Maritimes, dont Embrun était la capitale. M. Fl. Valentin a prétendu, il est vrai, que les *Adventicii*, peuple connu par quelques inscriptions antiques, occupaient la vallée de la Vence, à laquelle ils auraient laissé leur nom². Mais nous avons déjà dit, dans notre *Histoire de Jarjayes*, qu'une vallée aussi exiguë ne pouvait être l'habitat d'un peuple particulier ; que ce peuple lui-même, trop peu nombreux, n'eut pas été jugé digne de figurer sur l'arc d'Auguste à Suze ;

¹ Ainsi on trouve au diocèse de Reims une paroisse du nom d'*Avançon*. (Bull. de la *Ste-Enfance*, p. 116.)

² Fl. Valentin : *Epigraphie gallo-romaine* dans le *Bulletin de la Société d'Études*, 1884, p. 226.

qu'il n'existe pas d'exemple de deux peuplades limitrophes sans barrières naturelles entr'elles, soit fleuves, soit montagnes ; que ces Adventicii, en admettant qu'ils eussent habité cette vallée ouverte des deux côtés et entourée par les Caturiges, n'eussent pas tardé, dans une époque de guerres continuelles, à être subjugués par leurs puissants voisins et à disparaître ; qu'enfin ces Adventicii se trouvaient, selon toute apparence, sur les bords du Vençon, dans le Var.

A l'époque du haut moyen-âge, le village d'Avançon était situé à 500 mètres environ du village moderne, dans le quartier appelé depuis le *Villard*. Ce nom, dont l'origine est antérieure au XI^e siècle, et qui signifie en basse latinité, village, nous le dit assez. On a, d'ailleurs, trouvé dans l'endroit des tuiles à rebord et des substructions. De plus, on distingue encore le tracé de deux chemins venant y aboutir par une échancrure du coteau : l'un, appelé *Chemin du Villard*, du côté du midi ; et l'autre, appelé *Chemin des Fraches*, du côté du nord. Il ne saurait donc y avoir de doute sur l'emplacement de cet ancien village.

Avançon, durant cette époque, fit partie, d'après Valbonais, de l'Embrunais¹, et il en suivit les destinées. Après avoir, avec lui, appartenu successivement au premier royaume de Bourgogne, aux Ostrogoths, aux Mérovingiens, à Lothaire, au second royaume de Bourgogne, il tombe sous la suzeraineté des comtes de Provence, et enfin, en 1202, sous celle des Dauphins de Viennois.

Au XI^e siècle, après l'expulsion des Sarrasins et lors de l'établissement du régime féodal, les habitants du territoire, pour se mettre à l'abri de nouvelles invasions et des entreprises de leurs voisins, quittant leur ancien village du Villard, en vinrent élever un autre sur la pente du monticule où il se trouve encore. Le château fort fut

Le baron Souchon-Despréaux, dans l'un de ses *Mémoires* au procès pour les droits féodaux en 1752, a prétendu qu'Avançon dépendait du Gapençais ; mais c'est peu vraisemblable.

construit sur le rocher qui en forme le point culminant, tandis que les demeures des habitants s'échelonnèrent au-dessous. Le nom de *Barri*, resté au rocher bordant le castrum, nous dit que ce dernier était ceint d'un rempart. L'ensemble du quartier a pris le nom de *Vièrè*, nom formé dans le bas moyen-âge et qui veut dire village, tandis que celui qui lui fait face sur le versant de la montagne, s'est appelé *Devant-Vièrè*. Dans ce lieu, Avançon jouissait tout ensemble d'une position forte et d'un site agréable dominant sur toute la vallée.

II. Avançon depuis le XI^e jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

I. A la fin du haut moyen-âge, nous trouvons la terre presque toute entière aux mains d'hommes puissants, et la masse de la population, quand elle n'était point mainmorte, réduite à un minime avoir. Cet état de choses avait eu pour origine les impôts excessifs que l'administration romaine avait répartis sur les décuries et qui avaient peu à peu ruiné les petits terriens. Les dépouilles de ces derniers allèrent en partie au fisc et en partie aux grands propriétaires du sol qui avaient pu résister et s'enrichirent d'autant. L'Etat, à son tour, pour récompenser ses hommes d'armes, créa de nouveaux grands propriétaires. C'est alors que survinrent les invasions des Sarrasins et les troubles intérieurs du XI^e siècle. Les habitants portèrent à ces puissants possesseurs de la terre, avec leur personne, la modique part des biens qui leur restaient, dans le but d'obtenir d'eux, défense et protection. Ce fut la féodalité, cette association libre et contractuelle entre les seigneurs et leurs vassaux en vue de la défense commune, association qui créa aux premiers des droits analogues à ceux qui sont dévolus à nos généraux pendant l'état de siège.

Le fief d'Avançon fut alors établi. Il porta, dès un temps immémorial, le titre de baronnie. Ensuite, quand les mandements furent créés, il en forma un¹. Ces mandement et baronnie se composaient de la seigneurie majeure d'Avançon, des seigneuries parières de St-Etienne et de Valserres, de la maison forte ou tour de la Bâtie-St-Roman, et de quelques petits arrières-fiefs, tels que Brunsel, le Châtelard, les Faysses et autres. Ajoutons que le bénéfice était de franc-aléu, c'est-à-dire ne relevant que de l'Empereur. C'est ce que prouvent les divers hommages des seigneurs, où ceux-ci reconnaissent tenir la terre en franc-fief du Dauphin.

La terre d'Avançon, comme nous avons dit plus haut, fut comprise dans le comté d'Embrun. Ensuite, nous la trouvons faisant partie du domaine delphinal jusqu'au 4 avril 1306, date où le Dauphin l'inféoda, comme nous dirons, à Giraud de St-Marcel, l'un des plus puissants coseigneurs du lieu.

Ainsi, sur cette donnée, nous avons pour seigneurs majeurs d'Avançon : avant 1202, les comtes de Forcalquier et de Provence, et de 1202 à 1306, les Dauphins de Viennois ; de 1306 à 1323, Giraud de St-Marcel, fils de Lantelme de Valserres qui vivait en 1257 ; de 1326 à 1389, Lantelme, son fils ; 1389, Eudes, dit Odonet, qui ne fit que passer ; de 1390 à 1421, Humbert ; de 1421 à 1447, Georges ; de 1447 à 1494, Humbert ; de 1494 à 1550, Georges ; de 1550 à 1560, Jean ; de 1560 à 1577, Laurent ; de 1577 à 1581, Anne, sa fille².

Concernant les seigneurs qui précèdent, nous avons à relater les faits suivants :

En 1270, nous voyons Giraud de St-Marcel prêter hommage au Dauphin pour Avançon et Valserres. La même année, il se fait passer un compromis par Pierre de Mont-

¹ Le mandement d'Avançon existait déjà en 1306, d'après l'acte d'inféodation de cette date.

² *Inventaires des titres de la baronnie. — Hommages. — Autres documents.*

gardin, coseigneur d'Avançon, au sujet du droit de fournage. En 1286, une sentence arbitrale condamne les enfants de Pierre des Elris, coseigneur, en son vivant, de St-Etienne et d'Avançon, à lui passer des reconnaissances de diverses rentes et des arrières-fiefs de Brunsel, du Châtelard, des Faysses et autres. Il achète, en 1290, de Guillaume Gauthier, en 1292, de Hugues Rostaing, et en 1293, d'Artaud *de Artaudis*, des rentes que ces derniers, tous trois coseigneurs de la terre, possédaient sur des fonds et des maisons à Avançon. En 1302, il acquiert une vigne et deux prés situés à St-Roman, et, en 1311, il achète encore la coseigneurie de Rodolphe de Savines ¹.

Mais ce qui avait surtout contribué à agrandir ses possessions, ce fut l'inféodation qui lui fut faite le 3 décembre 1292 par le Dauphin, Humbert I^{er}, de la terre de Valserrès. Cette terre, où déjà Giraud possédait à titre de coseigneur des biens considérables, était, comme Avançon, du domaine delphinal. Le Dauphin, pour le récompenser d'importants services qu'il en avait reçus, lui cède et transporta la dite seigneurie et tous les droits y attachés, sous seule foi de fidélité et d'hommage ².

Le Dauphin, Jean, fils d'Humbert, le tint à son tour en haute d'estime. En 1300, il le choisit pour témoin dans une sentence arbitrale prononcée par Guillaume de Mandagot, archevêque d'Embrun, et Jacques Duesca, évêque de Fréjus, entre Geoffroi, évêque de Gap, et Jean, comte du Gapençais, en vertu de laquelle le consolat de Gap et la moitié de la terre de Montalquier devaient appartenir au Dauphin, les clefs de la ville à l'évêque, le castel et les tours demeureraient indivis, et le Dauphin supprimerait les fourches patibulaires qu'il avait fait élever à la Fare, dans la Terre d'Église (B.-du-Rhône, B. 412) ³.

Ces faits nous montrent la situation prépondérante que Giraud s'était acquise dans la baronnie. Un autre plus

¹ *Inventaires des titres de la baronnie.*

² *Inventaires des titres de la baronnie.*

³ M. J. Roman, *Tableau historique des Hautes-Alpes.*

important allait l'augmenter encore. Le 4 avril 1306, par acte passé chez l'évêque de Fréjus, Jean Dauphin, voulant le récompenser des brillants services qu'il avait reçus de lui dans les armées, et se l'attacher pour des guerres nouvelles qu'il méditait, lui donne et transporte en fief et augmentation de fief la seigneurie majeure et la juridiction haute, moyenne et basse, mixte et impère, qu'il avait sur les coseigneurs d'Avançon, nobles et autres y ayant droits, comme aussi tout ce qu'il possédait en hommages liges, fidélités, reconnaissances ou autrement, ne se réservant que l'hommage sur le dit Giraud, ses héritiers et successeurs en la dite inféodation ¹.

Mais les coseigneurs ne reconnurent pas facilement cette suzeraineté. Par lettres de 1309, expédiées de Romette, Jean Dauphin donne ordre à Jean Pierre, son procureur, et à Jean Bonfils, baile de Savines, de faire passer, en faveur de Giraud, des reconnaissances par Bertrand des Elris, Arnaud de Jarjays, Giraud de Valsesres, Rodolphe de Savines et autres pariers. Mais tous ne se soumirent pas. En effet, par autres lettres de 1319, datées d'Avignon, Henri Dauphin enjoint au vibailli d'Embrun d'y contraindre les refusants, et cela, sous des peines graves ².

Cependant Giraud de St-Marcel, en qualité de seigneur majeur, avait accordé aux enfants de Pierre des Elris, en la personne d'Aloysia, leur mère, plusieurs franchises et libertés, telles qu'immunités de lods, droit d'avoir un juge particulier, faculté de donner en emphytéose les biens féodaux et d'en disposer par testament ou donation entre vifs. Un procès très compliqué s'en suivit. Sous la date du 4 octobre 1371, le gouverneur du Dauphiné, sans en attendre l'issue, et se fondant sur ce que la concession de Giraud avait changé la nature du fief, déclara, au nom du Dauphin, Lantelme, fils de Giraud, déchu de ses droits, et le fief d'Avançon réintégré dans la directe delphinale.

¹ *Inventaires des titres de la baronnie.*

² *Inventaires des titres de la baronnie.*

C'est alors que Lantelme de St-Marcel interjette appel de la sentence, alléguant que les biens des militaires servant dans les armées du Roi Dauphin, ne pouvaient, d'après une déclaration de 1349, tomber en commis ; que lui, Lantelme, l'avait particulièrement servi dans la guerre contre les Provençaux ¹ ; qu'il avait été fait prisonnier dans cette campagne désastreuse, et avait dû payer 1.500 florins pour sa rançon ; que son fief, situé sur les frontières de Provence, avait éprouvé des dommages pour plus de 5.000 florins ; que le prince avait promis de l'indemniser, et que, pour cette fin, le suppliant le priait de le maintenir dans la concession de 1306. C'est ce que fit, en effet, le Roi-Dauphin, Charles V. Sans attendre la sentence du gouverneur, il rétablit, par lettres patentes de 1372, datées de Vincennes, Lantelme dans ses anciens privilèges en lui inféodant à nouveau la baronnie ².

Cependant Lantelme de St-Marcel ne cessait d'arrondir et de consolider son fief. Il y ajouta, en 1323, une maison qu'il acheta d'un coseigneur nommé Pierre Albert, et, en 1330, le forestage de St-Roman. En 1335, il donna le prix-fait d'une construction de tours à son château. Il épousa, en 1338, Guillaumette, fille de Guillaume du Roux, de la Bréouille, qui lui apporta pour dot 600 florins d'or de Florence. En 1354, Guillaume Oddoul, autre coseigneur, lui prêtait hommage en vertu de l'inféodation de 1306, et une sentence arbitrale de 1355, renouvelée quatre ans après, obligeait Bertrand des Elris à s'acquitter envers lui du même devoir. Il prêta lui-même hommage au Dauphin, en 1334 et 1350, pour Avançon, St-Etienne, Valserres et leur vallée ; en 1376, pour ces mêmes possessions, et, pour la part qu'il avait acquise, cette même année, de Pierre Gillin, docteur en droit et coseigneur de Jar Hayes. Il conclut, en 1364, un compromis avec le seigneur de Savines, où ses droits de lods sur tout le mandement étaient reconnus. En 1372, il avait des démêlés avec l'évêque de Gap, on ne sait pour quel objet ; le fait seul est

¹ J. Roman : *Expédition des provençaux en Dauphiné*.

² *Inventaire Dubois*.

connu par la mention dans un inventaire des titres de la baronnie d'un cahier de pièces relatives à ce différend. En 1377, une signification lui fut adressée, au nom du Dauphin, par Pinchaud, gouverneur du Dauphiné, de s'emparer par droit de prélation, des biens acquis par lui, à Avançon, de Pierre Gillin, coseigneur de Jarjays. En 1390, nous trouvons une transaction qu'il passait avec ses vassaux de St-Etienne, au sujet des droits féodaux ¹.

Humbert, son petit-fils, prête hommage, en 1390, pour les possessions dont nous venons de parler. La même année, il passe un compromis relatif aux droits seigneuriaux avec ses hommes d'Avançon. En 1394, il épouse Peyronne, fille de feu Osaziche Flotte, seigneur de la Beaume et d'Argençon. Mais le vieux Lantelme, son aïeul et donateur, se réserve le château de St-Étienne qui était resté uni jusqu'alors, à celui d'Avançon.

Georges, fils d'Humbert, conseiller au parlement du Dauphiné, prête hommage, en 1421, pour les biens ci-dessus énoncés, et il reçoit lui-même, cette année, l'hommage de Louis Guyon, un coseigneur ². Humbert, son fils, cède en emphytéose perpétuelle, en 1480, un ténement situé au *Pré des Faysses*, à Jean Albert, prieur de St-Etienne, et, en 1484, une ile située à la *Dréouille*, aux consuls du même lieu. Enfin, Georges, fils de ce dernier, passe hommage, en 1511, à François ^{1er} pour toutes ces possessions ³.

La famille de St-Marcel se divisait en trois branches : celle qui possédait la baronnie ; une qui tenait la seigneurie de Valserres, et une autre qui figurait parmi la noblesse de Gap ⁴. Cette famille qui paraît originaire de

¹ *Inventaire Dubois et inventaire Ruinard.*

² En 1441, Antoine de St-Marcel d'Avançon, probablement son frère, est seigneur de Sorbiers.

³ *Inventaires des titres de la baronnie.*

⁴ Lantelme de St-Marcel, de la branche de Gap, possédait le château de Charance en 1280, l'engagea à l'évêque en 1305 et le lui vendit en 1300.

cette ville, a fourni des hommes remarquables auxquels nous devons ici une mention particulière.

Nous trouvons : — 1251, Hugues, juge épiscopal de Gap ; — 1287, Lantelme, évêque de Grasse ; — 1299, Claude, sacriste de Gap ; — 1306, Giraud, baron d'Avançon, qui prit part à plusieurs guerres et combattit à Varey, en 1325 ; — 1317, Guillaume, religieux dominicain, évêque de Nice ; — 1317-1321, Bertrand, cardinal, prieur de St-Géraud d'Aspres-sur-Buëch ; — 1326, Lantelme, baron d'Avançon, qui combattit contre les Anglais en 1352 et contre les Provençaux en 1369 ; — 1340, Guigues, chanoine de Gap ; — 1415, Jean, qui parut à Azincourt ; — 1446, Marguerite, veuve de Rambaud de Valserres, prieure de Berthaud ; — 1502, Hugues, dit *d'Avançon*, sacriste de Gap, prévôt d'Embrun, prévôt de Grenoble, prieur commanditaire de Chabottes, prieur de St-Bonnet, prieur de St-Arey de Gap ; — 1531, Georges, baron d'Avançon, conseiller au parlement du Dauphiné ; — 1448-1466, Hugues, son frère, prévôt d'Embrun ; — Jean, fils de Georges, conseiller au parlement de Grenoble, obtint la faveur d'Henri II, qui le créa successivement maître des requêtes, garde des sceaux, surintendant des finances, ambassadeur auprès du Pape ; il acheta, en 1559, la terre de Bayard, de Jeanne d'Avellan, veuve de Georges Terrail, frère du chevalier sans peur et sans reproche ; Ronsard lui a dédié des poésies ; — 1556, François, son frère, conseiller-clerc au parlement du Dauphiné, prieur de Sigottier, prévôt de St-André de Grenoble, évêque de cette ville de 1561 à 1575 ; il sauva sa cathédrale de la destruction par sa noble et ferme attitude devant le baron des Adrets ; — Hugues, son autre frère, prévôt d'Embrun ; — 1535, Guillaume, fils de Jean et de Philippine Allemand d'Altier, né au château d'Avançon, fut camérier du Pape, théologien au concile de Trente, abbé de Long-Pont, archevêque d'Embrun en 1561 ; il assiste au colloque de Poissy et aux assemblées de Blois, fonde le collège des jésuites d'Embrun, est le chef de la ligue en Dauphiné, se montre l'ennemi implacable de Lesdiguières qui le chasse

d'Embrun en 1585, et du Dauphiné en 1590; il revint sur son siège en 1599 et y mourut, l'année suivante, au moment où le messager du Pape lui apportait les insignes du cardinalat qu'Henri IV lui avait obtenu ¹.

La famille de St-Marcel avait pour armes : *de gueules à trois chevrons l'un sur l'autre*.

Du fief d'Avançon, diverses parties s'étaient détachées et avaient formé dans la seigneurie majeure plusieurs coseigneuries. Nous allons énumérer, à diverses dates, ceux des coseigneurs dont nous avons pu retrouver les noms : — vers 1195, Pons et Reymond d'Avançon qui prêtent serment de fidélité au comte de Forcalquier ²; 1243, Artaud *de Artaudis*, connu par une vente de censes à Guillaume Falcon; 1270, Pierre de Montgardin, qui possédait une maison à Avançon et un domaine au mas du Villard; 1276, Pierre Rostaing et Giraud Grassy; 1286, Bertrand des Elris, le plus puissant des coseigneurs; il possédait les arrières-fiefs des Faysses, de Brunsel et du Châtelard, et avait des hommes liges; 1290, Guillaume Gauthier; 1292, Hugues Rostaing; 1293, autre Artaud *de Artaudis* qui vend à Giraud de St-Marcel quelques rentes; 1297, Arnaud de Jarjays, Aynard du Sause, Roux de Valserres, qui prêtent hommage, le premier pour Avançon et Montalquier, le second pour Avançon et Chorges, le troisième pour la métairie qu'il avait sur les terroirs d'Avançon et de St-Etienne; — 1302, Reymond Arnaud Osaziche; 1306 et 1309, Rodolphe de Savines, Arnaud de Jarjays, Giraud de Valserres, Bertrand des Elris, Lantelme Dupuy et autres non dénommés; 1310, les enfants de Pierre des Elris, fils de Bertrand, sous la tutelle d'Aloysia, leur mère; 1312, Guigues de Savines, fils de Rodolphe; 1314, François Osaziche, fils d'Arnaud; 1315, Rolland Albert; 1323, Pierre Albert, qui vend à Lantelme de

¹ J. Roman : *Tableau historique des Hautes-Alpes*. — *Archives des Hautes-Alpes*. — *Documents et auteurs divers*.

² Extrait d'inventaire de la Cour des Comptes, aux archives de M. Valentin, à Valserres.

St-Marcel une maison, et Reymond de Jarjayes qui lui fait donation de quelques rentes sur un pré situé à *Font Chalvet* ; 1340, Antoine Clausel, de Gap, qui prête hommage au même pour censes et autres droits à Avançon ; 1341, Bertrand des Elris, fils de Pierre, qui vend pour 12 années ses droits féodaux à Guillaume d'Esparrons, archidiacre de Gap ; 1353, Isnard Claret ; 1355, Bertrand Rostaing, Arnoux et François de Piégut ; 1356, Dame Douce du Fort ; 1358, Reymond Osaziche ; 1359, Bertrand des Elris, entre lequel et Lantelme de St-Marcel une sentence arbitrale est prononcée par Guillaume Vergy, dans l'église de St-Bonnet, ordonnant que le premier prêterait hommage au second, que toutes violences entr'eux cesseraient, et que les outrages réciproques seraient oubliés ; 1362, Arnaud Sauneil, de Gap, qui passe hommage pour tous ses droits, services et usages au terroir d'Avançon ; 1376, Pierre Gillin, coseigneur de Jarjayes, qui vend à Lantelme de St-Marcel, au prix de 2.500 florins d'or, la coseigneurie qu'il avait acquise, cinq années auparavant, de Bertrand des Elris ; 1396, Guigues de Valserrès, Etienne Mochet, Pierre Grun, Guigues Caille, François de Piégut, et Félicie, veuve de Pierre Milaus ; 1398, Giraud de Valserrès ; — 1421, Louis Guion, qui prête hommage à Georges de St-Marcel ; 1556, Aynard Gauthier ; 1560, le commandeur de St-Jean de Jérusalem ¹.

Il y avait, de plus, dans la baronnie, l'arrière-fief de la tour ou maison forte de la Bâtie-St-Roman. Une simple habitation entourée d'un petit domaine est maintenant tout ce qu'il en reste. Tout autour, on trouve quelques débris de l'ancienne tour, des substructions, des tombes et un caveau recouvert d'une dalle. — Nous donnerons ici la liste de ceux de ses possesseurs qui nous sont connus : 1297, Giraud de St-Marcel, qui prête hommage ; 1329-1334, Jacques Sancelli ; 1348, Antoine, son fils, qui prête hommage pour cette terre et autres possessions à Avançon et à Gap ; 1362, Arnaud ; 1364, Antoine et Bertrand, ses fils,

¹ *Inventaires des titres de la baronnie.*

sur lesquels une saisie est faite, à la requête de la Cour des Comptes, parce que Garcende, leur mère et tutrice, n'en avait pas demandé une nouvelle reconnaissance; 1408, Falcon et Hugues, qui prêtent hommage; 1422, Pierre qui vend à Philibert de Biétanx; 1442, ce dernier qui revend à Guélis Rambaud, seigneur de Montgardin; vers 1520, jusqu'en 1789, les seigneurs majeurs d'Avançon ¹.

(A suivre.)

¹ J. Roman : *Tableau historique des Hautes-Alpes*.

LES TUILES ROMAINES A MONT-SELEUCUS

(La Bâtie-Montsaléon)

Par M. C. ROMIEU

Dans un article paru au dernier Bulletin de 1897 et qui a pour titre : « *La poterie et la faïencerie dans les Alpes* », l'auteur¹, en parlant de la *tuile creuse* qui recouvre la plupart des maisons du sud-ouest de notre département, s'exprime ainsi :

« Ce modèle de tuile est-il ancien : nous vient-il des Gaulois, nous vient-il des Romains? Je l'ignore. Tout ce que je puis affirmer c'est que je n'en ai jamais vu trouver dans les substructions romaines authentiques...² ».

Qu'on me permette d'apporter ici mon modeste témoignage. J'ai vu bien des fois dans les ruines de Mont-Seleucus, c'est-à-dire dans les champs de la Chaup, à la Bâtie-Montsaléon³, de nombreux débris de tuiles creuses mêlées au débris des tuiles plates à rebord, et cela sur toute l'étendue occupée par l'ancienne station. Ces deux sortes de tuiles paraissent même y avoir été employées par égale part. Je suis donc en droit d'en conclure que les toits de cette *station romaine* ou *villa romaine*, avec ses dépendances si l'on préfère, étaient analogues aux toits de l'Italie.

On sait en effet que les tuiles romaines, encore en usage en Italie, étaient de deux sortes : les unes plates à rebord⁴, les autres creuses. Les premières, dites *tegole*,

¹ M. J. Roman.

² *Bulletin de la Société d'Études*, année 1897, page 315.

³ Voir *Bulletin* de l'année 1892, pages 91 à 120.

⁴ On peut voir une de ces tuiles au musée de la Prefecture à Gap.

se posent à bain de mortier sur des briques, dites *pianelles*. Les secondes, dites *canali*, recouvrent les espaces laissés entre les *tegole*, c'est-à-dire les joints latéraux.

La grandeur de ces tuiles varie suivant les localités ; mais, pour Rome, leurs dimensions, gravées sur une table de marbre au Capitole, sont les suivantes :

Longueur des <i>tegole</i> et des <i>canali</i> ..	0 ^m 412
Grande largeur des <i>tegole</i>	0 ^m 329
Petite largeur des <i>tegole</i>	0 ^m 250
Bordure latérale haute de... ..	0 ^m 0248
Épaisseur de la tuile.....	0 ^m 0225
Plus grand diamètre des <i>canali</i>	0 ^m 242
Plus petit diamètre des <i>canali</i>	0 ^m 175
Épaisseur des <i>canali</i>	0 ^m 019.

Or, ces dimensions, exprimées ici en fractions du mètre, peuvent être facilement comparées à celles de nos tuiles creuses actuelles. J'ai pu constater d'autre part qu'elles sont, à peu de chose près, celles de la plupart des tuiles de Mont-Seleucus.

Il serait facile, à ceux qui voudraient s'en rendre compte, d'aller à la Bâtie-Montsaléon où l'un des cultivateurs¹ fait exécuter, en ce moment, un léger défoncement sur l'une de ses propriétés située près de la maison d'école. Quoique le travail, au moment où j'ai eu occasion de le voir, en janvier dernier, n'eût été fait que sur une petite étendue, un are environ, les résultats, au point de vue qui nous occupe, n'en étaient pas moins concluants. De nombreux débris de *tegole* et de *canali* jonchaient le sol, attendant leur transport au tas de cailloux ou à la rivière. C'est ce qui s'est toujours produit, d'ailleurs, dans les fouilles faites à Mont-Seleucus. J'ai collectionné quelques uns de ces fragments, et je les tiens à la disposition de la *Société d'Études*, avec la dernière inscription découverte².

¹ M. Jean Meinencq.

² *Bulletin* de l'année 1893, page 312.

L'authencité des substructions romaines situées sur la parcelle de terrain dont je viens de parler, ne saurait être mise en doute, car parmi les débris l'ouvrier terrassier a trouvé de nombreuses médailles romaines, une sorte de grande épingle, une longue aiguille, des fragments de poteries, etc.

Gap, 1^{er} février 1898.

LA BEAUME-DES-ARNAUDS

A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

ET PENDANT

LE HAUT MOYEN-AGE

(Réponse à M. L'ABBÉ F. ALLEMAND)

Sous ce titre, le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes* a publié, dans le 2^e trimestre de l'année 1897, une assez longue étude de M. l'abbé F. Allemand.

J'ai lu ce travail avec un vif intérêt, puis je l'ai étudié avec toute l'attention qu'il mérite. Qu'il me soit permis de remercier d'abord l'auteur pour les détails nouveaux qu'il nous fait connaître, en ce style clair et incisif qui lui est propre.

Malheureusement, M. Allemand a dû être mal renseigné dans ses recherches, car ses erreurs topographiques sont nombreuses, et les principales thèses qu'il soutient sur l'emplacement de Cambonum, sur les itinéraires romains et sur l'émigration des habitants au XI^e siècle me paraissent tout à fait inacceptables. Aussi, malgré mon peu de goût pour la critique, je crois de mon devoir de défendre, ici-même, ce qui me semble être la vérité en la matière.

. .

La description que M. Allemand fait, en commençant son article, de la commune actuelle de La Beaume-des-Arnauds est assez exacte¹, seulement la montagne qui

¹ Page 83 du Bulletin sus-nommé.

limite cette dernière au midi ne s'appelle pas l'Alp mais Laup¹, les torrents de Burianne et du Villard ne sont pas à droite mais à gauche de Chauranne, et Chaures n'est pas à gauche mais à droite de cette rivière. La grotte ou cavité qu'on appelle toujours la Balme, ne se trouve pas un peu à l'est mais un peu au nord du village chef-lieu. Quant aux vieux noyers qui abondent dans la plaine, dit-il, on peut aujourd'hui les compter sur les doigts.

Au nombre des hameaux de la commune doit figurer La Combe qui a une population de 40 personnes, et parmi ses fermes isolées : La Tour, où l'on compte 12 habitants. Enfin, il convient de mentionner le joli château de l'Ermilage, situé au-dessus du village, à l'est, et appartenant à M. Tournier, de Lyon.

Tout cela ainsi rectifié, on peut dire, en effet, que telle est aujourd'hui La Beaume-des-Arnauds.

. . .

Avec M. Allemand, je crois que ce territoire était habité à l'époque de la pierre polie et qu'il y eut ensuite plusieurs villages dont l'un prit le nom de Cambonum², sous la domination romaine. Mais ce que je ne puis admettre c'est que cette station (*mutatio* ou *mansio*, peu importe) fût située à La Beaume même, et voici mes raisons :

1° A défaut de documents écrits, nous devons tenir grand compte de la tradition. Or cette tradition, que nous ont fidèlement transmise toutes les générations qui se sont succédé dans ce pays, nous dit qu'il y a eu une ville romaine au Villard et non à La Beaume.

2° C'est essentiellement au Villard qu'on a trouvé, à diverses époques, de très nombreuses monnaies, médailles et tuiles romaines. On y en découvre même encore aujourd'hui.

¹ En patois Laoup. V. carte de l'état-major.

² *Cambonum*, station de la voie de l'*Alpis-Cottia* à *Valentia* (Itinér. Hier. *Mutatio Cambono*) paraît devoir être placé à Villard-la-Beaume, etc. V. M. Fl Valentin : Epigraphie gallo-romaine. *Bulletin de la Société d'Et.*, 1882. I, p. 27.

d'hui. Ça et là on a mis à jour des tombes recouvertes de larges dalles, et un vieillard se souvient d'avoir enlevé, au lieu dit « les Maurelles », les derniers vestiges d'une route pavée.

3° Ce qui me frappe aussi c'est d'entendre parler au Villard des quartiers du *Champ de mars*, de la *Combe*, de *Cambourno*, de *Devant ville* et des *Villards* où se trouvaient sans doute les villas dont parle M. Allemand. Tous ces noms n'évoquent-ils pas le souvenir de cette station romaine qu'on appela *Cambonum*?¹

4° Enfin, le Villard, adossé à la montagne, bien exposé au midi et dominant une plaine d'environ deux kilomètres de long sur plus d'un de large, devait paraître particulièrement agréable à des hommes, qui tout guerriers qu'ils furent, ne dédaignaient pas le confortable². De plus, la légion romaine comprenant, sous les Empereurs, 6.600 soldats, il fallait une certaine étendue pour en recevoir une seule. On l'a bien vu en août dernier où l'on a fait camper devant le Villard les 5.000 hommes environ qui avaient fait, pendant la journée, les grandes manœuvres dans la vallée. Or, comme le fait justement observer M. Allemand, « La Beaume est un cul-de-sac », et ne pouvait dès lors répondre aux besoins des Romains, au repos ou en voyage. M. Allemand nous dit que *Cambonum* se trouvait au dessous de La Beaume actuelle, dans l'angle (très restreint) formé par le confluent de Burianne et de Chauranne. « Ce qui le prouve, ajoute-t-il, c'est l'existence en ce lieu d'un reste *assez considérable* et bien conservé d'un mur d'enceinte ayant encore, du côté du midi, 3 mètres de hauteur, et, du côté du nord, 1 mètre. Ce mur est bien d'origine romaine. » J'avoue n'avoir pas su découvrir ce pan de mur dans le mur d'enceinte plus récent, mais j'admets qu'il y soit. Que prouve-t-il? A mon humble avis, il prouverait tout simplement que les Gaulois

¹ M. Allemand ne nous dit pas pourquoi il la nomme *Combonum*?

² J'ai vu à Serre-la-Croix les magnifiques mosaïques de leurs salles de bains.

³ C'est nous qui soulignons.

ou les Romains avaient élevé là, comme ils l'avaient fait ailleurs, un Oppidum destiné à couvrir la vallée et la station du Villard. On a pu trouver dans le vieux cimetière d'à côté, où passe maintenant le chemin de fer, les tombes de quelques défenseurs de cette forteresse. Voilà tout. On le voit, je suis amené à confirmer l'opinion de M. Fl. Valentin d'après laquelle Cambonum était au Villard et non à La Beaume.

. . .

Parlons maintenant de la voie romaine et de son parcours dans le territoire de La Beaume.

Selon M. Allemand, la dite voie, partant de Montseleucus, passait par Aspres, près de Saint-Pierre-d'Argençon et débouchait dans la plaine du Villard qu'elle parcourait en une ligne courbe dont le tracé « se trouve encore marqué par un sentier couvert de gazon et bordé de broussailles ». Jusque-là nous sommes d'accord. Je confesse cependant que ce sentier, couvert de gazon et bordé de broussailles, destiné à nous conserver le souvenir d'un chemin vieux de 16 à 17 siècles me surprend et me fait rêver ! Mais passons. Ainsi M. Allemand avoue que la voie traversait la plaine du Villard en y faisant une ligne courbe. Pourquoi allonger ainsi le trajet d'Aspres à La Beaume ? Pourquoi cette ligne courbe ? C'est parce que Cambonum n'était pas à La Beaume mais au Villard, à égale distance de Seleucus et de Vologatis.

M. Allemand ne veut pas de route au col de Cabre¹ sous les Romains. Il soutient que l'*Aster* ou route ordinaire de 1^m,20 de large, partait de La Beaume, passait par Chaures et le col de Chaures, par La Bâtie-des-Fonds et Valdrôme naturellement, puis se rendait à Volagatis (Les Boulignons) par le défilé qui aboutit à Maravel, au-dessous de Baurières. Cette route, plus longue de 7 à 8 kilomètres au moins que celle du col de Cabre, aurait peut-être eu sa raison d'être si elle avait rencontré moins de difficultés

¹ De *Caura*, ou *Cavra*, ou *Capra*.

que cette dernière, mais tous ceux qui ont parcouru les monts du Laup et de Cabre vous affirmeront qu'il est impossible de supposer qu'une route quelconque ait jamais existé du côté du Laup, beaucoup plus élevé et accidenté que le col de Cabre. Je dis Laup parce que le nom même du col de Chaures, employé par M. Allemand, est totalement inconnu dans le pays et à la carte de l'état-major où je ne distingue pas non plus le col de Tresaurias. « Le col de Cabre, nous disait dernièrement un général qui se trouvait sur les lieux et à qui nous soumettions la question, est la route la plus naturelle et la plus directe qui existe entre Aspres et Die ». Si le préfet Ladoucette a su faire passer par là la superbe route nationale actuelle, pourquoi les Gaulois et surtout les Romains n'auraient-ils pas su y tracer leur route rudimentaire?

Je répète donc ici ce que M. Roman a écrit dans sa belle étude sur le passage d'Annibal dans les Alpes¹ : « nos soldats suivent maintenant les chemins que pratiquèrent les chevaliers du moyen-âge, les légions romaines, Annibal et les cavaliers numides à la solde de Carthage. On remonte les mêmes vallées, conduisant aux mêmes cols ; on passe, il est vrai, parfois sur la rive gauche d'une rivière que l'on suivait jadis à droite, et le tracé des lacets a été généralement allongé... mais en somme l'écart est insignifiant. »

M. Allemand nous parle d'une maladrerie établie sur la route de Chaures à la Beaume. « Ce fait, dit-il, nous paraît une preuve décisive en faveur de notre thèse [de la voie par le col de Chaures] ». Mais, cher confrère, votre sentier couvert de gazon... ne pourrait-il pas indiquer le chemin qui, après son coude au Villard, c'est-à-dire à Cambonum, venait justement passer devant la maladrerie en question, de telle sorte que la preuve décisive que vous invoquez en faveur d'une voie au problème que col de Chaures ne saurait avoir rien de concluant ?

¹ *Bulletin de la Société d'Et.*, 13^e année, 2^e série, 1^{er} trimestre, numéro 9, p. 5.

Quant à l'Iter, ou chemin destiné à la cavalerie, partant de La Beaume et passant par la Haute-Beaume et le col de Gaud pour arriver à La Bâtie-Crémezin, il a beau s'être appelé, nous dit-on, le *chemin royal*, je n'ai pu réussir à en comprendre le tracé. « En sortant de Combonum, que M. Allemand veut à La Beaume, cet iter suivait, paraît-il, la rive droite de Chauranne, celle de gauche étant impraticable à cause du rocher (lequel?); il repassait ensuite sur cette dernière au confluent du torrent du Gand et de Chauranne et de là montait jusqu'au col. »

Le col de Gaud étant à l'extrémité de la vallée de Montbrand, ses eaux, du moins celles qui coulent sur le versant des Hautes-Alpes, s'en vont, non au torrent de Chauranne, mais à celui d'Aiguebelle qui se jette dans le Buëch au-dessous de La Faurie. C'est peut-être du torrent de Rigaud¹ dont on a voulu parler. Dans ce cas, ledit torrent se trouvant à plus de mi-chemin de La Beaume au col de Cabre, l'auteur de la route par le col de Chaures aurait confessé sans le vouloir que parvenir au col de Cabre n'était pas en définitive aussi difficile qu'il se plait à le déclarer.

Je conclus donc que, à mon avis, la voie romaine, après avoir traversé Cambonum au Villard et l'oppidum de La Beaume, s'engageait dans le riant vallon de Chauranne et montait au col de Cabre pour descendre ensuite à Vologatis.

Le col de Gaud était naturellement destiné aux cavaliers et piétons qui, venant de Veynes ou de Beauchêne, se rendaient dans la Drôme en longeant la vallée de Montbrand², parallèle en grande partie à celle de Chauranne.

Les cols de Saint-André et de Montbrand devaient avoir essentiellement pour but, comme aujourd'hui, de mettre

¹ Connu de temps immémorial dans le pays sous le nom de *Gargarotte*.

² On a trouvé, au lieu appelé *Ruinas*, des bracelets romains semblables à ceux que l'on découvrit en dessous de Serre-la-Croix lors de la construction du chemin de fer de Gap à Grenoble.

en communication les habitants des deux vallées et des communes environnantes.

. . .

Je ne dirai rien de la partie historique proprement dite contenue dans le travail de M. Allemand, parce que j'ai tout lieu de la croire véridique. Je me permettrai seulement de faire remarquer que la Haute-Beaume ne s'est pas appelée Château-la-Beaume jusqu'en 1789, mais que, pendant plus d'un siècle probablement, elle a porté le nom de *Communauté des hommes de Gabriel Reymond*. Plusieurs lettres officielles et imprimées, en date de 1638, 1685, 1689, que j'ai eues sous les yeux, étaient, en effet, adressées : aux châtelains, consuls et péréquateur de la communauté des hommes de Gabriel Reymond, ou bien encore : A Messieurs les consuls aux hommes de Gabriel Reymond.¹

Venons-en aux émigrations, sur les hauteurs, des habitants de la commune de La Beaume au XI^e siècle. Je serais vraiment curieux de connaître les documents qui ont permis à M. Allemand de fixer les émigrations susdites dans les quartiers qu'il désigne.

En parlant de La Beaume, il nous dit : « C'est alors que les habitants de l'antique Combonum s'établirent sur la colline située au nord et à 200 mètres environ de l'ancienne station... Le nouveau village, ayant été construit dans l'endroit appelé La Beaume, en prit naturellement le nom. Quant à la dénomination de Combonum, elle disparut, parce que le lieu où se trouva la station, étant contigu à celui de La Beaume, il se confondit dans ce dernier² ». Que dire de cette émigration de 200 mètres, de cette fusion du nom de Combonum avec celui de La Beaume, alors que

¹ Le 20 octobre 1684, cette communauté payait 213 livres, 13 sous; 8 deniers d'impôt sur 148,490 livres, 11 sols que payait l'élection de Gap. *Ibid.*

² *Rulletin de la Société d'Et.*, 1897, p. 92.

les deux emplacements étaient contigus ! Ne vaut-il pas mieux croire tout simplement que, au XI^e siècle, les habitants de La Beaume, en prévision des invasions qui se multipliaient à cette époque, cherchèrent à se mettre à l'abri en élevant un château-fort au sommet de leur village et en entourant ce dernier d'un mur d'enceinte fortifié ? Sans doute l'on peut admettre l'érection sur la colline, à cette date, d'un certain nombre de maisons que l'on a abandonnées depuis, mais, après avoir examiné très attentivement les lieux, nous restons persuadé que La Beaume s'est toujours appelé La Beaume et que son emplacement n'a pas varié d'une manière appréciable.

Quant à l'émigration du Villard, racontée par M. Allemand, elle me paraît tout à fait fantaisiste. Je suis tout disposé à admettre qu'il y a eu, à une certaine époque, au XI^e siècle si l'on veut, des habitations au lieu dit les Chazals, au nord du Villard, d'abord parce que le nom l'indique, puis parce que je considère ce quartier comme ayant fait partie de la banlieue de Cambonum. Mais ce que je ne puis m'astreindre à corroborer en aucune façon, c'est l'affirmation inattendue de M. Allemand émise en ces termes¹ : « [Au XI^e siècle] Le Villard allait s'emplacer sur la hauteur voisine qui s'est depuis appelé (*sic*) Vières... On y trouve un lieu nommé *La Tour*. Et on ajoute en note : « Non loin de Vières, se trouvent les quartiers appelés *Serre-des-Saulces* et *Font-Salé* ». C'est à n'y rien comprendre, puisqu'il n'y a au Villard aucun quartier qui porte le nom de Vières et que *La Tour* est à plus de 2 kilomètres et demi de *Serre-les-Saulces* et de *Font-Salé*. M. Allemand a dû faire erreur en attribuant au Villard un Vières qui y est totalement inconnu². Jusqu'à preuve formelle du contraire, je demeure donc convaincu que les habitants du Villard n'ont jamais émigré en masse sur une élévation quelconque de leur territoire.

¹ *Ibidem* p. 94.

² Il y a à la Beaume une ferme isolée qu'on appelle, non *Vières*, mais *Devant Vières*.

En terminant, j'éprouve le besoin de présenter à M. l'abbé Allemand mes sincères excuses si j'ai pu, sans le vouloir, le blesser en quelque manière dans les lignes que je viens de tracer. S'il se sent atteint dans l'attaque de ses thèses, qu'il se venge de moi en venant me faire visite. Mon modeste presbytère lui est largement et sympathiquement ouvert. Je lui montrerai tout ce que je conserve religieusement du vieux Cambonum pour notre musée de Gap. Puis, s'il le désire, mes vieilles jambes l'accompagneront dans la plaine ou sur nos chères hauteurs et là je lui dirai : Regardez et voyez qui de nous deux a raison.

Décembre 1897.

E. MARCHAND.

PHONÉTIQUE DU PATOIS ALPIN

PAR F.-N. NICOLLET

La langue parlée par les paysans des Alpes est des plus curieuses et des plus intéressantes à étudier au point de vue linguistique ; je n'hésitemême pas à dire qu'elle mérite d'attirer l'attention du linguiste au même degré que le basque et le breton.

Quand je dis « la langue parlée par les paysans des Alpes », il est évident qu'il ne s'agit point du patois des habitants des villes, qui, habitués à parler ou tout au moins à entendre parler le français, ne font guère, lorsqu'ils emploient la langue indigène, qu'habiller des mots français à la patoise. A ceux-là, mais à ceux-là seuls, peut s'appliquer la boutade de M. Anatole de Montaiglon, citée récemment par M. J. Roman dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*¹ :

« Tous ces patoisants du Midi

« Font du français, abâtardi

« Par la cuisine provençale ».

Je n'entends même pas, par « langue des paysans » celle que parlent les paysans quand ils s'adressent à des étrangers ou à des habitants des villes ; car ils s'expriment alors dans un langage hybride, moitié français moitié patois, et qui n'est proprement ni l'un ni l'autre. Si, n'ayant pas assez de confiance en leur connaissance de la langue nationale, ils se servent de leur langue indigène, ils la francisent de leur mieux, pour la rendre intelligible à leur interlocuteur, et ils disent : *La trûia* au lieu de *la kâia*, *ampuniâr* au lieu de *agantâr*, *jardi* au lieu de *wrt*, *assomâr* au lieu de *wisucâr*, etc. Si, plus instruits, il se hasardent à parler français, ils diront : *Tabazer*

¹ *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 4^e trim. 1896, p. 316.

pour « frapper », *cha peu* pour « peu à peu », *raier* pour « couler », *neble* pour « nuage », *mai* pour « encore, de nouveau », etc.

Pour moi, la « vraie langue des paysans des Alpes », c'est celle qu'ils emploient entre eux, chez eux, dans leur famille, en travaillant aux champs ; quant ils causent de leurs affaires, de leurs occupations, de leurs outils, des produits de leurs terres ; quand ils s'adressent à leurs animaux domestiques.

Cette langue, comme il est naturel, est pauvre et manque d'expressions pour rendre les idées abstraites, littéraires ou philosophiques¹ ; mais, en revanche, elle est riche, très expressive et très précise, pour désigner tout ce qui a rapport aux occupations journalières de la campagne.

Ce qui fait le principal intérêt de cette langue, c'est son caractère d'archaïsme, d'antiquité, c'est la fidélité avec laquelle elle a conservé les mots anciens.

Tandis que le français, comme toutes les langues littéraires, se renouvelle rapidement et se modifie continuellement par l'effet des caprices de la mode et sous l'influence des savants, des grammairiens, des écoles, des dictionnaires et de l'écriture ; la langue des paysans, soustraite à la plupart de ces influences, conserve plus longtemps les mots et leurs formes primitives.

C'est ainsi que *prou*, *choir*, etc. sont à peu près sortis de l'usage en français, tandis que leurs correspondants *prw*, *çêiræ*² sont encore usités en patois. Les verbes forts ont presque tous disparu du français ; *mourir*, *pouvoir*, *acquérir*, *venir*, et quelques autres continuent seuls à changer *ou* en *eu*, *e* en *îé*, sous l'influence de l'accent tonique ; tandis que *trouver* conserve maintenant partout la syllabe *ou* et ne fait plus *je treuve*, *tu treuves*, etc., que *aimer* a pris dans toute sa conjugaison la syllabe *ai*,

¹ C'est pour cela que les poésies écrites en patois ne sont pour la plupart que du français patoisé.

² Je représente par le signe *w* le son représenté en français par *ou*, par *ç* et *œ* des sons propres au patois.

renonçant aux formes anciennes *nous amons, vous amez*, etc. Mais il n'en est pas de même en patois, où on dit toujours *trâckw* (je perce) et *trückâr* (percer), *krôsw* (je berce) et *krwsâr* (bercer), *âigw* (j'arrose) et *æigâr* (arroser), *mêtrw* (je déplace) et *mæirâr* (déplacer), etc.

Dans les mots d'origine latine, le patois a conservé la forme ancienne du mot beaucoup mieux que le français. Comparez, par exemple,

PATOIS ALPIN	LATIN	FRANÇAIS
vita	vita	vie
pâwk	pauc-um	peu
pêrsia	persica	pèche
pêrtia	pertica	perche
mâsklœ	mascul-um	mâle
lagrima	lacrima	larme
sœgûr	secur-um	sûr, etc.

Enfin pour quelques mots qui sont certainement antérieurs à l'occupation du pays par les Romains et qui faisaient sans doute partie de la langue des premiers Indo-européens qui s'établirent dans les Alpes, on est frappé de la ressemblance parfaite qu'ils ont avec les mots correspondants de la langue sanscrite. Tels sont : *ânta* (margelle, bord), en sanscrit *anta* (bord, lisière, en anglais *end*, en allem. *ende*) ; *pâta* (pièce d'étoffe, chiffon), en sanscrit *pata* (étoffe) ; *çârvia*, en sanscrit *kârava* (corneille) ; *râbi* (brûlant, dans *râbi suræw*), en sanscrit *ravi* (le brûlant, le soleil).¹

J'ai dit, dans une précédente étude², qu'en écartant la

¹ Je cite ces mots sanscrits d'après le lexique d'A. Bergaigne, dans son *Manuel pour étudier le sanscrit védique* ; Paris, E. Bouillon, 1890 ; et son *Manuel pour étudier la langue sanscrite* ; Paris, Vieweg, 1884 ; — et d'après le *Dictionnaire sanscrit-français* d'Em. Burnouf ; Paris, 1866.

² *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 1895, 4^e trimestre, page 308 ; et *Études sur les patois du midi de la France* (Gap, Jean et Peyrot, 1897), page 12.

couche des mots grecs et latins qui se sont introduits dans le patois alpin, par suite des rapports avec les Phocéens de Marseille et, après la conquête de la Gaule, avec les Romains, on trouvait une langue très ancienne composée d'éléments d'origine celtique et ibérique. J'ajouterai que quelques mots me paraissent remonter à une époque antérieure à l'arrivée des Celtes et des Ligures dans nos montagnes ¹. Tels sont probablement les mots que je viens de citer (*anta*, *pàta*, *càrvia*, *ràbi*) et quelques autres comme *dràia* (chemin), *drugâr* (courir, trotter) auxquels je ne connais pas d'équivalents dans les autres langues néo-celtiques et néo-latines. ²

Il n'est pas toujours facile, assurément, de reconnaître et de distinguer chacun de ces éléments. Cependant on peut arriver à une probabilité bien voisine de la certitude ; soit par des procédés linguistiques, en examinant la forme actuelle des mots, en se rendant compte des modifications qu'ils ont dû subir suivant les lois phonétiques et en établissant une comparaison avec les langues congénères ; soit par les principes philosophiques, en étudiant le sens des mots, et en renouant, d'après l'association des idées ³, le lien qui les rattache les uns aux autres ; soit enfin par

¹ Voir dans la *Revue Celtique* (tome xiv) une étude très intéressante, par M. d'Arbois de Jubainville, sur l'importance numérique des Celtes et des peuples qui occupaient la Gaule avant l'arrivée de ces derniers.

² *Dràia*, pour *drâg-a* (chemin), et *drugâr* ont sans doute la même origine que le russe *dorôg-a* (chemin).

³ Dans une très savante étude (*Principes généraux de linguistique indo-européenne* ; Paris, Hachette, 1890), M. Paul REYNAUD, prof. de sanscrit et de grammaire comparée, à la Faculté des lettres de Lyon, a montré par une foule d'exemples tirés des langues indo-européennes que de l'idée de « briller » on passait : 1° à celle de « être éclairé, voir, percevoir, savoir, être sage » ; 2° à celle de « être limpide, pur, beau, riche, heureux, orgueilleux, dur » ; 3° à celle de « brûler, sécher, durcir, solidifier, fixer, arrêter, contenir » ; 4° à celle de « brûler, être ardent, actif, s'élançant, jaillir, couler, crier, chanter, parler » ; 5° à celle de « brûler, cuire, piquer, faire souffrir, rendre misérable, détruire » ; 6° à l'idée de « d'éclat, de couleur ».

les données historiques, en tenant compte des indications fournies par les écrivains anciens.

Si je veux par exemple établir l'origine des mots *wla* (accentué sur un *w*), *brwnsa* (accentué sur *w*) ou *brwnk*, *twpîna* ou *twpin*, *pætrôla* ou *pætról*¹, qui tous désignent différentes sortes de « marmites », voici comment je procède.

Je remarque d'abord qu'un de ces mots (*wla*) a le même sens et la même forme que le latin *olla*; *wla* est donc très probablement emprunté au latin. Quant aux autres, je ne vois dans la langue latine aucun mot qui leur ressemble ni même aucun radical qui ait pu leur donner naissance. Je cherche donc ailleurs le secret de leur origine, et, comme ils désignent des *vases servant à faire cuire*, c'est aux mots et aux radicaux exprimant les idées de « récipient » et de « cuisson » que je le demande. — Pour l'étymologie de *pætrôla*, le grec *pep-to* (je fais cuire) attire tout d'abord mon attention; mais la comparaison avec *peperi* (poivre; en lat. *piper*) qui a donné *pæbræ*, *pæwræ* et *pæbrun* (poivron) me prouve que *pep-rola* serait devenu *pæwrôla*. Je cherche donc ailleurs, et je trouve le sanscrit *pach* (cuire). Sous le rapport du sens, convenance parfaite; mais les lois de la linguistique me permettent-elles de tirer *pætrôla* de *pach*? Oui; car d'une part la comparaison avec *pæirin* (parrain) dérivé de *páiræ* (père), de *æigânia* (rosée) dérivé de *áiga* (eau) montre que *pæi* de *pætrôla* est issu d'une forme *pai*; d'autre part l'analogie de *frâisæ* (frêne) venu de *frâxtinus* pour *frak-sinus*, de *mâit* (pétrin) comparé au grec *mak-tos* (pétri) prouve que *pai* vient d'une forme plus ancienne *pak*. Or, l'identité de *pak* avec *pach* ne souffre aucun doute. Je conclus donc que *pætrôla* se rattache à une racine *pak*, identique, au fond, avec celle du grec *pep-to* (je cuis) et du latin *coqu-o* (même sens), mais plus voisine qu'elles du sanscrit *pach*². — Pour *twpîna*,

¹ Il est à remarquer que, pour les mots non empruntés au latin, on a presque toujours la forme masculine à côté de la forme féminine.

² Comparez aussi le russe *peche* (cuire au four); le catalan *pair* = digérer, *paït* = digéré, les mots alpins *pæiriâr*, *pæriâr* = estomac;

le latin me présente d'abord *tep-ere* (chauffer légèrement) et *tepidus* (tiède) qui s'en rapprochent assez pour le sens et pour la forme. Mais il y a trop loin de *tep* à *twp* pour que celui-ci soit directement issu de celui-là ; leur air de famille me frappe toutefois et je retiens qu'entre *twpina* et *tepere* il pourrait bien y avoir une lointaine parenté. En grec je ne vois aucun mot qui ait pu donner le patois *twpina*. J'arrive au sanscrit et j'y trouve *tap-as* (feu) et *tap* (chauffer). Le rapprochement de ces mots avec le russe *top-ite* (chauffer) et l'analogie du haut-alpin *tok* (pieu) à côté de *tâka* (clou) prouvent, d'une part, que les formes *tap* et *top* ne sont pas essentiellement différentes ¹. D'autre part, j'entends que les paysans des Alpes prononcent *krôsæs* (tu berces) et *krôsâ* (vous bercez), parce que dans le premier cas l'accent est sur la première syllabe, tandis que dans le second il est sur la dernière. Par conséquent si l'on prononce *twpina* et non *topina*, c'est que l'accent tonique est sur *i*. Enfin je constate que *twpina* se trouve non seulement dans tous les patois du midi de la France ², mais encore dans la langue basque, et que ces mêmes langues ont beaucoup de mots tirés de la même racine *tap* ou *top*. Je classe donc *twpina* parmi les mots d'origine ibérique et le considère comme ayant appartenu au vocabulaire de ces Aquitains et de ces Ligures qui occupaient tout le midi de la France, le long des Pyrénées et de la Méditerranée jusqu'à la Macra, en Italie. —

sæ pæirâr = s'amaigrir, se dessécher, *pastr* = flétrir, dessécher ; l'italien *pajuolo* (chaudron) ; le basque *pachingillea*, *panjerugillea* = chaudronnier (racine *pac*) ; et l'irlandais *caire* (chaudron) où la labiale initiale a été remplacée par une gutturale comme dans *cenn* (tête) qui est le *pen*, *penn*, *penha* des patois du midi de la France.

¹ L'*a* du sanscrit correspond, non seulement à l'*a*, mais aussi à l'*e* et à l'*o* brefs des langues gréco-latines. (Voir *Manuel pour étudier la langue sanscrite*, par A. Bergaigne. Paris, Vierweg, 1884 ; et *Méthode pour étudier la langue sanscrite*, par E. Burnouf et L. Leupol ; Paris, Duprat, 1861).

² En catalan *topi*, (Diccionario Catalan-Castellano-Latino, par don Joach. Esteve ; Barcelona, Tecla Pla, 1803) ; en basque *tupina*, (Dictionnaire français-basque, par Fabre ; Bayonne, Cazals, 1870).

Quant à *brwnsa*, je ne vois en latin, rien qui puisse en être rapproché, si ce n'est peut-être *brochus* (qui a les dents sailliantes), mais celui-ci a bien l'air d'un étranger égaré à Rome, et certainement est un de ces nombreux mots empruntés par les Romains à la langue des peuples voisins¹. Je passe donc au grec, et, n'y trouvant rien qui puisse être la souche de notre *brwnsa*, je remonte directement aux racines indo-européennes². Ici je vois une racine *bhrak* exprimant l'idée de « briller », dont une branche a produit en sanscrit *bhraj* (brûler) et *bhrajj* (frir). *Brwnsa* serait-il un rameau de cette souche. Pourquoi pas ? L'exemple de *twpina* (en russe, *topete* = chauffer ; en sanscrit, *tapas* = feu) et beaucoup d'autres prouvent que l'a de *bhrak* a pu passer à *w* ; je sais d'ailleurs que la présence de l'n n'est qu'un simple accident phonétique³, et n'établit pas une différence essentielle entre *bra*, *bro* et *bron* ; enfin la généalogie de *fraise* venu de *fraga*, me fait comprendre comment *brwnk* a pu devenir *brwnsa*⁴. Je conclus donc que *brwnsa* est sorti de la racine *bhrak*. Mais le changement de *a* en *w*, de *k* en *s*, la nasalisation, voilà des modifications plus nombreuses que celles que nous avons vues pour arriver de *tap* à *twpina* et de *pak* à *pœirôla* ; c'est que *brwnsa* a dû naître à une époque où la division des langues s'était faite depuis longtemps. Une monnaie qui m'arrive ainsi usée sur les bords, l'empreinte

¹ [Verba] peregrina ex omnibus prope dixerim gentibus, ut homines, ut instituta etiam multa venerunt. Taceo de Tuscis et Sabinis et Prænestinis... *Plurima gallica evaluerunt*. Quintilien, I, 5, 7 et 8.— *Habemus multa et a Gallis*, et ab Africis et ab aliis gentibus. *Servii commentarium in Donat.*, de barbarismo.

² Voir *Etymological dictionary of the english language*, by rev. Walter W. SKEAT ; 2^e édition : Oxford, Clarendon press, 1884 ; page 734 et suivantes.

³ Comparez en grec *tunch-ano* (j'obtiens par le sort) et *tuch-e* (sort), en latin *plang-o* (je frappe) et *plag-a* (coup), en patois alpin *tank-ar* (enfoncer) et *tak-a* (clou), etc.

⁴ Du reste un grand nombre d'exemples pris dans le patois alpin montrent le passage de *k* à *ç* et à *s* pris sur le fait. Voir plus loin l'étude de la consonne *k*.

à demi effacée, a dû passer par bien des mains avant de tomber dans les miennes.

Je résume maintenant ces remarques de la manière suivante : *wla* nous est venu du latin *olla* ; *brwnsa* est plus ancien, il est de l'époque celtique et se rattache à la racine *bhrak* ; *twpina* est probablement d'origine ibérique, il est parent du sanscrit *tapas* (feu) ; *pæiróla*, le plus ancien de tous, naquit chez un peuple parlant une langue bien peu différente du sanscrit, car sa racine *pak* est identique à celle du sanscrit *pach* (chauffer).

Je fais par le même procédé le classement des mots *klavêw* ou *klavêl*, *tâka* ou *tâça*, *brôka* et *brucketa* (accentué sur *æ*), *snæpa*¹ ou *sænæpa* (accentué sur le second *æ*) qui expriment l'idée de « clou », en général, ou désignent diverses sortes de clous. — *Klavêw* se rattache au latin *clavus* (clou), ainsi que *klavêlâr* (clouer). — *Tâka* est celtique, il est de la même famille que l'irlandais *tâka* (clou, cheville, épingle), que le gaëlique *tacaid* (clou, cheville), que l'anglais *tack* (petit clou), que le breton *tach* (clou), que les mots alpins *takula* (cheville), *tok* (pieu), *tankâr* (enfoncer), le Galate² *taskos* (pieu). *Brucketa* est ibérique, il est parent du pyrénéen *brok* (épine), du cévenois *brôka* et de l'alpin *brôça* (aiguille), du français *brocher* (coudre), et de tous les *brok*, *broka*, *bruckar*, etc., qui sont légion dans la langue du midi de la France, du nord de l'Espagne et de la Ligurie (Italie). — *Snæpa*, pauvre vieux d'un autre âge, bien démodé, qui fait sourire quand il se montre³, est encore plus ancien. Il faut

¹ La prononciation flotte entre ces deux formes, avec une tendance marquée vers la seconde.

² « *Taskos* signifiait *pieu* chez les Galates d'Asie... ». *Monuments des anciens idiomes gaulois*, par H. Monin, ancien élève de l'école normale ; Paris, Durand, 1861, page 44. — Voir aussi Roger de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, tome I, p. 148. — *Taskos* est évidemment une métathèse pour *tak-sos*. On trouve de nombreux exemples de cette métathèse ; comparez le sanscrit *maks* au latin *muska*, l'espagnol-catalan *caxa* à *casca*.

³ Ceci n'est pas une métaphore ; les paysans eux-mêmes se prennent à sourire quand ces vieux mots *sænæpa*, *pæiróla*, etc., se présentent

pour retrouver son origine, remonter à la racine *sna* (réunir, lier, clouer), et je ne lui connais guère de parents un peu rapprochés que l'irlandais *sna-thad* (aiguille), et l'anglais *to sneap* (piquer).

Des considérations d'ordre purement phonétique m'induisent à croire que *káisa* et son correspondant français «casse» ne sont pas, comme on l'enseigne généralement¹, d'origine latine et ne viennent pas de *capsa*. En effet *cap-sa*, d'après l'analogie de *hap-sus*² qui est devenu en patois alpin *âw-s*, aurait donné *kâw-sa*, par le changeregulier de *p* en *b*, puis en *v*, enfin en *w*³. La syllabe *kai* ne peut venir que d'une forme primitive, *kak* comme le montre le rapprochement de *frâi-sæ* (frêne), *lâi-sa* (il laisse) formés du latin *fraxinus* (pour *frak-sinus*), *laxat* (pour *lak-sat*). Cette racine *kak* se trouve dans les langues indo-européennes où elle exprime l'idée de « entourer » ; de là le sanscrit *kach* (lier), *kak-sa* (ceinture), l'anglo-saxon *hag-a* (clôture), etc⁴. Elle se trouvait certainement dans la langue des Celtes ; de là le bas-breton *cac*, *cacs*, *caca* (boîte), le français *catcher*, *cachette*, *cachot* et *caque* (dans *harengs en caque*), le catalan et l'espagnol *caxa* (pour *kak-sa*) ; de là aussi le basque *kutchá* (coffre), *kachola* (sébille), *kaskoa* (caboche), et l'espagnol *casca* (crâne, coquille) qui est à *kak-sa* ce que le latin *musca* (mouche) est au sanscrit *maks*, *maksika* (même sens). C'est précisément de cette racine celtique *kak* que sont formés le français « casse » et le patois *kâi-sa* dont la forme pri-

sur leurs lèvres, tout comme s'ils voyaient passer un vieillard portant la *brâia* à *bavæta* et la veste à *likæt* de leurs arrières grands-pères.

¹ Littré, *Dictionnaire de la langue française*, et Brachet, *Dictionnaire étymologique*, au mot « casse ».

² Isidore de Séville donne *hapsus* comme un équivalent du latin *vellus* (toison).

³ Comparez *piperem* devenu *pæbræ* en provençal, *poivre* en français, *pæwræ* en patois alpin, de même *leporem* devenu en français *lièvre*, et dans le patois des Alpes *lèbræ* et *lèwræ*, suivant les vallées, etc.

⁴ Voir *Etymological dictionary of the english language*, by Walter W. Skeat ; page 731, n° 42.

mitive s'est conservée dans le catalan *caxa*. Il est vrai de dire que cette forme indigène *kak-sa* correspond au latin *cap-sa*, comme le celtique *rok* à *rup-es*, comme l'irlandais *secht* (sept) au latin *septem* (grec *hepta*) comme le patois *suk* (sommets) à *sup-er* (dessus), et au grec *hup-er*, comme le français *suc* (jus) et le latin *suc-um*, au grec *hop-os* pour *sopos*, comme le basque *tok-ia* (lieu) au grec *top-os* (même sens), etc.¹. C'est la même racine terminée dans le premier cas par une labiale, dans le second par une gutturale.

Pour des raisons semblables *kwjár* (ou *kwijár*, comme on prononce dans certaines vallées) ne peut venir du latin *collocare* d'où on veut tirer le français « coucher »². Puisque le latin *allocare* a donné dans le patois des Alpes *alwgar*, *alwár*, ou *aluár*, *collocare* aurait donné *kolwgar*, *kohwár*, *koluár*. En réalité *kwjár*, — et aussi, je le crois, le français « coucher », — vient d'une racine indigène *kok*, *kuk*, *kwk*, identique, à l'origine, avec la racine *kak*, dont j'ai parlé plus haut, et exprimant comme elle l'idée d'« envelopper ». C'est de cette racine que sont venus le français, *coque*, *coquille*, *gousse*, le basque *kokina* (recoin), *kokatzea* (contenir), *chocha* (guérite), *kochkarra* (croûte), *zokona* (creux), le catalan *coci* et l'espagnol *cocio* (tonneau), *encogir*, *encoger* (rouler en boule), l'italien *accocolarsi* (s'accroupir), *soccolare* (égrener), *cocco* (œuf), etc, le patois alpin *kóka* (noix), *kófa* (écale de noix, gousse), etc. De *kwk* on a formé d'abord *kwk-ár*, qui est ensuite devenu *kug-ár*, comme *precari* est devenu *præg-ar*, puis *kwj-ár*³. La même racine a aussi donné *kwj-æ*

¹ Il serait facile de multiplier ces rapprochements ; en voici encore quelques uns : latin *sequ-o* (suivre), *luc-tus* (deuil), grec *hep-omai*, *lup-e* ; lat. *coqu-o* (cuire), grec *pep-to*, sanscr., *pach* ; patois *skuma* (écume), lat. *spuma* ; patois *klot*, franc. *plat*, lat. *planus*. Cette alternance de la labiale et de la gutturale est si naturelle à la race indo-européenne que les paysans des Alpes disent indifféremment *lipar* ou *likar* (lécher).

² Littré, *Dictionnaire de la langue française*, et Brachet, *Dictionnaire étymologique*.

³ Le *k* primitif passe à *g* puis à *j* enfin à *i*. Comparez le latin *locare* (placer) et le patois *lugár*, le latin *acinus* (grain de raisin) et le patois *áji*, le patois *rakár* (vomir) et le patois *raiár* (couler).

paillasse) et *kwi-si* (coussin). Remarquez d'ailleurs que cette racine *kuk* est avec celle du latin *cub-ile* (lit), *cub-are* (coucher) dans le même rapport que celle de *kài-sa* (*kak*) avec *cap-sa* (*cap*).

Si je veux trouver l'origine de *mwinâ*, *mwinâda* (enfant), je ne me laisse point égarer par la ressemblance, purement fortuite, — et bien peu exacte d'ailleurs, — de ce mot avec le latin *minari* (menacer) et avec le français « mener ». Le vieil irlandais *mac* (fils), le cornique *mab*, le cambrien *map*, le bas-breton *mak* l'écoissais *mogh*, l'espagnol et le portugais *muchacho* (enfant) ainsi que *mocedad* (jeunesse), etc., m'offrent une racine *mak* ou *mok*¹ qui est évidemment la souche de *mwinâ*. En effet *mak* est devenu *mai*, comme *fráxinus* est devenu *frâi-sæ*, *lâxat lai-sa*, *kaksa kài-sa* etc.; puis comme *mainât*, *mainâda* est accentué sur *ât*, *âda*, *ai* atone s'est affaibli en *œi*, tout comme *lâi-sæ* (je laisse) fait à l'infinitif *læi-sar*, comme *âiga* a donné *wigâia* (rosée). A la même racine se rattachent aussi *mwinâdi* ou *mwinâji* (famille; en catalan et en basque *mainadia*), *mwinajiar* (père de famille), *mwinajiara* (mère de famille).

Pour certains mots le témoignage des écrivains anciens nous est une preuve indiscutable de leur origine.

Isidore de Séville qui vivait au VII^e siècle (570 à 636) donne dans son glossaire le mot *burbatia* qu'il traduit par le latin *intestina* (intestins). Ce mot est évidemment un dérivé de *burba*² qui est encore très usité dans la langue

¹ Bopp rattache l'irlandais *mac*, ainsi que le gothique *magus* à la racine sanscrite *magh* = croître. Whitley Stokes (*Revue celtique*, III; *On the celtic comparisons in Bopp comparative grammar*, page 38) dit à propos de ce rapprochement : « These comparison sem quite right, The indo-european speech had apparently a root meaning « to increase » in two forms, — the primary one *magh*, whence scr. *mah* and the nasalised *mangh*, scr. *manh*. w. *magu*. From the former come irel. *mug* = servus, corn. *maur* goth. *magus*, and goth *ma(g)rci* and *magath*; from the latter, irel. *mac* = filius, w. *map*, irel. *mang* = fawn. The oghamic *maquo* is = *mac-va*, *mang-va* ».

² Un commentateur avait proposé de lire *bubalia* (voir *Mathiæ Martini lexicon philologicum*... *Additur glossarium Isidori*; tome II, Amster-

des paysans des Alpes avec le sens de « panse, ventre ». *Burbàlia* lui-même s'emploie avec la signification que lui donne Isidore de Séville. Or ce mot *burba*, qui est le correspondant du latin *vulva* ou *bulba* (ventre) et du grec *bolbos* (oignon ; objet rebondi, ventru) n'est lui-même ni grec ni latin ; il appartient donc à la langue des Celtes, langue sœur du grec et du latin ¹.

Plusieurs inscriptions de l'époque gallo-romaine conservées dans la région des Alpes contiennent des dédicaces en l'honneur de puissances surnaturelles appelées *fata*, au singulier *fata* ². Ce mot n'est autre chose que le mot alpin *fada* (fée), et les divinités qu'il désigne n'étant pas des divinités latines ou romaines, mais des divinités gauloises, le mot est certainement gaulois et non latin, malgré sa ressemblance avec le latin *fatum* (destin).

Le mot *alp*, qui dans le Briançonnais et l'Embrunais, s'emploie au sens de « montagne », est aussi un mot d'origine celtique, puisque Servius, dans son commentaire sur l'Enéide, dit expressément que les Gaulois donnaient le nom d'*alp* à toute élévation montagneuse ³.

Nous savons par Lucain que le dieu gaulois correspondant au « Jupiter tonnant » des Romains, c'est-à-dire le dieu du tonnerre, s'appelait *Taran* ⁴. Or « tonnerre » se

dam, 1704) et de rattacher ce mot à l'adjectif latin *lubilis* dérivé de *bos* (bœuf). Il avait bien tort. La connaissance des patois du midi de la France aurait été plus utile à ce commentateur pour expliquer Isidore de Séville que son érudition latine.

¹ L'alternance du *v* et du *b*, de *r* et de *l*, est un fait linguistique si commun qu'il est inutile d'insister ; j'en donnerai d'autres exemples dans le cours de cette étude.

² Orelli suppl., n° 5799 : *FATAB DEICO DIEI F V.S.L.M.* ; — n° 1773, *FATIS FATA bus DRUINUS*, etc. ; — n° 1774, *FATIS DERVONIBUS* etc. — Ces inscriptions ont été trouvées dans la haute Italie. Voir aussi C.I. ; XII, n°s 3835, 4281, 3045, 3046.

³ Servius, *ad Æneid.*, X, 43 ; *Omnes altitudines montium... a Gallis Alpes vocantur.*

⁴ Lucain, I, 446 ; *Et nunc, tonse Ligur... Et quibus immitis placatur sanguine diro Teutates horrensque feris altaribus Ihesus Et Taranis scythica non mitior ara Dianæ.* — Comp. Orelli, 2054 et 2055. — Un article de la *Revue celtique* (V. p. 381) prouve que la vraie forme a dû être *taranis* et non *taranus*.

dit précisément dans le patois des Alpes *tarân* ou *tœrân* ou *trân*, et « tonner », *tranâr*¹. Il me semble donc incontestable que *tarân* ou *trân* et *tranâr* sont des mots celtiques².

Suétone nous apprend que *Galba*³ était un mot de la langue des Gaulois signifiant « gras ». Mais *galba* est évidemment le même mot que *gâwbi* (force, adresse) et *garbæ* (embompoint), qui tous deux sont usités dans diverses vallées des Alpes. *Gârbæ* et *gâwbi*⁴ sont donc certainement d'origine celtique.

Je borne ici ces remarques étymologiques trop nombreuses et trop longues déjà, peut-être ; car ce n'est point là le sujet de cette étude. Mais il est un fait qui m'a frappé et que je veux, dès maintenant, signaler au lecteur. C'est que, dans la langue des paysans des Alpes, les mots empruntés au latin sont relativement moins nombreux qu'on ne le croit généralement. Je n'en n'ai pas fait le compte exact, mais, d'une évaluation approximative, j'ai gardé la conviction que leur proportion ne dépasse guère le vingt-cinq, pour cent. Par conséquent cette langue doit être classée non parmi les langues néo-latines, mais parmi les néo-celtiques⁵.

¹ Dans certaines localités on prononce *tren* et *trienar* (tonner), *trôna* (il tonne). L'alternance de l'*a* et de l'*o* est fréquente dans le patois alpin ; on en verra plus loin d'autres exemples.

² Comparez le cambrien et cornique *taran* (tonnerre), le catalan *tran* ou *tron*, l'espagnol *trueno*, le portugais *troar* (tonner), le basque *durunda*. Tous ces mots se rattachent à la même racine *dran* qui a donné le sanscrit *dhraṇ* (résonner), le grec *threnos* (lamentation), le gothique *drunjus* (bruit, son), le daouais *drône* et l'allemand *dreunen* (retentir), le suédois *drôna* et l'islandais *drunja* (mugir, beugler), l'anglais *to drone* (bourdonner). Le latin *tonnare*, le français *tonner*, l'italien *tonnare* se rattachent à une autre racine *tan* ou *stan*.

³ Vie de Galba, III, ... « præpinguis... quem *galba* Galli vocant. »

⁴ Les deux mots sont au fond identiques car *i* et *æ* alternent constamment comme finale des noms masculins (on dit indifféremment *væjæ* ou *væji* = sarment). D'autre part *i* devient dans certaines vallées *w*, dans d'autres *r*. Je donnerai des exemples de ces faits linguistiques plus loin, en étudiant ces lettres.

⁵ Ceci dit, bien entendu, au point de vue du vocabulaire, de la racine

Ce fait n'a rien qui doive étonner. Il s'explique, au contraire, très facilement par diverses raisons historiques et géographiques.

En effet les Alpes ne furent englobées dans l'Empire romain que durant la seconde moitié du premier siècle de notre ère (de 65 à 69), sous Néron¹ et Galba², par conséquent plus de cent ans après la conquête de la Gaule par César (58 à 51 av. J.-C.) et environ deux cents ans après l'invasion de la Provence et du Dauphiné par les Romains (237 à 122 avant J.-C.).

Même après qu'elle eût été incorporée à l'Empire, la région des Alpes, à cause de l'âpreté de son climat et de sa pauvreté, ne fut pas colonisée par les Romains qui, à dessein, laissèrent de côté les parties de la Gaule froides et peu fertiles³, pour s'établir dans les contrées plus favorisées par la nature. Il se contentèrent d'envoyer dans les Alpes quelques fonctionnaires et d'y établir quelques postes militaires pour assurer le libre passage des légions. Le latin, langue officielle ou langue des colons, ne put donc jamais y prévaloir sur la langue indigène.

Les Romains, au surplus, n'avaient pas les mêmes raisons que nous d'imposer leur langue aux pays conquis. Si nous nous créons des colonies, c'est afin d'y introduire notre civilisation, afin d'ouvrir de nouveaux débouchés à notre industrie. Or, pour que les indigènes de nos colonies s'approvisionnent chez nous, il faut qu'ils aient préalablement adopté nos idées et nos mœurs, qu'ils connaissent

des mots, et non au point de vue de la forme ou flexion. Dans *tran-âr* par exemple, la racine *tran* est celtique, la terminaison *ar* est latine. — Je ne suis pas le premier que l'étude du patois alpin ait conduit à cette conclusion. Dans une brochure qui m'est récemment tombée sous la main (*Nouvelles recherches sur les patois*, Grenoble, 1809), Champollion-Figeac soutient la même idée.

¹ Suétone *Néron*, XVIII : « Regnum... Alpium, defuncto Cottio, in provincie formam redegit. — Néron régna de 54 à 68 après J.-C.

² Pline l'ancien, III, 5, 6. — Galba régna en 68-69 après J.-C.

³ Pausanias, I, 9, 5.

notre langue. Les Romains, au contraire, s'approvisionnaient dans leurs colonies¹.

Ils n'avaient pas non plus les mêmes moyens d'action que nous. Le moyen le plus efficace pour la diffusion de notre langue, ce sont les écoles primaires que nous créons partout dans nos colonies et où nous nous efforçons d'attirer les indigènes. Chez les Romains, l'enseignement n'était pas donné par l'Etat²; ils n'établirent donc pas d'écoles primaires dans les pays conquis.

Le christianisme n'eut pas, pour la diffusion de la langue latine, une influence aussi considérable qu'on pourrait le croire à prime abord. Car il ne s'introduisit dans les Alpes que tard, durant la dernière moitié du IV^e siècle, comme l'a fort bien établi M. J. Roman³. Du reste, les premiers prédicateurs de la religion chrétienne durent forcément, pour se faire comprendre, parler la langue

¹ Nos aïeux les Gaulois étaient plus avancés que les Romains, sous le rapport de l'industrie; ils sont les inventeurs de la tonnellerie (Strabon, V, 12), du *sapo* (Galliarum hoc inventum; Plin., xxviii, 11); ils exploitaient de nombreuses carrières de pierres et de métaux (César, guerre des G., III, 21, 3. et VII, 22, 2); c'est la Gaule qui, dès le temps de Caton, fournissait aux Romains la charcuterie (Varron, *de re rust.*, II, 4, 11): « l'émaillerie était pratiquée dans la Gaule antérieurement à l'ère chrétienne, et les Romains, lors de la conquête, trouvèrent cette industrie florissante dans le pays des Eduens ». (Mémoires de la Société Eduenne; nouv. série, t. IV: *l'art de l'émaillerie chez les Eduens avant l'ère chrétienne*, par J. G. Bulliot et Henry de Fontenay); etc.

² « Chez les Romains, le soin de pourvoir à l'éducation des enfants était complètement abandonné aux parents; l'Etat ne fournissait pas l'instruction et ne l'exigeait pas davantage... ». — *L'Etat romain, sa constitution et son administration*, par J.-N. Madvig, traduit par Ch. Morel, tome V, p. 178 et suiv. — Voir aussi *Manuel des institutions romaines*, par Bouché-Leclercq, p. 228; et O. Muller, *Quam curam respublica apud Romanos et Græcos doctrinis colendis promovendis-que impenderit quaeritur*; Göttingen, 1837.

³ *Origine des églises des Hautes-Alpes*; Grenoble, Allier, 1881, p. 85. « Le premier évêque d'Embrun a été St Marcellin, en 350 environ. A son arrivée, il trouva toutes les populations encore païennes, ainsi que nous l'apprennent ses actes ».

indigène de ceux qu'ils voulaient évangéliser, comme font encore aujourd'hui nos missionnaires¹.

Enfin, le caractère des habitants des Alpes, tout empreint d'une opiniâtre ténacité, bien éloigné de la mobilité primesautière attribuée par César aux Gaulois², contribua certainement beaucoup à rendre nos aïeux rebelles à l'adoption de la langue latine. Aujourd'hui encore nos paysans tiennent à leur patois³, et se moquent de ceux de leurs compatriotes qui, après avoir passé quelque temps hors du pays, ont oublié ou feignent d'avoir oublié le parler indigène.

(A suivre.)

¹ C'est également de cette manière que l'on procède en Algérie où les instituteurs formés à l'école normale de Bouzaréa apprennent les deux langues indigènes, le kabyle et l'arabe.

² César, *g. des Gaules*; II, 1, 3; *mobilitate et levitate animi*; — III, 8, 3; *ut sunt Gallorum subita et repentina consilia*; — 10, 3; *ad bellum mobilitate celeriterque excitari*; — IV, 5, 1; *mobiles et novis plerumque rebus student*.

³ Je me souviendrai toujours de l'air effarouché avec lequel une brave femme me disait, il y a environ trente-cinq ans: « Ton frère va parler français à ses enfants! » — Mon frère a élevé ses enfants en leur parlant la langue indigène, mais mon neveu parle français aux siens. Toutefois il a conservé l'habitude du patois aux champs, en parlant des travaux des champs, parce que le français, langue littéraire, manque en grande partie d'expressions pour désigner les outils de labour.

LE DOLIUM SUR LES TOMBEAUX

PAR M. L'ABBÉ J. FAZY.

Le *dolium*, dans l'antiquité, avait bien les deux formes que lui attribue le *Bulletin de la Société d'Études* (pages 151-158, n° 22, année 1897). Mais, outre les usages domestiques auxquels il servait, il était encore peint ou sculpté sur les tombeaux chrétiens dans les premiers siècles du christianisme. Quelle interprétation peut-on donner à cette représentation ?

Il y en a qui considèrent ce signe comme une preuve ou une manifestation de douleur et pensent qu'on a voulu jouer sur le mot *dolium*, à cause de ses rapports de consonnance avec *dolere*.

Pareils jeux de mots n'étaient pas rares dans l'antiquité. Si on a les épitaphes *Pater dolens* — *Parentes dolentes*, on lit aussi : *Julio filio pater doliens* accompagnée de deux petits tonneaux sculptés. D'autres inscriptions disent des parents désolés de la mort de leur enfant, *Parentes dolientes*. Ce qui semble ne laisser aucun doute sur cette signification commune aux chrétiens et aux païens. Du reste, on sait que les premiers chrétiens conservaient du paganisme, ce qu'il leur était permis d'en conserver. Les signes de douleur et la foi en l'autre vie ou à l'immortalité de l'âme étaient des points de contact entre le christianisme et le paganisme.

Les chrétiens attribuaient en même temps au *dolium*, sur leurs sépultures, un autre sens plus noble et plus élevé.

Le tonneau devint l'image du corps séparé de son âme.

On a vu aussi sous ce signe un mémorial du miracle de *Cana*, et le *dolium* sur les sarcophages, était comme ce miracle, le symbole de la résurrection. Cette interprétation est basée sur l'analogie qu'il y a entre le vin, qui est

esprit et activité, et l'âme, principe de toutes les opérations du chrétien ; sur l'analogie entre le tonneau tirant tout son prix du vin qu'il contient et le corps humain qui séparé de son âme, n'est plus que matière inerte et sans valeur.

En rapportant ce signe au passage du *Cantique des Cantiques* (C, II. V. 4), on regarde le cellier comme représentant l'Eglise, et le tonneau, les fidèles. Le *dolium*, sur les tombeaux, serait alors l'image des corps qui y sont ensevelis, et doivent un jour en être retirés pour se voir introduits par le roi des cieux dans son cellier (*In cellam vinariam*).

Par allusion au même passage du *Cantique des Cantiques*, on a vu dans l'étroite liaison qui unit, au moyen de cercles, les différentes pièces de bois ou douves dont se compose le tonneau, un symbole de la charité qui unit et lie entre eux les membres de la société chrétienne. Union rendue chaque jour plus intime par le sang des martyrs que St-Cyprien compare à un vin généreux qui s'échappe du fût.

On trouve enfin dans les sépultures des catacombes de petits vases de verre, en forme de tonneau, dans lesquels on a recueilli du sang des martyrs, et on se demande si c'est avec l'intention de cette dernière interprétation de la charité.

Le *dolium* est encore aujourd'hui en usage dans les familles de certaines localités. En langage vulgaire on l'appelle *doullo*. C'est un vase en grès de forme sphéroïdale ou cylindrique à la base, ayant en haut une ouverture en forme de cou, évasée en entonnoir avec une lèvre pour verser le liquide.

Il paraît que dans l'antiquité on avait aussi des *dolium* de cette forme en marbre.

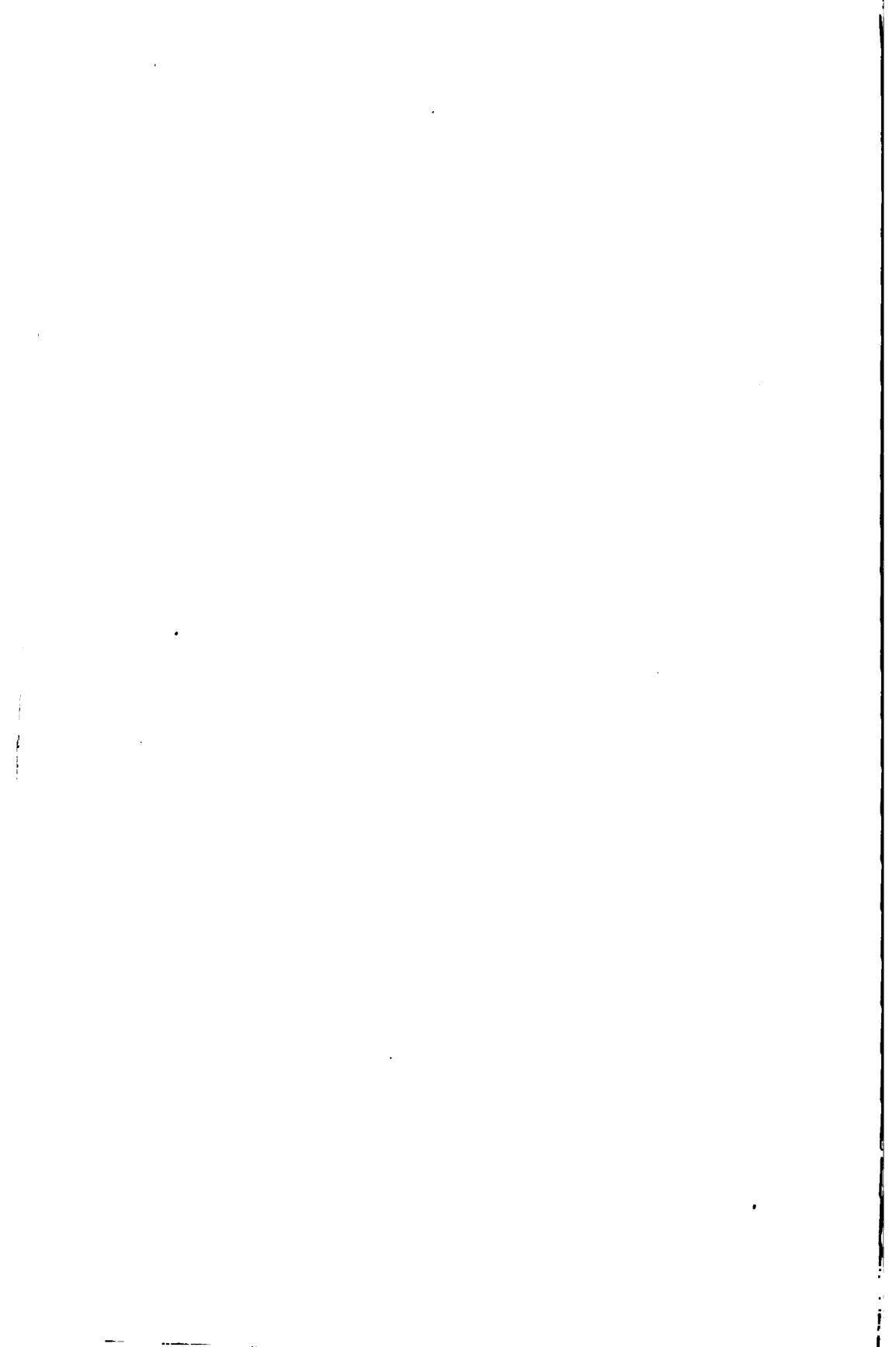
1° L'épithaphe *IVLIO FILIO PATER DOLIENS* pour *dolens*, accompagnée de deux petits tonneaux, a été publiée par Mamachi (*Origines et Antiquitates Christianæ*, cinq volu-

mes in-4°, Tome III, page 91). L'inscription *dolientes* pour *dolentes* est tirée des actes des martyrs (Act. S. V., page 115).

2° Il n'est pas douteux qu'on ait trouvé dans les catacombes des vases en verre ayant la forme de tonneau et contenant du sang des martyrs. C'est ce que dit Boldetti : *Osservazioni sopra i cimiteri de Santi martiri*, etc., (page 163-7). Mais il ne dit pas que tous les vases en verre trouvés dans les catacombes contenaient du sang des martyrs.

3° On voit dans les catacombes de petits tonneaux peints ou sculptés sur les tombeaux et c'est surtout le *dolium* de cette forme qu'ont publié les savants qui ont étudié les catacombes. Ces auteurs sont connus et cités par ceux qui ont vulgarisé leurs travaux. Outre Mamachi et Boldetti, déjà cités, on nomme encore Lupi (Ant. Mar.) *II Dissert.* (tome I, page 205). — Bottari : (*Sculture e pitture* etc. Tavol. LXXXIV. Il reproduit une fresque des catacombes de Ste-Agnès représentant huit hommes portant un tonneau vers deux autres tonneaux déposés à terre. — Fabretti (Raphaël.), page 572, LV. — Perret (Louis). (Les catacombes de Rome, six volumes in-8°, tome III, planche III.) — Martigny, page 259.

Je ne connais pas d'auteur mettant en doute la représentation du *dolium* en forme de tonneau, sur des sépultures chrétiennes des premiers siècles dans les catacombes ou ailleurs. Tous admettent aussi qu'on a trouvé dans les catacombes des vases en verre, en forme de tonneau avec du sang des martyrs, mais ils ne disent pas qu'il en est de même de tous les vases trouvés. Ils ne diffèrent que dans l'interprétation à donner à ce symbolisme ou à cette représentation.



DÉCOUVERTE D'UN GISEMENT DE SCHISTES HOUILLERS

A CHAUSSENOIRE

Commune de St-Étienne-d'Avançon

PAR M. D. MARTIN

On ne connaissait jusqu'ici aux environs de Gap, en dehors des mines d'anthracite d'Aspres-les-Corps, du haut Embrunais et du Briançonnais, aucun affleurement du terrain houiller de la grande époque carbonifère.

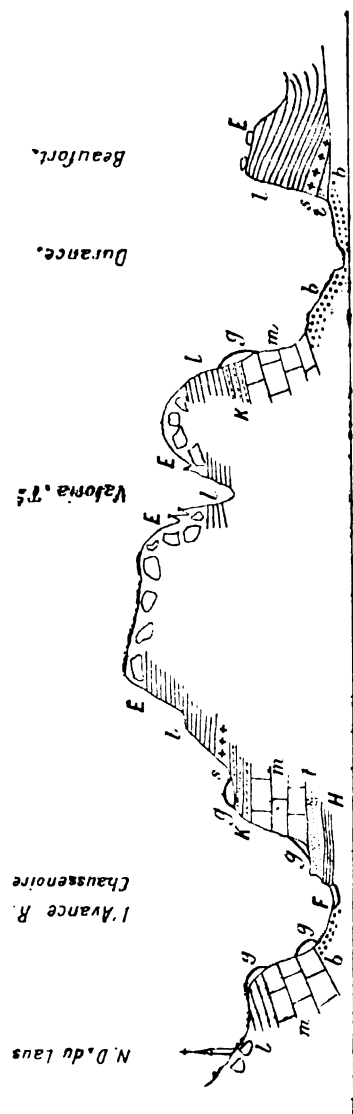
Or, en 1894, en explorant, au point de vue géologique, la vallée de l'Avance, nous constatâmes, dans cette région, l'existence d'un pointement de schistes houillers. Ces schistes forment la croupe que découpent les berges de deux petits torrents au sud du hameau de Chausseñoire.

Ces schistes sont satinés, d'aspect lustré ; ils se débitent en plaquettes, à surface brillante, d'un gris bleuâtre et prennent par altération une couleur de rouille. Ils ressemblent si bien à ceux qui contiennent l'anthracite exploitée à Saint-Martin-de-Queyrières, à l'Argentière, à Chanteloube, etc. qu'il serait impossible d'en distinguer les échantillons.

Nous avons pu constater, en outre, dans une excursion que nous avons faite en octobre dernier, que les schistes houillers de Chausseñoire sont dans des conditions de gisement, non seulement identiques à ceux de Chanteloube et de Saint-Martin, mais de ceux des grands gisements de houille des époques primaires.

On trouve en effet à Chausseñoire la succession des terrains suivants que nous donnons de bas en haut :

1° Schiste houiller affleurant à travers le glaciaire et les dépôts de pente avec une épaisseur de 50 mètres environ, à la côte 767 mètres.



Coupe par N.-D. du Laus, la montagne de Théus et Beaufort.

Échelles : long. $\frac{1}{80.000}$; haut. $\frac{1}{20.000}$.

Légendes : *b*, éboulis et cônes de déjection ; *f*, tufs ferrugineux modernes ; *h*, schistes anciens probablement houillers ; *t*, grès permotriasiques ; *m*, muschelkalk ; *k*, keuper ; *l*, lias ; *s*, splites ; *g*, gypses ; *E*, glaciaire.

N.-B. Au fond du torrent du Valoria les splites apparaissent également sous le lias.

2° Grès permo-triasique à galets blancs, avec une puissance maximum de 20 mètres.

3° Gros bancs de calcaires conchyliens ou muschelkak, sans fossiles, 40 mètres.

4° Marnes irisées avec gypses dont la puissance est difficile à apprécier à cause de la nappe épaisse du glaciaire qui les recouvre, mais que l'on peut évaluer à 60 mètres dans la coupe naturelle du torrent d'Avançon.

5° Lias schisteux alpin, couronnant le tout, s'élevant jusqu'au sommet de la montagne, à l'altitude de 1726 mètres.

Le lias est traversé par trois dykes de roches éruptives.

Les assises triasiques forment manifestement voûte au-dessus des schistes. La direction de l'axe de ce petit anticlinal est sensiblement N.-O.-S.-E. avec plongement au N.-O, sous un angle d'environ 30°.

Ces schistes houillers, couverts en partie par un cône de déjections torrentielles, débutent à quelques pas à l'est du hameau, forment deux petites croupes séparées par des ravines et disparaissent à 600 mètres à l'Ouest, au bord du tournant de la route de Valserres, sous la côte du signal 950.

Les grès triasiques sont mal agglutinés à leur base et se désagrègent aisément en gravier et sable. Ce sable quartzeux blanc est utilisé pour des travaux spéciaux et a été employé, il y a une quarantaine d'années, pour la scierie de marbres de M. Bigillon.

C'est à notre éminent ami, M. le docteur E. Hang, maître de conférences à la Sorbonne, qu'est due la détermination de trois horizons permo-triasiques dans la vallée de l'Avance et ce fut en allant, sur ses conseils, reconnaître et admirer son intéressante découverte que nous eûmes la bonne fortune de rencontrer, non loin du point qui nous était signalé, l'affleurement des schistes houillers.

Les schistes houillers existent incontestablement à Chaussenoire sur la commune de Saint-Étienne-d'Avançon.

Mais contiennent-ils de la houille en quantité suffisante et de qualité pouvant permettre d'espérer une exploitation rémunératrice.

Des fouilles seules pourront l'établir.

Ces travaux de recherche ne sauraient être dispendieux. D'après ce que nous avons vu dans les mines en activité de Saint-Martin et de Chanteloube, il est à présumer qu'un puits vertical atteindra la houille, si elle existe, à une petite profondeur : moins de 20 mètres très probablement.

S'il existe un gisement de charbon à Chaussenoire, on aura moins à redouter, dans son exploitation, le morcelage des filons qui, si souvent, vont butter contre des failles et dans des terrains stériles, ce qui rend leur poursuite difficile, incertaine et onéreuse ; d'autre part la houille y serait plus grasse et moins altérée que dans le Briançonnais.

L'expérience a en effet démontré que les houilles des massifs dont les assises ont subi de nombreuses dislocations sont réduites à l'état d'anthracite. Or la montagne de Théus et d'Avançon est constituée par des couches peu bouleversées, et horizontales et cela est si vrai que le lias inférieur constitue presque à lui seul la base de la montagne dans les deux vallées de l'Avance et de la Durance.

Si les dégagements d'hydrocarbures de Malecombe, de la Fontaine-Ardente de Séuse, ne sont pas une preuve absolue de l'existence d'une couche de houille grasse dans les profondeurs du sous-sol gapençais, ils ne sauraient être, non plus, une preuve du contraire ; et M. Wagner nous a paru bien inspiré en entreprenant des recherches sur la nature de ces gaz et sur leur parenté avec le grisou.

Le succès des fouilles de Chaussenoire serait d'une importance considérable pour le pays, car on se trouverait en présence d'un champ d'explorations et peut-être d'un grand bassin houiller s'étendant du plan de Vitrolles à

Espinasses et à Avançon, puisque dans toute cette région le lias inférieur apparaît à la base des montagnes tout le long du thalweg de la Durance et de l'Avance.

De Valserres au Plan, la houille se trouverait entre 100 et 150 mètres de profondeur sous le thalweg.

Si les schistes houillers n'affleurent pas à Remollon, cela tient uniquement, s'ils existent dans la série des assises de ce côté de la vallée, à l'épaisse couche de glaciaire et d'éboulis qui constituent les vignobles et qui couvrent la base des montagnes jusqu'à 150 mètres environ au-dessus de la Durance.

Dans tous les cas, le houiller ne pourrait être inférieur au thalweg puisque des gneiss séréciteux qui sont toujours au-dessous du carbonifère, apparaissent à Remollon où ils portent la chapelle de Saint-Roch.

Une autre preuve du peu de profondeur à laquelle peut se trouver le terrain houiller dans le bassin de Remollon, est l'existence d'un petit affleurement de grès du trias que nous avons reconnu à la fin du mois d'octobre dernier à la base ouest du piton de Buzak ou de Beaufort, grâce à des érosions récentes du torrent de Bréziers.

L'existence d'une couche de houille à Saint-Étienne-d'Avançon serait d'une grande importance pour les Hautes-Alpes; elle serait en outre un champ précieux d'observations scientifiques, car la houille s'y présenterait dans des conditions de gisement très rares, peut-être uniques au monde. En effet la montagne, d'Avançon à Espinasses, est traversée par de nombreuses coulées de roches d'épanchement qui se sont injectées par les fissures, et même entre les strates du lias, en dykes, en amas énormes de 30 à 100 mètres d'épaisseur. Ces roches éruptives appartiennent aux mélaphyres bien qu'elles soient violettes, rougeâtres ou bleuâtres le plus souvent; elles sont aussi appelées spilites et plus rarement variolites du Drac. Trois pointements de spilites se font remarquer au-dessus de Chaussenoire dans les assises du lias, et nous en avons

compté une dizaine entre Remollon et Beaufort par Théus et Espinasses.

L'épanchement de ces roches éruptives, postérieur au lias, est probablement contemporain des grands mouvements du sol qui vers la fin du miocène ont donné aux Alpes leur relief.

Quoiqu'il en soit de l'âge de ces épanchements de roches basiques, leur venue s'est faite des profondeurs du sol et, avant de pénétrer dans les assises du lias, les spilites ont dû traverser les couches plus profondes et, avec elles, les houilles si elles existent dans la région. Et il y aurait un grand intérêt à savoir quelles actions métamorphiques se sont accomplies sur la houille ainsi mise en contact avec des roches incandescentes et sous la pression des assises supérieures qui ont encore aujourd'hui une puissance de 800 mètres, malgré les formidables érosions pliocènes, quaternaires et glaciaires qui ont diminué la hauteur des montagnes et excavé profondément les vallées.

L'existence de l'horizon des schistes houillers à Chaus-senoire, n'est pas, nous ne saurions trop le redire, un indice certain de la présence du charbon dans le sous-sol; elle indique simplement, et c'est déjà beaucoup, que si la houille existe en ce lieu, elle n'est pas loin et que les recherches ne seront ni longues, ni coûteuses.

Il est à espérer que des recherches seront bientôt entreprises par une compagnie sérieuse et non par des spéculateurs parasites qui paralyseraient et compromettraient l'exploitation de la mine au grand désavantage du pays.

Il est un autre obstacle qui décourage trop souvent les initiatives, ce sont les prétentions exorbitantes des propriétaires du sol qui demandent parfois, comme aux Roux en Valgodemar en 1863, des sommes insensées pour la vente des terrains nécessaires à l'exploitation.

Pour nous, qui n'avons pas fait mystère de nos trouvail-

les, nous souhaitons sincèrement que les fouilles de Chaussenoire révèlent un riche bassin houiller Gapençais ; son exploitation redonnerait un peu de vie à notre pauvre pays et augmenterait ses ressources.

Non seulement les fabriques et les usines de la région deviendraient plus actives, mais il s'y créerait de nouvelles industries par suite du plus faible prix de revient des combustibles.

Gap, le 16 janvier 1898.

NOTICE

SUR L'ANCIEN EDIFICE

de la Place St-Arnoux

PAR M. E. SIBOUR

Depuis le commencement de notre siècle, un amour effréné du changement, de la nouveauté sous tous les rapports, s'est emparé de presque tous les esprits. De toutes parts est poussée, parfois jusqu'à l'extravagance, la recherche de modes, de systèmes, de genres nouveaux; c'est une course au clocher incessante, un déchaînement général d'innovations de toute espèce, dans les arts et dans les sciences, en littérature comme en peinture, en morale comme en politique.

Tel est bien le caractère distinctif de notre époque si tourmentée. Mais, à cela, comme complément très caractéristique ne convient-il pas d'ajouter l'ardente passion que nous avons aussi de détruire ce qui a le moindre air de vétusté, d'abattre ce qui n'est pas à l'alignement pour le refaire à neuf et le rectifier. Partout règne une véritable fureur systématique de bouleverser de fond en comble, de remanier complètement les vieux quartiers de nos grandes et petites villes. Aussi le XIX^e siècle pourra-t-il être fort justement dénommé le siècle des Démolitions et des Révolutions, tout aussi bien que celui du Progrès et de l'Industrie. Ce n'est pas un mal assurément, et nous aurions grand tort de le trouver mauvais au fond, d'en faire la critique; car, nos anciennes villes étaient généralement fort mal bâties et très irrégulièrement ordonnées. D'ailleurs toutes ces démolitions ont produit et amènent chaque année d'agréables transformations,

d'utiles et notables améliorations : c'est incontestable.

L'embellissement, l'aération, l'assainissement, ainsi qu'une plus grande facilité de circulation en sont déjà résultés. Mais, il est des ombres au tableau, et, comme on dit encore proverbialement, il y a toujours un revers à la médaille. D'abord, malheureusement il est arrivé parfois que ces démolitions touchaient presque au vandalisme, car rien n'était respecté ; très souvent on ne s'est nullement inquiété des souvenirs patriotiques qui se rattachaient à certaines vieilles murailles qu'on abattait ; on a fait fi pour mieux dire de l'intérêt historique que présentaient quelques vieilles maisons, quelques objets anciens que l'on détruisait sans pouvoir les remplacer. En outre, côté plus sérieux encore, comme contre partie, ne semble-t-il pas qu'à toutes ces innovations, qu'à cette disparition de nos vieux édifices, des anciennes demeures de nos aïeux est liée pour ainsi dire la perte de leurs usages familiers, de leurs coutumes simples et naïves, et surtout celle de leurs mœurs patriarcales. A ce point de vue, quand on réfléchit et que l'on considère tous les maux sociaux, tous les vices particuliers que nous avons contractés depuis, et qui paraissent découler de ces changements, qui coïncident du moins avec toutes ces innovations, on se prend à regretter parfois le vieux temps, les vieilles gens et les vieilles choses.

Mais telle est l'irrésistible loi du Progrès, de la civilisation. Elle ne cesse d'écarter, de renverser tout ce qui l'encombre, moralement et physiquement, et nous force à nous incliner pour marcher en avant.

Le département des Hautes-Alpes, et particulièrement son chef-lieu, notre cher et vieux Gap, dont nous nous occupons aujourd'hui, avait longtemps échappé à ces raffinements de civilisation, à cet engouement général. Jusqu'à l'arrivée du chemin de fer dans son sein, il était demeuré presque réfractaire à cette frénésie de nouveauté, de bouleversement ; il avait conservé son air de simplicité, de rusticité, de bonhomie un peu villageoise et montagnarde, et s'était montré fort tenace gardien de

ses anciens usages. Mais, depuis cette époque on dirait que ses édiles, que tous les propriétaires d'immeubles, que toute sa population en un mot, veulent rattraper le temps perdu et se mettre à l'unisson des grands centres. De tous côtés, les modes, les innovations, les démolitions, les reconstructions font rage ; et, bientôt il ne restera plus un seul vestige de nos anciens édifices, de nos vieilles boutiques, de nos anciens appartements et de nos vieux foyers, pas plus que de la modestie et de la simplicité de nos aïeux. Tout sera bientôt modernisé. — Oui ! nous le constatons avec peine, il n'y a pas que les cadavres humains qui vont vite ; ce n'est pas la ronde seule de nos chers camarades, de nos parents, de nos amis trépassés qui tourbillonne et se précipite dans le gouffre de l'oubli. Les objets inanimés qui les ont entourés, leurs compagnons d'existence semblent vouloir les suivre dans leur défilé macabre. Peu à peu il s'évanouissent comme eux, ils tombent brisés, anéantis de nos propres mains plutôt que par l'effet du temps. Malgré la brièveté relative de notre vie, il nous aura été donné d'assister à la destruction, à la transformation d'une grande partie de notre ville natale. Vieux tronçons de nos remparts, vieilles portes et vieilles tours, anciens clochers, anciennes églises, anciennes pompes et fontaines, vieux carrefours, vieille halle, vieux collège, vieux théâtre et vieux Champ de Mars, tous les témoins des jeux de notre enfance, nous aurons presque tout vu disparaître ou se transformer.

Sans parler des nombreuses et importantes démolitions antérieures, l'été dernier, c'était un pâté de vieilles maisons situé entre les rues Pérolière et de la Manutention qui était abbatu pour continuer la percée de la rue Pasteur, l'ancienne rue St-Christophe. Cet automne a vu tomber sous le pic implacable la massive tour carrée ayant servi de clocher à l'Eglise du couvent des Dominicains qui avoisinait jadis la place Grenette. Sa destruction était nécessaire au dégagement de l'important immeuble donné récemment à la ville par un généreux compatriote

pour l'établissement d'un asile de vieillards¹. — Presque en même temps, dans le courant de cet hiver est sonnée l'heure fatale de la disparition pour un vieil édifice, une grandeasure située sur la place St-Arnoux. Ce vieux bâtiment sans architecture où plutôt d'une structure bien primitive, bizarre et laide, notre ancien théâtre, puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui encomrait le centre de la Ville, vient d'être complètement rasé, à la satisfaction presque générale. Ses débris jonchent encore le sol et laissent apercevoir d'antiques substructions. Sans doute, il n'était pas digne d'admiration, il était loin de mériter le titre pompeux de monument. Ce n'était point sans quelque raison que le dédain et le ridicule lui étaient jetés par les étrangers qui, tout en contemplant notre nouvelle et magnifique Cathédrale, l'apercevaient à côté dans toute sa décrépitude et sa nudité. Dépourvu de tout charme à l'intérieur comme à l'extérieur, il ne pouvait inspirer vraiment aucun intérêt à qui ne connaissait pas son histoire. Mais, nous qui en avons quelques notions, nous, dont l'existence s'est trouvée mêlée quelque peu à la sienne, il nous est impossible de faire de même, de le mépriser. Nous craindrions d'être ingrat, si nous ne lui conservions pas un pieux, un amical souvenir. Cet objet inanimé, comme l'a si poétiquement exprimé Lamartine, avait pour nous une âme qui s'attachait à notre âme et nous forçait à l'aimer. Il avait subi tant de transformations, il avait traversé tant d'épreuves, et, surmonté tant de vicissitudes; il avait été en outre d'une si grande utilité et de tant d'agrément pour nos pères et pour nous même, que, malgré sa laideur et sa difformité, sa disparition a éveillé dans notre cœur un profond sentiment d'amertume et presque de regret.

¹ Dans cet immeuble est demeuré durant presque toute sa vie le vénérable Docteur Adrien Roubaud dont le dévouement à l'intérêt public et la charité inépuisable ont laissé dans le cœur de tous ses compatriotes un souvenir ineffaçable. Il est mort le 20 avril 1870 dans une chambre du second étage. C'est sans doute pour entrer dans ses vues religieuses et humanitaires, que son parent M. Bonthoux a fait don de cet immeuble à la ville de Gap.

Et puisqu'on ne laisse pas s'en aller à sa dernière demeure un ami intime, sans lui adresser un suprême adieu, sans épancher quelques mots d'amitié sur sa tombe pour faire ressortir ses qualités et son mérite, nous croyons devoir agir ainsi à son égard. Il n'est pas inutile sans doute de lui consacrer une petite notice, en guise d'oraison funèbre, à ce vieil édifice dans le sein duquel nous avons éprouvé de multiples sensations de joie et de tristesse, et dont certains épisodes nous ont suggéré tour à tour des idées sérieuses et badines. Nous allons donc essayer de réhabiliter un peu ce vieux témoin de notre jeunesse et de retracer brièvement les phases diverses de son existence.

Tout d'abord son origine, où plutôt celle de l'édifice primitif qu'il avait remplacé est assurément très ancienne et très obscure ; elle se perd dans la nuit des temps. Il ne reste que fort peu de traces de sa première phase, à peine quelques vestiges d'épaisses et très dures murailles au dehors, et quelques substructions énormes, mises à jour aux différentes époques de ses transformations. L'authenticité même de leur attribution n'est basée pour ainsi dire que sur la tradition. Raymond Juvénis, un des plus anciens historiens du Dauphiné, nous fait savoir, qu'en principe sur cet emplacement s'élevait un temple magnifique qui devint ensuite une Eglise. C'était, d'après lui, un grand monument d'une structure merveilleuse de l'époque gallo-romaine. Sa figure était sphérique et l'on voyait sur le haut une ouverture pour la fumée des sacrifices, et l'autel était rond sur le milieu. Ce temple avait été changé en cathédrale, puis en paroisse. Le tombeau des anciens évêques y était ; on y voyait ensevelis plusieurs martyrs, particulièrement St-Demètre, premier évêque de la ville, dont on trouva le corps un peu avant la guerre du *Siècle précédent*¹. S'il faut en croire la légende du bréviaire de Gap, St-Arnoux y aurait été aussi enseveli. A cette époque, elle portait le nom de :

¹ Extrait des mémoires de Rochas et Pilot.

Ecclesia Sancti Joannis Rotundi, Eglise de St-Jean le Rond, à cause sans doute de sa forme circulaire et peut-être de la construction de sa toiture en forme de dôme. — Elle fut complètement mise à sac et ruinée par les protestants en 1567.

Nous ne pouvons fournir à notre grand regret d'autres documents jusqu'à cette époque ; il n'en existe pas de plus précis et de plus authentique à notre connaissance. Quant à ses transformations ultérieures, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de relater intégralement la description que Théodore Gautier, notre historien Gapençais presque contemporain, en a tracé d'une plume claire et vigoureuse, dans une lettre publiée par la *Revue du Dauphiné* en 1844.

Voici donc l'historique de cet édifice jusqu'au commencement de notre siècle, que nous avons soigneusement contrôlé et que nous ont confirmé les renseignements puisés dans l'inventaire des archives Gapençaises dressé par M. l'abbé Paul Guillaume.

« Rien n'est certain sur l'authencité de St-Jean le Rond, bien que ce temple occupât un espace plus étendu que celui envahi par le théâtre, ainsi que l'ont prouvé des fouilles récentes pratiquées dans l'endroit où se montrait naguère une triple allée de platanes. Après les guerres de religion, la vieille mesure de St-Jean le Rond n'était plus qu'un lieu infect entouré et rempli d'immondices. L'évêque Paphin de Chaumont avait décidé que l'église serait rebâtie ou bien rasée entièrement et réduite à une place au milieu de laquelle serait érigée une grande croix en commémoration du lieu saint. Cette décision ne fut point exécutée, mais, en l'année 1605, la confrérie des Pénitents, contrainte à cette époque d'exercer ses offices en un coin de l'église des Jacobins, non sans une intolérable et voire incompatible incommodité aux uns et aux autres, demanda à messire Charles Salomon du Serre, la permission de construire à ses frais et dépens une chapelle, sur les

ruines de l'ancienne église, et la concession du terrain qui se trouvait au-devant d'icelle, jusqu'au cimetière de l'église cathédrale, et encore au côté derrière l'évêché. L'évêque accueillit favorablement la demande des vénérables Pénitents de l'habit blanc représentés par leur recteur, maître Jean Briey-Rostaing, notaire royal et congreffier épiscopal, à condition toutefois que la confrérie lui servirait, ainsi qu'à ses successeurs, une rente perpétuelle de quinze sols bonne monnaie courante à chacune feste de Noël, qu'elle ferait dire dans la chapelle à ériger une messe basse en commémoration du prélat et de sa maison et de celle de messieurs du Serre, à chaque fête de la Circoncision ; et, en outre, qu'elle y ferait élever les armoiries de l'évêque et les y maintiendrait perpétuellement. Enfin, pour l'exécution et corroboration des conventions qui venaient d'être arrêtées, en présence de noble Gaspard Buisson, sieur de Châteauvillard et de maître Jean-Baptiste Robert, avocat au Parlement de Provence, les parties jurèrent de les observer, savoir : l'évêque, *more prelatum imponendo manus super pectus*, et les confrères, sur les saints Évangiles. — La chétive chapelle s'éleva sur les débris du vieux temple, et les confrères en jouirent non sans trouble de la part des protestants, jusqu'aux premières années de la révolution. Ils en furent expulsés en 1793, lorsque le culte de la raison commençait à s'infiltrer dans la ville. Toutefois, les frères pénitents qui voulurent bien substituer le bonnet rouge au chaperon blanc, purent y siéger encore, car la triste chapelle devint, l'année suivante, le lieu brillant où la société populaire républicaine tenait ses séances. Elle fut ensuite changée en temple décadaire. Alors le président de l'administration cantonale y célébrait chaque jour de décadi, les mariages conclus et arrêtés depuis le primidi précédent. Plus tard elle prit le nom pompeux d'Odéon, ce qui lui donna un air grec que démentait son origine ; et, la célèbre Société d'Émulation y distribua ses couronnes dans des séances de grand apparat, bien que déjà depuis quelques années elle eût

subi la transformation qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Enfin, la Société d'Émulation, les mariages décadales et le culte de la Raison ayant terminé leur existence éphémère, la chapelle susdite est restée définitivement, irrévocablement et exclusivement la salle des jeux scéniques de la ville de Gap. »

Tel est le récit succinct de Théodore Gautier dans lequel il a pourtant oublié de mentionner le fait que de 1693 à 1706, la chapelle des Pénitents servit d'église paroissiale pendant qu'on reconstruisait la cathédrale incendiée par les Piémontais, le 12 septembre 1692, et qu'en outre les ordinations des prêtres y eurent lieu plusieurs fois.

Il nous reste maintenant à décrire les phases contemporaines du vieil édifice, qui ne sont pas les moins intéressantes, qui ont été aussi très mouvementées, et, que nous connaissons beaucoup mieux, attendu que nous avons pu les observer nous-même. Il est certain que depuis le jour où il reçut la destination de Théâtre, et celui où il rede-vint Église, bien des faits très curieux, pathétiques et comiques, bien des scènes politiques, profanes et religieuses se sont déroulées dans son sein. — On y a ri, pleuré, chanté, gémé, prié, rêvé ; on y a éprouvé les plus grandes sensations de la vie, les principaux sentiments qui font battre le cœur humain.

Examinons d'abord sa première transformation qui nécessita certainement quelques remaniements et quelques dépenses dont nous n'avons aucune notion. Nous savons seulement, qu'à une époque plus rapprochée, une somme de 3.000 francs fut votée par le Conseil municipal, le 3 octobre 1830, et appliquée aux grosses réparations. Puis une seconde somme de 1.969 francs fut de nouveau votée et affectée l'année suivante à ses décors et à son éclairage. Mais avant ce remaniement, la salle servait déjà aux jeux scéniques, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Quelques années après, en août et novembre 1835, fut opéré son dégagement du terre-plein qui l'encombraait à droite et le rendait très humide ; on démolit cette haute

et longue terrasse surélevée de plus de deux mètres au-dessus de la place, complantée d'une triple allée de grands platanes qui le masquaient et dont parle Gautier. Ces travaux de déblaiement absorbèrent encore une assez forte somme, car, ce lieu qui avait servi de cimetière durant des siècles était un véritable, un immense charnier humain, dont il fallut recueillir les ossements dans des fourgons et les transporter au nouveau champ des morts. — Toujours est-il que malgré toutes ces améliorations, notre théâtre n'en demeurerait pas moins une salle de spectacle bien mesquine, pitoyable et peu confortable. Cependant elle nous a suffi et satisfait pendant plus d'un demi siècle ; elle a été d'une grande utilité et d'un grand agrément pour nos pères et pour quelques-uns de nos contemporains. Il est vrai qu'à cette époque on savait se contenter de peu : mais, il est vrai aussi que peu de chose vaut mieux que rien, et, c'est là depuis longtemps la triste situation de notre chef-lieu sous ce rapport. — Durant toute son existence cette pauvre et vieille salle de spectacle fut assez fréquentée par la bourgeoisie et par la classe ouvrière. Il n'y avait pas alors de cafés chantants, de casino pour lui faire concurrence, pour dépraver le goût du peuple. Les officiers de notre garnison ne se faisaient pas prier pour s'y rendre, ils s'empressaient tous, dès le début d'une troupe, de prendre un abonnement pour la saison théâtrale au printemps, car, ce n'est qu'à cette époque de l'année qu'elle s'ouvrait, lorsqu'elle se clôturait à Grenoble et à Marseille. D'ailleurs, c'était bien la plus grande, presque la seule distraction que pouvait leur offrir notre ville, si pauvre encore en cela. En outre, le prix des places était fort modeste, à la portée de toutes les bourses, depuis 0,50 centimes jusqu'à 2 fr. 50 et 3 francs les plus chères. On y donnait habituellement deux représentations par semaine, et, si le jeudi il restait parfois quelques places vides, en revanche, le dimanche on était obligé toujours d'en refuser, on s'y écrasait littéralement. Enfin, malgré la faible population de notre chef-lieu et l'exiguïté de ses

ressources, toutes les troupes d'acteurs qui sont venues y donner des séries de représentations ont toujours trouvé, sinon un très large, tout au moins un suffisant bénéfice. La location de la salle et l'éclairage leur étaient fournis gratis par la municipalité, sauf la redevance d'une représentation finale qu'ils étaient tenus de donner au bénéfice des pauvres de la ville.

Je me plais encore quelquefois à me rappeler les délicieuses soirées que durant mon jeune âge j'ai passées là. C'était aux dernières places que j'allais toujours, car, mon budget ne me permettait guère alors une plus forte dépense. Tout heureux et guilleret, je m'empressais de bonne heure, aussitôt le guichet ouvert, à grimper au poulailler pour y choisir une place. C'est ainsi qu'on nommait cette galerie la plus éloignée de la scène, la plus élevée, la plus populaire et pour cause. Ce nom de poulailler était bien mieux approprié, il nous semble, que celui de Paradis que l'on donne à cette partie de la salle dans les théâtres de grande ville ; il était en parfaite harmonie avec les différentes scènes qui s'y passaient durant les entr'actes. C'était d'ailleurs un véritable perchoir sous tous les rapports, attendu que l'on était pour ainsi dire juchés les uns sur les autres. Puis les farceurs civils, les jeunes godelureaux ne laissaient pas que de pousser de temps en temps quelques vigoureux coque-ricots auxquels répondaient les gloussements de poulettes à moustaches, des joyeux loustics militaires.

C'était à se tordre de rire, d'entendre les gaudrioles qu'on y contait, les bons mots parfois épicés, les réparties pleines de malice qui ne cessaient de s'entre-croiser. Il y avait toujours quelque bouc émissaire des lazzi populaires ; tantôt c'était un pauvre hère du nom de Bigalet, un restaurateur de bas étage hébergeant les trimards de passage, qui, très assidu aux spectacles, subissait les quolibets des uns et des autres sans trop se fâcher. Tantôt, ils tombaient à profusion sur quelque minois chiffonné, entr'autres sur M^{lle} Cézarine, femme de mœurs légères déjà fanée, que l'on criblait en même temps d'écorces d'oranges

malgré ses rebuffades très légitimes. — La police, qui se composait simplement alors d'un commissaire en chef et d'un seul agent, attachés à la surveillance de la ville entière, n'intervenait que peu ou point pour maintenir le bon ordre dans cette partie de la salle. D'ailleurs elle aurait eu fort à faire, on était indulgent un peu par force. On laissait le peuple prendre ses ébats comme il l'entendait, d'autant plus que cela ne durait pas outre mesure, car, son impatience de la continuation de la pièce se traduisait bientôt par un tapage effréné, par un roulement de pieds continu qui soulevait un nuage de poussière. C'était une manière un peu turbulente de réclamer le lever du rideau, presque habituelle dans les petits théâtres, qui était accompagnée d'apostrophes satiriques à l'adresse du régisseur que l'on interpellait en lui criant d'enlever le torchon. Le rideau mal peint, vieil oripeau lacéré, tout déteint et souillé de taches, méritait bien, il est vrai, cette méprisante dénomination. Mais, aussitôt que la toile était levée, que les acteurs apparaissaient sur la scène, le vacarme s'évanouissait comme par enchantement, et, l'on écoutait dans un si profond silence qu'on eût entendu le bourdonnement d'une mouche. Tout le public gapençais était vraiment grand amateur alors de la comédie, comme toujours d'ailleurs ; mais la classe des ouvriers, des petits commerçants prisait davantage le drame et le vaudeville, les pièces qui excitent le plus le gros rire et les larmes. — Aux loges, aux stalles, au parterre et aux premières, l'auditoire se composait naturellement de l'élite de la population. Là, le décorum était mieux observé, sans morgue pourtant et sans rigidité, car, on était partout en pleine connaissance. La fameuse étiquette ne régnait pas comme de nos jours, et la passion politique ne divisait pas encore les uns et les autres. Des groupes se formaient, durant les entr'actes, et des entretiens joviaux, des conversations amicales s'établissaient de tous côtés. Il existait, en un mot, une familiarité générale de bon aloi, et ces réunions théâtrales n'ont pas peu contribué, croyons-nous, à entretenir cet air de bonhomie qui caractérisait jadis notre chef-lieu.

Tel est le rôle bienfaisant, salulaire, récréatif et même instructif qu'a rempli ce vieil édifice pendant plus de cinquante ans, jusqu'au 21 août 1864, époque où il fut fermé et livré aux ouvriers pour préparer sa nouvelle transformation en église.

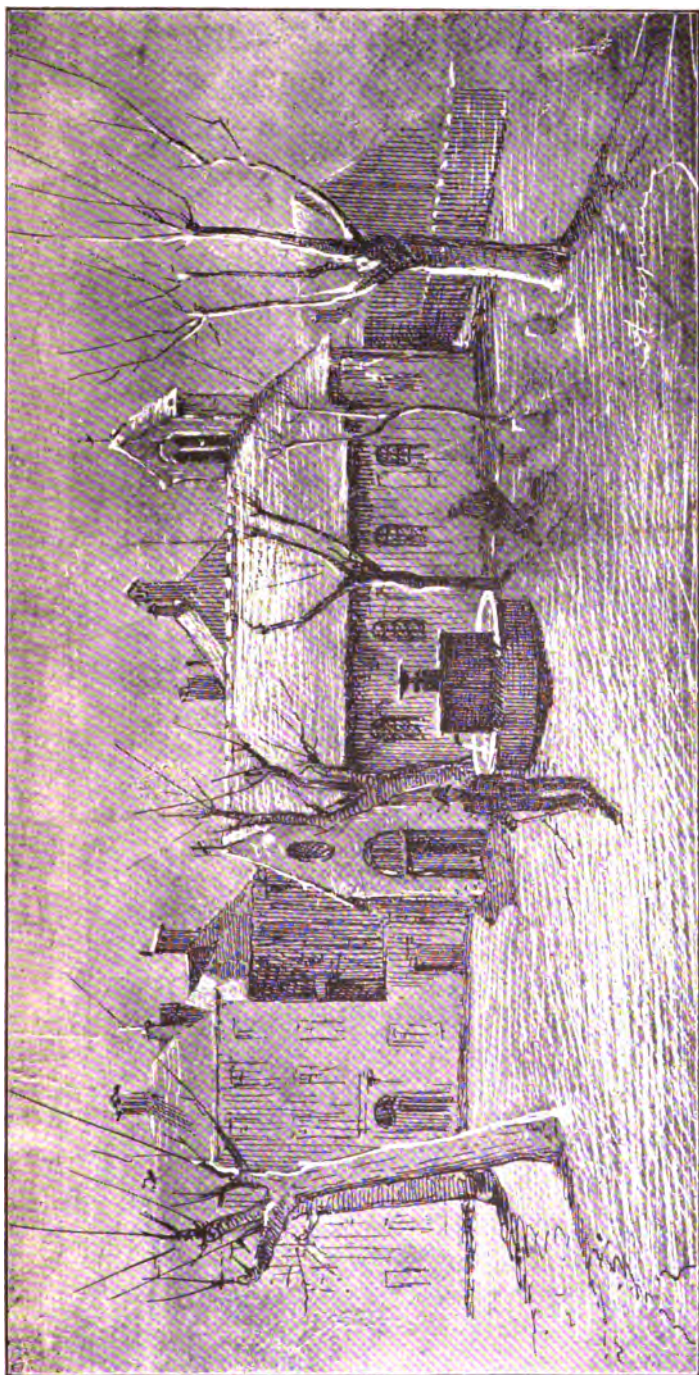
On ne trouvera pas mauvais, sans doute, que nous donnions un léger aperçu de quelques-unes des troupes de comédiens qui ont honoré notre trop modeste théâtre. — Malgré l'exiguïté de sa scène, de la salle entière elle-même et de ses accessoires, malgré son défectueux agencement et la déplorable installation de ses gradins disposés en estrades longitudinales, au lieu d'être formés en hémicycle, malgré l'absence totale d'agréments intérieurs, la pauvreté de ses décors, son mauvais éclairage, son défaut d'aérage et d'acoustique, malgré tous les inconvénients qu'il offrait aux acteurs comme aux spectateurs, plusieurs notabilités théâtrales n'ont pas laissé que d'y donner de temps à autre des représentations fort goûtées par la société Gapençaise. Car, nos concitoyens d'alors, nous le répétons, ne se montraient pas plus qu'ailleurs indifférents aux saines distractions, au plaisir de la bonne comédie. Oui ! parmi les artistes de marque qui n'ont pas cru déroger en paraissant sur ses planches, nous pouvons citer le grand acteur dramatique, le fameux Ligier, qui, dans toute la force et l'éclat de son talent, y joua plusieurs pièces, entr'autres le terrible drame d'*Othello* dans lequel il remplissait si naturellement le rôle du More. Après lui, ce fut le charmant Lepeintre jeune, qui l'honora et y déploya tout son jeu noble et brillant. Plus tard, nous y avons admiré nous-même le désopilant Carré, qui fut longtemps le comique en vogue au théâtre du Gymnase, à Marseille. Il venait régulièrement à la fin de la saison théâtrale d'hiver faire une saison d'été dans nos parages, pour reprendre haleine et se retremper un peu. C'était, disait-il, pour se baigner dans un rayon de soleil pur, pour respirer la brise saine et fraîche de nos montagnes qu'il nous procurait chaque année l'agréable distraction de son talent et celui de sa troupe. — En 1859, ce fut la jeune et

sémillante Céline Montaland, qui, sous la direction de son père et de sa mère, deux artistes d'un vrai mérite, nous donnait des échantillons de son grand talent naissant dans une série de représentations variées. — C'est à propos de cette gentille actrice que notre spirituel chroniqueur d'alors, l'archiviste, M. Charronnet, écrivait cette lettre si délicate et vraiment prophétique, que nous ne reproduisons pas, mais que nous conseillons de lire dans le journal *Le Courrier des Alpes*, du mois de juillet de cette même année. Après elle, ce furent Clarisse Miroy et son mari, artistes dramatiques remarquables, qui vinrent de Grenoble avec une troupe passable, durant plusieurs étés, débiter sur notre scène tout leur répertoire de drames et de vaudevilles anciens et nouveaux. Enfin, le brave et vieux Raffard, qui remplissait si bien les rôles de Père noble et de Jocrisse, a clôturé avec sa petite troupe les représentations théâtrales dans cette enceinte. Le dernier spectacle eut lieu le 21 août 1864, le jour de l'inauguration des travaux du canal au tunnel de Manse. A la fin de la soirée fut chantée sur la scène une cantate composée pour la circonstance en l'honneur de M. Garnier, en présence de la foule enthousiaste de retour de la fête, qui couvrit de ses acclamations le concessionnaire du canal, l'auteur et le chanteur. — Dans l'intervalle des saisons théâtrales que venaient faire à Gap les troupes de comédiens arrivant de Grenoble, de Marseille, quelquefois de Valence, c'est-à-dire durant nos longs hivers, d'autres artistes plus modestes, qui n'étaient pas acteurs de profession, ont monté sur ses planches. Ce furent de temps en temps de simples amateurs, ouvriers et bourgeois de notre ville, qui rivalisaient de zèle et de talent avec quelques sous-officiers et soldats de notre garnison pour procurer un peu d'amusement au public Gapençais.

Mais n'oublions pas qu'il fut en même temps aussi, d'un autre usage durant la période révolutionnaire républicaine de 1848 à 1851. Il servit de nouveau de lieu de réunion aux politiciens de cette époque, et prit le titre de Club des patriotes gapençais. S'il ne s'y passa pas des

scènes aussi tragiques, aussi carnavalesques que sous la première République, il y en eut du moins quelques unes de fort curieuses et comiques. Au milieu des discours emphatiques, pendant les conférences échevelées qui s'y donnèrent, qui commençaient toutes et finissaient toujours par le chant à pleins poumons de la Marseillaise, plusieurs orateurs plus ou moins populaires furent parfois vivement houspillés. Il nous souvient surtout de certains incidents hilarants qui survinrent à deux d'entr'eux et qui ont été longtemps un sujet de conversation et de plaisanterie. Dans le feu de son débit, aveuglé par son exaltation, l'un d'eux s'étant avancé trop près de la rampe surélevée au dessus du parterre, tout en gesticulant des pieds et des mains, vint s'abattre et faire une cabrioie involontaire au milieu des auditeurs ébahis et meurtris qui se trouvaient à proximité. L'autre moins fougeux, plus imposant et plus grave, mais quelque peu myope, ne prenant pas garde à la trappe du souffleur entrebaillée au milieu de la scène, peut-être méchamment, s'y engouffrait tout à coup au milieu d'une période oratoire à grand effet. Il fut pour ainsi dire escamoté à sa très grande surprise, mais à celle plus grande encore de tout l'auditoire qui ne trouvait rien de mieux à faire que d'accompagner d'applaudissements frénétiques cette subite disparition. Nous avons aussi gardé un jovial souvenir d'un troisième personnage dont l'enthousiasme allait jusqu'au délire dans toutes ces réunions. C'était toujours lui qui brandissant le drapeau d'une main et son chapeau de l'autre, entonnait l'hymne patriotique en s'écriant : chapeau bas, dès le début, et à genoux à la dernière strophe; jamais le paroxysme de la passion politique, croyons-nous, n'a atteint un pareil degré.

Arrivons maintenant à sa dernière transformation, à cette phase de son existence qui a clôturé son étrange et longue carrière. — Pendant la période de 29 ans qu'a duré la reconstruction de notre superbe Cathédrale, à partir du 24 septembre 1866, date de la désaffectation de l'ancienne, jusqu'au 15 août 1895, que fut inauguré la



PLACE SAINT-ARNOUX
VUE DE L'ANCIENNE CATHÉDRALE



nouvelle, il reprit sa première destination et redevint la principale Église paroissiale de notre chef-lieu. Pour la mettre en état, naturellement de sérieux remaniements étaient nécessaires. On fut même obligé d'accroître quelque peu l'édifice, car, sa capacité autrefois suffisante peut-être, ne correspondait plus au besoin du culte de cette paroisse beaucoup plus importante à cause de l'accroissement de la population. Même agrandie, elle ne pouvait contenir totalement les fidèles, surtout les jours de grande fête. — Une aile fut donc ajoutée à droite pour former une seconde petite nef parallèle à celle qui existait à gauche, et qui servait de passage aux spectateurs du parterre, des stalles et des premières pour parvenir à leurs places. Un petit corps de bâtiment fut construit en arrière, c'est-à-dire en tête de l'emplacement de la scène, pour ménager une sacristie et quelques pièces de débarras. Un petit campanile du style roman, simple muraille percée d'une grande fenêtre à deux baies, séparées par un meneau en pierretaillée, fut élevé au-dessus de la toiture du chœur. Dans ces ouvertures à plein cintre furent appendues les deux plus petites cloches de la cathédrale démolie, et le faitage de ce mince et pauvre clocher fut surmonté d'une petite croix en fer forgé, pour indiquer du moins sa destination, car de loin on eût pu le prendre facilement pour une vaste cheminée. Les murs de la salle principale, où plutôt de la grande nef sans voûte furent éventrés à droite et à gauche, et trois arcades égales et correspondantes furent établies pour ajourer l'intérieur et relier les deux petites nefs à la grande. Enfin, deux estrades furent installées, une latérale à gauche sur toute la longueur et au dessus de l'ancien couloir du théâtre, et l'autre faisant face au Maître autel, au-dessus du tambour de l'entrée. En outre dans la nef de droite furent dressés deux autels bien simples, décorés pourtant avec quelques débris de sculpture de l'ancienne église. — Tels ont été les principaux travaux auxquels donnèrent lieu le rétablissement du culte dans le vieil édifice, sans parler de ceux de la toiture et du parquet, et qui nécessitèrent

de la part de l'État une dépense de 23.000 francs¹. Entreprises à la fin de 1864, ces grandes réparations durèrent près de deux années. Malgré cela, notre cathédrale provisoire n'en conservait pas moins une physionomie spéciale, absolument celle d'une très modeste église de village ; car, c'est bien l'effet véritable que n'a cessé de produire son aspect presque misérable à l'extérieur comme à l'intérieur. Et pourtant, malgré sa laideur et sa pauvreté, à cause de cela peut-être, on était tenté parfois de lui trouver des charmes. Suivant la direction de nos idées, elle prenait à nos yeux un air intéressant, presque mystérieux, ce que n'offrent pas souvent de grands et vrais monuments d'une superbe architecture, ornés de somptueux décors. La demi obscurité qui l'enveloppait, cette vague odeur de moisissure qu'elle exhalait lui donnaient un cachet particulier de mélancolie dont on était bien vite imprégné. Son état de vétusté, de simplicité extrême, y contribuait assurément pour beaucoup et nous faisait tomber dans une profonde rêverie. Rien n'est plus propre, en effet, à nous inspirer un sentiment indéfinissable d'amour et de pitié que les ruines ; rien n'est plus attachant qu'une pauvre et vieilleasure étayée et réparée de tous côtés. Un vieux guerrier tout couvert de cicatrices, malgré ses vêtements en loques, le pauvre Bélisaire en impose, est presque majestueux ; et, le penseur éprouve parfois plus de plaisir en contemplant la fleur fanée à laquelle se rattache quelque tendre ou joyeux souvenir que devant celle fraîchement éclosé qui n'a pour elle que sa beauté. Oui ! bien diverses et profondes ont été nos impressions durant sa phase religieuse. Il nous suffisait, pour que nous fussions vivement émus, de penser que là, dans ce lieu sacré à plusieurs reprises, sur ce petit coin de terre, jadis au temps primitif du Christianisme, avaient passé, s'étaient prosternées maintes générations animées de la foi la plus ardente, dont les ossements accumulés avaient formé un tertre énorme

¹ Ce renseignement nous a été donné par M. A. Roche, architecte diocésain.

dans son pourtour. — Mais, lorsque sa phase théâtrale, mondaine et politique se représentait à notre esprit, nous éprouvions alors une sensation différente, fort désagréable. Ce souvenir importun nous cherchions en vain à le repousser, il ne cessait de nous poursuivre, de nous incommoder. Cette antithèse, ce contraste successif sans presque aucun changement de lieu saint et lieu profane nous choquait horriblement. Il en a dû être ainsi chez beaucoup de nos compatriotes. Aussi à cause de cela, de l'exiguité de son enceinte et de sa déplorable organisation, à cause du danger permanent d'incendie de son plafond en bois vermoulu, qui aurait pu devenir un terrible désastre, et qui menaçait de s'écrouler, à cause des nombreuses et grandes incommodités que cette église présentait pour l'exercice du culte, tout le public gapençais et principalement Monseigneur l'Evêque et le chapitre ne désiraient rien tant que de la voir désaffecter et réduite à néant.

Anssi, à peine la nouvelle cathédrale était elle à peu près organisée pour permettre les cérémonies religieuses que le vieil édifice était abandonné à sa fatale destinée. Il demeurait encore debout près de deux ans, triste et morne comme un condamné à mort attendant l'exécution de la sentence ; car, sa démolition était arrêtée en principe depuis longtemps. — Dans cette intervalle, il a rendu pourtant quelques légers et derniers services ; trois ou quatre réunions artistiques, scientifiques et politiques ont eu lieu dans son sein, et, il a servi finalement de caserne aux réservistes durant quelques jours. Enfin, le 20 septembre 1897 sonnait sa dernière heure, et les démolisseurs commençaient à jeter à bas ces murailles qu'avaient respecté les siècles¹.

¹ Je dois à l'obligeance de M. Achille Roche, architecte diocésain, les renseignements suivants que je crois utile de consigner.

En août 1892, quelques temps après la désaffectation de la cathédrale provisoire, on eut soin naturellement d'enlever à ce lieu désormais profane, trois sarcophages en bois de noyer. L'un était déposé dans un caveau au-devant du maître-autel : il renfermait la

Et maintenant que les destins sont accomplis, nous nous arrêtons de temps en temps en passant devant ces décombres tout épars sur cette place qui a complètement changé d'aspect. Nous sommes amenés tout naturellement à méditer sur l'instabilité de l'homme et de ses œuvres, sur le néant de tout, des êtres et des choses. Nous repassons dans notre mémoire tous les changements effectués dans notre ville, auxquels nous avons assisté, et qui marquent en quelque sorte les étapes de notre vie. Et nous reconnaissons que s'il est bon par fois de vivre encore il est bien pénible de constater que l'on est vieux. Rien ne nous le rappelle mieux au moral que toutes ces démolitions et ces innovations. Et nous éprouvons alors un malaise indicible, formidable, d'autant plus que le poids écrasant des années vient se joindre à l'ennui rongeur causé par le vide qui se fait autour de nous. Car, nous nous trouvons usés, faibles et souffrants en même temps que délaissés et isolés au milieu de jeunes générations, de visages inconnus, d'une foule d'objets nouveaux qui ne nous rappelant rien, nous laissent indifférent.

12 Mars 1898.

E. SIBOUR.

Qu'on nous permette d'ajouter à la fin de cette étude une petite boutade versifiée de notre jeune âge.

Elle ne se trouvera pas déplacée ici, croyons-nous, parcequ'elle achève de caractériser l'ancien édifice de la place St-Arnoux, et qu'elle donne la note de nos impressions d'alors un peu moins moroses. Elle fut composée il y a trente-quatre ans, à l'occasion de la fermeture de notre vieux théâtre qui allait être transformé en cathédrale provisoire.

dépouille mortelle de Mgr Blanchet, décédé le 20 mai 1888. Un autre contenait les restes de Mgr Arbaud ; dans le troisième enfin, plus grand que les autres, étaient réunis les ossements de divers prélats restés inconnus. Ces deux derniers avaient été déposés dans la travée gauche, au moment de la démolition de l'ancienne église. Tous les trois se trouvent maintenant dans la crypte de la nouvelle cathédrale.

Regrets sur notre Ancien Théâtre

Il n'a point pour demeure un monument superbe
Le pauvre dont souvent les Pénates sont laids ;
Pourtant son toit de chaume où croît et fleurit l'herbe,
Il le chérit parfois à l'égal d'un palais.

C'est que le cœur de l'homme, aux objets qui l'entourent,
Comme l'aimant au fer, s'attache malgré lui ;
C'est que les souvenirs de notre enfance accourent,
A l'aspect des témoins du passé qui s'enfuit.

Tu n'avais ni rinceaux, ni fronton, ni portique,
O Théâtre de Gap, vieux temple transformé ;
Dénué d'ornements et de grâce artistique
Tu me plaisais pourtant et je t'ai bien aimé.

Oui ! malgré ta laideur, misérable théâtre,
Je te regrette autant qu'un riche monument ;
Oui ! j'aimai ton plafond tout carrelé, grisâtre,
Ta salle pitoyable et son grand dénûment.

J'aimai tes murs rongés, jaunis par la poussière
Où souvent, seuls acteurs, la souris et le rat
Jouaient, dansaient devant l'aragne filandière
Qui lambrissait tes coins pour les jours d'apparat.

Pourrait-on oublier tes décors impossibles,
Ton rideau barbouillé par un pinceau grossier,
Et tes lustres obscurs, et tes sièges horribles,
Que jamais ne toucha la main du tapissier.

Tes loges (si l'on peut se servir de ce terme),
Où plongeait le regard du public si moqueur ;
Ta scène si mesquine et son plancher peu ferme,
Et ta coulisse étroite où battit plus d'un cœur.

Ce n'est point que pour moi la misère ait du charme ;
Mais n'éprouve-t-on pas un grand et vrai plaisir,
Quand on voit les témoins d'une furtive larme,
Où ce qui vous rappelle un joyeux souvenir !!!

Pour la première fois dans ta chétive enceinte,
J'assistai bien naïf au spectacle, un beau soir,
Je pleurai malgré moi, je frissonnai de crainte,
Du Drame, je sentis le magique pouvoir.

Pour la première fois, le frondeur vaudeville,
Dans tes murs délabrés excita ma gaité ;
Voilà pourquoi j'aimais cette mesure vile,
Notre informe théâtre, avec sa nudité.

Du moins en nous privant de notre pauvre scène,
Si quelqu'un nous rendait un monument plus beau !
Mais nul espoir ne vient adoucir notre peine ;
On ne nous promet point d'en construire un nouveau.

Adieu ! vieil édifice, ami de ma jeunesse,
Toi qui me rappelais ce temps d'illusion ;
Le bizarre destin qui te poursuit sans cesse
A rendu son arrêt de transformation.

Oui ! ton étrange sort est presque sans exemple ;
D'ailleurs, en quelques mots, ton bref historien
Se résume en disant : tour à tour tu fus Temple,
Chapelle, Club, Théâtre, Église encor, puis... rien.

22 août 1864.

NÉCROLOGIE

MONSIEUR LE DOCTEUR CHABRAND

M. le docteur Chabrand (Jean-Armand), mort à Grenoble, le 17 janvier 1898, était né le 21 septembre 1812, à Molines-en-Queyras.

Il avait fait ses études au petit séminaire d'Embrun et son cours de médecine à la faculté de Paris.

Reçu docteur, il concourut à l'hospice du Gros-Caillou pour la médecine militaire. Il fut nommé sous-aide à l'hôpital militaire de Briançon; mais il donna sa démission quelques années après, à l'occasion de son mariage avec M^{lle} Audier, pour se fixer à Briançon, où il exerça la médecine jusqu'à la fin de 1873.

Pendant cette période il fut médecin de l'hôpital civil, de la prison, de l'administration des douanes, des épidémies, médecin inspecteur des eaux thermales du Monétier-de Briançon.

Il se distingua, en 1854, dans une épidémie de choléra asiatique qui ravagea le Briançonnais, et, en 1865, dans une épidémie de typhus qui sévit spécialement dans la partie pauvre de la population briançonnaise; il prodigua ses visites.

Le trait distinctif de sa vie médicale fut non seulement le dévouement professionnel, mais encore la charité chrétienne. Quelques vieilles personnes qui l'ont vu auprès des malades pauvres (surtout dans l'épidémie de 1865) gardent encore le souvenir de cette exquise bonté.

Quoique ennemi de la politique, du bruit et de la réclame, il a été conseiller municipal pendant de longues années, jusqu'à la fin de son séjour à Briançon, et pendant les dernières années, il était conseiller d'arrondissement.

Éprouvé par le rude climat de Briançon, aux rigueurs duquel l'exposaient particulièrement ses fréquentes visites aux malades de la campagne, à toute heure et par tous les temps, atteint de rhumatismes, il vint, après 30 années d'exercice de la médecine à Briançon, se fixer à Grenoble, près de deux de ses enfants.

Là, il se consacra à l'étude de l'histoire du pays Briançonnais ; il mit à profit des recherches antérieures qu'il compléta chaque année, pendant son séjour de deux mois à Briançon, au temps des vacances.

Son étude sur le goitre et le crétinisme dans le Briançonnais mérite d'être signalée, non seulement au point de vue médical, mais encore au point de vue des observations qu'elle contient sur le climat, la végétation, les mœurs des habitants.

Les traits caractéristiques des travaux historiques du docteur Chabrand sont l'attachement à son pays natal, le Queyras, et au Briançonnais en général, sa remarquable connaissance des hommes et des choses, des vieux usages, des vieilles traditions, du patois local, etc.

Il était membre de l'Académie Delphinale et de la *Société d'Études* des Hautes-Alpes.

Nous empruntons au *Dauphiné* du 23 janvier 1868, a bibliographie des travaux du Dr Chabrand.

Notice sur les eaux minérales et l'établissement thermal du Monétier-de-Briançon (publiée dans les comptes rendus du Congrès scientifique tenu à Grenoble en 1858). Grenoble, Maisonville, 1858. In-8°.

Du Goitre et du Crétinisme endémiques et de leurs véritables causes. Paris, Delahaye, 1864. In-8°.

Notice historique sur l'hôpital de Briançon. Journal *Le Dauphiné*, 1865.

Briançon, son climat. ses ressources. *Le Dauphiné*, 1867.

Un Baptême à Briançon en 1595. *Le Dauphiné*, 1869.

Le Col Agnel, *Le Dauphiné*, 1869.

Antoine Cayre-Morand, fondateur de la manufacture de cristal de roche de Briançon. Grenoble, Xavier Drevet, 1874. In-8°.

La Gargouille. Journal *La Durance*, 1875.

Les Refuges-Napoléon, dans les Hautes-Alpes. *Le Dauphiné*, et Grenoble, Xavier Drevet. Petit in-8°.

De Guillestre au Château-Queyras. *Le Dauphiné*, et

Grenoble, Xavier Drevet, 1876. Petit in-8°.

Patois des Alpes Cottiennes (en collaboration avec A. de Rochas). Grenoble 1877. Grand in-8°.

Sur l'origine de Bacuber, *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, 1877. Journal *Le Dauphiné*, 1894.

Campagnes de l'armée des Alpes de 1792 à 1797, d'après des renseignements puisés dans les archives municipales de Briançon. Discours de réception. Bull. de l'Acad. Delphinale, 1877.

La Famille Videt. Bulletin de l'Acad. Delph., 1879. *Le Dauphiné* et Grenoble, X. Drevet 1879. Petit in-8°

Jean-Pierre Cot, poète briançonnais. *La Durance*. 1880.

Les Escoyères en Queyras. *Le Dauphiné*, et Grenoble, X. Drevet, 1881. Petit in-8°.

Etat de l'instruction primaire dans le Briançonnais avant 1790. *Le Dauphiné*, et Grenoble, X. Drevet, 1882.

Aperçu historique sur le Briançonnais. Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes, 1882.

Les Escartons de l'ancien Briançonnais. *Id.*, 1883.

Quêtes pour la rédemption des Captifs *Id.*, 1884.

M. d'Angervilliers, bienfaiteur du Briançonnais. *Le Dauphiné*, et Grenoble, X. Drevet, 1884. In-8°.

François Chabas, égyptologue. Bull. de la Soc. d'Ét. Hautes-Alpes, 1884.

La Noblesse et la Bourgeoisie à Briançon avant 1789. *Id.* et Gap, Jouglard, 1884. Grand in-8°.

La guerre dans les Alpes. Histoire des passages de troupes de guerre dans le Briançonnais, du xvi^e au xviii^e siècle. *Le Dauphiné*, et Grenoble, X. Drevet, 1885. In-12°

Un épisode de l'histoire des Vaudois. Bull. de l'Acad. Delph., 1885. Grenoble, Dupont, 1885. In-8°.

Les grandes épidémies dans le Briançonnais. *Id.*, 1886. Grenoble, Allier, 1886. In-8°.

Vaudois et Protestants des Alpes. Grenoble, X. Drevet, Allier, 1886. 1 vol. in-8°.

Briançon administré par ses consuls. Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes et Gap, Jouglard, 1888. In-8°.

Borel s^r de la Gazette, *Id.*, 1889. In-8°.

Combat de l'Assiette. *Id.*, 1890. In-8°¹.

Briançon pendant la Révolution. *Id.*, 1892. In-8°.

Le Blocus de Briançon en 1815. *Id.*, 1892. In-8°.

Georges Roux-la-Croix. Bull. de la Société d'Études des Hautes-Alpes. 1893.

Le Pré de M^{me} Carle. *Le Dauphiné*, 1893.

Aperçu historique sur Briançons. sur ses escartons. — L'intendant d'Angervilliers, Réimprimé à Grenoble, Vallier, 1893.

¹ A ajouter une rectification sur les transitions de Molines. *Bull. Soc. d'ét. des Hautes-Alpes*, 1891.

Trois communes des Alpes qui changent de nom. *Le Dauphiné*. 1894.

Règlement pour la paroisse de Vallouise (1708). Bull. de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, 1894.

Un ancien usage. *Id.*, 1895.

Des anciens protestants de Briançon et de leur temple *Id.*, et Gap. Jouglard, 1896.

La Manne, la Craie de Briançon, le Barri de la Bâtie des Vigneaux, Journal *La Durance*, 1897.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages offerts à la Société sont numérotés.)

142. — **Les légendes saintes de Provence et le martyrologe d'Arles-Toulon** (vers 1120), par G. de Manteyer. — (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, t. XVII), Rome, Philippe Cuggiani, 1897.

143. **La Bibliothèque de la Ville de Gap**, par A. Dumas. Gap, L. Jean et Peyrot, 1898.

144. **Portrait de Guillaume Farel**, gravé à l'eau-forte par M. Jules Lieure, d'après une photographie d'une peinture originale, retrouvée il y a environ deux ans dans les combles de la bibliothèque de Neufchâtel. (*Tous droits réservés.*)

Nous sommes bien en retard pour signaler aux lecteurs du *Bulletin*, autrement que par une simple indication bibliographique, une petite et élégante plaquette de notre confrère, le poète Jean Sarrazin. C'est un gracieux *biblion* de poche à couverture bleu tendre et à titre : *Pointes d'Azur*, paru à Lyon, chez Léon Sézanne, vers la fin de l'année 1897. Ce sont presque uniquement des sonnets présentés par une courte préface précédée elle-même du portrait de l'auteur et d'une vue de son village. — Loin de moi la pensée d'essayer une critique littéraire de cette poignée de vers. Il faut les prendre pour ce

qu'ils sont, pour ce qu'ils veulent être : l'expression simple, sincère de sentiments beaux et délicats. Quelques sonnets ont été l'occasion d'une œuvre charitable. Au bas de son portrait l'auteur s'accuse de *prodiguer sa tête*. On aurait mauvaise grâce à le lui reprocher, ainsi que la diffusion de ses bonnes et gracieuses pensées.

A. D.

Moines et Ascètes Indiens. *Essai sur les caves d'Ajanta et les couvents des bouddhistes des Indes.* (Paris, Plon, 1898, in-12, 11 et 306 pages et 3 feuillets non chiffrés, 12 gravures).

Sous ce titre, notre compatriote, M. le marquis de la Mazelière vient de faire paraître un intéressant petit volume. C'est une étude très attachante sur le bouddhisme, sa doctrine, ses monuments, son histoire. L'auteur montre une connaissance approfondie des croyances, de la liturgie, des rites sacrés et traditionnels, si peu connus, de cette antique religion. On voit qu'il a lu et étudié avec soin les ouvrages qui traitent de cette matière, car il les cite à chaque pas ; mais il ne s'est pas contenté de lire ce qui a été publié par ses devanciers, il a été sur les lieux, il a visité l'Inde, a interrogé les prêtres indous, a vu, étudié et photographié les monuments eux-mêmes. Son livre n'est donc pas une compilation, un simple essai de vulgarisation, c'est l'œuvre à la fois d'un érudit et d'un voyageur qui nous fait part des impressions qu'il a ressenties. Cela donne à ces récits une vie et un ton personnel que sont loin d'avoir tous les ouvrages du même genre. J'ajouterai que le style de M. de la Mazelière est excellent et a une teinte poétique pleine de charme ; certaines pages font souvenir de Chateaubriand. « Depuis des siècles Ajanta est abandonné. Les façades de brique et de bois ont disparu. En quelques endroits, la montagne s'écroule. Plusieurs caves sont ensablées. Les

figuiers croissent dans les niches, leurs racines aplaties se glissent dans les fentes des rochers; les lianes s'enlacent aux colonnes, les ronces poussent dans les salles. Sur les pierres brûlées par le soleil, l'on voit se chauffer des serpents; un cobra se dresse et gonfle sa gorge au-dessous de son image de pierre. Dans plusieurs caves il y a tant de ruches que l'on n'ose y pénétrer. A certains jours l'on met un masque pour s'aventurer dans la gorge. Partout les lézards courent sur les ruines, les écureuils jouent familiers. Des perroquets crient dans les arbres. Une gazelle arrêtée sur le bord du torrent tend le cou et regarde étonnée. Dans la jungle on voit la trouée d'un sanglier; sur le sable des caves les empreintes d'un tigre. Par une fente, des mangoustes passent le bout de leur museau pointu. Des vautours s'abattent du haut des rocs. Un enfant leur jette de la viande. Les grands oiseaux l'assiègent avec tant de fureur, qu'il doit les frapper de son bâton ». Voilà une page charmante, pleine de couleur et de relief et elle est loin d'être isolée dans le livre de M. de la Mazelière. Ce travail fait le plus grand honneur à son auteur et nous croyons pouvoir lui prédire un succès mérité.

J. ROMAN.

AVIS

A partir de ce jour (14 avril 1898), la Bibliothèque de la Société d'études est transférée dans une salle de la Bibliothèque publique de la ville de Gap. MM. les Sociétaires sont priés de s'adresser pour la communication et la sortie des volumes, à M. Joseph MICHEL, bibliothécaire, secrétaire adjoint de la Société d'études.

LA BEAUME-DES-ARNAUDS

A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

ET PENDANT

LE HAUT MOYEN-AGE

Réplique à M. MARCHAND

M. le pasteur Marchand a cru devoir diriger, dans le *Bulletin* précédent, sous une forme correcte et soignée, tout une série de critiques contre mon article paru dans le *Bulletin* de juillet 1897¹. C'était son droit. Il en a usé, d'ailleurs, avec une parfaite courtoisie. Je vais tâcher de lui adresser une réponse en me pénétrant du même esprit.

La meilleure qui puisse être opposée à ses assertions, est, sans contredit, mon premier article, qui, par l'ensemble et l'enchaînement des preuves, paraît pleinement dégager la vérité sur la question. Aussi je prie le lecteur, qui va devenir juge entre nous, de vouloir bien le relire, et, à l'aide des explications que je vais ajouter ici, j'espère remettre les choses au point où je les avais laissées.

Les critiques de M. Marchand portent sur plusieurs menus détails ; sur l'emplacement de la station qu'il veut au Villard et non à la Beaume ; sur le passage de la voie romaine qu'il admet par le col de Cabre et non par d'autres ; enfin sur l'émigration des habitants au XI^e siècle qu'il rejette. Je vais le suivre à ces divers points de vue.

I.

Notre honorable contradicteur prétend que la montagne au sud de la Beaume doit s'appeler *Lutp* et non

¹ Voir cet article au *Bulletin de la Société d'Études*, juillet 1897, p. 83.

l'*Alp*. Je ne le pense pas. Le mot alpin *Aoup* est un vieux mot indigène qui signifie montagne et en désigne plusieurs dans nos pays. Or, partout il se traduit par *Alp* : l'*Alp de Chaillol*, l'*Alp d'Esparron*, l'*Alp de Vars*, l'*Alp du Villard-d'Arène*, les *Alpes*. — J'ai dit que la grotte de la *Beaume* était située au-dessus (au nord) du village « un peu à l'est » ; c'est, je crois, très exact. — J'ai ajouté que le terroir était complanté d'arbres à fruits, « surtout de vieux noyers ». Ces noyers offusquent M. Marchand. La phrase est pourtant encore vraie, car, malgré les récentes razzias qui ont été faites de ces arbres séculaires, il en reste vraiment trop pour qu'on puisse « les compter sur le bout des doigts ».

J'aurais pu, peut-être, comme le veut M. Marchand, comprendre la Combe parmi les hameaux. Toutefois, M. J. Roman a cru devoir la placer, comme j'ai fait, parmi les écarts¹. Quant à ces derniers, il suffisait d'en citer quelques-uns, et j'ai choisi de préférence ceux dont les noms présentaient une étymologie scientifiquement connue.

Ensuite, M. le Pasteur me fait dire avec lui ce que je n'ai nullement dit, savoir que le village de la *Beaume* existant dès l'époque gauloise *prit* le nom de *Cambonum* pendant la domination romaine ; c'est *portait* qu'il aurait dû écrire, car le lieu pouvait déjà s'appeler de ce nom avant les romains.

Au sujet du nom de *Château-la-Beaume* que porta la Haute-Beaume avant 1789, M. Marchand le conteste en nous disant que le lieu s'appelait, en 1638 et 1685, *Communauté des hommes de Gabriel Reymond*. Voici ce qu'il en est. En 1490, Henri Flotte, un des coseigneurs de Château-la-Beaume, eut deux fils, Beaudoin et Gabriel ; ce dernier donna son nom à sa part seulement de la terre². Mais le lieu ne continua pas moins de s'appeler dans l'ensemble *Château-la-Beaume*. Ainsi le cadastre de 1633 porte en titre : « *Cadastre de Château-la-Beaume* », et c'est aussi ce

¹ M. J. Roman : *Dictionn. topogr. des Htes-Alpes*.

² M. J. Roman : *Tableau histor. des Htes-Alpes*.

nom qu'emploie M. d'Arçon, dans son *Mémoire militaire*, en 1776.

Après ces détails, qui montrent combien M. Marchand s'est montré minutieux dans sa critique, nous abordons les points plus importants.

II.

J'ai établi dans mon article, que la station de Cambo-num était située à la Beaume même, au confluent de Chauranne et de Burianne. Je rappelle ici les preuves que j'en ai données. — C'est d'abord les restes bien constatés d'un mur romain, ayant encore du côté du midi 3 mètres de hauteur et 1 du côté du nord¹, des tombes en tuf renfermant des vases en forme de coupe de calice, des stylets, des fragments de poterie rouge, des tuiles à rebord, des monnaies dont une d'Auguste et une autre de Magnence, une pierre gravée du II^e siècle représentant Némésis et enchâssée dans un riche bijou de l'époque Mérovingienne². Ces antiques témoignent que là était le village principal, la station. — C'est ensuite l'existence simultanée du Villard, démontrée par le nom même qui a été transmis par le haut moyen-âge et signifie *village*, ou plus exactement *lieu des villas, des maisons foraines* dépendant de l'agglomération centrale, de la station située à la Beaume. — De plus, la station devait être le lieu le plus considérable du territoire. Or, nous voyons précisément que la Beaume a été, de temps immémorial, le village chef-lieu et le Villard le village secondaire. Ce fait n'indique-t-il pas que le premier fut la station à l'époque gallo-romaine et le second, une simple dépendance ? — Enfin, M. J. Roman dit, comme moi, que la station se trouvait à la Beaume³.

Examinons maintenant les raisons qui déterminent l'honorable pasteur à l'emplacer au Villard. C'est la

¹ M. J. Roman : *Répert. archéol. des Htes-Alpes*.

² Beaucoup d'antiques trouvés à la Beaume, lors de la construction du chemin de fer, auraient été acquis, nous assure-t-on, des ouvriers, par M. Marchand lui-même.

³ M. J. Roman : *Tableau histor. des Htes-Alpes*.

tradition, dit-il. Nous lui demandons de nous faire connaître quels monuments en établissent l'existence, car une tradition purement orale n'en serait pas une. Cette tradition aurait, d'après lui, transmis non seulement le souvenir de la station, mais encore du lieu précis où elle se trouvait : le Villard. Or, est-ce admissible ? Nous avons récemment démontré, à propos de Montseleucus¹, que Sirmond et Valois, les premiers, avaient pu, au XVII^e siècle, à l'aide des itinéraires, identifier ce lieu avec la Bâtie-Montsaléon, et qu'il n'existait, par conséquent, aucune tradition concernant la ville relativement importante de la Bâtie. Comment en aurait-il existé une touchant la simple mutation ou relais dont il s'agit ? Nous avouons ne pouvoir croire à cette prétendue tradition².

M. Marchand cite les tuiles, monnaies et médailles trouvées au Villard. Que prouvent-elles, sinon qu'il y avait là des villas ?

Il cite les noms de lieux suivants : *Champ de Mars*, *Combe*, *Cambourna*, *Devant-Ville* et *Villards*. — Le nom de *Champ de Mars*, comme celui de *Sol de Diane* au bout de la plaine de la Bâtie-Montsaléon, est évidemment romain ; mais en quoi montre-t-il que la station fût au Villard ? — *Combe* vient du bas latin *cumba*, vallon, et *Cambourna*, de *Champ Bouina*, champ borné ; ni l'un, ni l'autre n'ont rien à voir avec *Cambonum*. — *Devant-Ville* désigne un quartier situé, non pas au Villard, mais à la Beaume, même près de la gare et en face du village chef-lieu³. — Enfin, *Villards* prouve simplement qu'il y avait là des villas.

¹ M. F. Allemand : *Recherches sur le vrai auteur du texte attribué par Ladouette, à l'empereur Julien, au sujet de Montseleucus*.

² Au dire de M. Marchand, cette tradition aurait porté que la station était une ville, ce qui se concilie mal avec la simple mutation de l'itinéraire, et ce fait en démontre encore la fausseté ou plutôt la non existence. Au surplus, nous avons fait consulter, au sujet de cette tradition, plusieurs vieillards de l'endroit : aucun n'en avait la moindre connaissance.

³ S'il y avait *Devant-Ville* à la Beaume, il y avait *Devant-Vières* au Villard, signifiant, le premier, *derant la ville*, le chef-lieu, et le second, *derant le village*, le lieu inférieur, c'est-à-dire l'opposé de ce que M. Marchand voudrait prouver.

Il ajoute que le Villard était plus spacieux que la Beaume et, partant, plus apte à recevoir des soldats. Mais de nos jours, les lieux où les troupes font étape, ont-ils tous ce site spacieux et des logements appropriés ? On trouvait déjà un établissement militaire à Montseleucus ; il n'était point nécessaire qu'il y en eut à Cambonum.

Mais, si l'honorable M. Marchand n'admet pas la station à la Beaume, il y veut, par contre, un oppidum, et les tombes dont nous avons parlé auraient été, nous dit-il, « celles de quelques défenseurs de cette forteresse ». C'est fuir une difficulté pour aller au-devant d'une plus grande. Les oppidum, comme on sait, étaient des camps fortifiés construits sur des hauteurs par les gaulois et généralement conservés par les romains. Dans les Hautes-Alpes, il en existait un à St-Mens, près de Gap, et un autre à la Beaumette. Mais rien n'indique qu'il y en eut à la Beaume ; tout démontre, au contraire, qu'il n'y en avait pas. Mais supposons cet oppidum. Que prouverait-il, sinon que les romains auraient plutôt choisi ce lieu qu'un autre, pour en faire le siège de leur station ?

III.

Passons à la voie romaine. J'ai établi qu'elle traversait en ligne courbe la plaine du Villard, se bifurquait à la station pour passer, la branche principale ou *Actus*¹, par le col de Chaures, la branche secondaire ou *Iter* par le col du Gaut, avec un sentier ou *Semita* par le col de Cabre.

Elle parcourait en ligne courbe la plaine du Villard. Pourquoi en ligne courbe, demande M. Marchand, sinon par ce que là se trouvait la station ? C'est, lui dirons-nous, parce que, débouchant dans ce territoire à l'angle de la montagne dont elle avait suivi la racine², elle ne pouvait

¹ On sait que les romains avaient quatre sortes de routes : la *Via*, l'*Actus*, l'*Iter* et le *Semita*. Voir là-dessus M. A. Rochas d'Aiglun : *Les Bourcet et leur rôle dans les guerres Alpines*, 1895, page 3, note.

² Les voies romaines suivaient toujours le bas des montagnes du côté regardant le midi.

que décrire cette courbe pour aboutir à la Beaume où était la station. M. Marchand s'étonne qu'un tronçon en puisse subsister après 16 ou 17 siècles. Mais qu'il veuille bien considérer que cette route a continué de servir, soit pour exploiter les terres, soit pour communiquer avec la Beaume, et qu'ainsi les 16 ou 17 siècles se trouvent de beaucoup raccourcis¹. On trouve, d'ailleurs, des exemples d'un fait identique dans les environs, notamment à Veynes et à Montmaur².

A la Beaume, la voie se bifurquait. La branche principale passait par le col de Chaures. Après avoir franchi Chauranne à l'endroit du pont actuel, elle arrivait à la maladrerie, coupait en diagonale un monticule où son tracé se trouve encore marqué par un sentier, remontait le vallon jusqu'au col de Chaures, atteignait le col de l'Alp, et de là se dirigeait, non point par la Bâtie-des-Fonts, comme nous fait dire M. Marchand, mais par Chamel, vers les Boulignons, où était la station de Vologatis.

Ce qui le prouve, c'est le *Caura mons*³ de l'itinéraire qui, d'après les explications que j'ai données dans mon premier article, doit se traduire par *montagne de Chaures*, celle, par conséquent, où la voie était établie. — C'est ensuite la distance (VIII milles romains) que l'itinéraire met entre Cambonum et Vologatis, distance qui eût été bien moindre, si la route avait passé par le col de Cabre. — C'est, de plus, la maladrerie, qui nous dit que la route, au sortir de Cambonum, venait y passer pour de là monter au col de Chaures. M. Marchand objecte, il est vrai, que cette dernière pouvait venir du Villard y aboutir avant d'arriver à la Beaume. Mais n'oublions donc pas

¹ On sait que les anciens chemins ont généralement existé jusque dans le moyen-âge et même les temps modernes.

² Voir notre *Topographie et archéologie du canton de Veynes*.

³ M. Marchand écrit dans une note : « *çaura*, ou *çarra*, ou *çapra* ». Si on peut lire *Gaura*, *Garra*, *çaura*, on ne peut pas certainement lire *çapra*, la lettre *P* n'ayant aucune ressemblance avec le *U* ou le *V* romains. Voir la dessus notre article.

que la partie de route depuis le Villard jusqu'à la Beaume, passait sur la rive gauche de Chauranne en longeant le bas de la montagne, tandis que la maladrerie était située près de Chaures sur la rive droite, et par conséquent à une assez grande distance. — Une quatrième raison enfin, c'est qu'en 1776 le capitaine d'Arçon, dans son *Mémoire*, mentionne l'existence d'un chemin facile par le col de Chaures¹ et qui n'était, selon toute apparence, qu'un reste de l'ancienne route. Cette preuve détruit, en outre, l'objection qu'élève M. Marchand en disant que la montagne était d'un accès impossible.

La branche secondaire passait par le col du Gaut. Elle s'est conservée jusqu'à la fin du dernier siècle sous le nom de *chemin royal*, nom qui indique toujours un chemin antique. En sortant de Cambonum, elle suivait non la rive droite de Chauranne, comme j'ai dit à tort dans mon article², mais la rive gauche où son tracé est demeuré visible en plusieurs endroits. Elle s'engageait ensuite dans le bassin du torrent que j'ai appelé du *Gaut*³, que M. Marchand nomme de *Rigaut* et les habitants de la *Gargarotte*, et remontait ce bassin en décrivant des lacets. De là, elle débouchait par le col de Chapt, et non par la Haute-Beaume comme nous fait dire M. Marchand, dans le vallon du col de Gaut où elle joignait la route arrivant du Beauchêne par les cols de Saint-André et de Montbrand, et avec cette dernière elle parvenait à Vologatis.

De cette branche dérivait un sentier par le col de Cabre. Si ce col, en effet, était inaccessible aux voitures et aux chevaux, il ne l'était cependant pas à des voyageurs

¹ Voici comment s'exprime M. d'Arçon : « On communique dans le Valdrôme par le col de la Beaume (de Chaures); le chemin est très accessible ».

² J'ai été amené à faire cette rectification après une récente visite des lieux où j'ai pu constater le tracé de cet ancien chemin au bas de la côte ardue surplombant presque la rivière.

³ C'est peut-être à tort que j'ai nommé ainsi ce torrent; je l'ai fait, soit parce qu'il n'a pas de nom bien précis comme on voit, soit parce que son bassin est adjacent à celui du col du Gaut.

hardis; et, comme il fournissait un raccourci fort appréciable, il est tout naturel d'admettre l'existence du petit chemin dont il s'agit.

Ainsi, d'après ce que j'ai dit dans mon article ou j'ajoute ici, je crois suffisamment établi qu'un Actus passait par le col de Chaures, un Iter par celui du Gaut et un Semita par celui de Cabre. La nature des lieux imposait forcément ces passages.

Cependant M. Marchand est d'avis que la voie, sans se bifurquer, traversait tout simplement par le col de Cabre. Mais pouvait-elle bien le franchir, eu égard à l'état des lieux à cette époque? Notre honorable contradicteur croit résoudre la difficulté par cette phrase: « Si le préfet de Ladoucette a su faire passer par là la superbe route nationale actuelle, pourquoi les Gaulois et surtout les Romains n'auraient-ils pas pu y tracer leur route rudimentaire »? Pourquoi? C'est, dirons-nous, qu'il fallait:

« Perforer des rochers, maîtriser le désert...

« L'art d'ouvrir des tunnels n'était point en usage.

« Au temps présent l'on sait et l'on peut davantage »¹.

Nous ajouterons que le capitaine d'Arçon, après avoir visité les lieux avec soin, après avoir constaté que l'on communiquait dans le Valdrôme par le col de la Beaume (de Chaures)², et dans le Diois par ceux de Chapt (du Gaut) et de Cabre, délibère par lequel devra passer la route future et se prononce pour ce dernier. Comprendrait-on ces études, cette délibération, cette décision, si la route avait eu passé si facilement, si régulièrement depuis les Gaulois par ce col? C'eût été naïf de sa part.

Enfin, si nous devons en croire une tradition, les religieux de Saint-Jean de Jérusalem, qui avaient des possessions sur la montagne³, auraient eux-mêmes frayé

¹ M. J. Faure du Serre : *Épître à M. Gondre*, 1852.

² Les habitants du Valdrôme appellent ce col *Col de la Beaume*, et ceux de la Beaume *Col de Chaures*.

³ Brun-Durand : *Diction. topogr. de la Drôme*.

le passage du col de Cabre ; en sorte que le sentier existant avant eux devait être bien peu praticable.

IV

Parlons enfin de l'émigration des habitants au XI^e siècle. A cette époque, Cambonum et le Villard furent reconstruits sur les collines voisines. M. Marchand demande dans quels documents nous avons vu cela. Eh ! bien, ces documents existent et il peut lui-même les consulter. Qu'il regarde partout dans les Hautes-Alpes et ailleurs les ruines de ces villages fortifiés sur les hauteurs, ces vieux castrum du moyen-âge ; voilà les pièces à conviction. A une époque fixée par tous les historiens au XI^e siècle, les populations émigrèrent des plaines sur les hauteurs ; tel est le fait général, la loi, pourrions-nous dire. Or, tandis que les villages des environs, comme ceux d'Aspres, Aspremont, Saint-Pierre et autres, auraient émigré, Cambonum et le Villard n'auraient pas changé de place. Le fait serait bien singulier, bien anormal. Il est donc certain à *priori* qu'ils ont émigré.

D'abord, en ce qui concerne Cambonum, nous avons vu qu'il était situé dans la plaine au confluent de Burianne et de Chauranne ; c'est ce qu'attestent le mur romain, les tombes, monnaies et autres antiques dont il a été parlé. Or, aux débuts de la féodalité, nous trouvons le village à 200 mètres environ de la plaine sur la pente du monticule de la Beaume, entouré là d'un rempart et défendu par un château-fort. Donc Cambonum avait émigré. Qu'importe que la plaine où il était et le monticule où il vint fussent contigus ? Cela prouve qu'on n'avait pas eu besoin d'aller bien loin pour trouver une hauteur propice. D'ailleurs, la distance entre le premier et le second emplacement était assez grande pour qu'il y eut émigration.

Le nouveau village, ayant été construit dans le quartier appelé la *Beaume*, en prit naturellement le nom. Quant à l'appellation de *Cambonum*, elle disparut, parce que l'endroit où exista la station étant limitrophe avec celui de

la Beaume, se confondit avec ce dernier. Nous avons dit dans notre article comment fut ajouté le nom appendice *des Arnauds*.

M. Marchand n'admet point ce changement de nom. Nous le comprenons ; car ce fait démontre une fois de plus que la station était à la Beaume et nullement au Villard. Toutefois nier n'est pas prouver. Que M. Marchand nous explique donc autrement, s'il le peut, quand et comment disparut le nom de Cambonum et par quel autre il fut remplacé.

De même que Cambonum, le Villard eut aussi son émigration. Elle se fit du quartier où il était situé dans la plaine sur la colline marneuse au pied de laquelle se trouve le village actuel. Si nous avons appelé cette hauteur *Vières*, c'est par suite d'un renseignement inexact¹. Mais cette erreur de nom toute accidentelle n'influe en rien sur la vérité du fait. Le village fut construit au front de ce monticule. Dans les temps modernes, les maisons les plus hautes furent rebâties au pied de cette éminence, et les plus basses vinrent plus tard s'implacer au-dessous de celles-là dans la plaine, comme on les voit aujourd'hui. On fit servir les pierres des anciennes habitations à la construction des nouvelles ; et c'est ce fait qui explique l'absence de ruines sur le monticule. Mais l'aspect et le caractère du village actuel démontrent la vérité de ces assertions. C'est d'ailleurs ainsi que les choses se sont passées pour d'autres lieux.

Nous avons à nous demander ici dans quel endroit précis de la plaine était situé le Villard à l'époque gallo-romaine. Nous pouvons présumer avec quelque vraisemblance que ce devait dans le quartier appelé les *Villards*, c'est-à-dire, *lieux des Villas*. Encore faudrait-il que quelques découvertes archéologiques vinssent corroborer cette conjecture. M. Marchand, qui habite sur les

¹ Nous avions d'autant plus ajouté foi à ce renseignement que le quartier en face du hameau s'appelant *Devant Vières* semblait indiquer l'existence d'un *Vières* sur le monticule en question. Nous trouvons des exemples de ce fait, notamment à Avangon.

lieux, ne pourrait-il pas tenter quelques recherches dans le but ?

V

Ainsi, d'après ce qui précède, nous voyons que les critiques de l'honorable pasteur de la Beaume n'ont entamé en quoi que ce soit nos thèses. Nous maintenons donc toutes les conclusions de notre article, et affirmons que son contenu, à part deux ou trois petits détails maintenant rectifiés, demeure intact.

En terminant, nous devons dire à M. Marchand que nous n'avons nullement été blessé par ses assertions, si contraires fussent-elles à ce que nous croyons la vérité. Nous espérons qu'il ne l'aura pas été davantage par la réponse que nous avons dû lui faire. Qu'il nous permette donc, malgré nos vues si divergentes, de lui adresser un sympathique hommage.

28 avril 1898.

F. ALLEMAND.

LES LÉGENDES SAINTES DE PROVENCE

et le

MARTYROLOGE D'ARLES-TOULON

(VERS 1120)

PAR G. DE MANTEYER

Les traditions provençales actuelles revendiquent la venue par mer, à Marseille, de Maximin, l'un des 72 disciples du Sauveur, de Marie-Magdeleine la pénitente et de Lazare le ressuscité, suivies de leur sœur Marthe, des Maries Jacobé et Salomé, des servantes Marcelle et Sara et de Sidoine l'aveugle-né.

Le culte de ces saintes et saints vénérés respectivement les 19 janvier, 8 avril, 8 juin, 22, 29 juillet, 23 août, 17, 22 octobre et 17 décembre provient, ainsi établi, des diocèses d'Arles, de Marseille, d'Aix et d'Avignon. D'après cette croyance, Lazare est le premier évêque de Marseille, Maximin et Sidoine sont les deux premiers évêques d'Aix : de plus, les corps de la Magdeleine, de Maximin et de Sidoine se trouvent à Saint-Maximin, celui de Marthe à Tarascon, ceux des Maries Jacobé et Salomé aux Saintes de Camargue.

Depuis longtemps, la question est de savoir si ces traditions sont conformes à la vérité historique, autant que cette vérité peut être connue.

En dehors des sources historiques proprement dites qui sont très rares, quand elles ne font pas défaut, l'attention des historiens ne s'est peut-être pas assez portée sur les livres liturgiques et spécialement sur les martyrologes régionaux afin de voir s'il serait possible d'en tirer des

faits précis. Les archives ecclésiastiques remontant, en général, au X^e siècle, ce sont les documents d'ordre diplomatique fournis par elles qu'ils ont surtout cherché à utiliser. Quand ils l'ont fait, ils n'ont pas toujours pris garde à la nécessité, pour la critique diplomatique, de séparer très distinctement les documents en deux catégories : suivant qu'ils subsistent en originaux reconnus authentiques ou que, perdus, ils sont simplement contenus dans des transcriptions postérieures, plus ou moins dignes de foi. Quelquefois, l'observation de cette règle empêche de tomber dans l'erreur ; il s'agit du cas où la comparaison des deux séries de documents ainsi constituées fait constater que la teneur de ceux de la seconde présente une différence constante, sinon une contradiction formelle, avec les résultats incontestables fournis par l'examen de ceux de la première, c'est-à-dire des originaux. Dans ce cas, la prudence commande de s'en tenir aux originaux et de n'user des transcriptions postérieures qu'avec circonspection, jusqu'au moment où il sera possible d'en démontrer exactement l'interpolation ou le caractère complètement apocryphe.

Par exemple, en ce qui concerne Maximin, Magdeleine et Lazare, la règle précédente devrait être appliquée aux actes diplomatiques fournis pour appuyer la tradition.

En effet, tout d'abord, en parcourant les 120 pièces justificatives fournies par le *Gallia Christiana novissima* pour le diocèse d'Aix, la première impression est que cette tradition se trouve admise, entièrement, dès l'épiscopat de Rostaing de Fos, c'est-à-dire avant la fin du XI^e siècle, puis, qu'elle est accueillie, d'une manière indiscutable, par Pascal II le 28 mars 1102 et qu'il en est encore fait une mention explicite, le 7 août 1103. Mais, par contre, il faut reconnaître que d'autres documents la passent absolument sous silence : notamment l'acte très authentique de l'archevêque Pierre Gaufridi, ancien moine de St Victor, par lequel ce prélat, à la demande du prévôt Benoît, augmente considérablement les concessions de son prédécesseur Rostaing et constitue définiti-

vement la mense du chapitre de son église cathédrale dédiée à Notre-Dame, de l'oratoire S^t Sauveur et du baptistère S^t Jean. Cet acte important se place entre les années 1082 et 1101. Il en est de même du concile provincial tenu à Aix en 1112 par l'archevêque et ses suffragants dans l'église Notre-Dame, des privilèges concédés à l'église d'Aix par Alexandre III (24 juin 1175), Urbain III (28 octobre 1186), Célestin III (18 mai 1191) et enfin du précepte d'Ildefonse (mars 1185) : tous ces documents d'importance capitale sont muets. A la vérité, les privilèges apostoliques énumèrent, parmi les biens de la mense canoniale et au 3^e ou 4^e rang, une église de S^t Maximin, mais comme ils énumèrent plus loin celle de S^t Mitre, parmi près de cent autres, sans indiquer que la légende du I^{er} siècle fût reçue. Le contre-scel de l'archevêque Gui de Fos (1186-1212) est la preuve indiscutable que S^t Maximin était considéré comme un ancien évêque d'Aix et qu'il était le patron de son église cathédrale ; mais il ne peut faire connaître l'époque de sa vie et n'est pas une preuve que la légende du I^{er} siècle fût reçue. En résumé, trois documents de la fin du XI^e et du début du XII^e siècle expriment la légende ; tous les autres, d'une importance au moins égale comme substance, le passent sous silence. L'attention se porte ainsi plus spécialement sur les trois premiers. Le document le plus ancien, d'ordre diplomatique, qui fixe expressément la légende de Maximin, Magdeleine et Lazare est donc le mandement de l'évêque d'Aix Rostaing de Fos et du prévôt de son église Benoît sollicitant les aumônes des fidèles pour mener à bien la reconstruction sur un plan beaucoup plus vaste, de l'église du Sauveur d'Aix dont l'étroitesse était telle que dix hommes à peine pouvaient y prier. Ce mandement sans date ni souscriptions devrait se placer entre les années 1056 et 1082. Mais il suffit de le lire pour remarquer combien sa rédaction est singulière : en admettre l'authenticité paraît difficile ; les noms de l'évêque Rostaing et du prévôt Benoît qui y figurent se retrouvent dans l'acte postérieur très authentique par lequel l'archevêque Pierre Gaufridi

constitue la mense canoniale. L'hypothèse la plus vraisemblable est que le mandement suspect de Rostaing est un acte apocryphe forgé en partie sur celui de Pierre Gaufridi et lui empruntant les deux noms d'évêques et de prévôt qu'il emploie. C'est le moment de remarquer que, par un hasard bien singulier, tandis que les privilèges apostoliques de 1175, 1186, 1191 et le précepte comtal de 1185 — tandis, en un mot, que les actes muets sur la légende — sont encore conservés en originaux, par contre le mandement suspect de Rostaing de Fos, le privilège de Pascal II concédant le pallium à Pierre III, archevêque d'Aix, le 28 mars 1102 et la consécration de l'église nouvelle de S^t Sauveur placée entre l'ancienne église N.-D. et le baptistère S^t Jean à la date du 7 août 1103, — c'est-à-dire les trois actes qui, seuls, mentionnent la légende de S^t Maximin et S^{te} Magdeleine, — par une fatalité déplorable, n'existent plus qu'à l'état de transcriptions postérieures. A la vérité, les textes du privilège de Pascal II et de la consécration de 1103, bien différents de celui du mandement de Rostaing, paraissent authentiques dans leur ensemble, qui est correct : mais rien n'empêche, *a priori*, que les phrases ou membres de phrases relatives aux saints provençaux aient été interpolés dans les transcriptions actuellement connues de ces deux actes.

La conclusion est donc que si on examine les 17 pièces antérieures au XIII^e siècle fournies par le *Gallia Christiana novissima* pour l'église d'Aix et que si on les divise en deux classes suivant que leurs originaux sont conservés ou non, il y a lieu de remarquer que tous les originaux sont muets, que, d'autre part, trois actes existant en copies mentionnent la légende. L'un deux, de la seconde moitié du XI^e siècle, paraît très probablement apocryphe et forgé, en partie, sur un acte authentique postérieur ; les deux autres, qui datent du début du XII^e siècle sont très probablement authentiques, mais il se peut que la légende y ait été interpolée après coup.

Voilà quels sont les résultats fournis par les documents d'ordre diplomatique et il faut en conséquence, manier

avec prudence les textes dont les originaux n'existent plus. Mais s'en tenir à eux serait insuffisant ; les martyrologes n'ont pas tous disparu, notamment et par ordre de date ceux d'Avignon, d'Arles et d'Aix subsistent, d'autant plus précieux que ce sont des originaux. Or, ces manuscrits composés expressément pour les chapitres des églises cathédrales ont, par eux-mêmes, un caractère tout aussi officiel que les actes d'ordre diplomatique émanés des chancelleries épiscopales ou capitulaires.

En attendant de présenter une étude complète de ces trois martyrologes — qu'il est intéressant de comparer, car le 1^{er} est du XI^e, le 2^e du XII^e et le 3^e du XIII^e siècle ¹, — il faut en ce moment décrire le manuscrit de la Reine Christine qui conserve l'exemplaire du martyrologe primitif d'Arles à l'usage de l'église cathédrale suffragante de Toulon, puis faire quelques constatations sur son contenu, notamment en ce qui concerne les légendes saintes de Provence. Ce sera un contrôle à peu près contemporain du privilège de Pascal II et de la consécration de S^t Sauveur d'Aix.

Le *Ms. Reg. lat. 540* de la Bibliothèque Vaticane porte au dos de sa reliure en maroquin rouge, les *pignatle* des Pignatelli qui la datent d'Innocent XII (12 juillet 1691-27 septembre 1700). Il se compose, actuellement, de 187 ff. en parchemin assez fort, auxquels 4 autres ont été ajoutés au XV^e siècle : ce qui en porte le nombre à 191. Ces 191 ff. forment 25 cahiers ; le 1^{er} ne compte plus que 6 ff., le 24^e qui termina d'abord le manuscrit, en a seulement 5 (ff. 183-187), et le 25^e, de qualité très inférieure, n'en compte que 4. Les 23 premiers sont signés, en général, à l'encre noire, quelquefois à l'encre rouge (nos III, XIII, XIII, XVII, XVIII, XVIII, XXI, XXII, XXIII) ; par exception, les cahiers 1, 10 et 20 ne le sont pas ; quant au 12^e, il devait l'être, mais la signature a été effacée.

¹ L'édition des parties originales du martyrologe de Toulon se prépare, en particulier, depuis le 19 décembre 1896 et sera bientôt prête à paraître.

Une première numérotation, du XV^e siècle, part du f° 8 v° jusqu'au f° 29 v° (I-XXII) pour passer au f° 30 r° jusqu'au f° 158 r° (XXIII-CL); cette numérotation a été continuée au XVI^e siècle du f° 159 r° jusqu'au f° 182 r° (CXLIV-CLXXI).

Une seconde numérotation, de la 1^{re} moitié du XVII^e siècle et dont les caractères offrent quelque analogie avec ceux qui marquent la cote des mss. de la bibliothèque de Paul Petau, part du f° 1 r° et s'arrête au f° 33 r°, où elle cesse pour adopter vraisemblablement la première qui ne différerait que d'une unité. Dans cette seconde numérotation les ff. 1-4 actuels sont les ff. 2-5, et les ff. 5-33 actuels sont les ff. 7-35.

Comme la troisième numérotation actuelle 1-191, date également du XVII^e siècle, il s'ensuit que les ff. primitifs 1 et 6 du manuscrit ont disparu pendant ce siècle.

Sur le f° 1 r° actuel, les deux mentions suivantes :

numero 308. N. Pet.

1656

volumen CCCVIII non Petavianum
martyrologium Antiquum quod fuit
Ecclesiae Cathedralis Tolonensis.

Par conséquent, la disparition des ff. 1 et 6, a eu lieu avant 1656, date du recolement des mss. de la Reine qui ne provenaient pas des Petau, et alors, par une erreur résultant de la disparition du f° 1 primitif où se trouvait probablement la cote de Petau, le bibliothécaire de la Reine crut qu'il ne lui avait pas appartenu. Cette erreur est évidente, car l'identification du *Ms. Reg. lat. 540* actuel avec un manuscrit de Petau s'impose, si l'on consulte les catalogues anciens de la Bibliothèque de la Reine.

D'abord, à la date du 11 octobre 1655, on peut relever la mention suivante dans le catalogue dressé à Anvers par Isaac Vossius des manuscrits qu'il avait achetés

d'Alexandre Petau pour la Reine ¹ et qui se trouvaient alors rangés en 7 caisses (A-G) :

Catalogus librorum manuscriptorum Senerissimæ
Christinæ

Reginæ Sueciæ qui Antuerpiæ reperiuntur.

.....

Alii tractatus Historiæ sacræ.

Martyrologium antiquum. 139, 1257, 1258

.....

Et hujus quoque catalogi Bibliothecæ Serenissimæ D.
Christinæ usque ad numerum paginæ 232 qui conti-
net libros quos a Petave Senatore Parisiis emi, quique
in variis reclusi sunt capsis rationem me redditurum
polliceor, qui hæc manu mea signavi.

Antuerpiæ, XI octobris 1655.

Isaacus Vossius.

Ce *martyrologium antiquum* se trouve, ensuite, au nombre des 2145 mss. de la Reine dont Luc Holstenius accuse réception à Rome le 13 avril 1660². Enfin, le 27 octobre 1690, il figure encore dans le Catalogue des 2411 mss. de la Reine acquis par Alexandre VIII et parmi ceux versés à la Bibliothèque Vaticane; le Préfet de la Bibliothèque, Schelstrate, l'identifie avec le martyrologe de Toulon³ :

La Santità di Nostro Signore Alexandro VIII, havendo con il proprio denaro comparata la libreria della Regina di Suetia, ha donato alla libreria Vaticana gli

¹ Bibl. Vat. Ms. Vat. lat. 8171. Index par ordre de matières des manuscrits (ff. 1-232). Tous ne sont pas suivis d'un chiffre de cote, ou bien, quelquefois, les cotes sont postérieures, mais en ce qui concerne le *martyrologium antiquum* (f° 108) il est facile de se rendre compte que le n° 139 est de la main même de Vossius. Cette remarque est essentielle.

² Bib. Vat. Ms. Vat. lat. 8171, f° 232 v°, et Ms. Vat. lat. 7764, f° 1, f° 117 v°.

³ Bibl. Vat. Ms. Vat. lat. 7138. f° 38 r° et f° 43 v°.

Codici manoscritti in fede di che
ho sottoscritto il nome proprio, questo di 27 otto-
bre 1690.

Emanuel a Schelstrate,
Primus Custos Bibliot. Vatican.

Libri manuscripti

.
139. Martyrologium Ecclesiae Tolensis in quo varia
res historiae insertae sunt.

C'est ce n° 139 qui est mis précisément, après coup, en
marge de l'un des *martyrologia antiqua* possédés par
Petau, dans le catalogue de sa bibliothèque dressé les 3 et
4 mai 1645 ¹.

Pendant que ce manuscrit de Petau, acquis par la Reine
Christine et porté, par conséquent, avant le 11 octobre
1655, de Paris à Anvers, se trouvait encore dans les Pays-
Bas, il fut consulté par le P. Godefroy Henschenius à
propos des Saints de Brescia et en particulier des SS.
Faustin et Jovite. Le passage suivant du t. 2 de février des
Acta Sanctorum paru en 1658 ² est à citer :

Est idem Adonis martyrologium inter libros Mss.
Serenissimae Christinae Reginae Sueciae quod fuit olim
Ecclesiae Telonensis in Provincia ejusque aliquos
Episcopos alibi ignotos in prioribus foliis suggerit :
ac multa per totum annum de Sanctis Brixianis et ad
hunc XV Februarii illustre horum martyrum elogium
ex uberiore aliqua Vita quam modo habeamus

¹ *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova... de Mont-
faucon. t. 1. Parisiis MDCCXXXIX.* Le catalogue des manuscrits
d'Alexandre Petau dressé les 3 et 4 mai 1655 se trouve aux pp. 61-96
et, en particulier, la mention des martyrologes anciens qu'il possédait
à la p. 79. Les numéros mis en marge ne sont pas ceux de Petau, ils
datent de la Reine et sont, par conséquent, l'indication d'un récole-
ment postérieur, fait après qu'elle en eût pris possession.

² Ce volume était prêt à être imprimé, à Anvers le 3 avril 1657,
comme en témoigne la *Facultas Superiorum*, délivrée à cette date.

profert, cum hac conclusione : « quorum missa habetur in Gelasio solummodo » ¹

Soixante ans plus tard, les passages du martyrologe de Toulon relatifs aux Saints de Brescia furent relevés de nouveau par les bibliothécaires de la Vaticane et leur transcription certifiée, à la date du 30 juin 1718, qu'il ne portait plus alors le n° 139 mais le n° 435 ². Ce numéro 435, en 1745, était devenu celui du martyrologe de S^{te} Colombe de Sens ³ : et le martyrologe de Toulon reçut finalement le n° 540 qu'il porte dans le catalogue actuel du fonds latin de la Reine dont la rédaction est postérieure au 16 décembre 1731 ⁴.

En résumé, le martyrologe de Toulon a successivement fait partie de la Bibliothèque de Petau, avec une cote inconnue, puis en 1655 de la Bibliothèque de la Reine Christine avec le n° 139, comme provenant de Petau, puis en 1656 avec le n° 308, par erreur, comme n'en provenant pas, enfin de la Bibliothèque Vaticane, au fonds de la Reine, avec les n°s successifs 139, 435 et 540.

Au point de vue du texte, ce manuscrit qui mesure, en moyenne, 255^{mm} de large sur 385^{mm} de haut, se compose chronologiquement, de quatre éléments.

A. Les ff. 1-187 sont d'une seule main, qui paléographiquement, paraît être de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle :

1° ff. 1 r°-4 v°. Le Calendrier où manquent les deux premiers et les deux derniers mois disparus

¹ *Acta SS. ed novissima* (Palmé) *februarii t. 2* (XV *februarii*) p. 807, n° 6.

² *Brixia sacra. Pontificum brixianorum series...* J. H. Gradonici. *Brixiae*, MDCCLV, p. xlvj.

³ *Martyrologium Adonis... opera... Dominici Georgii... Pars prima. Romæ MDCCXLV*. L'auteur dit aux pp. 19 et 21 : « *martyrologium sanctæ Columbæ sæculi IX, in Bibliotheca Reginae Suecorum*, n° 435, a Bollandianis tom. VII *mensis junii editum* ». (Voir le texte de ce Martyrologe de S^{te} Colombe : *Acta SS. Junii*, t. VI, Palmé, pp. 818-827).

⁴ La composition du ms. Reg. 2007 qui y est porté le prouve.

avec les ff. primitifs 1 et 6 dans la première moitié du XVII^e siècle :

Procedunt duplices in martia tempora pisces
Kalendans Marti.

.....
..... que precedit XV kalendas december.

2^o ff. 5 v^o-6 r^o. Deux tableaux relatifs au comput de l'année lunaire, le premier pour les lunes pleines, le second pour les lunes caves, valables pour chacune des années du cycle de 19 ans et des épactes.

3^o ff. 6 v^o-7 v^o Notions de comput relatives aux mois, aux réguliers solaires qui commencent en mars, aux concurrents calculés au 24 mars, aux épactes calculées au 22 mars, aux réguliers lunaires qui commencent en septembre selon l'usage égyptien, aux clefs des cinq fêtes mobiles (Septuagésime, Quadragésime, Pâques, Rogations et Pentecôte), aux termes de ces fêtes, au cycle de 19 années lunaires dont 12 communes et 7 embolismiques (la lune embolismique de la 3^e naissant, selon l'usage romain au 2 décembre, celles de la 6^e au 2 septembre, de la 8^e au 6 mars, de la 11^e au 4 décembre, de la 14^e au 2 novembre, de la 17^e au 2 août et de la 19^e au 6 mars) ¹, enfin à la longueur des années solaires et lunaires :

Januarius, Augustus et December.
. et finit idus aprilis.

D'après les réguliers solaires, il est visible que le martyrologe fait commencer l'année lunaire en mars, c'est-à-

¹ Bedæ, *De Temporum ratione*, cap. XLV. (Patr. lat., t. XC, col 487-488).

dire en retard sur le premier janvier ; d'après les réguliers lunaire, il faut commencer l'année solaire en septembre, c'est-à-dire en avance sur le premier janvier ¹.

L'indication relative au début de l'année lunaire fournie par les réguliers solaires est précisée par le dernier paragraphe ² :

De annis solaribus et communibus atque embolismis.

Annus solaris habet dies CCCLXV.

Annus communis habet dies CCCLIII.

Annus embolismus habet dies CCCLXXXIII.

Primus annus communis incipit a XV kalendas mai et finit nonis aprilis.

Secundus annus communis incipit nonis aprilis et finit VIII kalendas aprilis.

Tercius annus embolismus incipit VIII ³ kalendas aprilis et finit idibus aprilis.

Il en résulte que le début de l'année lunaire est pris au terme pascal, c'est-à-dire au 14^e jour de la lune de Pâques, c'est-à-dire successivement au 17 avril, au 5 avril et au 25 mars pour les 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} années du nombre d'or.

Pendant le XII^e siècle, cela correspond aux années 1101-1103, 1120-1122, 1139-1141, 1158-1160, 1177-1179, 1196-1198; si le nombre d'or était pris au 1^{er} janvier, ce seraient les 19^{me}, 1^{re} et 2^{me} années du cycle, mais comme il est pris 4 mois plus tôt, au début de l'année solaire, suivant l'usage égyptien, ce sont bien les 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} années du cycle, ainsi que le dit le martyrologe.

Il est vraisemblable que le scribe n'aurait pas indiqué le

¹ *Annus solaris vel civilis est dum sol CCCLXV diebus et quadrante zodiacum peragit quem Romani a bruma, Hebræi ab æquinoctio verno, Græci a solstitio Ægyptii inchoant ab autumnno. Annus lunaris communis XII lunis, id est diebus CCCLIV, embolismus tredecim lunis et diebus trecentis octuaginta quatuor implentur, a luna paschali sumentes initium.* (Bedæ, *De Temporibus liber, cap. IX.* Patr. lat. t. 90. col 284).

² f. 7 v.

³ Le texte porte, par erreur : *VIII idus.*

début des trois premières années lunaires, si sa transcription n'en avait pas été à peu près contemporaine ; par conséquent, si le manuscrit est du XII^e siècle, il n'est, peut-être, pas trop hasardé de supposer qu'il faut le rapporter aux environs des années 1101, 1120, 1139, 1158, 1177 et 1196 plutôt que de toute autre.

4^o ff. 8 v^o - 9 v^o Préface du martyrologe ¹ :

(rubrique :) INCIPIT EXPLANACIO EX LIBRIS

(incipit) P^[opulus] xpistianus memorias martirum.

(explicit:) memorie celebratur.

5^o ff. 9 v^o - 18 7^o Martyrologe ² :

(rubrique :) Incipit libellus de festivitatis sanctorum
martyrum apostolorum et reliquorum sanc-
torum quem apostoli vel successores eorum
prenotaverunt. Principium Iani sancit tropi-
cus capricornus. Letanie indicende. Mensis
Ianuarius habet dies XXXI, Luna XXX. Nox
horas XVI. dies horas VIII.

(incipit:) a K^[alendis] IANVARII, Octave domini . . .

(explicit:) simphoriani et fortunati.

6^o f^o 187 r^o - v^o

(incipit:) D^e electione duorum dominorum et duo-
rum regnorum et duarum viarum volo
vobis

(explicit:) obnixie queso.

A partir du f^o 8 v^o, le texte est à deux colonnes ; les lignes et les marges sont réglées à la pointe : à l'extrémité des marges se voient les incisions du compas qui ont permis d'assurer la règle ; les lignes sont à 11^{mm}, chaque pages en contient de 30 à 33 par colonnes, généralement 31. Chaque colonne a 80^{mm} de large en moyenne ; la

¹ *Patr. lat.*, t. 123, col. 179-180.

² *Patr. lat.*, t. 123, col. 205-420.

marge intérieure mesure 25^{mm}, la marge extérieure 50^{mm}; l'espace entre les 2 colonnes est de 17^{mm}, la marge supérieure mesure 25^{mm}, la marge inférieure 50^{mm}. Les titres sont en rubrique; au début de chacun des 6 premiers mois, une grande initiale d'environ 75^{mm} de haut sur 80^{mm} de large tracée en noir, garnie de rouge et rehaussée de jaune. Au début du texte l'initiale mesure même 135^{mm} de haut. Ces initiales sont forts belles, composées d'entrelacs avec, aux extrémités, des têtes d'animaux et des feuilles polygonales. Dans le corps du texte, les initiales des paragraphes sont rehaussées d'un trait rouge et mesurent 7^{mm} de haut: en général, les lettres du texte ont 3^{mm} de haut: il est en minuscule, les titres sont en capitales mélangées d'onziales; on peut remarquer que les hastes des *f, r, s* et *x* ne dépassent pas le bas de la ligne; seuls les *g, p, q, y, z* le dépassent. Le *d* initial s'écrit: *d*, et dans l'intérieur des mots: *ð*; quand deux de ces lettres se suivent, elles s'écrivent: *ðd*; l'*y* est pointé, l'*s* ronde n'est employée, en dehors des titres, que très rarement; l'*æ* est le plus souvent cédillé; *e* très rarement *æe*. Les jambages des *m, n, u* sont légèrement renflés à leurs extrémités ce qui donne à l'ensemble une apparence d'irrégularité qui disparaîtra dans le cours du XII^e siècle. Dans le corps des mots se trouve le groupe *et* en abrégé: *&*. Les abréviations sont peu volumineuses; l'encre est très noire. Le texte des six premiers mois est beaucoup plus soigné que celui des six derniers.

Il faut noter que le scribe du martyrologe a transcrit, en même temps, trois mentions historiques à relever:

fo 91 v° Au 11 des calendes d'août:

Eodem die capta est Hierusalem.

fo 158 r° Au 8 des ides de novembre:

Eo etiam die depositio domni Stephani Aptensis
episcopi qui sedit in episcopatu annis XXXX,
menzes X, dies XX.

fo 180 v° Au 18 calendes de janvier:

Eodem die dedicatio sancti Sepulcri.

Cela prouve que la transcription du martyrologe est postérieure à l'époque où fut connue en Provence la prise de Jérusalem, le 22 juillet 1099.

B. Tout ce qui précède est de la même main, c'est-à-dire du début du XII^e siècle ; plus tard, sur le f^o 5 r^o qui primitivement était blanc, une nouvelle main transcrivit un grand tableau pour le comput, valable de 1140 à 1159 et correspondant à un cycle de 19 ans du nombre d'or. Mais il y a lieu de remarquer que, contrairement au paragraphe du f^o 7 v^o, le nombre d'or est désormais pris en janvier ou en mars et non plus au mois de septembre précédent. On avait donc abandonné l'usage égyptien pour le début de l'année solaire. Ce tableau étant valable pour les années 1140-1159, il est vraisemblable qu'il fut transcrit vers 1140; d'ailleurs la main beaucoup plus régulière que celle du texte est, paléographiquement, du milieu du XII^e siècle.

C. A partir du XII^e jusqu'au XVI^e siècle, le martyrologe a servi de point de départ à un nécrologe où se trouvent mêlées quelques mentions purement historiques. Ces mentions historiques ou nécrologiques se trouvent, soit sur le f^o 8 r^o qui était, primitivement, blanc, soit du f^o 9 v^o au f^o 187 r^o entre les articles journaliers du martyrologe ou sur les marges du manuscrit.

Voici les plus anciennes qui sont à citer pour fixer la date de la transcription du manuscrit : dans ce but, il faut en examiner la paléographie :

1^o f^o 8 r^o

Petrus Arælatensis canonicus Dei gratia Tolonensis epc ecclesiam beate Marie Tolonensis, Deo inspirante, suscepit regendam Anno ab incarnatione domini m^oc^olxxviii. viii idus Januarii, luna xxiii, epacta nona, indictione prima.

2^o f^o 41 r^o

Entre le 16 et le 15 des calendes de mai : Ipso die, obiit Raimundus archiepiscopus Arelatensis.

3° f° 60 r° Entre le 16 et le 15 des calendes de juin :
Obiit domnus Guillelmus Sancti Martini epis-
copus et Petrus Dorle canonicus.

4° f° 88 v° Entre le 4 et le 3 des ides de juillet :
O. Willelmus ^{centulli} Tolonensis ep̄c.

5° f° 89 v° Au 16 des calendes d'août :
Eodem die presens civitas Toloni a Sarracenis
destructa fuit in qua ccc^{ti} xpistianorum et eo
amplius igne et gladio perierunt, currente
tunc anno dominice incarnationis millesimo
septuagesimo “ octavo ”, ¹.

6° f° 100 v° Au 3 des nones d'août :
Eodem die fuit presens civitas Tholoni vice
secunda combusta a Sarracenis currente anno
Domini millesimo centesimo nonagesimo
sexto.

7° f° 122 r° Entre le 2 des calendes et les calendes de
septembre :
Eodem die obiit domnus Villelmus ^{rostagni}
Tholonensis episcopus.

8° p. 158 r° Entre les nones et le 8 des ides de novem-
bre :
Eodem die obiit domnus Aiminus Tolonensis
episcopus.

9° p. 173 v° Aux calendes de décembre :
Obiit domnus Petrus Isnardi archiepiscopus

Voilà les plus anciennes, il faut également relever la
plus récente : aux ff. 40 v°-41 r°, une longue mention
relative aux 29 mars et 19 novembre 1587 prouve qu'à
cette dernière date, le martyrologe était encore à Toulon.

Si chacune des neuf mentions précédentes était contem-
poraine de l'événement qu'elle rapporte, la plus ancienne
serait la 8^e qui indique la mort de l'évêque Aimin (ap. 1110,
av. 1117) et elle prouverait que la transcription du mar-
tyrologe est antérieure à cette date, mais les caractères

¹ Ce mot a été récrit.

petits et très réguliers de cette mention décèlent une époque plus avancée du XII^e siècle, peut-être antérieure d'aspect, toutefois, à la 5^e qui relate un événement de 1178. Sauf cette 8^e mention, chacune des autres, tracée d'une main différente, semble contemporaine à l'événement auquel elle se réfère. La 7^e est celle qui, paléographiquement, paraît la plus ancienne, puis la 4^e, puis la 2^e ou la 3^e, puis enfin la 8^e. Il est remarquable que les noms patronymiques *Rostagni* de la 7^e, et *Centulli* de la 4^e ont été ajoutés après coup, par une main qui paraît être précisément celle qui a tracé la 8^e. Ainsi donc, les mentions auraient été transcrites, dans l'ordre approximatif suivant, chacune par une main différente et au moment même, sauf pour Aimin.

30 août [ap. 1117]. Obit de l'évêque Guillaume Rostaing.

12 ou 13 juillet [ap. 1117]. Obit de l'évêque Guillaume Centulli.

16 avril [1156]. Obit de Raimond archevêque d'Arles.

17 ou 18 mai [ap. 1117]. Obit de l'évêque Guillaume de Saint-Martin.

6 janvier 1169. Intronisation de Pierre, chanoine d'Arles, comme évêque de Toulon.

5 novembre [1110-1117]. Obit de l'évêque Aimin.

17 juillet 1178. Prise de Toulon par les Sarrasins.

30 novembre ou 1^{er} décembre [1189]. Obit de Pierre Isnard, archevêque d'Arles, ancien évêque de Toulon.

3 août 1196. Prise de Toulon par les Sarrasins pour la seconde fois.

Il en résulte que le martyrologe a été transcrit après 1110, puisqu'il est postérieur à la mort d'Aimin dont l'obit n'a pu y être inséré au moment même, mais qu'il est antérieur à 1156 puisque l'obit de Raymond, archevêque d'Arles, paraît avoir été transcrit immédiatement au moment de sa mort. Or plus haut, l'hypothèse a été émise que le manuscrit devait être rapporté aux environs de 1101-1103, ou 1120-1122, ou 1139-1141 ; comme la date 1101-1103 est impossible, en raison de la transcription tardive de l'obit d'Aimin, il faut croire que la transcription

du martyrologe date, environ, de 1120-1122. La date 1139-1141 serait trop basse d'abord à cause de l'aspect paléographique de son texte, puis à cause du temps qu'il faut laisser aux trois évêques Guillaume Rostaing, Guillaume Centulli et Guillaume de Saint-Martin pour vivre entre la transcription du martyrologe de leur église et l'arrivée de leur successeur Pierre Isnard en 1169 ; étant donné surtout que l'obit des deux premiers est vraisemblablement antérieur à 1156 et a été inséré sur le moment.

Non seulement, du XII^e au XVI^e siècle, des mentions nécrologiques relatives à Toulon ont été transcrites sur les marges du martyrologe, mais un fait encore plus intéressant, c'est que certains articles du martyrologe, relatifs aux saints de Provence, ont été complétés du XIII^e au XVI^e siècle, notamment :

1^o f^o 94 v^o Au 7 des calendes d'août se trouve une addition qui paraît être du XV^e siècle :

Item, eodem die natale beate Anne avie Xpisti.

2^o f^o 95 v^o Au 4 des calendes d'août se trouve une addition probablement de la même époque :
Eodem die, in Galliis, in pago Tarascon, Sancta Martha hospita xpisti, soror Marie Magdalene et Lazari episcopi Massiliensis quem xpistus a mortuis suscitavit.

3^o f^o 113 v^o Au 14 des calendes de septembre, addition du XIII^e siècle :

Ipso eodem die, in territorio Tholonensi, in maris littore, natalis gloriosissimi martiris Mandrie et sociorum ejus.

4^o f^o 145 v^o Au 5 des nones d'octobre, addition du XII^e siècle :

Eodem die translatio sancti Cipriani Tolonensis episcopi.

5^o f^o 150 r^o Au 17 des calendes de novembre, une addition du XVI^e siècle :

Ipso die, apud Massilliam, natalis sancti

du IX^e siècle, concernant la province de Milan et, en particulier, l'église de Brescia. Les secondes, forcément postérieures, dénotent une influence romaine et sont marquées, soit par des emprunts au *Liber Pontificalis* au sujet de la biographie et de l'œuvre des papes, soit par l'observation de la liturgie contenue dans les sacramentaires gélasien et grégorien ou l'appendice du gélasien ; en effet le martyrologe n'omet jamais d'indiquer quels sont les saints dont les messes figurent soit dans les deux soit dans l'un deux seulement. Enfin les dernières sont certainement relatives à la province primatiale d'Arles et plus particulièrement à l'église d'Apt¹ : elles descendent, au moins, jusqu'au milieu du XI^e siècle². Il est évident que, si les additions précédentes dénotant une influence romaine ne sont pas indépendantes, elles se rattachent à ces dernières et non pas aux additions premières de Brescia.

En résumé le martyrologe de Toulon, composé d'un premier fonds surtout lyonnais, et d'abord en usage dans le pays bourguignon, sinon dans le diocèse même de Langres dut, de 840 à 886³ être transporté à Brescia, peut-être par les fondateurs du monastère des SS. Faustin et Jovite, peut-être plus tard en même temps que le corps de St Antide ancien évêque de Besançon, par Aimin qui y devint abbé du monastère des SS. Faustin et Jovite ; ensuite, il dut revenir en Provence, augmenté des additions de Brescia, soit dès la seconde moitié du X^e siècle soit plutôt au début du XI^e par les soins de St Étienne évêque d'Apt que l'on sait avoir fait plusieurs voyages en Italie, notamment à Rome et à Volterra. Finalement vers 1120, sous le pontificat de son successeur Laugier d'Agout dont les

¹ Jusqu'au 6 novembre 1097, l'église métropolitaine d'Aix dont Apt était un évêché suffragant dépendit du siège primatial d'Arles (*Gall. Christ. novissima*, t. I, colonne 53).

² Au moins jusqu'au 6 novembre 1046, date de l'obit de l'évêque d'Apt Étienne.

³ C'est l'évêque de Brescia Rampert qui appelant de Gaule un abbé et un moine pour fonder un monastère, y transféra le 9 mai 843 les corps de SS. Fautin et Jovite : (*Acta SS. Februarii* t. 2. (Palmé) pp. 809-810).

relations de famille avec le littoral sont connues, il fut transcrit à l'usage de l'église de Toulon, avec ses dernières additions aptésiennes.

Or, quelles sont les mentions relatives aux légendes saintes de Provence renfermées dans son texte ? Les voici :

f° 16 v° Au 14 des calendes de février :

Marie et Marthe sororun Lazari quarum missa in libro Gelasii continentur.

f° 42 r° Au 5 des ides d'avril, rien n'est relatif aux Saintes Maries Jacobé et Salommé.

f° 71 r° Au 6 des ides de juin, rien n'est relatif à St-Maximin.

f° 91 v° Au 11 des calendes d'août :

Natalis Sancte Marie Magdeleine de qua, ut euvangelium refert, septem demonia ejecit Dominus cujus precibus exoratus quadriduanum fratrem vivum ab inferis resuscitavit. Que etiam inter alia dona insignia Xpistum a mortuis resurgentem prima videre meruit.

f° 95 v° Au 4 des des calendes d'août, rien n'est relatif à Sainte Marthe.

f° 114 v° Au 10 des calendes de septembre, rien n'est relatif à Saint Sidoine.

f° 150 r° Au 16 des calendes de novembre :

Marthe sororis Lazaris et beati Aristionnis qui unus fuit de lxx. xpisti discipulis
In Galliis, civitate Aurasica, sancti Florentii episcopi.

f° 152 v° Au 11 des calendes de novembre.

Item beate Salome que in evangelio legitur cum reliquis sanctis feminis circa Domini sepulturam sollicita.

f° 180 v° Au 16 des calendes de janvier :

Item, eodem die, beati Lazari quem Dominis quadriduanum suscitavit a mortuis. Item beate

Marte sororis ejus ob quorum venerabilem
memoriam extracta ecclesia non longe a Betania
ubi e vicino domus eorum fut consecrata.

Ces mentions sont remarquables à deux points de vue : d'abord, en raison de leur brièveté, puis en raison de de leur caractère d'extranéité.

Elles sont toutes tirées d'Adon ou de ses additions, sauf la première qui est évidemment suggérée par le sacramentaire gélasien : c'est dire qu'elles n'ont aucun caractère provençal. Or, il suffit de signaler ce que le martyrologe renferme d'original relativement aux Saints Cassien (10 des calendes d'août), Eonius, évêque d'Arles (16 des calendes de septembre), Donat, prêtre au diocèse de Sisteron (15 des calendes de septembre), Marcien, prêtre et abbé près d'Apt (10 des calendes de septembre), Césaire, évêque d'Arles (6 des calendes de septembre), Castor, évêque d'Apt (11 des calendes d'octobre), Véran, évêque de Cavaillon (ides de novembre) et à Ste Martia, d'Arles (3 des ides d'août) pour prouver que le martyrologe d'Arles-Toulon ne manque pas de fixer par des textes qui lui sont propres les traditions particulières de Provence.

Le silence du martyrologe, en ce qui concerne les légendes saintes de Maximin, Lazare Magdeleine, Marthe, Sidoine et des Maries, telles qu'elles sont actuellement établies, amène forcément à une conclusion :

1° Vers 1120 ces légendes n'existaient pas encore en Provence, ou du moins, n'étaient pas officiellement reçues dans les diocèses d'Arles, d'Apt et de Toulon. Elles furent accueillies par l'église de Toulon tardivement, en ce qui concerne Sainte Marthe.

2° Vraisemblablement, les documents d'Aix antérieurs et d'ordre diplomatique dont les originaux n'existent plus et qui seuls, mentionnent ces légendes, sont le premier apocryphe ¹, et les deux autres interpolés ².

¹ *Gallia Christiana novissima. Instrumenta ecclesie Aquensis*, n° I. Il est difficile de croire qu'un acte de la seconde moitié du XI^e

3° Il existait alors dans le diocèse d'Aix une église Saint Maximin et à Tarascon une église Sainte Marthe sans que les légendes de ces saints relatives au 1^{er} siècle puissent s'en réclamer.

4° L'antique tradition officiellement admise par les diocèses d'Arles, d'Apt et de Toulon était encore, uniquement, que les Gaules et à plus forte raison la Provence avaient été évangélisées au 1^{er} siècle par Trophime, disciple immédiat des Apôtres Pierre et Paul : en vertu de cette tradition à peu près incompatible avec celle de la venue d'un des 72 disciples du Christ, Trophime portait le titre d'Apôtre des Gaules ¹.

Rome, 2-12 décembre 1897.

siècle pût porter, non seulement le sceau épiscopal, mais encore celui du chapitre et surtout celui du prévôt.

² 28 mars 1102. Les mots : « Marie Magdalene, Maximini episcopi et confessoris » ont dû être interpolés. (*Gall. Christ. noviss. Instr. eccl. Aquensis*, n° III).

7 août 1103. La phrase : « Sed quoniam... delicatum est » a dû être interpolée. (*Gall. Christ. noviss. Instr. eccl. Aquensis*, n° IV).

¹ Voir, au 4 des calendes de janvier, la vie de St Trophime (f° 179 v°). Cette tradition a été acceptée, on le sait, dès le V^e siècle. (*Fastes épiscopaux*, par l'abbé Duchesne, t. I, p. 247).

MA TARTANE

Pour mon ami Ad. Fabre, en
souvenir de mon séjour dans le
Midi, aux bords de la grande
Bleue ..

I.

Oh ! combien j'aime ma tartane,
Soit qu'au port elle reste en panne
Comme une lascive sultane
Dormant en son hamac d'azur,
Soit que, par la brise poussée
Sur la grande mer convulsée,
Elle fende l'onde blessée
D'un éperon tranchant et sûr !..

Il faut la voir lorsque, fluette
Et blanche comme une mouette,
Elle sort de la Joliette
Pour s'élancer sur les flots bleus !..
Adieu Marseille et sa corniche !..
Pas de danger que je pleurniche !
Moi, je suis roi sur ma péniche
Entre les ondes et les cieux.

Les promeneurs qui, de la grève,
En ont une vision brève,
Admirent, comme dans un rêve,
Et ses mousses et ses gabiers

Aux silhouettes incertaines
Qui se meuvent dans les antennes,
Et les fauves lueurs lointaines
Des cuivres de ses écubiers.

Ses flancs, de la proue à la poupe,
Peints en goudron, garnis d'étoupe,
Ont comme un manteau noir que coupe
La ceinture d'un ruban bleu
Sur l'azur duquel se détache
Distinctement, comme en soutache,
De loin, la lumineuse tache
De son nom en lettres de feu...

Et le vent souffle sans colère
Dans ma voile triangulaire ;
La mer m'est douce et tutélaire
Dès le départ comme au retour :
Sans être malin, je me pique
De cet espoir non chimérique
D'aborder aux côtes d'Afrique,
Par bonne brise, dans un jour.

Foin des chaudières qu'on allume,
Et de ce long tube qui fume
Couvrant tout le bateau de brume
Comme d'un sombre baldaquin !
Foin de l'hélice qui trépide !
Ma tartane est bien plus rapide
Que le paquebot intrépide
Qui va de Marseille au Tonkin !

Oh ! combien j'aime ma tartane,
Soit qu'au port elle reste en panne
Comme une lascive sultane
Dormant en son hamac d'azur,
Soit que, par la brise poussée
Sur la grande mer convulsée,
Elle fende l'onde blessée
D'un éperon tranchant et sûr !

II.

Des monts chenus où vit le Basque sédentaire
A Gibraltar, ce château-fort de l'Angleterre,
L'Espagne lumineuse étend ses blonds tapis ;
L'Espagne à qui la mer fait comme une ceinture,
Joyau vivant de la nature,
Perle fauve qu'enchasse un cadre de lapis.

Aux voyageurs qui sont épris de pittoresque
L'Espagne offre toujours, sur sa terre mauresque,
— (Bien que, malgré l'effort de son peuple obstiné,
Sa gloire d'autrefois se voile de pénombre) —,
Des merveilles en plus grand nombre
Que n'a de feux, la nuit, son ciel illuminé ;

Elle a Tolède ; elle a Séville ; elle a Grenade ;
Elle a, le soir, sous ses balcons, la sérénade
Que chantent à l'envi ses amants querelleurs ;
Des palais enchantés que bâtirent les Maures,
Et, sous l'ombre des sycomores,
Des jardins parfumés de femmes et de fleurs ;

Elle a, pour couronner ses créneaux redoutables,
Sur les hautes sierras, des guerriers indomptables
Qui du joug étranger n'ont pas subi l'affront ;
Elle a, dans Saragosse assise aux bords de l'Ebre,
Son matador le plus célèbre
Qui tombe les *toros* d'une estocade au front ;

Elle a, vers le Guadalquivir, sur les pelouses,
Le chœur mélodieux des brunes andalouses
Dansant le boléro d'un pied agile et sûr ;
Et les yeux fulgurants des vierges des Castilles
Qui reluisent, sous les mantilles,
Comme des astres d'or au fond d'un ciel obscur ;

L'Espagne a des vallons frais comme des corbeilles
De gazon vert, où passe avec un bruit d'abeilles
La brise qui se joue aux branches des vergers...
Mais ce dont, avant tout, s'enorgueillit l'Espagne,
Ce sont les fruits de sa campagne,
Les pommes d'or bruni de ses beaux orangers.

Ma tartane rapide et qu'un souffle balance
Met le cap tour à tour sur Murcie et Valence
Pour s'ancrer dans leur golfe où la vague s'endort :
Là, son large entrepont et ses soutes profondes
S'emplissent de corbeilles blondes
Qu'elle déposera sur les quais du Vieux-Port.

III.

Si quelquefois le ciel, au large,
De nuages épais se charge,
Et si les lames font la charge
Contre mon bateau démarré,
A Notre-Dame de la Garde
Je promets, pour qu'elle me garde
De toute cassure ou lézarde,
Un cierge long comme un beaupré.

La Vierge et Sainte Madeleine
Sont patronnes de mon domaine ;
Leur image, sur la poulaine,
Calme les flots bouleversés :
Sous leur égide, que m'importe
Que la tourmente soit très forte ?
Ma tartane n'est jamais morte
Malgré qu'elle eût ses flancs blessés...

Puis, la nue au soleil fait place ;
La grande mer est calme et lasse,
Et ma tartane s'y prélasse...
Oh ! dans la pourpre d'un beau soir,
Tandis que l'astre d'or qui penche
Baigne ses pieds dans l'onde blanche,
Tranquille en mon palais étanche,
J'aime, accoudé sur le bossoir,

Rêver à des mers exotiques
Où des sirènes fantastiques
Enchantent les marins mystiques
Bercés sur des flots toujours bleus,

Où felouques et balancelles
Voguent plus vite et sont plus belles,
Où les tartanes ont des ailes
Comme des oiseaux fabuleux...

En ces idéales contrées
Où sont les mers inexplorées
Que mes chimères adorées
Me font entrevoir à demi,
Je voudrais, sur l'eau diaphane,
Par un beau jour de mise en panne,
Mourir sur ma chère tartane
Comme sur le cœur d'un ami !

J. MICHEL.

PHONÉTIQUE DU PATOIS ALPIN

PAR F.-N. NICOLLET

(Suite)

Puisque le français, notre langue nationale, n'a pas encore pu supplanter le patois, malgré les nombreuses écoles créées dans tous les villages et les hameaux, malgré l'influence du clergé, malgré le service militaire, malgré la nécessité d'employer cette langue officielle dans tous les actes publics, y a-t-il lieu de s'étonner que le latin, la langue d'un vainqueur détesté¹, n'ait pas réussi à faire oublier le celtique et n'ait laissé que peu de traces dans notre patois ?

C'est cette langue des paysans des Alpes que je voudrais étudier aujourd'hui, au point de vue de la *phonétique*, c'est-à-dire au point de vue des sons qui composent son alphabet. Il est évident, et je prie le lecteur de ne pas le perdre un instant de vue, que, lorsque je parle d'alphabet, de voyelles, de diphthongues, de consonnes, etc., il s'agit purement des *sons* et non des *signes* qui les représentent dans l'écriture. Car la langue des paysans des Alpes est, comme tous les patois, une langue essentiellement parlée et non une langue écrite.

Par ce fait même qu'elle est une langue essentiellement parlée et non écrite, elle n'a pas d'orthographe fixée par l'usage, aussi, quand on veut l'écrire, est-on fort embarrassé. Car, d'une part, elle a des sons qui sont inconnus à la langue française, et, d'autre part, elle n'a pas tous les sons de la langue française. En sorte que, si l'on adopte

¹ Les peuples de la région des Alpes se montrèrent toujours indociles au joug romain. Salluste (Jug. 41), César (G. des G., L. 6; VII, 66). Cicéron (Catil. III, 9) le disent expressément des Allobroges.

purement et simplement l'alphabet français, avec ses inconséquences et ses incohérences, il est impossible au lecteur de se rendre un compte exact de la phonétique et de la prononciation réelle.

Pour obvier à cet inconvénient, je me suis fait une loi de *représenter toujours le même son par le même signe, et d'affecter un signe spécial à chaque son.* — Ainsi le son qui est représenté en français par *z* dans « dizaine », par *x* dans « dixième », par *s* dans « diseur », sera toujours représenté par *z*; — celui qui est représenté par *s* dans « penser », par *ss* dans « passer », par *c* dans « décent », par *ç* dans « déçu », par *x* dans « Auxerre », par *t* dans « action », sera toujours représenté par *s*, aussi bien au milieu qu'à la fin et au commencement des mots; — celui qui est représenté par *k* dans « kilo », par *c* dans « car », par *q* dans « cinq », par *qu* dans « quart », par *ch* dans « chrétien », le sera toujours par le signe *k*; — celui qui est représenté par *f* dans « faire » et par *ph* dans « phare », le sera toujours par *f*; — celui qui est représenté par *é* dans « lassé », par *et* dans « lacet », par *er* dans « lasser », par *es* dans « ces », par *ai* dans « j'ai », le sera toujours par *e*; — celui qui est représenté par *o* dans « mot », par *au* dans « maux », par *eau* dans « Meaux », le sera toujours par *o*; — celui qui est représenté par *an* dans « ban », par *aen* dans « Caen », par *en* dans « encore », par *aon* dans « paon », le sera toujours par *an*; — tandis que *en* représentera toujours le son qui est représenté en français tantôt par *en* (examen), tantôt par *ein* (sein), tantôt par *ain* (saint), tantôt par *in* (lin), tantôt par *yn* (lynx). — Enfin le signe *ç* représentera le son *ts*; *j* le son *dz*; *u* le son qui est représenté en français par *ou*, en allemand, italien, espagnol, portugais par *u*; *o* représentera un son moyen entre l'*i* et l'*é*, son étranger au français et tout différent de l'*e* muet.

Je ferai très rarement usage de la lettre *h*; car l'aspiration est à peu près inconnue du patois alpin. Pour les sons de *l* et de *n* mouillés qui sont représentés en français

par *ll* et par *gn*, je les représenterai dans le corps des mots par *li* et par *ni* ; j'écrirai donc *sánia* (marais) et non « sâgna », *gràlia* (corneille, choucas) et non « grâilla ». Mais lorsqu'ils se trouvent à la fin du mot, — ce qui d'ailleurs est très rare, — je les représenterai par *ll* et *gn*.

Voici donc, avec leurs équivalents français, les 26 signes par lesquels je représenterai les sons et articulations du patois alpin :

a	en français :	a
b	—	b
k	—	c, q, qu, k, ch
ç	—	ts ¹
d	—	d
e	—	é, et, er, es, ai
œ	—	(pas d'équivalent)
f	—	f, ph
g	—	g, gu
h	—	h aspirée
i	—	i
j	—	dz ²
l	—	l
li	—	{ ill ³
ll	—	
m	—	m
n	—	n
ni	—	{ gn ⁴
gn	—	
o	—	o

¹ Le son représenté par ç n'a pas d'équivalent en français ; le son correspondant est celui du *ch* dans « chèvre » (en patois *çâbra*).

² Le son que je représente par *j* n'existe pas en français ; le son correspondant est celui du *j* dans *dijâ* (en patois *jâ*) ou du *g* dans *gémir* (en patois *jimâr*).

³ C'est le son représenté en italien par *gl*, en espagnol par *ll*, en portugais par *lh*.

⁴ Ce son est représenté en italien par *gn*, en espagnol par *n* surmonté d'un signe semblable à une *s* couchée, en portugais par *nh*.

p	—	p
r	—	r
s	—	s, c, ç
t	—	t
u	—	u
w	—	ou
v	—	v
z	—	z, s, x

Après ce que je viens de dire, il est à peine nécessaire de prévenir le lecteur que mes observations sont fondées sur la prononciation réelle, sur la langue parlée et non sur les quelques monuments écrits en patois ¹. Tous les mots que je donne comme exemples, je les connais bien pour les avoir entendu prononcer et les avoir prononcés moi-même à maintes reprises. Fils de paysan, élevé à la campagne, j'ai parlé à peu près exclusivement le patois jusqu'à l'âge de quatorze ans, et je le parle encore avec les paysans toutes les fois que j'en ai l'occasion ². Je ne donnerai, par conséquent, aucune forme dont je ne sois absolument sûr. D'ailleurs, à mon avis, une étude de phonétique sur un patois ne peut être faite que d'après la parole vivante. Si l'on prend pour guide les monuments écrits, on fait nécessairement fausse route; car, les patois n'ayant pas d'orthographe fixée par l'usage, chacun les écrit au hasard de sa fantaisie. En sorte que telle ou telle

¹ Je n'ai pas, pour cela, négligé les indications qui pouvaient m'être fournies par les études publiées jusqu'ici sur cette question. J'ai tiré grand profit, en particulier, des travaux sur le patois alpin de mon collègue et ami, M. Alfred Dumas, professeur au lycée de Gap (Bulletin de la Société d'Études des H.-A.; 3^e trim. 1892, p. 325, *Le Provençal et le Haut-Alpin*; et 3^e trim. 1896, p. 239, *Traitement de a final atone*). Ses remarques judicieuses ont été pour moi comme des jalons placés sur la route que je devais parcourir.

² Outre cela, ayant été appelé, au cours de ma carrière universitaire à séjourner dans le département des Alpes-Maritimes, des Bouches-du-Rhône, de l'Ardèche, de l'Aude, des Landes, et en Algérie, j'ai pu établir, entre les patois des Alpes et ceux des autres régions du midi de la France, des comparaisons fondées sur mon expérience personnelle.

orthographe n'indique pas nécessairement telle ou telle prononciation ; souvent même l'écriture est manifestement en opposition avec la prononciation ¹.

Tous les mots patois que je citerai au cours de cette étude, je les cite d'après ce que j'ai entendu et non d'après ce que j'ai lu. Pour ce qui est des diverses langues (sanskrit, grec, latin, italien, espagnol, portugais, catalan, basque, breton, anglais, allemand, etc.), j'ai pris pour guides des dictionnaires et ouvrages spéciaux que j'aurai soin d'indiquer à l'occasion.

Avant d'arriver à l'étude des sons proprements dits, je crois nécessaire de dire un mot de l'accent tonique ; car l'accent tonique est ce qu'il y a de plus important dans une langue parlée ; c'est ce qui donne au mot sa physionomie et le fait reconnaître à l'oreille. Ainsi *brüstia* (accentué sur *u*) signifie « brosse » (substant.) ; *brustia* (accentué sur *i*) signifie « il brosse » ; *brustià* (accentué sur *a*) signifie « vous brossez ». C'est pour cela que les paysans qui comprennent si bien leur patois *parlé*, ont peine à le comprendre *écrit*, et le lisent avec beaucoup de difficulté ; parce que, la place de l'accent tonique n'étant pas marqué, ils le lisent à la française, ou, si l'on veut, comme nos élèves lisent le latin, en sorte qu'ils ne retrouvent plus dans leur patois qu'un charabia incompréhensible.

J'ai adopté, pour marquer la syllabe tonique, l'accent

¹ En voici un exemple frappant. A la séance de la *Société d'Études des H.-A.*, du mois de décembre 1895, mon ami D. Martin présenta un Noël qu'il avait rapporté de Sigottier et, à la demande générale, j'en donnai lecture. Je le lus tel qu'il était écrit, prononçant *a* la finale de noms féminins, comme prononcent les paysans, et non *o* à la manière des félibres. Ce qui n'empêche pas que, dans le *Bulletin de la Société* (1^{er} trim. 1896, p. 11) on a imprimé ce Noël en donnant, je ne sais vraiment pas pourquoi, la finale *o* aux noms féminins. On a même fait (strophes IV et XI) un mélange inexplicable de la finale *a* qui est la prononciation réelle et de la finale *o* (oureillo... réveillo; — tabasa... espasa... — véousa... pèiroussa; — oufrando... bando). — Après cela, allez puis établir des principes de phonétique sur les monuments écrits !!!

circonflexe placé sur la voyelle que la voix doit mettre en relief. Toutefois, comme il n'existe pas, dans l'imprimerie, de caractère *w* ni de caractère *æ* avec l'accent circonflexe, j'ai dû, lorsque l'accent tonique porte sur une de ces voyelles, l'indiquer à la suite du mot par une mention spéciale, entre parenthèse.

Dans le patois alpin, l'accent tonique peut être sur la dernière syllabe du mot. ex. *usklâ* (brûlé); ou sur l'avant-dernière, ex. *talîna* (viorne); ou sur l'anté-pénultième, ex. *dânia* (tige de chanvre). Quant l'accent tonique tombe sur une diphtongue, c'est toujours la première des deux voyelles composant la diphtongue qui porte l'accent et qui doit être mise en relief; ex. *mâîræ* (mère), *stîara* (étoile), *vûania* (sorte, espèce), etc. Il faut remarquer, notamment, que les mots terminés en *iar* (féminin *iara*), comme *niar*, *niara* (noir, noire), ou en *iw*, comme *afæsiw* (application), correspondant à des mots français en *ier* ou en *ion*, sont accentués sur l'*i* et non sur la voyelle qui suit, comme en français.

Dans la conjugaison et dans la dérivation, l'accent se déplace, et ce déplacement peut amener une modification de la syllabe qui cesse d'être tonique, ainsi de *trârk* (trou) on forme *trickâr* (trouer), de *krôs* (berceau), *kûsâr* (bercer), de *bek* (bec) *bækhâr* (becqueter), de *tâis* (blaireau) *twisurn* (accentué sur *w*; diminutif du précédent).

Les mots communs au patois et au latin n'ont pas toujours l'accent sur la même syllabe¹; *lâcrima*, accentué sur le premier *a*, d'où est venu le français *larme*, *debère* accentué sur le second *e*, d'où le français « devoir », *vîdère* accentué sur le premier *e*, d'où le vieux français « veoir », ont pour correspondants en patois *lagrima* (accentué sur *i*), *dewere* (accentué sur le premier *æ*), *vêîræ* (accentué sur *e*). De même *spinula* qui a donné en

¹ Il en est de même pour les mots communs au patois et au français; *jôli*, par exemple, accentué en français sur *i*, l'est en patois sur *o* et on prononce *jôli*.

français « épingle », parce qu'il était accentué sur *i*, a pour correspondant patois *spinôla*¹.

Le fait le plus important à noter à ce propos, c'est que les noms latins d'agent terminés en *ator*, qui ont donné en français des noms en *cur* et en provençal des noms en *adur*, sont devenus en patois alpin des noms en *âiræ* avec une terminaison absolument pareille à celle de ceux qui viennent des noms latins en *ater* (à l'accusatif *atrem*). *Imperator*, par exemple, qui est devenu en français *empereur* et en provençal *emperadur* (accentué sur *u*), a donné en patois alpin *æmpærâiræ*, terminé comme *pairæ* qui est venu de *patrem* (père). Cela tient à ce que la forme française et la forme provençale ont été tirées de l'accusatif latin terminé en *atorem* (accentué sur *o*), tandis que celle de l'alpin s'est formée du nominatif² terminé en *ator* (accentué sur *a*). *Imperâtor* est d'abord devenu *æmpærâdre*, puis *æmpærâiræ* par le changement de *adr* en *air*³.

J'arrive maintenant à ce qui fait l'objet principal de cette étude, à la PHONÉTIQUE DU PATOIS ALPIN. J'examinerai successivement les voyelles simples, les voyelles nasales, les diphtongues, et les consonnes.

(A suivre.)

¹ Ce déplacement de l'accent tonique a dû se produire, selon toute probabilité, sous l'influence de la langue indigène. Pour *spinôla*, par exemple, ce déplacement s'est produit sans doute par le voisinage de *pæirôla* (marmite), *taliôla* (ceinture), etc.

² Pour les autres noms, le patois alpin les a tirés les uns du nominatif, les autres de l'accusatif ; ainsi *fæns* (fumier) vient du nominatif *fîmus*, mais *fun* (odeur, fumet) vient de l'accusatif *fûnum*.

³ Le passage de *adr* à *air* a dû se faire vers le X^e siècle ; car on trouve quelques formes en *adre* qui se sont conservées comme noms propres de famille, *Tournadre* par exemple ; or les noms de famille se sont fixés, dans notre région vers le X^e et le XI^e siècle.

EXCURSION BOTANIQUE

DANS LES

MONTAGNES DE CHAMPCELLA

PAR FLAVIEN BRACHET

instituteur à Saint-André-d'Embrun (Htes-Alpes)

Le 14 juillet me procurant deux jours de congé, j'en profite pour découcher et faire une course dans les montagnes de Champcella, que je ne connaissais pas encore.

Partant de Champcella dès la première heure, nous atteignons, en deux heures et demie, l'entrée du vallon de Val-Haute. La montée s'effectue assez aisément par un sentier bien entretenu.

En une heure et quart, nous atteignons le bois de *Monsieur*. Avant d'atteindre ce bois, je ne remarque guère que *Digitalis grandiflora* All.

Dans le bois, composé de mélèzes, de pins à crochets et de quelques sapins, croissent çà et là *Hedysarum olscurum* L. à fleurs blanches (en un point découvert), à côté parmi des rocailles *Campanula Allionii* Vill., *Valeriana montana* L., *Poa distichophylla* Gaud., *Ranuncius aduncus* G. G. (C.), *Veronica nudicaulis* Lam., *Luzula flavescens* Gaud., *Saxifraga cuneifolia* L.

Une heure et demie suffit pour s'élever de l'entrée du bois aux premiers prés vers un petit lac desséché à cette époque et indiqué sur la carte de l'État-major à une altitude de 2.080 m.

Après un déjeuner sommaire, je me dirige dans les prés, vers la Cabane construite par les bergers en vue de la vallée de Freyssinières. La flore est absolument celle de la région alpine briançonnaise à ces altitudes ; je

remarque *Campanula linifolia* Lam., *Anemone narcissiflora* L. déjà en fruit, *Ranunculus platentifolius* L., *Lilium martagon* L., *Chorophyllum Villarsii* K. et *aureum* L., *Gentiana nivalis* L., *Lychnis flos Jovis* L., *Alchemilla hybrida* L., *Hugueninia tanacetifolia* Rchb., *Sisymbrium acutangulum* DC., *Orchis globosa* L. et *nigra* L., *Phyteuma betonicifolium* Vill., *Hypochaeris maculata* L. (C.), *Laserpitium hirsutum* Lam. (C.) et *siler* L. (C.); çà et là *Hypericum Richerii* Vill.

Contournant ensuite le bord des précipices situés au-dessous de la Cabane, je remarque *Gypsophila repens* L., *Veronica fruticulosa* L., et deux espèces qui me surprennent et que je recueille avec empressement; ce sont *Oxytropis velutina* Sieber, plante du Gondran et des hauts cols du Queyras, et le rare *Serratula nudicaulis* DC. des montagnes subalpines du Gapençais. Presque partout, le *Centaurea alpestris* Heget, est abondant; en un point *Silene Vallesia* L. (R.).

Je me dirige ensuite vers le bas des prairies; la descente s'effectue par une pente herbeuse raide, où croissent en abondance *Festuca spadicea* L. et *Asphodelus albus* Willd.; çà et là, plus rares, se montrent *Linaria Italica* Trev. (R.) *Vicia sylvatica* L., *Thalictrum aquilegifolium* L., *Astrantia major* L., *Pedicularis foliosa* L.

J'atteins ensuite le torrent le long duquel croissent: *Petasites niveus* Baumg., *Ribes petraeum* Jq.; dans les prés marécag eux *Swertia perennis* L. Passant ensuite sur la rive gauche du torrent, je recueille ou je remarque avant de prendre la montée: *Cacalia albifrons* L., *Phyteuma Halleri* all., *Orobis luteus* L., *Anemone narcissiflora* L., *Achillea dentifera* DC. en très beaux échantillons.

Dans les pentes sèches au-dessus croit une espèce assez rare, le *Coronilla vaginalis* Lam. en fruit à cette époque et dont les gaines caractéristiques ont disparu, mais bien distincte du *minima* par ses folioles plus grandes, etc. Je constate aussi avec plaisir une nouvelle station de *Gen-*

tiana luteo $\times$ *punctata* G. G., que je n'avais encore récolté qu'au Lautaret, au Vallon de Roche-Noire, et en allant de Vars au Mélézet de Guillestre. Je ne trouve ici que des échantillons à fleurs franchement tachées, mêlés à d'autres à pétales absolument immaculés et qui constituent le *lutea* L. Mais au Lautaret, nous avons remarqué avec mon ami M. Alphonse Faure, instituteur suppléant départemental, toute la gamme des intermédiaires depuis le jaune pur jusqu'à la forme à points très nombreux et très apparents. A ce propos, je suis quelque peu étonné que cette forme ait été considérée, par Grenier et Godron, comme un hybride. Si cette forme est celle décrite par ces botanistes, je doute fort qu'il y ait hybridation. Tout d'abord la plante que j'ai récoltée n'offre aucune différence — les ponctuations exceptées — qui puisse la séparer du *lutea* : même station, même taille, même inflorescence, même forme de fleurs, etc. En outre, et cette remarque me paraît capitale, cette prétendue *luteo* $\times$ *punctata* croît quelquefois dans des stations où il n'y a pas un seul pied de *punctata* ! C'est ainsi que je n'ai pu voir un seul pied de cette dernière espèce à Val-Haute. Que conclure alors, sinon que cette forme n'est qu'une *G. lutea* V^e *punctata* ?

Après avoir fait néanmoins ample récolte de cette gentiane, je continue mon ascension par une pente très inclinée où croissent *Trifolium alpestre* L., *Hypericum Richerii* Vill., *Potentilla rupestris* L., *Campanula spicata* L., *Euphrasia hirtella* Jord., *Lychnis flos-jovis* L., *Phyteuma betonicæfolium* Vill., *Orchis albida* Scop. En un point, après avoir contourné à droite, je rencontre une station restreinte du rare *Pedicularis Barrelieri* Rchb.; à côté *Alchimilla flissa* Sch. et *Astrantia minor* L.

Mon intention étant de revenir par le col de Tramouillon, et le temps me manquant pour pousser mon ascension jusqu'au sommet des pâturages, je reviens en arrière de façon à atteindre le Grand-Bois.

La montée rapide et fort longue s'effectue lentement, et

chemin faisant, je remarque : dans le bois *Rhododendron ferrugineum* L., *Milium effusum* L., espèce étrangère aux bois du Briançonnais; de nouveau *Phyteuma Halleri* All., çà et là *Saxifraga cuneifolia* L. et *rotundifolia* L., *Vernicia tenella* All.; au sommet du bois sous des rochers *Cystopteris alpina* Link.

Je m'élève ensuite au milieu de pâturages ras où croissent dans les lieux humides *Veronica tenella* All., et dans les lieux secs *Pedicularis tuberosa* L. et *incarnata* L., *Elyna spicata* Schr., *Arabis ciliata* K., *V. glabrata* K., *Myosotis alpestris* Schm., *Silene acaulis* L., *V. elongata*, et au bord du torrent *Ranunculus glacialis* L.

Enfin au-dessous du col d'où la neige a disparu depuis fort peu de temps, *Salix herbacea* L. et *Serpyllifolia* Scop., *Alchimilla pentaphyllea* L. et une *Androsace carnea* L., absolument naine et n'atteignant pas un centimètre de hauteur.

J'atteins enfin le col où se trouve encore, sur la crête, une barrière de neige accumulée par le vent, et la descente s'effectue sur le versant opposé par des pâturages et des prairies assez fertiles et où je remarque à mesure que je descends *Cardamine alpina* DC., *Pedicularis tuberosa* L., *Hieracium glanduliferum* Hoppe, *Oxytropis cyanea* Bieb. (R.), *Potentilla aurea* L., *Erysimum ochroleucum* DC., *Trifolium caespitosum* Reyn., *Arenaria ciliata* L. Dans les éboulis situés à gauche croissent, *Beardia subacaulis* Vill., *Campanula Allionii* Vill. qui montre seulement ses premières fleurs, *Silene alpina* Th. encore peu avancé, *Linaria suprina* L., *V. Pyrenaica* Gouan; dans les gazons au-dessous, *Orchis nigra* L., *Dianthus neglectus* Lois., *Anemone alpina* L. (forme à feuilles presque très glabres et fixement découpées), *Centaurea Kotschyana* Heuff., *Cherophyllum Villarsii* K., *Potentilla rupestris* L., *Lychnis flos. Jovis* L.

J'arrive enfin au bas des prairies où des rocaillies nourrissent *Aspidium rigidum* Sw. et *Veronica fruticulosa* L.; à côté de nouveau *Gentiana lutea* × *punctata* G. G. mais sans aucun pied de *punctata* L.

Dans les plus bas prés avant de passer sur la rive droite du torrent *Scorzonera glastifolia* Willd., au bord des eaux, *Soyeria paludosa* Godr. et *Arabis bellidifolia* Jq., *V^e subcoriacea* Gren.; ça et là, *Orobis luteus* L. Je suis ensuite le chemin qui, longeant le torrent sous bois, atteint le Ponteil.

De ce village à Champcella croissent le long du chemin, *Galium myrianthum* Jord. et contre les rochers *Potentilla caulescens* L.

A Saint-André-d'Embrun, le 20 janvier 1898.

CÉSAR!

A. M. D. G.

Couronnée par l'Académie Clémence-Isaure de Toulouse

en septembre 1897, 1^{er} prix.

Il tenait dans ses mains le sceptre de ce monde !
Il était roi sur terre ! Il commandait sur l'onde,
Et l'on n'entendait plus que son nom sous les cieux !
Les Patrices romains s'empressaient pour lui plaire ;
Et ces fiers citoyens ne voulaient pour salaire
Qu'un regard ami de ses yeux !

Au fond du firmament, sans nuage et sans voile,
Il n'avait jamais vu pâlir sa noble étoile ;
Le Destin eût tremblé de lui faire un affront !...
Jeune et beau favori du dieu de la Victoire,
Il marchait couronné des palmes de la gloire,
Et baisait la Fortune au front !

Il n'avait pas vingt ans lorsque, las des délices
De la Ville Eternelle et des honteux caprices
D'une jeunesse impie, et sans force, et sans cœur,
Il sentit dans son sein s'éveiller son génie,
Prêta l'oreille... Et dans son audace infinie
Rêva les lauriers du vainqueur !

Il sonda l'Horizon !... Au levant, vers les pôles,
Vers le sol où l'Atlas soutient sur ses épaules
Le ciel aux feux ardents, partout Rome régnait !
Alors, soleil levant, pour ouvrir sa carrière,
Il porta ses regards du côté de la terre
Où l'astre du jour s'éteignait !

Devant ses pas, dressant leurs crêtes éternelles,
Les Alpes au front nu, terribles sentinelles,
S'efforcèrent en vain de briser ses efforts !
Comme un aigle s'élance au-dessus des abîmes,
Il prit son vol hardi, puis, par dessus les cimes
Fondit sur un peuple aux bras forts !

Qui dira vos exploits, vos joutes héroïques,
Gaulois aux longs cheveux, enfants des Armoriques,
Luttant pour vos foyers, vos dieux et votre honneur !
Qui dira les exploits de vos héros superbes !...
Mais quoi !... Tous sont tombés comme tombent les gerbes
Devant la faux du moissonneur !

Pour remplir de terreur les tribus alarmées,
Et pour semer la mort au milieu des armées
Ses soldats n'avaient pas les foudres du canon !
Mais pour faire crouler les murs des citadelles,
Faucher des rangs épais, qu'avaient-ils besoin d'elles !
Ils ne prononçaient que son nom !

Puis ses aigles volant du couchant à l'aurore
Dans leur ardent essor de la Loire au Bosphore
Embrassaient sans effort tout l'immense horizon !
Elles voyaient, planant au sommet de la lune
Les peuples à genoux et les rois tête nue
S'incliner devant son blason !

En vain de ses rivaux et l'orgueil et la haine
Voulurent l'arrêter et river à la chaîne
Cet aiglon au grand vol, ce lion rugissant ;
Dédaigneux de leurs coups, de ces vaines tempêtes,
Tandis qu'il méditait de nouvelles conquêtes,
Il les écrasait en passant.

Quel génie avait donc veillé sur sa naissance,
Au fond de son berceau déposant sa puissance,
Pour que tout, ici-bas, tout lui parut soumis :

Sage dans les conseils, habile dans les ruses,
Tandis que d'une main il caressait les muses,
L'autre domptait ses ennemis !

Oh ! de quel noble orgueil dut tressailli ton âme,
César ! Heureux vainqueur ! Dans tes yeux quelle flamme
Dut briller, quand tu vis tes regards épiés,
L'Univers devant toi déposant ses couronnes,
Et les rois, mendiant ton appui pour leurs trônes,
Se trainer tremblants à tes pieds.

Il avait tout vaincu ! Tout lui rendait hommage !
Les licteurs, en passant, saluaient son image ;
Le monde n'avait plus qu'un seul maître aujourd'hui !
Son regard fascinait la foule frémissante ; ...
Et l'on nous a conté que la mer mugissante
Apaisait ses flots devant lui.

Puis, simplement drapé dans sa toge romaine,
Perdu dans le remous de cette tourbe humaine
Qu'il avait enchaîné à son sort tant de fois,
Lui, dont l'auguste nom pouvait remplir l'histoire,
Il s'en allait à pied, dédaignant pour sa gloire
Le char des vainqueurs et des Rois !

O Destin du génie... ! Étonnante fortune !...
Cependant pour César la vie est importune.....
Ses lauriers lui semblaient sans honneurs et sans prix !...
Le Héros frissonnait d'une peur enfantine !...
Il croyait voir, quittant la prison Mamertine,
L'ombre de Vercingétorix ?...

Et cette ombre criait, de vengeance altérée !
« Non, tu n'as point gardé, César, la foie jurée !
« Mon sang souille tes mains ! Va ! crains le Dieu vengeur, »
Et le vainqueur tremblait devant la pâle image !...
Morne, triste, il allait, portant sur son visage
La trace du souci rangeur !

Il croyait voir encor la Liberté mourante,
Se dresser devant lui, de sa voix expirante
A son aide appelant le « dernier des Romains »,
Pour terrasser ce fils plein d'orgueil et de rage
Qui façonnait au joug, dressait pour l'esclavage,
Le reste vaincu des humains !

Peut-il goûter la paix en ses destins prospères,
L'homme qui fit verser tant de larmes aux mères,
Excitant contre lui des haines de tous rangs,
Qui pour monter plus haut fit faucher tant de têtes,
Et qui, pour abreuver les hôtes de ses fêtes
Répandit le sang à torrents !

Oui l'orage grondait ! Tremble César !... Dans l'ombre
Un poignard s'aiguissait ! Bah qu'importe le nombre
A qui veut s'affranchir d'un tyran détesté !...
Un jour César tombait !... Ainsi croule une idole !...
Tandis qu'un peuple entier, autour du Capitole,
Chantait l'Hymne à la liberté !

A B.

Mai 1896.

DESCRIPTION DES PORTRAITS GRAVÉS

INTÉRESSANT

Les Hautes-Alpes

PAR M. J. ROMAN

(*Suite.*)

FERRARY (AMÉDÉE).

Né à Embrun en 1827, mort à Chorges en 1886.

1. — Son buste de face dans un encadrement ovale.

Bois; h. 0,040, l. 0,028.

2. — Son buste de face.

Au-dessous : *Ferrary | Barthélemy-Amédée | (Hautes-Alpes).*

Bois; h. 0,047, l. 0,035.

Dans la *Chambre des Députés, élections de 1885* (Paris Duquesne, mars 1886).

Il existe d'autres portraits de M. Ferrary publiés par des journaux illustrés, mais je n'ai pu me les procurer.

FAURE (PASCAL),

Né à Remollon en 1798, mort à Paris en 1864.

Son buste de face; sur son vêtement l'insigne des représentants du peuple.

Au-dessus : *Assemblée nationale | Galerie des représentants du peuple (1848) | (Hautes-Alpes).*

Au-dessous : *Pascal Joseph Faure | né à Remollon (Hautes-Alpes) le 3 mai 1798 | avocat.*

Signé : *Lith. d'ap. nat. par Aug. Lemoine | Imp. Lemerancier, Paris | E. Desmaisons direct | Paris, maison Basset, rue de Seine 33 | Paris, Goupil, Vibert et C^{ie}, Boulev. Montmartre 19. Et fac-simile de signature de M. Faure.*

Lithographie; h. 0,230, l. 0,145.

FERRUS (GUILLAUME-MARIE-ANDRÉ),

Né à Briançon en 1784, mort à Paris en 1861.

Son buste tourné des trois quarts à gauche ; sur sa redingote, le ruban de la Légion d'honneur.

Au-dessus : *Ferrus*, et fac simile de sa signature.

Au-dessous : *Z. Belliard | Lith. de Delpesch, Paris.*

Lithographie ; h. 0,340, l. 0,270.

FINE (ORONCE),

Né au Grand-Villard en 1494, mort à Paris en 1555.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite ; il est barbu, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un pourpoint boutonné et d'un manteau. Dans un cadre circulaire.

Sur le cadre : *Oroncius Finaci.*

Eau-forte ; diamètre : 0,042.

Extrait de la *Chronique d'Opmeer.*

2. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, coiffé d'un bonnet carré, vêtu d'un pourpoint garni de fourrures et d'un manteau. D'une main il tient un compas, l'autre est appuyée sur une sphère céleste soutenue par deux volumes. Sur la table, une plume, un cornet à encre et un parchemin marqué de signes géométriques.

Bois ; h. 0,172, l. 0,142.

Extrait des *Hommes illustres* de Thevet, qui dit avoir copié le portrait peint par Jean Clouet dit Jeannet.

3. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet carré, vêtu d'un pourpoint orné de fourrures et d'un manteau.

Dans un cadre circulaire.

Légende : *Oroncius Fineus.*

Bois ; diamètre : 0,065.

Contre-partie partielle du portrait précédent.

4. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet carré, vêtu d'un pourpoint fourré et d'un manteau. Derrière la tête, le n° 123.

Au-dessous : *Oronce Fine.*

Eau-forte ; h. 0,143, l. 0,025.

Dans la suite dite *Chronologie collée*. Copie servile du précédent¹.

5. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, coiffé du bonnet carré, vêtu d'un pourpoint orné de fourrures et d'un manteau. D'une main il tient un compas, l'autre est appuyée sur une sphère céleste soutenue par deux volumes. Sur la table une plume, un cornet à encre et un papier marqué de signes.

Au-dessous dans un cadre rectangulaire : *Oronce/Fine.*

Bois ; h. 0,124, l. 0,069.

Extrait de la nouvelle édition des *Hommes illustres* de Thevet il est copié servilement sur le portrait n° 2.

6. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet carré, vêtu d'une robe ornée de fourrures et d'un manteau, une écharpe autour du cou. Dans un cadre ovale. Au bas, son écu penché, coupant la légende.

Au-dessous : *Oronce Finé s^r de Champ Rouet | premier professeur du Roy et illustrateur des mathématiques, naquit en son fief de champ Rouet près Briançon | en Dauphiné, de parents nobles l'an 1494, etc. La notice mesure 24 lignes.*

Signé : *A Paris, chez Louis Boiservin rue St-Jacques, à l'image S^{te} Genevieve.*

FINE DE BRIANVILLE (ORONCE),

Né à Briançon vers 1656, mort à Chalis près de Senlis en 1708.

Son buste de face, coiffé d'une calotte, vêtu d'un camail avec une croix tombant sur la poitrine.

Dans un cadre ovale reposant sur une base rectangulaire. Au bas un écusson à ses armes.

Sur le cadre : *Orontius Fine de Brianville, abbas Pontiniaci ordinis Cisterciensis pater primus.*

¹ A ce numéro s'arrêtent les portraits de Fine antérieurs au XVII^e siècle, les deux suivants sont plus modernes.

Signé : *Hyac. Rigaud pinx | P. Drevet sculp. rue du Foin.*

Taille-douce ; h. 0,436, l. 0,344.

Ce portrait est le plus beau de tous ceux que j'ai à décrire. C'est un chef-d'œuvre de peinture interprété par l'un des plus habiles graveurs qu'il y ait eu.

FLOURENS (LÉOPOLD-ÉMILE),

Député des Hautes-Alpes de 1888 à 1898.

1. — Son buste de face dans un encadrement rectangulaire.

Bois ; h. 0,170, l. 0,140.

Au-dessous : Une notice biographique sur deux colonnes.

Supplément du *Panthéon du mérite*, Chapelot, directeur, à Bordeaux (1888).

2. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *M. Flourens.*

Bois ; h. 0,140, l. 0,110.

Publié par le *Parlement illustré* (novembre 1888).

3. — Son buste tourné des trois quarts à droite, dans un encadrement rectangulaire à bords arrondis.

Au-dessous : *Flourens | Embrun (Hautes-Alpes).*

Bois ; h. 0,052, l. 0,037.

Publié par l'*Illustration* en 1889.

4. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *Flourens | Léopold-Émile | (Hautes-Alpes).*

Zinc ; h. 0,051, l. 0,031.

Dans le *Grand Musée national, histoire complète de la Chambre des Députés* (Paris, Librairie universelle 1893).

5. — Son buste de face.

Au-dessus : *La France parlementaire | Ém. Flourens.*

Au-dessous : *Ancien ministre des affaires étrangères, député.*

Bois ; h. 0,075, l. 0,075.

Au-dessous : Une notice biographique signée *Ch. L.*

Fascicule de la *France parlementaire*, paru au mois de février 1894.

6. — Son buste de face.

Au-dessous : *M. Flourens | député d'Embrun.*

Photogravure ; h. 0,119, l. 0,077.

Publié par les *Alpes Illustrées*, de Grenoble, le 17 mai 1894.

7. — Son buste de face.

Au-dessus : *Arr. d'Embrun | Flourens (Léopold-Émile).*

Au-dessous : Une notice biographique.

Cliché photographique ; h. 0,045, l. 0,035.

Extrait de la Biographie des députés, éditée par Flammarion en 1895.

FORGUE (ÉMILE - AUGUSTE),

Né à Briançon en 1860.

Son buste de face légèrement tourné à droite.

Au-dessous : *Nos compatriotes : M. le docteur Forgue | Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.*

Photogravure ; h. 0,095, l. 0,083.

Publié dans le journal les *Alpes Illustrées*, de Grenoble, le 11 février 1893.

GARNIER (MAURICE),

Né à Espinasses en 1814, mort à Paris en 1896.

Son buste à mi-corps tourné des trois quarts à gauche.

Signé à gauche : *D.*

Lithographie ; h. 0,182, l. 0,129.

Ce portrait a du paraître de 1863 à 1869 dans un journal illustré dont je ne connais pas le titre.

GOUZOT (LOUIS-JOSEPH),

Evêque de Gap de 1884 à 1889.

Son buste, avec le camail, le rabat et la croix épiscopale sur la poitrine, tourné de trois quarts à droite.

Au-dessous : *Mgr Gouzot, évêque de Gap.*

Bois ; h. 0,130 l. 0,110.

Publié par la *France Illustrée* le 10 mai 1884.

GRIMAUD (ÉMILE)

Né à Serres en 1825.

Il est debout à mi-corps, la main dans sa redingote.

Au-dessous : *M. le Conseiller Grimaud | né à Serres le 26 février 1825.*

Signé : *H. D. Sc. Lyon.*

Photogravure ; h. 0,113, l. 0,080.

Dans les *Alpes Illustrées* du 23 mai 1895.

GUÉRIN DE TENCIN (PIERRE) .

Archevêque d'Embrun de 1724 à 1740.

1. — Son buste, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un camail, portant un rabat et une croix pastorale, dans un cadre ovale ; dans les angles supérieurs, à gauche un écu à ses armes surmonté du chapeau épiscopal, à droite un écu aux armes de Clément XII, surmonté de la tiare.

Au-dessous : *Petrus Guérin de Tencin, archiepiscopus | Ebredunensis, Gallus, S. R. E. presbyter cardinalis | creatus a SS^{mo} N. N. Clémente papa XII | in consistorio secreto die 23 februarii 1739.*

Au bas : *Romæ ex calcographia jam de Rubéis nunc R. C. A. apud pedem marmoreum.*

Signé à gauche : *Nicolaus Billy sculp.*

Taille douce ; h. 0,220, l. 0,150.

De la calcographie pontificale.

2. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, coiffé d'une calotte, portant un camail, un rabat et une croix pastorale sur la poitrine. Dans un cadre ovale ; au-dessous duquel est un écusson à ses armes, timbré de la croix archiépiscopale, posé sur un manteau princier.

Au-dessous sur une cartouche : *Pre de Guérin de Tencin, cardinal, ar. prince d'Embrun, conseiller du Roy en tous ses conseils, il présida au concile d'Embrun tenu en 1727.*

Signé : *E. Desrochers fecit 1740.*

3. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un camail à capuchon, la croix pastorale sur la poitrine.

Sur le camail : *M^r d'Embrun.*

Taille douce ; h. 0,050, l. 0,045.

Portrait coupé dans une plus grande composition, peut-être dans une gravure janséniste faite à l'occasion du concile d'Embrun. Je n'ai pu la découvrir.

GUIFFREY (GEORGES),

Sénateur des Hautes-Alpes de 1879 à 1887.

Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *Guiffrey (Hautes-Alpes).*

Bois ; h. 0,040, l. 0,037.

Publié par *l'Illustration* en 1879.

GUILBERT (AIMÉ-FRANÇOIS),

Evêque de Gap de 1867 à 1879.

Il est assis de profil à droite, la tête de face, sur un fauteuil sculpté, vêtu d'un rochet et d'un camail, portant un rabat, une décoration autour du cou et la croix pastorale sur la poitrine, tenant sa barette de la main gauche. Au-dessous un écu à ses armes, surmonté du chapeau épiscopal.

Au-dessous : *Monseigneur Aimé-François Guilbert né à Cerisy-la-Forêt (Manche) le 15 novembre 1812,*

sacré évêque de Gap | dans l'église de St-Malo-de-Valognes le 10 novembre 1867.

Signé : Jacott, Jacott lith. Publié par Alcan, éditeur, rue du Vieux Collombier 29 à Paris. Imp. Lemer cier & Cie à Paris.

Lithographie ; h. 0,460, l 0,347.

(A suivre.)

CHRONIQUE

PAR M. A. DUMAS.

Dans le courant de l'année dernière, la science historique a fait deux pertes considérables, à la mort de MM. Edmond Le Blant et Léon Gautier.

M. Le Blant, né le 12 août 1818, a consacré sa longue et laborieuse existence à l'étude des inscriptions chrétiennes. Il a été un des épigraphistes les plus éminents de notre siècle. Il fut pendant 6 ans (1883-1888) directeur de l'Ecole de Rome. Il était membre de l'Institut depuis le 15 novembre 1867. Ses principaux ouvrages sont :

Inscriptions chrétiennes de la Gaule, antérieures au VIII^e siècle, 2 vol. et un atlas de 92 pl. 1856-1865.

Sarcophages chrétiens de la ville d'Arles, 1878.

Sarcophages chrétiens de la Gaule, 1886.

Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère, 1893.

« Edmond le Blant a été, en France, le véritable créateur des études d'archéologie chrétienne... Il a recueilli les antiquités chrétiennes de notre Gaule avec une perspicacité à laquelle rien n'échappait ; il les a classées avec un ordre, une méthode et une érudition qui ont fait pénétrer partout la lumière. » ¹

M. Léon Gautier était né au Havre le 8 août 1832. Il a partagé sa vie entre ses travaux d'érudition et la défense éloquente de ses convictions. Il ne sépara jamais l'étude du Moyen-Age, où il était passé maître, de l'admiration la plus vive pour le Catholicisme.

Il occupa les fonctions d'archiviste de la Haute-Marne

¹ *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Séance du 9 juill. 1897.

pendant deux ans (1857-58). Le 1^{er} mars 1859, il entra aux Archives nationales. Il y est resté jusqu'à sa mort. Il était, en même temps, professeur de paléographie à l'École des Chartes.

Ses principaux ouvrages sont :

Essai sur la poésie liturgique du Moyen-Age (thèse).

Quelques mots sur la paléographie, 1858.

La Chanson de Roland (nombreuses éditions).

Les Épopées françaises (2^e édition, 1878-1894, 4 vol. in-8.

La Chevalerie, 1884.

Enfin — et ce fut là un de ses derniers écrits — M. Gautier a condensé le meilleur de ses travaux sur nos chansons de geste dans un remarquable chapitre de *l'Histoire de la langue et de la littérature française*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville¹.

. . .

On a trouvé à Elché, en Espagne, une nécropole Greco-Phénicienne de la plus haute importance. Le Louvre a acquis un buste de femme qui en provient. Le type est essentiellement espagnol, l'œil bridé, la joue plate, les lèvres proéminentes. La coiffure se compose d'un bonnet plat placé sur le derrière de la tête qui est encadrée de deux énormes nattes de cheveux tressés en forme de cornes de bélier, tellement larges qu'elles cachent absolument le profil. Elles sont ornées de glands qui tombent sur le cou. Le vêtement est largement ouvert sur la poitrine, sur laquelle s'étagent plusieurs colliers superposés formés de petites urnes séparées par des bâtonnets, modèle déjà très connu dans l'art grec. Cette sculpture en pierre tendre jadis peinte est de la plus grande beauté.

. . .

On a trouvé à La Bâtie-Montsaléon, il y a peu de temps,

¹ Librairie A. Colin et Cie.

un masque comique en bronze du plus beau style, qui appartient aujourd'hui à M. Marcelloff, à Ribiers. Les yeux et la bouche sont à jour, le front est orné d'une bandelette. Ce charmant antique a été reproduit avec la plus parfaite exactitude par notre collègue universitaire, M. J. Lieure, dont les eaux-fortes ont été très remarquées. C'est une bonne fortune pour notre *Bulletin* de renfermer une planche aussi artistique. A cette occasion, nous félicitons M. J. Lieure de sa récente nomination au Lycée de Versailles.

. . .

M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a lu au Congrès des sociétés savantes une étude sur la date du début de l'année en Dauphiné. Il a constaté qu'en Gapençais et en Embrunais nous suivions l'ère de Provence, c'est-à-dire que le premier jour de l'année était à l'incarnation ou annonciation. En Briançonnais, au contraire, on suivait l'ère italienne, c'est-à-dire commençant à la Nativité ou à Noël. Dans le Viennois et le Grésivaudan, le début de l'année était généralement à Pâques.

. . .

M. Roman a lu à la section d'archéologie une note sur quatre pierres antiques trouvées dans les Hautes-Alpes. L'une porte le nom du graveur grec Zozime. Une autre (pâte de verre), représentant une tête virile de face, est de la plus grande beauté et a été particulièrement remarquée par l'assemblée.

. . .

On a pu voir, ces jours derniers, des ouvriers circuler dans notre ville de Gap. Ils étaient chargés d'apposer de nouvelles plaques dans presque toutes les rues. Et les passants de s'arrêter devant ces rectangles émaillés, d'un bleu sombre sur lequel ressortent vivement les lettres blanches. La curiosité était attirée en même temps par

des noms nouveaux dont quelques-uns ont dû paraître étranges à ceux qui ne sont pas versés dans l'histoire locale.

Effectivement, vers la fin de l'année 1897, la municipalité adoptait un projet d'ensemble concernant la dénomination et le numérotage des rues de Gap. Ce projet reçoit en partie son exécution. Espérons que le numérotage ne se fera pas trop attendre.

Désormais, presque toutes les rues qui aboutissent à la ville porteront le nom d'avenue : *avenue de Grenoble*, *avenue d'Embrun*, *avenue de Veynes*, *avenue de Provence*.

Des portions de rue qu'il y avait intérêt à doter d'une individualité, ont été isolées. Ainsi, la partie de l'ancienne rue de l'Hôpital, qui va de la rue du Collège à la rue Saint-Arey, est devenue la rue *Champollion*. Le boulevard de la Liberté finit maintenant à la bascule, et son prolongement au midi s'appelle *boulevard Lamartine*.

Des rues créées depuis peu, grâce aux nombreuses constructions qui ont presque renouvelé — à l'extérieur du moins — l'aspect de Gap, ont reçu justement un nom (*rue de l'Amiral-Courbet*, *cours Victor-Hugo*, *rue Bayard*).

Quelques places, déjà existantes mais non considérées comme telles, auront également désormais un état civil (*place Jeanne-d'Arc*, *place du Lion*, *place de la Gare*).

Cette reconnaissance officielle de rues nouvelles a permis de mettre en vedette un certain nombre de célébrités, sans avoir à sacrifier les anciens noms qui, pour la plupart, ont un sens intéressant. Toutefois, la dénomination de *rue de l'Égout* a disparu.¹ Il est vrai que ce nom n'était pas une réclame pour le commerce du quartier. On a maintenu le nom significatif de *rue Passe-vite*.

Pour le nom des nouvelles rues, on ne s'est pas arrêté

¹ Le nom de *rue de la Trésorerie* disparaît aussi; mais ici, c'est la rue elle-même qui sombrera avec le dégagement des abords de la Cathédrale. Citons enfin pour mémoire la disparition des noms de *rue des nouvelles Casernes* et *rue Élisée prolongée*.

à un système exclusif. On a donné satisfaction aux différentes formes du patriotisme qui s'éprend du pays, de la région, de la France.

Des célébrités essentiellement locales, les *Vallon-Corse*, les *Cadet de Charance*, les *Rolland*, etc. Il n'est pas mauvais que ces gloires voilées d'une certaine pénombre apparaissent au grand jour du pays qu'elles ont illustré.

La région est représentée par des noms dauphinois et aussi par deux noms appartenant à la renaissance provençale. Suprême hardiesse d'aller chercher des noms parfaitement ignorés de beaucoup et malsonnants aux oreilles des *félibriphobes* ! Sans discuter cette mesure que la communauté de langue justifie suffisamment, il est regrettable que Frédéric Mistral, n'ayant pas le privilège peu envié de n'être plus de ce monde, n'ait pu donner son nom à la place qui lui était destinée (*place du Lion*).

On a, du moins, bien fait les choses pour Aubanel. On lui a donné cette rue toute poétique qui s'embranché à la rue des Jardins et s'enfonce sinueusement en pleins champs. Quel joli point de vue, le soir, au bout de la digue, pendant que l'eau blanchâtre de Bonne rythme son bruit berceur, le long des petits blocs qui l'arrêtent un instant ! Une portion assez confuse des toits de Gap ondule sous vos yeux ; le lycée profile sa bannière qui ressemble à un vague caducée ; l'établissement de Saint-Joseph se détache vigoureusement du milieu de la verdure ; plus près encore, c'est la massive buanderie Varraud, avec son étendoir, un pré, constamment foulé par le va et vient des lavandières et brouté nonchalamment par une chèvre qui de temps à autre relève la tête pour aspirer l'air et regarder curieusement l'horizon. Dans un lointain que la brume recule démesurément, émergent la petite Céuse et les montagnes des Basses-Alpes, encore baignées dans le poudroiment des derniers rayons, tandis que Charance, déjà plus obscure, prend sa teinte gris de fer qui fait d'elle, aux heures indécises, la montagne triste et grave. Site unique pour songer au chantre de Zani, dont la langue sobre, nerveuse

et toute pénétrée d'âme, semble égrener des phrases de rêve et charrier les gouttes de sang d'une blessure non cicatrisée!

A côté de la petite patrie, la grande! Gap a cru qu'il lui était permis de s'approprier certains noms assez haut placés pour être le patrimoine commun.

Au moment où s'élaborait ce projet, la mort frappait soudainement un de nos plus brillants écrivains. Vite une rue pour Alphonse Daudet¹. De même, en 1884, après le coup de poignard de Lyon, Gap avait abandonné son nom de *rue Neuve*, qui disait pourtant son amour du progrès, pour honorer la mémoire du président Carnot.

Pardonnons cette imitation des grandes villes. Souhaitons même qu'elle soit poussée plus loin. Qu'à côté des anciennes rues sinueuses, parfois pleines de charme, qui ont moins de bise en hiver et moins de soleil en été, notre ville ouvre, comme elle l'a déjà fait, des artères droites et larges qui fassent entrer l'air vivifiant et la lumière gaie.

BIBLIOGRAPHIE

(La liste des ouvrages offerts à la Société sont numérotés)

145. — **Études d'Ethnographie préhistorique**, fouilles à Brassempouy, en 1896, par Ed. Piette et J. de La Poiterie; une plaquette in-8° de 12 p. Paris. Masson et C^{ie}; 1897.

146. — **Les Francs Archers de Compiègne** (1448-1524), par le baron de Bonnault d'Houët, ancien élève de l'École des Chartes; 1 vol. in-8°, br. Compiègne. Henry Lefebvre. 1897.

147. — **Dictionnaire topographique du département du Cantal**, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé sous les auspices de la Société d'Émulation de l'Auvergne, par M. Emile Anié, architecte; 1 vol. in-4° br. — Paris. Imprimerie Nationale, 1897.

¹ Ancienne rue *Élisée prolongée*. — A ce propos, que n'a-t-on songé également à un autre écrivain de race, à la fois bien Provençal et bien Français, Paul Arène? C'est, de plus, un Alpin. Gap avait là une occasion de faire une gracieuse amabilité à Sisteron, sa voisin.





OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A GAP EN 1897

PRESSION BAROMÉTRIQUE

à 8 heures du matin.

ÉPOQUES	PRESSION MOYENNE		PRESSION	
	à 0 ^e à la cote 742	à 0 ^e ramenée au niveau de la mer	la plus forte	la plus faible
Janvier 1897.....	692 ^m / _m 3	759 ^m / _m »	773 ^m / _m 7	737 ^m / _m 5
Février.....	701 2	767 7	777 1	759 4
Mars.....	695 9	761 2	769 »	750 7
Avril.....	694 9	759 5	769 »	747 5
Mai.....	393 7	757 3	763 4	748 2
Juin.....	698 9	762 »	766 3	758 1
Juillet.....	697 8	760 1	765 3	754 8
Août.....	698 7	761 4	764 3	756 7
Septembre.....	699 1	762 8	771 3	754 6
Octobre.....	699 8	764 5	772 4	755 1
Novembre.....	706 1	765 8	778 3	753 4
Décembre.....	700 1	767 8	781 »	753 4
1 ^{er} Trimestre 1897.....	696 5	762 6	777 1	737 5
2 ^e —	695 8	759 6	769 »	747 5
3 ^e —	698 5	761 4	771 3	754 6
4 ^e —	702 »	766 »	781 »	753 4
Année 1897.....	698 2	762 4	781 »	737 5

La pression barométrique moyenne pendant l'année 1897 à 0^e ramenée au niveau de la mer, à 8 heures du matin, a été de 762^m/_m,4 (la même qu'en 1896).

La pression réelle moyenne à Gap, situé à l'altitude de 712^m, le matin à 8 heures, a été de 698^m/_m,2.

II

TEMPÉRATURE

ÉPOQUES	MOYENNE		Températures moyennes	Plus petit minima	Plus grand maxima	Écart le plus grand dans le même jour
	des minima	des maxima				
Janvier 1897.	— 3° 2	9° »	— 1° 6	— 13° 2	11° 5	21° »
Février	— 0° 7	14° 7	3° 4	— 11° »	23° 2	22° 7
Mars	2° 3	17° 5	7° 1	— 4° »	28° 6	22° »
Avril	4° 6	19° 5	10° 2	— 1° 2	28° 2	20° »
Mai	7° 2	23° 9	13° 7	0° »	31° »	24° 5
Juin	12° 1	31° 5	20° 3	7° »	38° »	23° »
Juillet	14° 8	33° 4	21° 5	11° »	38° »	23° »
Août	12° 9	30° 2	18° 5	6° »	37° »	23° 2
Septembre ...	9° 2	23° 5	14° 2	1° »	32° 5	22° 8
Octobre ...	2° 4	17° 4	7° 1	— 1° »	25° »	21° »
Novembre ...	0° 7	14° 2	3° 6	— 6° »	20° 5	20° 5
Décembre ...	— 3° 4	6° 1	1° 1	— 9° »	10° »	16° »
1 ^{er} Trimestre	— 0° 5	13° 7	3° »	— 13° 2	28° 6	22° 7
2 ^e —	8° »	24° 9	11° 7	— 1° 2	38° »	24° 5
3 ^e —	12° 9	29° »	18° »	1° »	38° »	23° 2
4 ^e —	— 0° 1	12° 5	3° 2	— 9° »	25° »	21° »
Année 1897...	5° »	20° »	9° 7	— 13° 2	38° »	24° 5

La température moyenne de l'année 1897, à Gap, a été de 9°,7 entre un maximum de 38° les 30 juin et 3 juillet et un minimum de — 13°,2 le 30 janvier.

C'est en juillet qu'a lieu la température moyenne la plus élevée.

La dernière colonne du tableau ci-dessus montre que la température varie considérablement dans une même journée ; cette variation a atteint 24°,5 le 12 mai 1897, entre une température minima de 3°,2 et une température maxima de 27°,7.

III

ÉTAT DU CIEL ET PLUIE (OU NEIGE)

ÉPOQUES	NOMBRE DE JOURS où le ciel a été			NOMBRE DE JOURS pendant lesquels il est tombé de la pluie ou de la neige	QUANTITÉ d'eau tombée en millimètres
	serein ou peu nuageux	par- tiellement couvert	entière- ment couvert ou pluvieux		
Janvier 1897.....	8	8	15	6	24 ^m 4
Février.....	11	8	9	5	24 8
Mars.....	15	6	10	9	71 3
Avril.....	15	6	9	8	95 9
Mai.....	22	3	16	6	66 5
Juin.....	19	1	10	10	66 2
Juillet.....	23	2	6	6	39 7
Août.....	18	»	3	13	137 7
Septembre.....	19	4	7	7	84 8
Octobre.....	24	3	4	4	98 »
Novembre.....	22	5	3	»	» »
Décembre.....	14	8	9	5	49 »
1 ^{er} Trimestre 1897.....	34	22	34	20	120 5
2 ^e — —	56	10	25	24	228 6
3 ^e — —	60	6	26	26	262 2
4 ^e — —	60	16	16	9	147 »
Année 1897.....	210	54	101	79	758 3

L'année 1897 n'a pas été pluvieuse. Le ciel a été serein ou peu nuageux pendant 210 jours et il n'a été entièrement couvert ou pluvieux que pendant 101 jours.

Le nombre des jours de pluie en 1897 n'a été que de 79 pendant lesquels il est tombé 758^m/^m,3 d'eau.

IV

DIRECTION DES VENTS

ÉPOQUES	Nombre de jours où le vent a soufflé du								Nombre de JOURS DE VENT FORT	
	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.	MATIN	SOIR
Janvier 1897.....	4	2	4	6	3	5	3	4	»	1
Février.....	2	1	3	6	8	1	5	2	2	1
Mars.....	4	4	5	3	6	4	3	2	2	2
Avril.....	6	4	2	5	5	4	2	2	»	3
Mai.....	5	7	2	6	6	3	»	2	3	4
Juin.....	»	15	»	14	1	»	»	»	1	»
Juillet.....	11	9	»	4	1	1	4	1	»	3
Août.....	9	»	1	»	»	»	21	»	»	»
Septembre.....	8	2	»	»	»	»	20	»	1	»
Octobre.....	18	»	1	1	»	»	9	2	1	2
Novembre.....	9	»	3	»	»	»	18	»	1	2
Décembre.....	3	1	1	»	»	»	26	»	»	1
1 ^{er} Trimestre.....	10	7	12	15	17	10	11	8	4	4
2 ^e —.....	11	26	4	25	12	7	2	4	4	7
3 ^e —.....	28	11	1	4	1	1	45	1	1	3
4 ^e —.....	30	1	5	1	»	»	53	2	2	5
Année entière....	79	45	22	45	30	18	111	15	11	19

Le vent dominant en 1897 a été celui de l'ouest qui a soufflé pendant 111 jours ; celui du nord vient ensuite (79 jours).

Le vent n'a été fort que pendant 11 jours le matin et 19 jours le soir.

V

OBSERVATIONS pluviométriques faites pendant l'année 1897, dans les diverses stations relevant de la Commission Météorologique du département des Hautes-Alpes.

ÉPOQUE	STATIONS DE									
	Mont-Genèvre	Lautaret	Briançon	Embrun	Chorges	Gap	Serres	Rosans	St-Julien-en-Beauchêne	Saint-Bonnet
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
Janvier 1897.....	78	» »	59	25	50	24	53	33	13	59
Février.....	71	» »	78	47	69	25	44	96	42	94
Mars.....	89	» »	107	36	56	71	65	47	76	128
Avril.....	67	» »	73	61	71	96	74	66	53	69
Mai.....	54	» »	33	36	93	66	65	14	60	72
Juin.....	39	» »	37	30	27	66	83	12	74	41
Juillet.....	10	» »	68	43	60	40	64	85	71	83
Août.....	131	» »	103	127	131	138	139	134	130	196
Septembre.....	66	» »	40	62	73	85	76	28	180	117
Octobre.....	103	» »	93	55	99	98	105	100	31	57
Novembre.....	9	» »	12	11	20	»	12	25	13	17
Décembre.....	66	» »	56	45	58	49	100	80	73	72
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
1 ^{er} Trimestre.....	238	»	244	108	175	120	162	176	131	281
2 ^e —.....	160	»	143	127	191	228	222	92	187	182
3 ^e —.....	207	»	211	232	264	263	279	247	381	396
4 ^e —.....	178	»	161	111	177	147	217	205	117	146
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
Année 1897 entière...	783	»	759	578	807	758	880	720	816	1005

OBSERVATIONS PHÉNOLOGIQUES

dans le

DÉPARTEMENT DES HAUTES-ALPES EN 1897

Les observations phénologiques, continuées dans le département des Hautes-Alpes, montrent que l'année 1897 a été une année exceptionnelle. Après des neiges abondantes disparues d'assez bonne heure, des gelées tardives ont causé beaucoup de dégâts notamment dans l'Embrunais. Un retour du froid a donc succédé à des chaleurs précoces ; de plus, les orages ont été nombreux. Ces phénomènes ont eu une grande influence sur la végétation. La première végétation a été en avance ; la floraison de certaines plantes a été au contraire retardée par rapport à la première végétation ; mais la sécheresse et les chaleurs de la fin du printemps et du commencement de l'été ont hâté la maturité. Toutefois, les orages, en ramenant par localités l'humidité et la fraîcheur, ont produit une grande irrégularité dans les phases de la végétation.

Prenons quelques exemples :

Dates moyennes de la floraison du blé	{	à Gap, 160 ⁴	en 1897, 156
		à Serres, 158.....	— 154
		à St-Bonnet, 172.....	— 160
Dates moyennes de la moisson	{	à Gap, 205.....	— 188
		à Serres, 200.....	— 196
		à St-Bonnet, 214.....	— 207
		à St-Julien-en-Beauchène, 210.	— 184

On voit par ces chiffres : 1^o que la date de la floraison et celle de la moisson sont en avance sur les dates moyennes ; 2^o que la loi du retard de la végétation d'après les altitudes ne se vérifie pas. Ainsi à Saint-Julien-en-Beau-

⁴ On sait que ces chiffres désignent le numéro d'ordre, dans l'année, du jour où le phénomène a été observé.

chène où l'altitude est d'environ 100 mètres supérieure à celle de Gap, la moisson s'est faite 4 jours plus tôt qu'à Gap : c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu. Les discordances de ce genre sont nombreuses cette année; nous les attribuons à la sécheresse générale et aux orages locaux. Là où les orages se sont produits, l'humidité et la fraîcheur ont retardé la maturité.

Les éléments nous manquent pour prouver nettement qu'il y a eu précocité dans le réveil de la végétation, puis un ralentissement causé par le retour du froid. Nous citerons pourtant la vigne. En 1895, elle a commencé à bourgeonner à la date 115 à Gap; en 1897, à la date 111, avec une avance de 4 jours. Or, en 1895, la floraison avait eu lieu à la date 158, tandis qu'en 1897, elle a eu un retard de 3 jours à la date 161.

Ces faits ont été constatés par les remarques générales de quelques uns de nos observateurs.

Ainsi, M. Brachet, du Val-des-Prés, écrit : « Quantité considérable de neige atteignant 1 mètre et plus dans la vallée, disparue entièrement au 20 avril, jusqu'à 1.500 mètres d'altitude. »

M. Bégou, d'Embrun, remarque « que la gelée a fait beaucoup de dégâts dans les vignes au mois de mai. Est-ce au retard causé par ces gelées tardives qu'il faut attribuer le retard de la vendange qui, dans l'Embrunais, se serait faite la première semaine de décembre seulement? »

A Serres, M. Ricard constate que « la récolte des foina été assez abondante; celle du blé au-dessous de la moyenne; celles des pommes de terre très faible et celle de la vigne et des fruits au-dessous de la moyenne ».

M. Durand, de Saint-Bonnet, remarque que l'été et l'automne ont été relativement secs, et que les hautes pressions barométriques se sont établies dès le mois de juin, mais surtout dans les quatre derniers mois de l'année.

Une note très intéressante et celle de M. Lombard, de Saint-Julien-en-Beauchène : « La récolte, dit-il, a été en avance de quelques jours sur les autres années. Les diffé-

rences d'altitude ont moins influé sur la maturité des récoltes que les années précédentes ».

En résumé, végétation avancée au premier printemps, retardée ensuite par un retour du froid ; mais la température remonte pour ne plus s'abaisser ; elle est accompagnée d'une sécheresse extrême et de fréquents orages. Aussi la maturité des récoltes avance-t-elle sur les années précédentes, mais sans que la loi du retard de la végétation d'après l'altitude, loi formulée par M. Angot, se vérifie cette année.

L'humidité due à l'abondance des neiges et la chaleur amènent une excellente récolte de fourrage ; par contre les chaleurs de l'été et la sécheresse sont cause que les céréales ne fournissent qu'une récolte à peine moyenne, et les pommes de terre, une récolte au-dessous de la moyenne. Enfin ceux des vignobles qui n'ont pas été éprouvés par la gelée donnent une récolte bonne comme quantité et qualité, tandis que les fruits, presque partout atteints par les gelées, sont assez rares.

N. GARNIER.

IV

RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à l'École Normale de Gap,

DE 1888 A 1897

(Note de MM. GIROD, directeur, et ROMIEU, professeur)

Le climat de Gap est assez variable.

Voici quelques renseignements tirés des observations faites à l'École Normale d'instituteurs pendant les dix

dernières années, c'est à dire du 1^{er} janvier 1888 au 31 décembre 1897.

Disons d'abord que les instruments qui ont servi à faire ces observations sont :

1^o Un baromètre Fortin, installé dans une pièce de l'établissement à une altitude de 739, et, à partir d'avril 1893, un baromètre Tonnelot mis à la place du précédent;

2^o Un pluviomètre décuplateur, placé dans le jardin de l'école à 35 mètres du bâtiment, et dont l'ouverture est à 1 mètre au-dessus du sol.

3^o Un thermomètre sec, un thermomètre mouillé, un maxima Nœgretti, un maxima Rutherford, placés sous un abri au milieu du jardin, à 46 mètres du bâtiment. Cet abri a été installé en 1879 conformément aux instructions du bureau central météorologique ;

Les observations ont été faites régulièrement 3 fois par jour : à 6 heures du matin, midi et demi. et 9 heures du soir.

Le tableau qui figure à la suite de cette notice résume ces observations.

L'examen de ce tableau et les recherches qu'il a nécessitées permettent de formuler les remarques suivantes¹.

Pour la *température* on peut dire que si la moyenne 9°, 47 est celle d'un climat tempéré, les variations annuelles moyennes indiquent plutôt un climat excessif. La moyenne de janvier est très voisine de 0° tandis que celle de juillet approche de 19°.

Pendant la période de 10 années considérées, le thermomètre est descendu à — 18° le 20 décembre 1890 et le 19 janvier 1891, (il avait marqué — 21° le 21 décembre 1887) et il s'est élevé à + 31° en juillet 1889, en juillet et août 1892, en août 1894, et en juillet 1896.

Les variations journalières ou écarts entre le minima et le maxima sont aussi très sensibles surtout pendant les

¹ On pourrait rapprocher les indications données ici, de celles qui ont été imprimées au bulletin de la *Société d'Études des Hautes-Alpes*, (année 1883, page 76, et année 1884, pages 182 et 308).

mois de juillet et d'août, elles dépassent fréquemment 30° et atteignent jusqu'à 27 degrés.

La *pression barométrique* moyenne est sensiblement de 698^{mm} pour l'altitude de 739 mètres. Ramenée au niveau de la mer, la pression dépasserait 765^{mm}, ce qui indique, pour la région, une moyenne assez élevée.

Les pressions les plus hautes sont notées en hiver; les plus faibles, au printemps.

Au point de vue de l'*humidité*, le climat de Gap est assez variable, comme sa température dont dépend d'ailleurs cette humidité.

Le *brouillard* est très rare dans la vallée de Gap; pendant les 10 dernières années il n'a été constaté que 37 fois, soit, en moyenne, mois de 4 fois par an.

La *moyenne des jours de pluie ou de neige* est peu élevée aussi. Elle est de 84, donnant 777^{mm} d'eau.

Au point de vue de la répartition des jours de pluie et de la quantité d'eau tombée, les années successives présentent les plus grandes variations.

Les périodes sèches et les périodes humides se succèdent d'une façon assez irrégulière et l'on peut dire qu'elles sont en général caractérisées par leur longue durée.

L'*état hygrométrique* à 6 heures du matin donne une moyenne relativement élevée de 75 p 0. 0. Mais la moyenne de midi et demi s'abaisse à 57, 5 p 0. 0.

La moyenne hygrométrique subit d'ailleurs des variations considérables, surtout pendant la saison chaude.

Les *journées de ciel pur ou presque pur* sont très fréquentes, puisqu'on en compte en moyenne 153 par an.

Le *vent* souffle assez fréquemment dans la région. On y constate, année moyenne, 90 journées de vent bien caractérisé.

Le vent dominant est celui du nord-ouest, dont les caractères principaux sont la violence et l'action desséchante.

MOYENNE DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A L'ÉCOLE NORMALE DE GAP
pendant la période décennale de 1888 à 1898.

MOIS	TEMPÉRATURES				PRESSIONS barométriques à zéro degré et pour l'altitude 739 mètr.	HUMIDITÉ & ÉTAT DU CIEL							
	Moyennes	Maxima	Minima	Écarts journaliers en degrés		Nombre d'écarts supérieurs à 119.9	Nombre de jours de brouillard	Jours de pluie ou de neige	Hauteur d'eau tombée expérimentée en millimètres	ÉTAT HYGROMÉTRIQUE sur 100.		Jours de ciel presque pur	Jours de vent bien caractérisé
										à 6 heures du matin	à midi 1/2		
Janvier ...	0.29	5.21	-6.50	11.60	1.0	0.6	4.4	39.5	72.0	65.1	14.8	9.3	
Février....	1.36	8.26	-5.46	13.78	3.4	0.2	5.4	40.8	68.7	60.7	13.7	6.8	
Mars.....	4.42	11.54	-1.63	13.73	3.8	0.2	7.0	51.2	75.6	62.7	12.4	7.7	
Avril.....	9.10	16.38	1.76	11.62	5.5	0.5	6.9	65.3	71.1	55.4	10.7	6.9	
Mai.....	12.65	20.21	5.20	14.25	3.1	0.4	10.9	88.2	76.1	55.5	9.1	7.6	
Juin.....	16.85	24.76	8.91	15.67	4.8	0.5	9.1	79.7	75.8	53.6	11.1	6.1	
Juillet....	18.57	27.70	9.95	16.95	7.7	0.2	5.5	42.2	83.5	60.3	15.7	5.7	
Août.....	18.03	26.08	9.66	16.36	7.7	0.0	5.8	56.8	72.7	41.4	13.0	8.4	
Septembre.	15.87	23.77	7.57	15.37	5.7	0.0	7.1	63.2	79.5	44.5	12.5	10.1	
Octobre...	8.81	16.24	2.15	13.29	3.6	0.2	8.3	103.7	79.3	63.7	11.3	6.7	
Novembre.	5.70	11.76	-0.70	12.05	1.2	0.5	7.2	101.9	75.8	63.1	12.7	7.4	
Décembre.	1.50	8.38	-5.14	11.97	1.6	0.4	5.5	45.3	69.2	64.5	15.9	7.9	
TOTAUX ...	113.38	200.29	25.75	160.61	49.1	3.7	83.8	777.8	899.3	690.5	152.9	90.6	
Moyennes annuelles	9.47	16.69	2.15	11.14	4.1	0.3	6.9	64.8	75.0	57.5	12.7	7.5	

V. — TABLEAU

Indiquant les orages qui ont eu lieu à Gap et dans les environs pendant l'année 1897.
(Note du Commandant Meyère)

DATES	DIRECTION	INTENSITÉ	HEURE ET DURÉE	OBSERVATIONS
26 avril 24 mai	du s. au nord »	faible »	de 5 h. 1/2 à 6 h. du s. »	Peu de pluie. Divers orages autour de Gap, mais aucun à Gap même.
22 mai	sud-nord	faible	3 h. du soir	Orage qui s'est terminé par une pluie qui a duré jusqu'au lendemain soir.
4 juin	s.-ouest-n.-est	id.	de 5 à 6 h. du soir	Orage léger à Gap, mais qui avait été violent du côté de Montmaur.
5 juin	sud-nord	id.	de 3 à 4 h. du s.	A pris beaucoup d'intensité en arrivant vers Chorges.
6 juin	»	»	»	Rien à Gap. Trois orages assez forts au sud-est et au sud-ouest de Gap.
8 juin	ouest à est	faible	de 1 à 1 h. 1/2 du s.	
15 juin	sud-nord-est	id.	de midi à 5 h. du s.	Résultant de la fusion de deux orages venant l'un du sud, l'autre de l'ouest.
16 juin 27 juin	sud-nord id.	id. assez-forte	10 h. à 10 h. 1/2 du m. 1 h. à 1 h. 1/2 du m.	
3 juillet 12 juillet	id. s.-ouest-n.-est	id. faible	de 3 h. à 3 h. 20 du m 6 h. à 6 h. 1/2 du s.	Nombreux coups de tonnerre. Suite à deux orages venant l'un du sud-est et l'autre du sud-ouest. Peu de pluie.
13 juillet 10 août	id. sud-nord	assez-forte faible	7 h. 1/2 à 8 h. 1/2 du m. 4 h. du soir	Pluie assez forte. S'est terminé par une pluie régulière qui a duré jusqu'à 7 heures.
19 août id.	s.-ouest-n.-est id.	id. id.	de 3 h. à 3 h. 1/2 du m. 8 h. du matin	S'est terminé par une pluie régulière qui a duré tout le jour (5 cent. environ).
11 septemb.	ouest-est	forte	11 h. 1/2 du m., 20 m.	Vent fort, pluie violente.

UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE SERRES¹

(1422-1447)

Par M. J. ROMAN.

Charles Dauphin, qui fut Charles VII, devait à un écuyer nommé Gabriel de Bernes, une somme de deux mille écus d'or ; cette somme, empruntée probablement pour payer les frais de la guerre contre les Anglais, était importante et représentait environ 168 mille francs à la puissance actuelle de l'argent. Le créancier réclama ce qui lui était dû, et comme depuis plusieurs années on ne lui avait payé aucun intérêt, le Conseil du Dauphin chercha si on ne pourrait pas trouver quelque terre domaniale qu'on pût lui donner ou lui engager jusqu'à concurrence du montant de sa créance.

On jeta les yeux sur la seigneurie de Serres et Gabriel de Bernes consentit d'autant plus volontiers à l'accepter en paiement qu'il avait des relations en Dauphiné, ayant épousé Jeanne de Targe, veuve de Gabriel de Noveray, qui était originaire de cette province. Le Dauphin Charles adressa donc le 24 août 1422 au Conseil delphinal et à la Chambre des comptes du Dauphiné, des lettres qui leur enjoignaient de mettre Gabriel de Bernes en possession de la seigneurie de Serres et de son péage qu'il garderait jusqu'à l'entier paiement de 2000 écus d'or. A peine ces lettres écrites de Mehun-sur-Yèvre, furent-elles parvenues au Dauphiné que la Chambre des comptes, suivant une fort louable habitude, protesta contre l'aliénation d'une partie du domaine de la Couronne et pria le Dauphin de revenir sur sa décision. Le 16 novembre suivant, Charles qui n'était plus alors Dauphin mais roi de France,

¹ Tous les documents qui ont servi à écrire cet article sont contenus dans le volume des Archives de l'Isère B, 3044, et dans le premier volume des lettres de Louis XI édité par M. Charavay, p.p. 278 et 360

son père étant mort dans l'intervalle, écrivit une nouvelle lettre à ces magistrats dans laquelle, tout en les louant vivement de leur zèle pour la conservation de son domaine, il maintenait sa décision, mais en retardait l'effet jusqu'au 10 février 1423. Si pendant cet intervalle la province du Dauphiné se mettait en mesure de payer à Gabriel de Bernes les 2.000 écus d'or qu'on lui devait, plus 500 pour les intérêts exigibles, l'aliénation n'aurait pas lieu, sinon l'engagiste serait mis en possession de la terre de Serres.

Trouver deux mille écus d'or n'était pas facile à un moment où l'argent était rare et le pays ruiné par la guerre. La Chambre des comptes proposa à Gabriel de Bernes une transaction qui consistait à renoncer au titre de seigneur de Serres pour se contenter de celui de gouverneur ou de châtelain, moyennant une somme de mille écus payée comptant. Pour en finir avec les difficultés qu'on lui faisait, Bernes accepta cette transaction qui fut approuvée par Randon de Joyeuse, gouverneur du Dauphiné, le 15 février 1423. Mais en changeant son titre de seigneur engagé pour celui de châtelain, Bernes n'avait pas entendu renoncer aux 500 livres tournois de pension qui lui avaient été promises ; il était venu à Serres et s'était rendu compte que le péage de cette ville n'était pas assez important pour représenter un revenu de 500 livres. Il s'en plaignit au roi qui, par ses lettres datées de Bourges, le 4 juillet 1423, augmenta la concession qui lui avait été faite. Il ajouta au péage de Serres les revenus du greffe du Tribunal, le ban de vin et les autres droits qui s'y percevaient, jusqu'à concurrence de 500 livres tournois. Le 13 octobre la Chambre des comptes se décida à obéir aux injonctions royales ; elle mit Gabriel de Bernes en possession de la terre de Serres et lui assura la rente de 500 livres tournois à laquelle il avait droit.

Bernes vint prendre possession de son gouvernement, et amena avec lui Jeanne de Targe, sa femme, et quelques compagnons destinés à tenir garnison dans le châ-

teau. La longueur des délais qu'il avait eus à subir l'avait mal disposé et il entra dans la ville comme dans une place conquise, traitant les habitants avec une brutalité et un mépris de leurs franchises peu faits pour se concilier leur affection. Des plaintes ne tardèrent pas à se produire et arrivèrent jusqu'à Randon de Joyeuse, gouverneur de la province, qui chargea son lieutenant, Dragonet de Lastic, d'aller sur les lieux pour faire une enquête.

Lastic se rendit donc à Serres, mais quel fut son étonnement en constatant que le silence le plus profond régnait dans la ville et les campagnes environnantes. Tout était clos, aucun cultivateur ne se livrait aux travaux des champs, on eût dit qu'une épidémie avait passé par là et dépeuplé la contrée. Le mal n'était pas si grave heureusement ; Gabriel de Bernes, prévenu de l'arrivée du lieutenant du gouverneur, avait soigneusement fermé les portes de la ville et défendu aux habitants de sortir jusqu'à nouvel ordre, moyen excellent, quoiqu'un peu tyrannique, de couper court à une enquête qu'il redoutait. Personne n'avait osé désobéir au terrible châtelain.

Serres n'était pas tel alors que nous le voyons aujourd'hui ; tous les quartiers neufs qui longent la route nationale et les belles conquêtes faites sur la rivière du Buech n'existaient pas ; cette rivière, repoussée maintenant par des digues loin de la ville, venait battre contre les rochers sur laquelle elle est construite. Au haut de la montagne contre laquelle elle est adossée, s'élevait un château très fort et qui n'était pas ancien puisqu'il avait été construit ou tout au moins reconstruit en 1340 par un architecte italien nommé Asturgone Massipi. Au dessous, les maisons s'étagaient dans un pittoresque désordre, dégringolant le long de la pente raide et environnant l'intéressante église du XII^e siècle qui existe encore. Enfin la ville était comprimée dans une enceinte de fortes murailles garnie de tours et reliée au château ; une partie était baignée par le Buech et on n'y pouvait entrer

que par deux portes, défendues par des ouvrages très solides.

Dragonet de Lastic eut beau tenter de se faire reconnaître, frapper, ordonner, la ville resta muette, les ordres du châtelain redouté furent bien exécutés. Furieux de cette disconvenue, Lastic rédigea séance tenante (20 avril 1426) un acte de protestation, contenant ordre formel au châtelain de Serres de comparaître sans délai devant la Cour du Gapençais, sous peine d'être déclaré rebelle et condamné comme tel à une amende de cinquante marcs d'argent. Mais il ne trouva personne qu'il pût charger de transmettre cet acte à Gabriel de Bernes, et il se décida à prendre la route de Gap avec sa suite qui ne devait pas être nombreuse.

Arrivé dans la capitale du Gapençais, il jugea, sans doute après en avoir conféré avec les magistrats de la Cour, que ce qu'il avait de mieux à faire c'était d'envoyer sa sommation à Bernes par un sergent ou huissier, afin qu'il ne pût prétexter ne l'avoir pas reçue. Jean Simon, sergent Delphinal, se rendit donc à Serres, mais les voyages étaient alors moins rapides qu'aujourd'hui et il arriva à destination seulement le 1^{er} mai.

Toutes les portes de Serres étaient encore fermées. Gabriel de Bernes et la garnison s'étaient retirés dans le château, laissant la ville sous la surveillance de quelques soldats seulement auxquels commandait Jeanne de Targe. Jean Simon entra dans le cimetière qui longeait les murailles du côté de l'ouest et appela à haute voix quelqu'un auquel il pût remettre son message. A ces cris Jeanne de Targe elle-même apparut sur le rempart et quand il lui eut fait connaître la mission qu'il avait à remplir, elle refusa de recevoir la sommation et rentra dans la ville.

Trois jours francs écoulés, c'est-à-dire le 4 mai, Jean Simon se présenta de nouveau aux portes de Serres, porteur d'une nouvelle sommation plus menaçante que la première; il est probable que Lastic, doutant du succès du premier message, lui en avait remis plusieurs en lui

recommandant de les signifier en les espaçant à des intervalles réguliers. Celui-ci ordonnait à Bernes de se remettre entre les mains des magistrats delphinaux de Gap, à peine de mille marcs d'amende.

Cette sommation n'ayant pas mieux réussi que la précédente, Jean Simon en présenta une troisième le 7 mai conçue en termes encore plus comminatoires. Gabriel de Bernes était mis en demeure de se remettre, sur l'heure, entre les mains du sergent, sous peine de la saisie de sa personne, de ses biens et d'une amende de 2.000 marcs d'argent¹.

Que Gabriel de Bernes ait eu peur, que le gouverneur lui-même ait hésité à entreprendre un siège qui eût coûté beaucoup d'hommes et d'argent, les deux partis jugèrent prudent de transiger. Trois grands seigneurs des environs, Raymond de Montauban, baron de Montmaur; Georges Auger, seigneur de la Val-d'Oze, de Mantéyer et de Vitrolles, et Claude de Morges, seigneur de l'Epine, entremirent leurs bons offices et le traité suivant fut conclu entre Gabriel de Bernes et Dragonet de Lastic.

Le Châtelain de Serres reconnut l'autorité du gouverneur du Dauphiné, s'y soumit, ouvrit les portes de la ville à son représentant; il promit d'obéir ponctuellement à l'avenir aux ordonnances Delphinales, de sauvegarder les habitants de Serres et de respecter leurs franchises et libertés; à ces conditions, le passé fut oublié et la procédure de rebellion commencée contre lui, annulée. Cet acte eut lieu dans le château même de Serres, le 11 mai 1426, en présence des intéressés, des trois seigneurs qui l'avaient négocié et de Reynier de Revillasc, prieur d'Aspres et de Monbrand, de Pierre Richière, prieur de Lagrand, de Pierre Gaudelin, bailli du Gapençais, de Gérenton d'Alauson, seigneur de Ribeyret, de

¹ C'était une forte somme; le marc représentait environ 250 grammes c'est à dire cinquante francs; 2000 marcs faisaient donc cent mille francs qu'il faut sextupler pour les réduire à la puissance actuelle de l'argent.

Gaudin de la Piarre, coseigneur de la Piarre et Sigottier, et de Jacques de la Villette, coseigneur de Veynes.

Chose étrange et qui témoigne bien de l'état d'anarchie auquel les guerres anglaises avaient réduit la France à cette époque, cet acte de rebellion qui à un autre moment eût été sévèrement puni, ne nuisit en aucune façon à la carrière de Gabriel de Bernes. En 1434 on fit dans le château de Serres, sur sa demande, d'importants travaux qui coûtèrent 1.200 écus et qui eurent pour résultat de rendre plus imprenable encore cette forteresse qu'il avait osé disputer un jour au gouverneur du Dauphiné ; ce fut le roi qui les paya.

Gabriel de Bernes avait su acquérir les bonnes grâces du Dauphin Louis (plus tard Louis XI) qui le nomma son maître d'hôtel et lui confia plusieurs missions importantes. En 1440, il le chargea de prendre possession, en son nom, du Dauphiné dont Charles VII venait de lui rendre l'administration ; il le nomma lieutenant du gouverneur de cette province (1441 à 1445), bailli des Baronnie, lui confirma le 30 janvier 1443 son titre de châtelain de Serres, le chargea en 1444 de faire un traité de paix avec les Suisses, en 1446, de négocier avec le duc de Savoie, l'échange de ses droits sur le Valentinois contre la souveraineté du Faucigny, enfin, il lui donna en 1452 la terre de Pierrelatte aux bords du Rhône.

En 1447, Bernes échangea la châtellenie de Serres contre celle de Grane dans le Valentinois, et on aurait pu croire qu'il ne perdrait plus la faveur de son maître. Mais toute médaille a son revers ; accusé de crime de lèse-Majesté, de violences et d'homicides contre les sujets du roi, il fut disgracié, heureux encore d'en être quitte à ce prix, et tous ses biens furent confisqués. Il mourut sans postérité, en 1458, sans avoir reconquis les bonnes grâces du Dauphin Louis, qui cependant consentit à rendre à son héritier Barthélemy Marquis, une partie des grands biens qu'il avait possédés.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VALLÉE DE LA VENCE

Par M. l'Abbé ALLEMAND

PREMIÈRE PARTIE. — AVANÇON

(Suite)

Nous avons à parler maintenant des droits seigneuriaux. Il paraît qu'à l'origine de la féodalité, une partie des habitants de la terre étaient main-mortables, ou tout au moins que lors du pacte féodal ils aliénèrent entre les mains des seigneurs les fonds qu'ils pouvaient avoir. C'est ce que semble prouver le droit de déshomonnement dont nous allons parler. Les seigneurs auraient, dans la suite, cédé des terres aux colons, soit par emphytéose soit par inféodation, moyennant certaines redevances qui furent les premiers droits féodaux. Il n'y eut pas à Avançon, comme on trouve ailleurs, des chartes de liberté pour continuer l'affranchissement. Mais cet affranchissement s'y fit peu à peu par des coutumes, en vertu desquelles les seigneurs se relâchaient de leurs privilèges en échange de nouvelles redevances, qui devinrent tout autant de nouveaux droits. Tous ces droits firent ensuite l'objet de transactions qui les modifièrent ou en créèrent d'autres, et furent ainsi comme autant d'affranchissements partiels. Il y eut celles, entr'autres, du 30 novembre 1363, du 13 novembre 1371, du 14 décembre 1376. Nous allons donner ici un résumé de cette dernière, la seule, d'ailleurs, dont nous possédions le texte ¹.

Par devant M^e Eymar d'Orcière, notaire d'Avançon, et

¹ Une copie de cet acte se trouve aux archives de Saint-Etienne-d'Avançon.

M^{re} Astier, prêtre du même lieu, il est reconnu par le seigneur Lantelme de St-Marcel et ses hommes, que les biens de ces derniers, mourant sans héritiers directs légitimes, revenaient au seigneur. A leur prière et en récompense de leurs bons et loyaux services, le dit Lantelme, de son propre gré, renonce en leur faveur à son droit de *déshomonnement*¹; c'est-à-dire que les dits hommes pourront léguer par testament comme donner entre vifs leurs biens à qui bon leur semblera, et que, s'ils meurent *ab intestat*, leurs plus proches parents hériteront². Le seigneur se réserve les censes réelles affectées à l'héritage, mais il fait remise des censes personnelles; il se réserve que les héritiers ou donataires se feront investir, l'an d'après, par lui ou par son baile, mais sans payer de lods. Il leur accorde, en outre, la liberté de chasser³, mais il se réserve que la chasse leur sera interdite dans le bois appelé la *Frache du Laus*⁴. De plus, les dits hommes, en retour des bons services qu'ils reconnaissent avoir reçus du seigneur, lui donnent, cèdent et remettent le dit bois. Le seigneur, à son tour, leur accorde la liberté d'y bûcherer et faire paître depuis Pâques jusqu'à Toussaint. Ensuite on jure de part et d'autre sur les évangiles d'observer ces écritures.

Enfin, nous trouvons dans un dénombrement d'Humbert, fils de Lantelme, en date du 23 août 1396, les droits

¹ Ce droit de *déshomonnement*, qui s'accompagnait de ceux de *lods* et de *prélation*, paraît indiquer qu'il y avait à Avançon, au début du régime féodal, des hommes de condition servile, attachés à la terre, auxquels les seigneurs auraient plus tard donné en emphytéose ou par inféodation, des fonds sous ces dures conditions. Mais il y avait aussi des hommes qui, lors du pacte féodal, possédaient des fonds dont ils conservèrent le domaine utile, et n'étaient tenus qu'aux *censes, services et droits accoutumés* consentis librement au seigneur, à l'effet d'obtenir de lui aide et protection.

² Le droit de *déshomonnement* avait été supprimé d'ailleurs dans le Dauphiné, par lettres patentes d'Humbert datées de Romans, le 14 mars 1349; et, comme il continuait d'être exercé, un édit d'Henri II le supprima de nouveau en 1552.

³ En 1668, la communauté, par une requête, réclamera l'exécution de cette clause.

⁴ *Frache*, de *fractum*, brisé.

suivants : corvées, censes réelles et personnelles, tâches, pensions pour le moulin, four, bois, fourrages, poules, jambons, bans et proclamations, lods, leydes, pulvéragés, cas royaux. Pour ces divers droits, les hommes d'Humbert, au nombre de 70, devaient : 300 corvées, 50 charges de blé et 18 d'avoine, 50 sétiers ou demi charges de vin de censes réelles, tâches et pensions du moulin ; 20 florins de censes personnelles ; 10 florins de fournage ; 25 charges de bois ; 25 charges de foin ; 25 jambons ; 60 poulets ; plus les droits de lods, de leydes, de pulvéragé et les cas royaux dont le revenu n'est pas évalué ¹.

Ces droits étaient payés avec certaines différences respectives par deux classes d'hommes : ceux dits de la *grande cense*, et ceux dits de la *petite cense*. La première était formée des hommes de Lantelme, et la seconde, des hommes de Bertrand des Elris. Ces deux censes se retrouvent encore dans les reconnaissances de 1557 et de 1616 ; mais il n'en existe plus de trace dans celles de 1692 ².

L'acquittement de toutes ces redevances ne cessa de soulever des contestations, d'où résultèrent diverses transactions passées entre les habitants et les seigneurs. Notons celles de Sauniel, en 1364 ; de Bertrand des Elris, en 1369 ; d'Humbert de St-Marcel, en 1399 ; de Georges, en 1441 ³. Mais ces actes ayant introduit des modifications dans les droits féodaux, nous aurons à revenir sur la question au chapitre suivant.

2. Nous arrivons à la communauté. A quelle époque fut elle constituée ? Nous l'ignorons. Les communautés, comme on sait, n'existaient à l'origine de la féodalité qu'à état purement nominal. Elles ne formèrent un corps que lorsque les usages ou les chartes eurent créé aux habitants des biens communs, et que les seigneurs leur eurent permis d'élire des syndics ou consuls pour les

¹ Archives de M. Valentin, à Valserrès, et Archives d'Avançon.

² Archives de M. Valentin, à Valserrès.

³ Inventaires des titres de la baronnie.

administrer. Or, aucun document n'est venu nous indiquer l'époque où la vie municipale commença à se manifester dans Avançon. Mais ce que nous savons, c'est qu'en 1376, d'après la transaction de cette date, les habitants étaient réunis en corps pour figurer à cet acte, que la communauté, en un mot, était pleinement constituée. De plus, nous voyons dans ce document que les habitants possédaient en commun le bois de la Frache du Laus, fait qui reporte l'existence de la communauté à une date bien antérieure.

Ce que nous savons encore est qu'au point de vue judiciaire, Avançon dépendit d'abord du comte de Forcalquier, puis, du Dauphin, en tant que seigneurs majeurs. Le premier y exerçait sa juridiction par les plaids publics, et le second, par le vibailli d'Embrun. Ensuite, le 4 avril 1306, Jean Dauphin, en inféodant la seigneurie majeure à Giraud de St-Marcel, lui céda, avec tous ses droits seigneuriaux, la haute, moyenne et basse justice, la juridiction mère, mixte et impère. En vertu de cette concession, la baronnie eut un juge nommé par le seigneur. Ce juge rendait les trois justices, avec droit pour les justiciables, d'interjeter appel de ses sentences devant le vibailli d'Embrun. Ce juge résidait dans cette ville, mais exerçait sa juridiction, du moins pour les causes criminelles, à Avançon même. C'est ce que nous savons par les inventaires des titres de la baronnie, mentionnant, en 1551, un *cartullarium* des procès criminels des assises tenues à Avançon. Il est à regretter que nous ne connaissions pas autrement ces procès. Pour titulaires de cette judicature, nous trouvons : 1461, Grégoire Meynier, de Tallard, professeur en droit, témoin dans une transaction de cette date entre les seigneurs et les habitants de St-Etienne; 1519, Balthazard Chabrand, qui juge un procès de plantation de limites entre le prieuré de St-Maurice et les habitants de Valserres; 1540, François Chabrand; 1556, Aynard Gauthier¹.

¹ Archives de Saint-Etienne-d'Avançon.

Il y avait également dans la communauté une charge de notaire, antérieure au moins à 1300. — Nous donnons ici le nom de quelques uns de ses occupants : 1376, Eymar d'Orcières, auteur de la transaction de cette date ; 1386, Rambaud, de Montorcier, qui achète de Giraud de Valserres un pré à La Bâtie-St-Roman, et auteur d'un manuscrit mentionné dans les inventaires des papiers de la baronnie sous le titre de *Cartullarium* d'Avançon ; 1491, Jean Gros ; 1511, Pélissier ; 1548, Jean Bonfils.

Comme faits historiques se rapportant à la période qui nous occupe, nous avons à citer les suivants :

De 1300 à 1307, Reybaud Artaud, d'Avançon, est abbé de Boscodon. — En 1317, l'évêque de Gap porte une défense de passer par Avançon et Valserres pour se rendre de la Bâtie-Neuve à Tallard, et vice versa, afin de contraindre les voituriers de passer par Gap et acquitter les droits de transit ; cette défense fut renouvelée, en 1405, par Geoffroi le Meingre, dit Boucicaut, gouverneur du Dauphiné ; et, en 1484, des panonceaux aux armes delphinales, portant cette prohibition, furent arborés près de La Bâtie-St-Roman et à la Magdeleine, sur la Luye ¹. — En 1319, Giraud de St-Marcel vend à Jacques Lagier, d'Avançon, un canal que Rodolphe de Savines avait fait construire au lieu appelé le *Sarret* ; ce canal date ainsi de la fin du XIII^e siècle. — En 1343, intervient une transaction entre les seigneurs d'Avançon et ceux de Montgardin, à l'effet de délimiter les territoires et régler l'usage des pâturages communs. — En 1349, Avançon fut envahi par les troupes de la princesse Jeanne, comtesse de Provence et reine de Sicile, alors en guerre avec le Duc d'Anjou. Cette expédition fut désastreuse pour les Hautes-Alpes ; le Champsaur et l'Embrunais surtout furent dévastés ; les pertes s'élevèrent à 200.000 florins, soit 2.400.000 francs. Avançon, comme nous avons dit, en fut pour 5.000 florins, et, son seigneur, Lantelme de St-Marcel, ayant été fait prisonnier, dut en payer 1.500 pour

¹ Archives du Château de Jarjayes.

sa rançon. — En 1511, une transaction fut passée entre les seigneurs et communautés d'Avançon et de St Etienne, pour régler les bûcherage et pâturage communs, dans les lieux appelés *Combe d'Avançon, Rochavon et Pisse-Loup*. — En 1515, une permission est donnée par l'intendant à Bonin Diano, de Verceil, d'exploiter les mines d'or et d'argent d'Avançon, et, en 1526, la même permission est renouvelée à Durand Allard. — En 1554, un pont fut construit sur la Vence¹.

3. Quant à la paroisse, nous ne connaissons rien touchant ses origines. Nous la trouvons, de temps immémorial, sous le patronage des SS. Gervais et Protais, martyrs des premiers siècles. Nous remarquerons, en passant, que plusieurs familles d'Avançon, ayant porté ou portant encore le nom de Gervais, cette appellation leur vint probablement de ce qu'à une époque, les noms seuls de baptême étant en usage, divers habitants reçurent le nom du patron de la paroisse, qu'ils transmirent ensuite comme nom patronymique à leurs descendants.

L'église primitive d'Avançon, alors que le village se trouvait encore emplanté au Villard, a dû être situé sur le mamelon où s'élève aujourd'hui la chapelle de N.-D. de Pitié qui lui aurait succédé. Ce qui nous porte à le croire, est que cette chapelle est entourée de nombreuses tombes contenant des ossements détériorés. Ce fait prouve que le plus ancien cimetière d'Avançon fut là. Or, comme le cimetière, d'après le pontifical romain, devait entourer l'église, il résulte que l'église paroissiale antique devait s'y trouver également.

Le curé d'Avançon prenait le titre de prieur-curé. Il faut voir dans ce fait une preuve qu'il y eut, à une époque reculée, un prieuré converti dans la suite en simple cure. Cette cure était à la collation de l'archevêque d'Embrun. En 1516, le curé payait au rôle des décimes 2 florins 6 sols. A la même date, on trouve, à Avançon, une chapelle

¹ *Inventaires des titres de la baronie.*

de Ste-Marie payant pour décimes 13 sols ; une autre de St-Gervais en payant 19 ; une troisième enfin de St-Antoine en payant 2. Outre ces chapelles qui n'étaient que de simples fondations, il y en avait une autre sous le vocable de Notre-Dame de Pitié et dont nous aurons à parler plus loin.

Il existait dans la paroisse, en 1555 et 1618, une confrérie sous le vocable du Saint-Esprit dont les consuls étaient recteurs et qui passèrent, à ces dates, des reconnaissances pour des biens censables que cette confrérie possédait. C'est ce qu'on sait par un mémoire au procès pour les droits féodaux en 1747, où le fait est relaté.

L'archevêque d'Embrun, le prieur-curé, et l'abbé de Boscodon percevaient les dimes par égales parts. Le prieur-curé touchait de plus un septième des dimes de St-Etienne et la moitié de celles du Laus. Nous ne connaissons, avant le XVI^e siècle, qu'un seul curé d'Avançon, M^{re} Astier, en 1376, témoin dans la transaction de cette date.

Divers ordres religieux possédaient des fonds dans la paroisse d'Avançon. L'hôpital de St-Martin de Gap y avait des terres, en suite d'une donation qui lui fut faite en 1080 par Reymbaud, Brunet et Lagier¹. Dès 1120, l'ordre de St-Jean de Jérusalem y possédait aussi des biens, entr'autres, la chapelle de St-Pierre qui fait maintenant partie de la paroisse de Théus². Ces biens dépendaient directement du St-Sépulcre de Jérusalem. Ainsi une bulle d'Honorius III, en 1128, lui en confirme la possession³. En 1389, le 13 avril, Etienne Arnaud, procureur de Maximin de Venterol, commandeur de St-Jean à Gap, passe hommage pour les biens de l'ordre à Val-

¹ *Bulletin d'hist. ecclésiast.*, t. 11, p. 15.

² Cette chapelle existe encore, vers le sommet de la montagne, dans un état fort chétif. Elle est connue sous le vocable de St-Jean. Est-ce par ce qu'elle aurait changé de nom, ou bien parce qu'elle est une ancienne appartenante de l'ordre de St-Jean ? C'est ce que nous ne saurions dire.

³ De Rozière : *Cartulaire du St-Sépulcre de Jérusalem*, p. 18.

serres, aux Orres, à Sigoyer, et depuis la Vence jusqu'au Mont-Genèvre (B. du Rhône : Malte-Gap, n° 424). L'ordre de St-Jean percevait encore, en 1560, des revenus à Avançon, suivant l'hommage que le commandeur en prête le 19 juillet de la même année. Il y prélevait aussi quelques dimes en 1581. Enfin, une bulle d'Eugène III confirme encore en 1640, au St-Sépulcre les possessions d'Avançon, et la communauté en passe, en 1643, des reconnaissances au commandeur¹.

Ajoutons que les chanoines de Gap possédaient aussi dans la paroisse, en 1396, un pré mentionné dans le dénombrement de cette date et appelé encore aujourd'hui le *Pré du Chanoine*.

Un hôpital, sous le vocable de St-Grégoire de Nice, existait au Pont d'Avançon, sur l'ancienne route, près de la Vence. Il est qualifié, dans le dénombrement de 1396, d'*Hospitalis S. Antonii de Englaris*. Un acte de l'évêque de Gap du 23 décembre 1231, aux archives des Bouches-du-Rhône, dit qu'il appartenait de temps immémorial à l'ordre de St-Antoine de Viennois. En 1243, une donation lui est faite par Arnoul des Meyns d'un pré situé à St-Etienne avec juridiction et droits en dépendant ; ce pré est ensuite échangé, en 1320, contre une propriété d'une valeur d'environ 100 livres à choisir dans les terres du seigneur de Valserrès. En 1303, on trouve un arrentement passé par le commandeur de Gap à Guillaume Clément de trois vignes situées dans la vallée d'Avançon (Inv. de St-Ant. 1336). En 1310, Pierre de Piégut fait donation de lui-même et de tous ses biens à Bernard de la Balme, commandeur de l'ordre à Gap (Ibid). En 1311, Lambert le Chaste, commandeur de Gap, prête hommage à Aloysia des Elris, tutrice de Bertrand des Elris, son fils, au nom de l'hôpital d'Avançon (Ibid.). En 1355, un échange de quelques terres à Avançon est fait entre Bernard de la Balme, commandeur de l'ordre, et Giraud de Valserrès (Ibid.). En 1380, Lantelme de

¹ M. J. Rouman : *Tableau hist. des Htes-Alpes*.

St-Marcel vend à la maison de St-Antoine une terre située à Chausse-Noire, au prix de 10 livres Viennoises. Enfin, en 1424, les religieux de St-Jean cèdent à l'hôpital de de St-Grégoire diverses propriétés à Avançon (Ibid.)¹

Nous ajouterons qu'on trouve pour recteur de cet hôpital, en 1396, frère Jacques Mallet, d'Avançon.

III. Avançon depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'à nos jours

1. Au début de cette période, la baronnie appartient encore à la famille de St-Marcel ; mais elle va bientôt en sortir pour passer en d'autres mains. Anne de St-Marcel, dernier rejeton de cette illustre maison, porta la terre à Balthazard de Simiane de Gordes, baron de Caseneuve, par son mariage avec ce seigneur en 1582². Guillaume de Simiane de Gordes, leur fils, la vendit, le 16 septembre 1614, à Florens de Renard, seigneur de St-Julien, au prix de 78.000 livres. Mais Louis de Simiane, fils de Guillaume, dit l'abbé de Gordes, obtint en 1657, en vertu de la substitution de la dot d'Anne de St-Marcel sur le fief, un arrêt du Parlement de Paris condamnant François de Renard, fils de Florens, à vider les lieux, moyennant une indemnité de 2.768 livres. L'abbé de Gordes vendit ensuite la baronnie, le 8 octobre de la même année, à Jacques Amat, baron du Poët, gouverneur de Château-Dauphin et fermier général, au prix de 90.000 livres. En 1669, Claude-Noël Amat, fils de Jacques, la revendit 61.000 livres au marquis Horace de Castelanne,

¹ M. J. Roman, *Tableau hist. des Hautes-Alpes*.

² Anne de St-Marcel, à la mort de son père Laurent, eut pour tuteur Esprit Girard, juge du Champsaur. Ce dernier, avant d'affirmer, en 1589, en présence de l'archevêque d'Embrun, la baronnie pour 1 ans aux frères, Lyons, de Barcelonnette, *Arch. de M. Valentin à Valserres*.

baron de Norante, Chaudol et Aurans. Celui-ci eut pour fils Jean-François qui vivait en 1692. Jean-Baptiste, fils de ce dernier, capitaine des galères du Roi, vendit le 14 août 1727 la seigneurie à Claude Souchon Despréaux, président au bureau des finances d'Aix, moyennant 63.000 livres, plus 3.000 livres de pots de vin, en se réservant le droit de péage au sujet duquel il y avait contestation de la part des habitants. Claude Souchon mourut en 1732. Il eut pour successeur Pierre, son fils, qui décéda en 1758. Pierre-Marie, fils de ce dernier, lui succéda et mourut en 1818. Il avait laissé pour unique héritière sa fille, Marie-Pierrette-Françoise-Polyxène-Elisabeth¹. Cette dernière avait épousé, le 29 janvier 1784, le vicomte Jules-Jacques-Eléonor de Béthisy, lieutenant général des armées du Roi. Celui-ci mourut sans enfants, à Paris, en 1816. Les biens de la baronnie furent alors vendus en parties brisées à divers propriétaires dont les descendants les possèdent encore².

Nous devons donner ici quelques détails sur les familles qui précèdent.

La première est celle de Simiane de Gordes, originaire de Provence. Elle a donné quatre évêques au diocèse d'Apt : Alphant en 1060, Lauzer en 1115, François en 1570, Jean Baptiste en 1578. Nous trouvons, de plus : Guiran, choisi pour arbitre, en 1278, entre Charles II, comte de Provence, et la ville de Marseille ; Guiran, son fils, qui suivit le même prince en 1298, quand il alla conquérir le royaume de Naples ; Bertrand, qui se croisa sous le pape Clément VI contre les Maures d'Espagne ; enfin une foule de militaires, de magistrats et d'ecclésiastiques distingués. Pour nous restreindre à la branche d'Avançon, nous citerons Bertrand Reymbaud, baron de Caseneuve et de Gordes, conseiller du Roi et chevalier de

¹ Il avait eu cependant un fils, Louis-Marie, mais mort en bas âge.

² *Inventaires des titres de la baronnie. — Hommages, dénominations à la cour des comptes. — Archives d'Avançon et de St-Etienne. Archives de M. Valentin à Valserrès.*

son ordre, lieu tenant-général au gouvernement du Dauphiné, et dont le président de Thou a fait l'éloge en ces mots : *Vir antiqui moris et disciplinæ*. Il eut deux fils : Gaspard, qui combattit à Lépante, et fut ensuite tué les armes à la main pendant les guerres de religion ; Balthazard, capitaine de 50 hommes des ordonnances du Roi et qui mourut la même année pour la cause catholique. Ce fut ce dernier qui était devenu baron d'Avançon par son mariage avec Anne de St-Marcel ; Guillaume, son fils, fut conseiller du Roi, premier capitaine de la Garde Ecossaise et gouverneur du Pont-St-Esprit. Louis, fils de ce dernier, dit l'abbé de Gordes, qui mourut évêque de Langres en 1695. Leurs armoiries étaient : *D'or semé de fleurs de lis et de tours alternées d'azur*¹.

La famille de Renard était originaire du Diois et se divisait en trois branches : de Die, de Serres en Trièves et d'Avançon. Florens, baron d'Avançon et de Châteauneuf de Meyzenc, de plus, seigneur de St-Jullien et d'Aspres-les-Corps, chevalier, conseiller du Roi et premier président à la cour des comptes du Dauphiné. Il avait pour armes : *D'azur au renard rampant d'or*².

La famille Amat venait de Provence. Jacques était baron d'Avançon et du Poët, seigneur d'Upaix, Rabou, Chaudun, Montalquier et Châteaurenard. Né, vers 1590, de Claude Amat et de Claudine de Grimaud, capitaine en 1630, syndic des communautés villageoises en 1697, conseiller et maître d'hôtel du Roi en 1646, conseiller d'Etat en 1647, fermier général, gouverneur de Château-Dauphin, il mourut à Paris en 1660. Claude Noël, son fils, fut conseiller au Parlement de Metz. Leurs armoiries étaient : *De gueules au bras cuirassé issant de la gauche de l'écu et tenant une épée haute d'argent à la garde et poignée d'or*³.

La famille de Castelanne était également de Provence.

¹ Guy Allard : *Nobiliaire du Dauphiné*.

² Guy-Allard : *Nobiliaire du Dauphiné*.

³ J. Roman : *Tableau hist. des Htes-Alpes*.

Parmi ses membres nous trouvons : Bernard, évêque de Fréjus en 1189, et Pierre Joseph, évêque de la même ville en 1729 ; Jacques, évêque d'Uzès, François, archevêque d'Arles ; Boniface, chevalier de Malte ; Philibert, sénéchal de Provence ; Louis Adémar, sénéchal de Valentinois ; Marc Antoine, maréchal de camp d'Henri IV ; Jacques Suzanne Boniface, chanoine d'Aix en 1728 ; dans notre siècle, le maréchal de Castellan, gouverneur de Lyon. — Leurs armoiries étaient : *De gueules au château de trois tours d'or*¹.

La famille Souchon Despréaux figurait parmi la noblesse de Chorges. — Jacques qu'on trouve en 1500, épousa Annette de Bosse de laquelle il eut deux fils : Hugues qui suit, et Jean, tige de plusieurs branches dont la dernière finit en la personne d'Ysabeau mariée à Jacques Amat en 1630². — Hugues testa en 1573, en faveur de son fils, Claude. — Hugues, fils de ce dernier, épousa en 1602 N. Prel, de St-Bonnet. — Claude, son fils, fut marié, vers 1630, avec Anne Long. — Claude, son fils, épousa le 23 juin 1658, Thérèse de Riquetty, fille de Jean, conseiller du Roi, fut receveur des tailles en l'élection des montagnes du Dauphiné, acquit au prix de 2.953 livres de François de Poncet la terre des Préaux, et mourut en 1684³. — Claude, fils de ce dernier, né en 1660, se maria, en 1689, avec Marguerite Lucrèce d'Estienne du Bousquet, fille d'Honoré, conseiller au Parlement de Provence ; il acheta, en 1693, au prix de 72.000 livres la charge de premier président du bureau des finances d'Aix, fut nommé, en 1719, président de la réformation des bois en Provence, acquit la terre d'A-

¹ Guy-Allard : *Nobiliaire de Dauphiné*.

² De leur mariage ils eurent trois filles : Marie, mariée à François Auguste de Vallavoire, lieutenant général des armées du Roi ; Marguerite, mariée à Jean de Forbin, marquis de Solliers ; Angélique, mariée à André Chouart, marquis de Buzenval, lieutenant général des armées du Roi.

³ Il eut entre autres enfants : Alexandre, capitaine de dragons au régiment de Reims ; Marianne, femme de Libéral de la Boullie, secrétaire du Roi ; Lucrèce, mariée à Jacques d'Augerie, lieutenant du Roi à Montdauphin.

vançon en 1727, mourut en 1732; il fut inhumé dans l'église du Laus où la famille possédait un tombeau¹. — Pierre, son fils, né en 1690, épousa en 1719 Catherine-Françoise Lemaitre du Plessis-la-Ferrière². fut conseiller aux Parlements de Provence et de Dauphiné, acheta en 1742, moyennant 28.000 livres, de la famille de Poncet, la terre de Laye et mourut en 1758. — Son fils, Pierre-Marie, né en 1730, conseiller au Parlement d'Aix, épousa en 1755 Ursule Gabrielle de Bally, fille de Joseph-François, marquis de Valbonais, seigneur de Montcarra, et président à la Chambre des comptes; unit, en 1757, la seigneurie de Valserrès à la baronnie et mourut en 1818. — Marie-Pierrette-Françoise-Polyxène-Elisabeth, sa fille, fut mariée au vicomte Jules-Jacques-Eléonor de Béthisy, lieutenant général des armées du Roi, mort en 1816³. — Les Souchon Despréaux possédaient des hôtels à Gap, à Aix et à Paris, des domaines à Chorges, à Remollon et à Gap, les terres des Préaux, de Laye, de Valserrès et d'Avançon, ainsi qu'une partie du marquisat de Ferrières. — Leurs armoiries étaient : *De gueules au lion d'or au chef cousu d'azur chargé de trois roses d'argent*⁴.

¹ Anne de la Lauzière, sa fille, fut mariée à Henri Laurent de Montauban, seigneur de Jarjays; Lucrèce son autre fille, supérieure des Ursulines à Aix, fut guérie miraculeusement au château de Jarjays, en suite d'un vœu fait à N.-D.-du-Laïs; Henriette sa troisième fille, fut aussi religieuse Ursuline, à Aix.

² La famille le Maître-la-Ferrière a produit des hommes éminents : 1482-1510, Jean, avocat général au Parlement de Paris; 1551-1588, Gilles, premier président au Parlement de Paris; 1594, Jean, autre premier président au même Parlement, connu par son intégrité, sa sagesse, sa fermeté et les services qu'il rendit pendant les guerres de religion. Le premier avait pour armes : *D'azur à trois semis d'or*; les deux autres, collatéraux : *D'azur à trois semis d'or à un cœur de même portant brisure*.

³ En 1769, le roi et la reine signent au contrat de mariage du marquis d'Azincourt, colonel des grenadiers de France, avec Mlle de Béthisy; en 1818, Henri-Benoît-Jules de Béthisy, frère du baron d'Avançon, est évêque d'Uzès; en 1823, le général comte de Béthisy, son neveu, se distingue dans la guerre d'Espagne.

⁴ Voir sur les Souchon Despréaux. *Nobiliaire de Provence*, Avignon, 1757.

Outre les seigneurs majeurs, divers seigneurs possédaient fonds à Avançon. Nous nous bornerons à en donner une liste à deux dates différentes. Dans le cadastre de 1636, nous trouvons : François de Bonne, seigneur d'Auriac; Isaac de Pontis, seigneur d'Urtis¹; François Philibert, seigneur de Venterol; Mathieu de Rame; César de Chabestan; Étienne de Poligny; N. de St-Germain. Dans celui de 1751, nous avons : Jean Philibert de Venterol; François Cressy; M^{me} de Martin de Champoléon; M^{me} de Roux de Bellafaire; M. du Sault; M. du Serre du Rivail.

Nous avons fait connaître quels étaient les droits féodaux en 1396, d'après le dénombrement d'Humbert de St-Marcel. Voici comment nous les trouvons établis en 1540, dans celui de Georges, son arrière petit-fils. Les habitants devaient : 32 charges de froment pour censes tant réelles que personnelles; 4 charges pour tâches; 5 charges d'avoine; 17 sétiers de vin; 17 florins d'argent; 136 corvées de bœufs ou, à défaut, des personnes; 7 pieds de pourceaux; 25 charges de froment pour le moulin; 16 charges pour le four; 25 charges de bois; plus, les lods au 18^{me} denier pouvant valoir 3 ou 4 florins; plus la leyde sur les marchandises, le pulvéragage et pâturage des troupeaux de Provence, le tout évalué à 6 ou 7 florins; enfin 40 corvées d'hommes pour fouir la terre. Ces droits étaient acquittés par 76 hommes de la mouvance du seigneur majeur.

Ces droits multiples étaient peut-être encore plus gênants que lourds. Aussi ne cessèrent-ils de soulever des contestations, surtout en ce qui concernait le four et le moulin, et dans le détail desquelles nous éviterons d'en-

¹ Isaac de Pontis était le frère de Louis de Pontis, maréchal de camp, qui passa 56 ans dans les armées ou à la Cour et mourut à Port-Royal, âgé de 92 ans, laissant des mémoires fort curieux. Il fut le père de François, seigneur de Pontis, Urtis et Curban, gouverneur de Seynes, qui épousa, en 1652, Françoise de La Tour, sœur de Philis de la Charce; cette dame avait fait couper les cables des bacs sur le Durance, pour arrêter l'invasion Piémontaise.

trer¹. En 1742, le baron Souchon Despréaux entreprit encore d'aggraver la situation en prétendant à la directe universelle foncière sur tout le mandement et engagea dans ce but un procès devant le Parlement. Deux mémoires imprimés furent produits par le seigneur, et deux autres par la communauté. Mais, par arrêt du 7 avril 1753, la souveraine Cour, tout en reconnaissant au seigneur la directe universelle juridictionnelle, le débouta de sa prétention à la directe universelle foncière. Le seigneur, ayant demandé la rescision de l'arrêt, deux mémoires imprimés furent encore présentés de part et d'autre. Nous ignorons quelle fut l'issue du procès ; mais ce que nous savons, c'est que les frais de la première instance s'élevèrent pour la communauté à 2.012 livres².

De ces débats nous recueillons que s'il y avait à Avançon des fonds inscrits dans les terriers du seigneur comme sujets à la taillabilité, aux lods et à la prélation, les autres n'y figuraient point et étaient restés dans leur état allodial, c'est-à-dire francs et libres de toutes servitudes, autres que les *cens, services et droits accoutumés* ; que, si les habitants ne pouvaient aliéner, ni hypothéquer les premiers sans la volonté du seigneur, ils pouvaient vendre, échanger, donner et léguer les autres en toute liberté et sans être astreints à aucun droit de lods, de prélation et d'investiture. Ce fait ne semble-t-il pas indiquer, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il y eut à Avançon des hommes de condition servile auxquels les seigneurs donnèrent à cultiver des fonds sous ces dures conditions, et d'autres qui restèrent libres de leurs biens en entrant dans l'association féodale ?

D'après les mémoires de ce procès, la baronnie produi-

¹ En 1705, les habitants furent autorisés, par décret du Parlement, à établir un poids à grain dans le moulin du seigneur. Ce dernier ne devait prendre que le 50^e pour droit de mouture. L'année suivante, un autre décret prononça la banalité du moulin en faveur du seigneur.

² *Archives d'Avançon : Mémoires imprimés et autres documents.*

sait, dans le XVIII^e siècle, un revenu total de 4.000 livres. Le château était cantonné de tours et protégé par un rempart construit au lieu appelé le *Barri*. Une chapelle faisait partie de l'édifice. La terrasse occupait l'emplacement où se trouve le cimetière actuel. Ce château avait cessé, vers la fin du XVIII^e siècle, de servir de résidence aux barons qui l'avaient abandonné pour aller habiter celui de Valserres, et n'était plus qu'une simple ferme. Il fut totalement détruit pendant la Révolution par les habitants qui prirent ses pierres pour en bâtir leurs maisons.

Le seigneur possédait encore deux granges, près du village et, à l'intérieur, une maison aujourd'hui propriété de la famille Gertoux. Il avait aussi un château à St-Etienne affermé, en 1767, au prix de 37 florins. Parmi les propriétés, l'une portait le nom de *St-Valentin*, sans que nous ayons pu savoir d'où lui venait cette appellation de saint; une autre celui de *condamine*, du latin *condominium*, co-propriété; une troisième enfin celui d'*Auches*, d'*Oscha* (bas latin), terre fertile. Le baron possédait aussi un domaine au hameau des Guérins et un autre au lac de Remollon; ce dernier avait été acheté, en 1531, par Georges de St-Marcel ¹.

C'est ici le lieu de dire un mot des titres et papiers de la baronnie. Ils se trouvaient entre les mains de François de Renard, quand il fut condamné en 1657 à vider les lieux. En 1665, un arrêt du Parlement de Paris en ordonna la remise à l'abbé de Gordes. Que fut-il fait? On l'ignore. Toujours est-il qu'en 1691, un arrêt de la cour des aides de Paris condamna Claude-Noël Amat à les livrer au marquis de Castelanne, sous peine de dommages-intérêts de 4.000 livres. En 1728, une transaction intervint à ce sujet entre les familles Amat et de Castelanne. Mais, d'après un mémoire de Souchon Despréaux, en 1758, ils n'avaient point encore été remis à cette date, et ne l'ont jamais été probablement. Toutefois il existe de ces documents quatre

¹ Archives d'Avançon. — Inventaires des titres de la baronnie.

inventaires : le premier, en date du 18 décembre 1614, fait à la requête de Florens de Renard, par Ruinard, notaire, et comprenant 174 articles ; le second, sans date, dressé par ordre de Catherine Dubois, dame de Valserres ; le troisième, de 1718, par Mussy, juge de Grenoble, à la requête des créanciers de M^{me} Dubois ; le quatrième, de 1727, par Moydieu, doyen de Die et procureur du marquis de Castellan¹. Quant aux papiers des Souchon Despréaux, ils ont été récemment vendus aux archives des Hautes-Alpes au prix de 200 francs.

2. Nous arrivons maintenant à la communauté. Nous avons vu qu'elle était déjà pleinement constituée en 1376 et même bien avant cette date. En tête était le conseil général formé de tous les chefs de famille. Il nommait tous les ans deux consuls et quatre conseillers pour les assister. Contrairement à ce qui avait lieu dans les autres communautés, le conseil général, à Avançon, d'après un arrêt du Parlement de 1685 basé sur la sentence arbitrale de 1390, ne pouvait s'assembler qu'en vertu de l'autorisation du châtelain². Il était convoqué à la requête des consuls par le garde terre et s'occupait de toutes les affaires, notamment des impôts. C'est lui qui en établissait la *péréquation* et en faisait la *recette*. La vie municipale était ainsi très intense et très libre avant 1789.

Avançon dépendait de l'élection de Gap et de la subdélégation d'Embrun. On sait que la subdélégation était le rouage inférieur de l'intendance et que l'élection en était comme le conseil. C'était ces administrations qui établissaient les impôts royaux sur les communautés et qui le recevaient des mains des consuls.

¹ Ces inventaires se trouvent avec d'autres pièces chez M. Valentin, de Valserres, qui a bien voulu nous les communiquer ; nous lui exprimons, ici, toute notre gratitude.

² En vertu de ces mêmes actes, c'était au châtelain que les habitants devaient s'adresser pour obtenir réparation des dommages causés par les troupeaux dans les récoltes. Il pouvait résider ailleurs qu'à Avançon, pourvu que ce fût dans la seigneurie.

La justice, comme nous avons vu, appartenait au seigneur majeur en vertu de la concession de 1306, et s'exerçait par un juge nommé par lui et résidant à Embrun avec appel au vibailli de cette ville. Il en fut ainsi jusqu'en 1789. Comme suite aux juges dont nous avons plus haut donné les noms, nous citerons : 1664, François Grimaud, avocat au Parlement; 1730, Joseph Vallier; 1744, André Colomb; 1753, Joseph Allard.

Nous retrouvons aussi la même charge de notaire; elle existait même encore au commencement de ce siècle. Voici quelques-uns des titulaires de cet emploi qu'ils cumulaient avec celui de greffiers de la communauté : 1635, Gertoux; 1638, Jean Tanc; 1676, Gertoux; 1679, Tanc; 1705, Jacques Girard; 1749, Moynier; 1763, Soubra; 1770, Gertoux; 1804, Augustin Soubra ¹.

L'instruction publique était donnée par un régent d'école dont la classe était ouverte aux garçons et aux filles depuis la Toussaint jusqu'à la Pâques. Ce régent était choisi par les parents eux-mêmes et remplissait ses fonctions sous leur surveillance. Il recevait, en 1629, un traitement de 30 livres, et, en 1770, de 72, avec le logement, la nourriture et une rétribution perçue sur chaque élève. Il s'engageait à apprendre aux enfants à lire, à écrire et à prier Dieu ².

Un péage existait à Avançon. Il est mentionné dans les actes de vente de la baronnie en 1614 et 1727. Les droits auxquels il donnait lieu revenaient au seigneur. En 1758, il était tombé en désuétude, et le baron s'occupait alors de le faire revivre ³.

Un mont de piété ou grenier d'abondance fut fondé dans la communauté en 1752, en suite d'un don de 30 charges de blé fait par le baron Pierre Souchon Despréaux. Cette utile institution subit, en 1842, une nouvelle réglementation et fonctionne encore ⁴.

¹ *Archives d'Avançon.*

² *Archives d'Avançon.*

³ *Archives d'Avançon.*

⁴ *Archives d'Avançon.*

La communauté possédait un cadastre de 1500; un autre de 1638, par Jean Tanc, notaire du lieu; un troisième de 1751, par Chevalier, géomètre des Crottes. Le premier est maintenant perdu, mais les deux autres existent encore; la rédaction du dernier avait coûté 400 livres. Dans les cadastres, les fonds nobles étaient allivrés, d'après le curé Albert¹, 21.000 livres, et les fonds rôturiers 42.000. Mais il est à remarquer que les nobles possédaient aussi des fonds rôturiers, et les rôturiers, des fonds nobles.

Quant aux impôts, les terres nobles étaient inscrites dans la péréquation, suivant le même curé Albert², pour 1 demi feu, un 12^e de feu et 26^e de feu; les terres rôturières, pour 3 feux, un 12^e de feu et 48^e de feu; les terres affranchies, pour un 16^e de feu. Or, le feu se composant de 451 liv. 5 s. 11 den., le total des impôts qui revenaient au fisc était de 1.800 livres environ. Les tailles négociales s'élevaient en moyenne à 150 livres. Si nous ajoutons à ces chiffres 300 livres pour dimes et 400 pour droits féodaux, le total des charges ressortait à 2.650 livres. — En l'an V, les impôts s'élèvent en principal à 3.521 francs, et en additionnel à 528, soit 4.049 francs. — En 1897, les recettes ordinaires sont de 4.785 francs, les centimes additionnels, de 3.932; l'enregistrement et le timbre, de 1.000; soit 9.817. Si nous ajoutons les traitements des curé, instituteur et institutrice servis par l'État on obtient un total des charges de 13.017 francs; plus les impôts indirects.

Dans les cadastres figuraient les bois communs dont le principal était les Fraches. En 1689, les habitants pratiquaient dans ces bois des coupes ruineuses, soit pour vendre les bois ou faire du plâtre, soit pour cultiver le sol. Le baron François de Castellanne s'émut de ces dégâts et consulta M^e Vial, avocat à Grenoble, pour savoir s'il n'avait pas le droit de s'y opposer. Ce juriscôn-

¹ Albert : *Hist. ecclésiast. d'Embrun.*

² Albert : *Hist. ecclésiast. d'Embrun.*

sulte répondit qu'il le pouvait, mais seulement à titre de principal intéressé ¹.

La communauté était fréquemment engagée dans des procès. Voici un fait qui le prouve. Entre les années 1545 et 1648, il n'y eut pas moins, d'après un compte du sieur Grimaud, procureur à la Cour, de 118 procès ou présentations, et il était dû à ce procureur, pour honoraires, à la dernière de ces dates, 1.055 écus, soit 3.165 livres ².

Comme faits historiques relatifs à Avançon, du milieu du XVI^e siècle à la Révolution, nous avons à enregistrer les suivantes. — En 1561, eut lieu un projet d'albergement par les officiers de l'évêque de Gap, à Guillaume de St-Marcel, archevêque d'Embrun, de la chute d'eau des moulins d'Avançon que ledit prélat pourrait conduire où bon lui semblerait ³. — En 1573, les protestants s'emparèrent d'Avançon et ruinèrent le château; en 1587, le colonel de Ramefort attaqua le capitaine Poligny au même lieu, quand Lesdiguières vint au secours de ce dernier, le dégagea et tua 30 hommes aux catholiques ⁴. — En 1595, les consuls du lieu, s'étant rendus à Montorcier pour s'entendre sur une dette que cette communauté avait envers celle d'Avançon, firent présent d'une paire de poulets à M. de Champoléon, leur coseigneur.

En 1618, le baron Florens de Renard écrivit aux consuls : « Je crois que la prise d'Orpierre vous obligera à penser à vous autres et à faire très bonne garde au château, à quoi je vous exhorte ». — En 1631, Avançon, ayant logé trois compagnies du régiment du comte de Sault, reçoit une indemnité de 6.550 livres. — En 1640, un emprunt forcé de 85.200 livres fut fait dans l'élection des montagnes du Dauphiné pour l'expédition d'Italie; Avançon y contribua pour 700 livres. — En 1640, il était dû 8 charges de blé à l'abbaye de Boscodon qui fit saisir 4

¹ *Archives d'Avançon.*

² *Archives d'Avançon.*

³ *Inventaire des archives des Hautes-Alpes.*

⁴ J. Roman : *Tableau histor. des Hautes-Alpes.*

mulets vendus ensuite à Remollon. — En 1646, don de deux chapons au baron qui résidait alors à Valserrès. — En 1649, le sieur Amat, directeur général des Gabelles, ayant été victime, à Briançon, d'une agression de la part d'hommes masqués et étant mort des blessures qu'il avait reçues, des rassemblements séditieux se produisirent dans les baillages de Briançon, d'Embrun et du Champsaur, dans le but de favoriser la contrebande des sels. Des poursuites furent faites, et 58 communautés, soupçonnées d'avoir pris part aux troubles, furent condamnées à une amende de 136.235 livres. Avançon en fut, de sa part, pour 2.100 livres. — En 1660, réjouissances publiques à l'occasion de la paix des Pyrénées; on dépensa 2 livres et demie de poudre, une charge de vin et 43 livres de pain. — En 1663, est passé un acte de prise de possession par Henri Flotte Jarjayes d'une mine d'or située au Sarret, dans le quartier de Terre-Gaste; c'était probablement une de celles dont l'exploitation avait été concédée, en 1515, à Bonin Diano, et, en 1526, à Durand Allard. — En 1663 et 1684, tempêtes et grêles désastreuses; et, en 1683, grande mortalité de vignes et de blés. — En 1682, la communauté devait une pension annuelle de 18 livr. 6 s. au monastère de Ste-Marie, d'Embrun, pour un capital de 360 livres à elle prêté par le dit monastère. — La même année, eut lieu un incendie partiel du village. — En 1692, Avançon est pris et incendié par les troupes du duc de Savoie. — La même année, M. de Castellan, voulant molester les hommes de sa terre avec lesquels il était en désaccord, fait venir à Avançon quelques compagnies de soldats qui se permettent à l'égard des habitants des vexations regrettables.

En 1711, grêle pendant deux jours de suite. — En 1729, distribution forcée aux habitants d'un certain nombre d'arbres de la pépinière d'Embrun, à raison de 5 sols l'un. — En 1730, cession par le conseil général des terrains communs de Pra-Conille pour être plantés en vigne, à raison de 4 livres l'éminée, et dont le produit devait être versé au prieur-curé pour l'acquit d'un dû à N.-D. de

Pitié. — En 1732 et 1746, épizooties qui font périr une grande partie du bétail. — En 1756, battue aux sangliers et aux loups qui exercent constamment de grands ravages, — En 1770, terrible épidémie aux cours de laquelle la communauté paie 300 livres au médecin Ardent, de Gap, pour honoraires de ses soins aux malades. — En 1783, tentative infructueuse de construction d'une fontaine. — En 1785, le conseil général demande à l'intendant la permission d'exploiter la carrière d'ardoise, située au Serre-du-Vautour. — En 1787, dégrèvements de 500 livres accordées par les États de Romans¹.

Pour la période révolutionnaire, nous avons d'abord à citer une révolte, en 1789, de la population contre le seigneur, en vue d'obtenir l'abolition des droits féodaux. Les chefs du mouvement commencèrent par répandre des propos séditieux et menacer les habitants, soit d'Avançon, soit des communautés voisines, d'incendier leurs maisons, s'ils refusaient de les soutenir dans leurs revendications. Sur ces entrefaites, les fermiers du seigneur avaient déposé chez un notable vingt charges de blé, produit de la cueillette des droits féodaux. Les séditieux fixèrent un jour pour enlever ce blé. Le 16 avril, ils sonnèrent le tocsin et ameutèrent la population ; le 18, ils envoyèrent à Gap un émissaire pour acheter de la poudre et huit livres de balles ; le soir du même jour, ils se portèrent au château et signifièrent au fermier d'avoir à se retirer dans trois jours sous peine de mort. Le 19, dimanche, ils apposèrent sur la porte de l'église un placard, où ils invitaient tous les habitants à venir se partager le blé, le lendemain ; à se rendre ensuite au château de Valserrès pour enlever les titres seigneuriaux et tuer le seigneur, s'il ne renonçait aux droits féodaux, avec menaces contre ceux qui refuseraient d'agir, d'incendier leurs demeures.

Le lendemain, 20, le blé fut enlevé. Enhardis par cet

¹ Archives d'Avançon. — Registre paroissial d'Avançon. — Archives de M. Vaentin à Valserrès. — Mémoires au procès pour les droits féodaux.

acte, les mutins marchèrent sur Valsерres, armés de fusils, de pistolets et de couteaux ; ils forcèrent par leurs menaces les habitants de St-Étienne et de Valsерres à se joindre à eux. Une troupe de 120 hommes environ fondit sur le château. Le principal domestique se présenta. Ils lui dirent d'avoir à leur faire parler à son maître et à leur indiquer ses archives. Celui-ci répondit que le baron était à Gap et qu'il y avait transporté tous ses titres, et il leur ouvrit les portes du château. Les chefs de la bande fouillèrent les appartements, les tours et les greniers sans rien prendre, mais avec force menaces d'abattre la tête du seigneur, s'il ne consentait à les affranchir de toute espèce de droits.

Leurs recherches ayant été vaines, ils exigèrent du domestique une déclaration écrite où il s'obligerait à leur obtenir cet affranchissement dans le délai de huit jours, faute de quoi ils reviendraient le dimanche, 24, pour tuer le seigneur. Les gens du château virent dans ce délai le moyen d'échapper à leurs menaces ; ils firent apporter du vin que les insurgés burent dans la cour ; après quoi ces derniers se retirèrent.

Mais le dimanche, 26, Durand de Cuny, lieutenant de la maréchaussée de Gap, ayant demandé des troupes au comte de Durfort, commandant en chef de la province, était à Valsерres avec quatre brigades de la maréchaussée. Les révoltés ne parurent pas, mais continuèrent dans Avançon leurs violences, en expulsant brutalement les fermiers du seigneur, en dégradant les toitures de ses maisons et menaçant de faire brouter ses blés en herbe par leurs bestiaux.

Le surlendemain, 28, Durand de Cuny se transportait à Avançon avec ses quatre brigades et 50 chasseurs commandés par M. de Casanova. Comme il approchait, les révoltés se jetèrent dans les bois avec leurs armes. Durand de Cuny, n'ayant trouvé que treize vieillards ou invalides, se contenta, par leur moyen, d'intimider les coupables en les menaçant de brûler leurs maisons, s'ils

persistaient dans leur rebellion. Ce fut suffisant pour les faire rentrer dans l'ordre⁴.

Mais la tradition ajoute qu'ils démolirent plus tard le château, quand M. de Bethisy eut émigré à Londres et M^{me} de Bethisy, en Italie.

Pour la même période, nous avons encore les quelques détails suivants. — Le 30 août 1789, a lieu l'installation d'une garde nationale, en vertu d'une ordonnance du président de la Chambre, avec Matheron, fils, pour lieutenant ; Jacques Gérard et Jean Garnier, consuls, pour sous-lieutenants. — En 1790, la nouvelle municipalité est organisée, ayant Gertoux pour maire, Robert pour procureur et quatre officiers municipaux. — La même année, on fait un emprunt patriotique auquel le sieur Garnier, curé assermenté, contribue pour 50 francs, son revenu étant de 500. — En 1792, les députés de la commune assistent à la fête de la fédération d'Embrun, et reçoivent une indemnité de 60 livres ; la même année, Laurent Jacob, vallet de ville, touche 32 livres pour achat d'un bonnet phrygien à l'arbre de la liberté et teinture du dit arbre ; de plus, la municipalité dénonce le P. Allard, missionnaire du Laus et confesseur de la foi, au district d'Embrun. — En 1794, réquisition, par ordre du comité de salut public, de tous les chanvres d'Avançon. — Les an V et VIII, réquisitions militaires de froment, avoine et fourrage.

De la révolution à nos jours, nous trouvons ce qui suit : Vers 1825, furent introduits à Avançon les véhicules à roue et les charrues. — A la même époque, on construisit la route de grande communication n° 11, et un peu plus tard les chemins de la Rollière et de la Croix. — En 1827, terrible incendie, excité par un vent violent, qui détruit le village, moins l'église. — En 1828, des contestations s'étant élevées entre Avançon et Montgardin au sujet des limita-

⁴ Une relation de ce fait existe à la bibliothèque de Grenoble (Mss. O, 856). Elle a été publiée dans la *Petite Revue Dauphinoise* (mars 1890), par M. Masimbert, avocat à Grenoble, l'un des fondateurs de cette feuille.

tions des deux territoires faites en 1343, on planta, en vertu d'une transaction de 1832, des limites au Béal-Trébou. — En 1855, construction de la fontaine qui flue sur la place ¹.

3. Il nous reste à parler de la paroisse. Nous la retrouvons avec la même organisation que nous avons fait connaître au chapitre précédent.

L'église avait été reconstruite sur l'emplacement d'une plus ancienne en 1563. Cette date se lit sur les deux portails qui en ont été conservés et reportés à l'église actuelle. Le grand est de forme à peu près carrée; le linteau porte divers emblèmes d'une sculpture assez grossière. Le petit est plus artistique; le linteau est en accolade simple chargé d'un écusson portant entre les lettres C. H. des entrelacs surmontés d'une fleur de lis; au-dessous est l'inscription en caractères gothiques : *Par huic domui*.

Cette ancienne église fut visitée, en 1610, par Chaffrey Estachon, commissaire-général du Roi pour l'édification des églises en Dauphiné. Ce commissaire constate par procès-verbal en présence du châtelain Jean-Antoine de La Salle, et du consul André Caire, que l'édifice, hors la voûte du presbytère (chœur) et la toiture, est complètement ruiné et qu'il y a nécessité de le rebâtir.

C'est ce qui fut fait en 1615. Le prix-fait de la nouvelle construction fut passé à Antoine-Jean Martin, de Gap, moyennant 1.950 livres et le transport des matériaux. L'argent fut avancé par le baron Florens de Renard; sur cette avance, 1.200 livres étaient encore dues par la communauté en 1649. D'après ce prix-fait, l'édifice devait avoir 8 cannes de longueur, 4 de largeur et autant de hauteur; les pierres de taille et les deux portails de l'ancienne église devaient être remplacés dans la nouvelle. En 1675, on fit encore le pavé en pierres apportées du torrent des Romayons et sur le même modèle que celui du sanctuaire du Laus. Cet édifice avait, de plus, deux chapelles latérales conservées de l'édifice de 1563. — En

¹ Archives et Registre paroissial d'Avançon.

1689, une partie de celle du midi fut transformée en sacristie.

Cette église demeura dans cet état jusqu'en 1750. A cette date, on y fit des réparations pour 1.194 livres ; dans ces réparations étaient comprises la réfection des voûtes de la nef et celle de la toiture. Enfin, dans la dernière partie de ce siècle, après la translation du cimetière à la terrasse du château, on agrandit l'édifice en ajoutant une travée du côté de la façade. Après toutes ces restaurations, l'église d'Avançon mesure 24 mètres de longueur sur 8 de largeur avec deux chapelles latérales ; la nef a trois travées et les arcs des voûtes sont légèrement surbaissés ; l'abside est composée d'une travée rectangulaire et d'une travée octogone surmontée d'un dôme de même forme. Il est à remarquer que les voûtes de cette abside dépassent en hauteur celles de la nef. — Ajoutons qu'en refaisant dans ces derniers temps le pavé, on a trouvé une bulle en plomb d'Othon de Grasse, qui fut évêque de Gap de 1251 à 1282.

En 1609, d'après un compte du consul Garnier, fut fondue, à Lyon, une cloche au prix de 35 écus 29 sols. Cette cloche n'existe plus. En 1699, on acquit la grande cloche actuelle ; elle porte cette inscription : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ; Martine P., G. Granier, A. Granier, P.-E.-A. Salle, G. Gertour ; 1699*. En 1728 on fit fondre la petite avec cette inscription : *Deficiant inimici hominis sicut fumus a facie venti ; L.-A. Honoré, curé ; E. Allard, parrain ; Magdeleine Honoré, marraine ; 1728*. Ces deux cloches n'avaient eu d'abord pour abri qu'un modeste campanille. Elles sont aujourd'hui placées dans un clocher élevé, récemment construit.

Quant à la cure, elle est encore, après de nombreuses réparations, un reste d'une maison achetée en 1687 par la communauté pour le logement du prieur-curé. Elle avait été acquise en même temps que la maison commune au prix de 600 livres les deux.

Nous avons vu au chapitre précédent qu'il y avait dans

la paroisse, en 1516, les trois chapelles ou fondations de Ste-Marie, de St-Gervais et de St-Antoine. Ces fondations furent conférées, en 1622, à Jean Massal, prêtre de Lodève et prieur de Jarjayes. La même année, au cours d'un long procès entre le prieur et la communauté au sujet des dîmes, elles furent unies à la cure.

Outre ces chapelles, il existait encore celle de Notre-Dame de Pitié. Elle était fort ancienne et paraît avoir succédé à l'église primitive d'Avançon, car elle était entourée, comme nous avons dit, de l'ancien cimetière paroissial. En 1655, elle devint la chapelle de la confrérie des pénitents blancs instituée sous son vocable. En 1724, elle tombait en ruine et on la reconstruisit; plusieurs dons en argent furent faits à cette intention. Réparée pendant les années 1732, 63 et 74, elle a été de nos jours entièrement remise à neuf. Cette chapelle possède une petite cloche fondue en 1774 par Gauthier, de Fort-Ville, près de Briançon, et portant cette inscription. *Sancta Maria, Mater pietatis, intercede pro nobis; D. Joubert, parochus; parrain, J. Girard; marraine, Louise Mathe-ron; 1774.* Cet édicule est l'objet d'une grande dévotion de la part des fidèles¹.

L'hôpital de St-Grégoire du pont d'Avançon a existé jusqu'en 1789. Il cessa d'appartenir aux Antonins, après la suppression de cet ordre en 1778, pour passer aux mains des religieux de St-Jean de Jérusalem. En 1780, nous trouvons un reçu délivré au baron Pierre-Marie Souchon-Despréaux, de 300 livres, pour annuité de pension que le baron faisait à la commanderie².

Nous avons vu qu'il existait, en 1555 et 1618, une confrérie du St-Esprit dont les consuls étaient les rec-teurs. Elle fut remplacée, en 1655, par une autre de pénitents blancs sous le vocable de Notre-Dame de Pitié. Cette dernière, remise en vigueur dans notre siècle, par Mgr Dépéry qui lui donna un nouveau règlement, continue d'exister. En 1740, nous trouvons établie une troisième

¹ Archives et registre paroissial d'Avançon.

² Archives de M. Valentin, à Valsérres.

confrérie, celle du St-Rosaire. Aux trois, plusieurs autres ont été ajoutées depuis.

La paroisse d'Avançon faisait annuellement un pèlerinage à l'église de St-Grégoire de Tallard. C'est ce que nous savons par un compte de l'exacteur des tailles qui paie au consul Garnier 8 sols pour dépens du diner du sieur curé et de son clerc, et 36 sols pour un pourboire de la procession à Valserres. La paroisse va également en procession au Laus tous les ans, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, depuis un temps immémorial ; ainsi qu'à Notre-Dame de Pitié, le jour de la fête et celui de l'Assomption.

En 1740, fut établi un titre de vicaire perpétuel sous le vocable de St-Dominique, moyennant 60 livres données par Dominique Guérin, 60 par le prieur-curé Jean-Ange Honoré, et 60 par la communauté ; plus, un logement fourni par cette dernière et une charge de bois donnée par chaque habitant. En 1748, le même Dominique Guérin fit don à cette institution d'un capital de 3.000 livres, la presque totalité de son avoir. Ce capital fut ensuite prêté aux D^{lles} de Pragentil, moyennant une pension annuelle de 120 livres ; mais, cette pension n'ayant pas été acquittée régulièrement, un procès en résulta dont les frais absorbèrent le capital susdit. Nous ne trouvons que trois titulaires de cette vicairie MM^{res} Jouvent, Garnier et Vieux¹.

Comme nous avons dit, la paroisse avait trois décimateurs : l'archevêque, l'abbé de Boscodon et le prieur-curé. Les dîmes étaient perçues au trentain. Elles donnaient un revenu moyen de 28 charges de blé, dont 8 revenant à chaque ayant-droit. Le prieur-curé percevait de plus la moitié des dîmes du Laus et un septième de celles de St-Etienne. Un long procès au sujet des dîmes eut lieu, de 1655 à 1689, entre le prieur et les consuls dans les détails duquel nous éviterons d'entrer².

Le prieur-curé jouissait, en outre, du produit d'un petit domaine consistant en champs, prés et vignes, mais dont

¹ Archives et registre paroissial d'Avançon.

² Archives et registre paroissial d'Avançon.

nous ne connaissons exactement ni la contenance ni le revenu. Une vigne de ce domaine fut vendue, en 1790, comme bien du clergé, à la garde nationale d'Avançon¹.

Mais il paraît que ce domaine qui avait dû être celui de l'ancien prieuré, était autrefois plus important. C'est ce que nous conjecturons d'après le fait suivant. En 1675, le 31 octobre, le Roi ayant ordonné que tous les biens ecclésiastiques aliénés depuis 1554 paierait à l'Etat le huitième du prix d'aliénation, la communauté solda 450 livres pour les biens aliénés par l'archevêque et 165 pour ceux aliénés par l'abbé de Boscodon, en tout 615 livres².

Le hameau de Terre-Droite, de la communauté d'Avançon, faisait autrefois partie de la paroisse de La Bâtie-Neuve³. En 1623, Salomon Dusserre, évêque de Gap, décimateur dans ce hameau, intenta un procès à la communauté, en demandant que la dime lui fut payée au 12^e pour blé, vin, chanvre et agneaux. La communauté prétendait n'être tenu qu'à la côte trentième pour le blé et le vin, à un agneau pour cent, et à rien pour le chanvre. Nous ne connaissons pas l'issue des procédures.

Nous allons mentionner quelques faits d'ordre paroissial depuis le XVII^e siècle jusqu'à la Révolution. — En 1665, un halluciné troublait la population par de prétendues visions et en prophétisant que les biens de l'église du Laus passeraient à celle d'Avançon. — En 1666, résurrection d'un enfant de Claude Gervais par Notre-Dame du Laus. — En 1670, apparition du patron S. Gervais à Benoit Rencurel dans l'église d'Avançon⁴. — En 1702, l'église est interdite pour refus de réparations urgentes. — En 1714, construction d'un mur d'enceinte autour de l'église. — En 1732, exorcisme du bétail. — En 1782, incendie de l'autel. — En 1792, la petite cloche fut requise par la Nation et portée à la Bâtie-Neuve; elle fut restituée ensuite⁵.

Nous terminerons en donnant une liste des prieurs-

¹ *Archives et registre paroissial d'Avançon.*

² *Archives et registre paroissial d'Avançon.*

³ Ce hameau fait partie au ourd'hui de la paroisse d'Avançon.

⁴ *Manuscrits du Laus.*

⁵ *Registe parroissial d'Avançon.*

curés. Depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'à la Révolution, nous trouvons. — Vers 1550, Jacques Taix ; — 1596 à 1645, Gabriel Melquiond ; — 1645 à 1689, Suffren Didier, natif d'Avançon et connu par un long procès avec les consuls au sujet des dîmes ; — 1689 à 1690, Roc Baile, curé de St-Etienne qui avait permuté avec son prédécesseur ; — 1690 à 1704, Barnéoud, qui fit construire la chaire à prêcher actuelle ; — 1704 à 1711, Rémusat ; — 1712 à 1758, Jean-Ange Honoré, né à Avançon, ancien supérieur des missionnaires du Laus, prit fait et cause pour ses paroissiens dans leur procès avec le baron Souchon Despréaux au sujet des droits féodaux, et établit un vicariat perpétuel dans la paroisse — 1758 à 1778, Joseph Joubert ; — 1789 à 1792, André Garnier, né à Avançon en 1727, ordonné prêtre vers 1750 et nommé vicaire perpétuel d'Avançon, curé de cette paroisse en 1775, prêta un premier serment en 1790, et, un second avec Charles Vieux, son vicaire, en 1792, fut nommé supérieur du séminaire d'Embrun la même année, puis évêque constitutionnel des Hautes-Alpes en 1800, donna sa démission en 1803, rétracta son serment, se réconcilia avec l'Eglise et mourut à Avançon en 1816, en laissant un legs de 300 francs aux pauvres et des fondations de messes ; il fut enterré au-devant de la porte de l'église¹. — 1792 à 1803, Charles Vieux, prêtre assermenté.

Depuis la Révolution jusqu'à nos jours, nous avons : — 1803 à 1814, Jean-Baptiste Saulnier ; — 1816 à 1823, Joseph Ollivier ; — 1823 à 1824, Reynaud ; — 1824 à 1825, Armellin ; — 1826 à 1833, Joubert ; — 1833 à 1836, Pascallon ; — 1836 à 1840, Beynet ; — 1840 à 1846, Garnier ; — 1846 à 1856, Guieu ; — 1856 à 1857, Eymard ; — 1857 à 1863, Berge, devenu plus tard supérieur des missionnaires du Laus et vicaire général de Gap, auteur d'un registre historique d'Avançon, auquel nous avons fait d'utiles emprunts² ; — 1864 à 1891, Lafont ; — 1891, Jacques-Hippolyte Maurel.

¹ Une notice sur cet évêque a été publiée par M. Th. Lemas, en 1890, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes*, III, 233.

² M. l'abbé Maurel, curé d'Avançon, a bien voulu nous communiquer ce manuscrit, ce dont nous le remercions bien vivement.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

*I. Concession de Jean Dauphin à Giraud
de St-Marcel, en 1306*

Anno incarnationis Domini millesimo trecentesimo sexto, die quartâ aprilis, quartæ indictionis, noverint universi et singuli quod illustris D. Joannes Dalphinus, comes Vapincensis, gratiâ suâ merâ et liberâ voluntate, per se et suos hæredes ac successores perpetuos, propter grata immensa debita servicia, voluntaria atque grata, tam in guerris quam aliis gratis et necessariis actibus, tam ipsi D. comiti quam ejus genitori et prædecessoribus ejus per nobilem Giraudum de St-Marcello, dominum de Valserris, et ejus prædecessores, et ipsius Giraudi et ejus prædecessorum meritis existentibus, propter quæ gratam continuationem præstitorum serviciorum et propter novam militiam quam conferre intendit et dixit, augmentum feudi infeodavit et titulo puræ et irrevocabilis collationis feudi transtulit, cessit, concessit et tradidit, seu quasi dicto nobili Giraudo præsentî stipulanti et solemniter recipienti probe et suis hæredibus et successoribus, dominium et segneuriam ac jurisdictionem altum et altas, bassum et bassas, quod et quas habet, vel visus est habere, tenere et producere, seu quasi in dominos et nobiles castri de Avansone, Ebredunensis diœcesis, et alias personnas jurisdictionem habentes ibidem et in castro ipso ac mandamento ejusdem quæcumque sint, quocumque nomine nuncupatæ, sive consistant in hommagiis ligiis, fidelitatibus, recognitionibus, aliis quibuscumque regressibus, mero, mixto et impero, sine incidentibus ex eisdem et quolibet eorundem.

Retento tamen per dictum D. comitem suprâ dicto

Giraudus et ejus hæredibus et successoribus in dictâ feudi augmentatione, dominio et segneuriâ alto et altâ, basso et bassâ, tam in ratione dictæ augmentationis feudi, quod antè pro dicto D. comite tenebat et tenere se confitebatur ibidèm super omnibus et singulis casibus et usagiis, in quibus et dictus Giraudus, et dicti nobiles, et alii dicti castri tenebantur et teneri videbantur dicto D. comiti antè præsentem augmentationem et collationem feudi, videlicèt dicto Giraudus et hæredibus et successoribus ejus, quam quidem gratam, charam collationem et omnia et singula suprâ dicta et contenta in eâ, dictus D. comes bonâ fide et sub obligatione omnium bonorum suorum præsentium et futurorum ac per pactum expressum solemni stipulatione vallatum salvare, defendere, manu tenere, ac etiam de-brigare ab omni homine et personâ, appellatione et evictione quâcumque, suis expensis et sumptibus promisit et convenit solemniter stipulante et accipiente per se, suos hæredes et successores perpetuo; firmatur ac etiam remittit dictus D. comes solemniter per pactum expressum solemni stipulatione vallatum nominibus, quibus suprâ, Giraudus stipulanti et recipiente jus et necessitatem dinumerandi; promittens etiam dictus D. comes per pactum prædictum nominibus quibus suprâ, stipulanti et recipienti, quod, si expensas per dictum Giraudum, vel suos hæredes, sive successores, vel sumptus fieri contingerit, quodcumque pro prædictâ collatione feudi augmentationis, seu parte ipsius qualibet tuendâ et defendendâ in judicio et extrâ judicium, licet in aliquâ parte proprietatis, non evincetur, vel sui hæredes seu successores, prædictas expensas et sumptus se reddendum per se et suos hæredes et successores sub obligatione prædicta et inde credere sumptui verbo dicti Giraudi et suorum sine testibus et juramento et aliâ probatione quâcumque;

Remittendo etiam dicto Giraudus, per pactum prædictum, omne genus probationum et probationes tum testium quam cæterorum documentorum, ac etiam quamlibet juris et facti promulgati et promulgandi, judicialem taxatio-

nem, idem mandans et transferens solemniter dictus D. comes nominibus, quibus suprà, et per pactum prædictum in dictum Giraudum præsentem et solemniter stipulantem et recipientem, et suprà quidquid juris, rationis, causæ et actionis habet et habere potest et debet in dictis suprà collatis, ad quantum ad ipsum D. comitem immediatè, directe, pertinebant, seu deteneri videbantur, seu etiam pertinere possunt et debent quàcumque occasione, quocumque jure, quàcumque etiam actione et causà, et in signum veræ translationis, cessionis et concessionis, constituit dictus D. comes, nomine dicti Giraudi, omnia et singula suprà dicta tenere et possidere, vel quasi donec idem Giraudus, per se vel alium seu alios, prædictorum omnium et singulorum solemniter possessionem apprehenderit corporalem, in quam intrandi et eam apprehendendi ac detinendi, per se, vel per alium, in dicto Giraudus per hoc publicum instrumentum concessit plenam, liberam et validam potestatem ;

Constituendo etiam indè dictus D. comes præsentem et solemniter stipulantem et recipientem, ut suprà in dictà augmentatione feudi et omnibus ac singulis in eà contentis, ac juribus, rationibus, causis et actionibus patentèr acquisitis et acquirendis prædictorum casuum, ratione, vel rationibus ac aliis, dominum et procuratorem ut in rem suam propriam et amodo ipsi Giraudus liceat et ejus hæredibus et successoribus, indè, pro prædictis omnibus et singulis ac dependentibus et incidentibus ex eisdem in judicio et extra judicium agere et experire, excipere, replicare et de calumnià jurare et juramentum præstare et aliud quodlibet, et demum omnia et singula alia facere, dicere, procurare et prosequi, quæ ipse D. comes hactenus facere potuisset, et quæ causarum merita postulant et requirunt, et quæ etiam procuratoribus in rem suam faciendam incumbunt contra quascumque personas et quocumque jure, quibuscumque rationibus ac causis ;

Retento tamen, per dictum D. comitem in prædictis omnibus et singulis, usufructu per unam horam tantum, quâ transactà, dictus usufructus suæ proprietati consoli-

detur, absolvendo et acquirendo solemniter per hoc publicum juramentum et per pactum expressum solemnī stipulatione vallatum, per se et suos hæredes seu successores dictus D. comes singulos dominos nobiles et alios dominium ac segneuriam habentes in dicto castro de Avansone, ejus territorio vel mandamento, ab hommagio et fidelitatis debitæ juramento et aliis quibuscumque usagiis sibi ratione directi domini et immediati, quibus ipsi D. comiti obligati hactenûs existebant, absolvit, ita videlicet quod sit antea prædictis omnibus et singulis pareant, obediant et intendant tanquàm eorum domino nobili Girauda et hæredibus et successoribus profuturis, sicut hactenûs tenebantur et erant obligati immediatè D. comiti suprâ dicto; volens mandans et concedens D. comes per hoc publicum instrumentum dictis dominis nobilibus dicti castri de Avansone et territorio et mandamento, et aliis jurisdictionem et dominium ibidem habentibus, quòd, ad requisitionem dicti Giraudi, seu alterius cujuslibet petentis et instantis pro ipso Girauda, ut antea suis præstent hommagia et fidelitatis debita juramenta et quælibet alia usagia, in quibus ipsi D. comiti et suis prædecessoribus tenebantur et hactenûs præstare fuerunt jussi, et in quibus usi fuerint tam ipse D. comes quam prædecessores in eis contra eos jure et justitiâ custodiens suprâ quibus dictus D. comes, per se et suos hæredes et successores, ut suprâ, contra prædicta vel aliqua de prædictis promisit bonâ fide et sub obligatione omnium honorum suorum præsentium et futurorum, et per pactum expressum et solemnī stipulatione vallatum dicto Girauda præsentem et solemniter recipientem nullam nobilitiam vel impedimentum inferre, et nihil ducere, facere, seu pati inturbationem prædictorum seu alicujus partis vel speciei aliquatenûs prædictorum, et si contra prædicta vel aliqua de prædictis facere, dicere, vel venire posset aliquo jure, vel facto, vel subtilitate ex pacto expresso, solemniter renunciavit in jus scriptum vel non scriptum, legale vel canonicum, generale vel speciale, seu aliqua obvietur voluntaria, vel de jure quæ omnia uni-

versa et singula suprà dicta D. comes attendere et complere, et non contra venire de jure, vel de facto, ac ad sancta Dei Evangelia corporaliter manu tacta juravit et per pactum expressum solemnè stipulatione vallatum sub virtute præstiti juramenti renunciâns expresse omni juri canonico et civili per quod contra prædicta venire posset vel aliquid inengere, vel revocare;

Retentis tamen per dictum D. comitem in dictum Giraudum et suos hæredes et successores et in dictis omnibus contentis in dictâ collatione omnibus et singulis casibus, usagiis et subventionibus quas habebat, vel habere visus erat, suprà prædicta in dicta collatione augmentationis feudi, et suprà dominis nobilibus et aliis jurisdictionem ibidem habentibus, in isto contractu et antè dictum contractum, super dicto Giraud et suis suprà dictâ collatione omnibus et singulis suprà expresse concessis.

Dictus vero Giraudus recognoscens tanquam benè gratus beneficium sibi collatum gratiæ prælibatæ incontinenti ad instantiam D. comitis memorati recognovit se tenere, debere ac velle quidquid habebat antè præsentem collationem in dicto castro de Avansone, territorio et mandamento ejusdem, seu districtu, in dictæ gratiosæ collationis augmentum, videlicet, quicquid ratione et tenore instrumentis præsentis habet et habiturus, et sui habituri sunt in dicto castro de Avansone a dicto D. comite et ejus hæredibus et successoribus in feudum, se constituit possidere et prædicto feudo et omnibus et singulis quæ continentur et colligi possunt in eo, fecit stando manibus suis inter manus D. comitis existentibus, dicto D. comiti solemniter hommagium ligium, pacis osculo interveniente, fidelitatis debitæ juramentum præstitit, promittendo se facturum et servaturum per se et suos, sine defectu quolibet dicto D. comiti et suis hæredibus et successoribus omnia et singula, quæ vassallus bonus, devotus, verus et fidelis tenetur domino suo facere et servare, et quæ in formâ hommagii ligii, et in sacramento fidelitatis expressa et non expressa continentur et

intelligentur debitè et specialiter, incolume, totum, honestum, utile, facile ac possibile.

Dictus vero D. comes tanquam verus et legalis dominus ipsi Giraudo servare, tenere et non contra venire promisit omnia, quæ bonus dominus et legalis suo fideli et devoto vassalo tenere et servare tenetur.

Fuit tamen retentum per partes prædictas, quod ego, notarius infrà scriptus, devota ista totiès quotiès opus fuerit ipsis partibus et alteri ipsarum auctoritate et ipsorum præsentè mandato possint redigere ac facere publicum instrumentum nullo judicii, vel prætoris alicujus, expectato mandato, et de productis omnibus et singulis dictæ partes petierunt sibi a me fieri publicum instrumentum notario infrà scripto, ejusdem tamen tenoris.

Actum Acquis in camerà superiori domùs domini de Forogalensis, episcopi; testibus præsentibus, audientibus et intelligentibus: nobili Reymundo de Medullione, domino dicti loci; domino Allemando de podio Celiannæ; domino nobili Hugoneto, ejus filio; Francisco de Belregard; fratre Petro Desdiderii, de ordine fratrum minorum; Bertrando de Valserris, notario; Guillelmo Tallardi, de Castro veteri; Giraudo Rostagni de Bastidà novà, et me Mane Ortolano, curiæ Sistariensis publico notario à serenissimo D. nostro Carolo, felicitis memoriæ, rege Hierosolymi et Siciliae, comiteque provinciae et Forcalquerii, constituto, qui, productis omnibus et singulis intertui et requisitus indè hanc cartam scripsi, et signo meo signavi; postea vero dictus D. comes ad requisitionem D. nobilis Giraudi, ad majorem cautelam et rei firmitatem et omnium prædictorum, jussit sui sigilli impressionem huic instrumento appendi, propter quolibet dubium et quamlibet suspicionem vitandam.

II. Transaction d'affranchissement en 1376

Au nom de N. Seigneur soit-il que l'an de l'Incarnation mil trois cent septante six et le 14^e jour du mois de décembre, par la teneur de ces présentes et public instrument à tous présents et à venir soit notoire, que noble et puissant seigneur messire Lantelme de St-Marcel, écuyer, seigneur d'Avançon, St-Etienne et leur vallée, prend et est en coutume de prendre, tant pour lui que pour ses prédécesseurs, depuis un temps passé qui n'est de mémoire ou de souvenance d'homme, les biens et héritages de ses hommes et sujets des dits lieux d'Avançon et St Etienne venant à mourir sans hoirs légitimes et de leur corps légitimement descendants, et iceux prendre et retenir, et faire d'iceux à ses plaisir et volonté, lesquels biens, ainsi pris et retenus, s'appellent vulgairement *déshomonnement*, et que telle est la coutume et l'a été aux dits lieux, ainsi que le dit seigneur Lantelme et ses hommes habitants les dits lieux, ci-après nommés, ont dit et assurent par devant moi, notaire soussigné, et témoins ci-après nommés être vrai, le nom desquels habitants est ci-après (*suivent les noms*) ; tous lesquels, en leurs personnes constitués et établis, ont très humblement requis leur dit seigneur que son bon plaisir soit leur donner le dit déshomonnement, tant pour le présent que pour l'avenir, et le leur quitter et céder entièrement, en sorte que tant les dits hommes que leurs hoirs et successeurs puissent, à l'avenir, donner par testament à cause de mort, et entre vifs ou autrement que ce soit, leurs biens, meubles et immeubles, tous droits et actions à eux appartenant, venant à mourir sans héritiers ou héritières de leur propre corps descendant, à qui bon leur semblera, et que tels légataires ou donataires puissent jouir, user des dits héritages ou donations comme de leur chose propre et comme bon leur semblera.

De laquelle supplication et dite requête, le dit Lantelme, écuyer, leur seigneur, adhérant et inclinant à icelle, de

son bon gré et science certaine, non induit, séduit, ni circonvenu, mais de sa pure, franche et libérale et libre volonté, pour lui, ses hoirs et successeurs à l'avenir, se ressouvenant des bons et agréables services à lui rendus par les dits hommes et sujets, de leur amour et fidélité, les voulant maintenir sous sa protection et sauvegardé, et les traiter amicalement et favorablement, leur a donné, cédé et remis le dit déshomonnement, pour icelui déshomonnement avoir, tenir, en jouir et user, eux, leurs hoirs et successeurs, comme bon leur semblera ; saufs et réservés les pactes et restrictions faits en la rémission et quittance du dit déshomonnement par le dit seigneur Lantelme à ses dits hommes et sujets et qui sont ci-après spécifiés ; donnant, cédant et remettant le dit Lantelme à ces dits hommes, que pour l'avenir ils pourront faire testament et léguer leurs biens meubles et immeubles, droits et actions et faire à leur volonté totale toutes et quantes fois que l'un des dits hommes viendra à mourir sans héritiers ou héritières en légitime mariage procréés et descendants de leur corps, voulant et entendant le dit seigneur pour lui et ses successeurs, que les dits héritiers ou héritières, donataires ou légataires de tels testateurs ou donateurs pourront jouir ou posséder et faire à leur plaisir et volonté de la chose léguée ou donnée comme de son bien propre, et, si par les cas arrivant que tel homme venant à mourir sans héritier et héritière et *ab intestat*, a voulu et expressément concédé le dit seigneur Lantelme, que le plus proche en degrés de parentage de tel ou telle décédé, succède et soit institué, en ses biens et puisse en jouir comme de sa chose propre.

S'est retenu le dit seigneur que les dits hommes ne pourront donner, céder ou remettre les dits biens légués ou donnés en main morte, mais en faire autrement à leur totale volonté comme ci-dessus est dit. Item, s'est retenu le dit seigneur en la dite cession les censes et services réels auxquels les héritages ou biens donnés se trouveront obligés. Et, quant aux censes personnelles, le dit seigneur les a remises comme suit : savoir, que, si l'héri-

tier de tel décédé avec ou sans testament, est de ceux des dits lieux d'Avançon et St-Etienne ne sera point tenu et obligé à payer la cense personnelle, à laquelle le décédé était soumis de son vivant ; que si l'héritier ou l'héritière, est d'un autre lieu que des dits Avançon et St-Etienne, le dit seigneur s'est expressément retenu que tel héritier, ayant accepté l'héritage, soit obligé au paiement de la cense personnelle à laquelle le décédé était tenu.

Item, le dit seigneur Lantelme veut que tel héritier, qu'il soit d'Avançon, St-Etienne ou autre lieu, après avoir accepté l'héritage en tout ou en partie, se fasse investir, dans l'année de l'acceptation, par lui ou par son bayle, mais sans leur faire payer aucuns lods ou autre chose que ce soit.

Item, le dit seigneur Lantelme, pour lui et ses successeurs, a octroyé à ses dits hommes et à leurs successeurs, la liberté et licence de chasser en toute la dite vallée d'Avançon à leur plaisir et volonté, sans demander aucune permission au seigneur, excepté dans le bois appelé *Frache du Laus*, où eux et leurs successeurs ne pourront chasser sans la licence des seigneurs ; et les dits hommes, tous unanimement, non contraints ni circonvenus, mais de leur gré et libre volonté, se ressouvenant des biens à eux faits par leur seigneur, pour les avoir traités bénévolement et doucement ont donné, cédé, remis à perpétuité au dit seigneur, ici présent et acceptant, le dit bois appelé *Frache du Laus*, confrontant les terroirs de Jarjayes et de Rambaud, et tous droits et actions que les dits hommes pourront avoir sur le dit bois, pour le dit seigneur, en jouir, user comme bon lui semblera ; retenant pour eux le droit et privilège d'y faire paître leur bétail, de quelque nature qu'il soit, depuis la Résurrection jusqu'à la Toussaint, à leur plaisir et sans aucun contredit. Item, se sont retenus les dits hommes le droit et faculté de boisser ou faire la feuille annuellement au dit bois, depuis la Résurrection jusqu'à la Toussaint ; et ils ont, les dits hommes, consenti à ce que le seigneur puisse imposer

des bans sur le dit bois excepté pour les choses par eux ci-dessus réservées.

Toutes choses ci-dessus amplement spécifiées, lesquelles le dit seigneur Lantelme, pour lui et ses hoirs et successeurs, en ce qui le concerne et peut le concerner, et les dits hommes pour eux et leurs successeurs, en ce qui semblablement les touche et les concerne, ont promis et juré sur les saints Evangiles par chacun d'eux corporellement touchés, tenir, garder et observer, et n'y contrevenir en rien tant de droit que de fait, desquelles choses susdites chacune des dites parties a requis lui être fait acte et instrument public qui puisse être dicté ou corrigé par chacun, sachant en droit la substance du fait nullement changée.

Fait et publié au lieu d'Avançon et à la place publique, en présence de M^{re} Hugues Betties, du dit lieu ; Claude Sagnères, de Chorges ; Jacques Reynaud, Jacques Martin, de la Bâtie-Neuve ; Jean Jacques, de Valserrès ; témoins requis et appelés, et de moi, Eymard, d'Orcières, par autorité impériale, notaire public établi et constitué, qui ai le présent, en tout que dessus, reçu, publié, noté cet instrument public, icelui mis et rédigé, et pour foi et témoin de tout ce que dessus me suis soussigné de mon seing manuel accoutumé requis : Eymar.

Traduction de Pierre Augeran, notaire de Théus, 7 avril 1642).

III. Dénombrement d'Humbert de St-Marcel en 1396

Anno Incarnationis millisimo trecentesimo nonagesimo sexto, die vigesima secunda Augusti, nobilis et potens vir Humbertus de S. Marcello, dominus vallis Avansonis, confessus fuit et publicie recognovit, per se et suos, se esse hominem ligium et justiciabilem D. N. Viennensis Dalphini et teneri eidem D. N. Dalphino, prout et sicut in

hommagio D. N. Gubernatori per eum facto, manu discreti viri Joannis Picholeti, notarii et secretarii delphinalis, latius continetur denominatio Avansonis.

Item, ulteriùs recognovit se tenere a dicto D. N. Dalphino in feudum francum nobile et gentile castrum, res et bona situata in valle Avansonis; et primùm. castrum Avansonis et castrum S. Stephani, vallis prædictæ, cum eorum territorio et tota valle, quod territorium inter duo castra est divisum, quod territorium dictorum castrorum confrontatur cum territoriis de Montgardino, de Bastida Veteri, de Bastida Novà, de Reymbaudo, de Jarjahia, de Valserris, de Remollono, de Theusio, de Espinnasiis; et habet, tenet, possidet à dicto D. N. Dalphino in feudum francum nobile et antiquum, homines infra scriptos habitantes in valle locorum prædictorum in quibus habet dominium merum, mixtum, imperum, et jurisdictionem altam et bassam, ac in omnibus aliis in dicto territorio locorum prædictorum delinquentibus ac regalibus ejusdem; et primo, nobilis vir de Valserris, condominus prædictæ vallis; item Stephanus Mocheti; item, Petrus; Gruni; item, Guigo Caille; item, Franciscus de Podio acuto item, Felicia relicta Petri Milaus.

Item, sequuntur homines qui eidem facere tenentur sacramentum fidelitatis pro iis quæ tenet infra dictum vallem Avansonis; et primo, nobilis Ludovicus Rostagni; item Jacobus Malleti, ordinis S. Antonii et rector Hospitalis S. Gregorii de Englaris, quod est situatum in valle prædicta Avansonis.

Item, sequuntur homines ligii de Avansone in quibus hominibus dictus dominus de Avansone habet punitionem, coercionem ac altam et bassam jurisdictionem, etc.

Item, ulteriùs tenentur dicti homines eidem domino, tam pro personà quam pro bonis, quæ possident in dicta valle in corvatis, CCC corvatis; — item in annonis, censibus, tasciis et pensione annuali, L saumatas, quinque eminas, pro qualibet saumata; item de avena sive civatà, XVIII saumatas; — item de vino, L sestaria;

item in denariis tam pro personà quam pro possessionibus, XX florenos; item de gallinis census, L gallinas; — item de lignis, XXV saumatas; — item de feno, XXV onera; — item pro censu furni, X florenos; — item de tibiis porcinis, XXV tibia; — item tenentur dicto domino de Avansone casibus realibus; — item ulteriùs confessus fuit, quod ipse dominus percepit in dictis locis de rebus quæ venduntur laudemia, sive trezenum, et percepit banna, leydas et pulveragia, suprà extraneis euntibus et prædictum territorium transeuntibus, ut est consuetum.

Indè sequuntur homines de S. Stephano..... Indè sequuntur proprietates dicti domini.....

GALETS DURANCIENS

Des Collines de Provence¹

Par M. DAVID MARTIN.

Les habitants de *Miramas* et de *Grans* désignent, sous le nom de *galets des collines*, (*li couades de las coualas*), par opposition aux *galets de la Crau*, (*li couades de la Craou*), une nappe de galets duranciens qui couvrent les pentes et les plateaux des collines séparant la plaine de la *Crau* et les étangs de *Provence*. Les *cailloux des collines* diffèrent, en effet, beaucoup de ceux de la *Crau*. La plaine de la *Crau* est formée d'un *cailloutis grossier*, *cimenté* en poudingue qui est demeuré, jusqu'à de *Craponne*, *réfractaire à toute culture*. Tandis que la *nappe de cailloux* qui s'étalent à travers les collines, n'est constituée que par des *sables*, des *limons* et des *galets* de la taille d'une *noisette*, tout au plus d'une *noix*, et n'est jamais *cimentée* en poudingue.

Ces différences, assez sensibles, au point de vue agricole, pour justifier ces deux appellations populaires, ne sont pas les seules que présentent ces deux formations, comme nous le dirons plus loin.

Mais cette nappe de *sables* et de *menus galets* n'est pas limitée à la seule région de *Grans* et de *Miramas* ; elle s'étend sur de vastes surfaces qui se divisent en deux régions distinctes :

1^o *La région de la basse Durance* actuelle.

2^o *La région de la Crau, des collines et des étangs de Provence.*

¹ Nous donnerons ultérieurement, sur cette question, une étude plus détaillée.

1° RÉGION DE LA BASSE DURANCE

On conçoit qu'une couche superficielle, aussi instable que des sables et des menus *galets* ait dû disparaître, sur une foule de points, par le fait des *érosions postérieures*. Elle manque, en effet, sur toutes les parties du bassin de la *Durance* qui ont été exposées au courant *direct* de la rivière, ou des affluents ayant pu acquérir quelque importance.

Mais on la trouve, à l'abri des *promontoires rocheux*, sur les *pentcs douces* des collines, ou sur les parties du *thalweg formant golfe* ; c'est-à-dire, dans les parties du bassin où *l'activité du ruissellement a été minimum*.

La puissance de cette nappe est donc très variable. Sur nombre de points elle est de *quelques centimètres à un mètre* ; sur d'autres, elle atteint *20 mètres* et exceptionnellement *40 mètres* d'épaisseur. Ailleurs, elle se réduit à des éléments disséminés, parfois assez rapprochés pour se coudoyer ; d'autrefois, si clair-semés, qu'il faut chercher quelque temps pour en distinguer les *menus galets* noyés dans le *lehm*.

Mais sur une foule de points d'où la nappe a disparu, on peut encore constater son existence, en examinant les tranchées pratiquées, par les *chambres d'emprunt* ou les *ravins*, dans les *éboulis de pente* et les *cônes de déjection* dont les talus sont fréquemment mouchetés de points verts : ce sont des *variolites de la Durance*.

Cette formation, de *menus galets duranciens*, n'a été signalée jusqu'ici, à notre connaissance, que par l'éminent et judicieux observateur M. *Collot* ; autour de l'étang de Berre : à *Bourelly*, à la *Mède*, à *Berre*, à *Saint-Mitre*, etc.

Les feuilles géologiques, d'*Arles*, d'*Aix*, d'*Arignon*, de *Forcalquier*, n'en font aucune mention spéciale et la confondent sous la *légende A*, avec *éboulis*, *brèches* et *tufs*.

ÉTENDUE DE LA NAPPE DE MENUS GALETS
DANS LA VALLÉE DE LA DURANCE.

En amont de *Cadenet*, nous n'avons constaté les traces de la *nappe de menus galets* qu'à *Saint-Paul-sur-Durance* entre 20 et 30 mètres au-dessus de la rivière ¹.

Mais le phénomène commence à devenir plus sensible à partir de *La Roque-d'Antheron*. A *Bonneval*, le canal de *Marseille* coupe une croupe de quelques mètres de limons sableux, pétris de *fraîches* et *menues variolites* de la Durance. Non loin de là, dans le cul-de-sac de *Cazan*, les *menus galets* s'élèvent à 50 mètres au-dessus de la tête du grand tunnel du canal de *Marseille* ; soit à l'altitude de 235 mètres, c'est-à-dire à 114 mètres au-dessus de la Durance.

A l'aval de *Charleval*, la large bande qui s'étend entre le canal de *Craponne* et les *Alpines*, par *Alleins*, le *Défend*, jusqu'au S. E. de la gare de *Lamanon* ², et que les cartes géologiques de la *France* désignent sous la légende A, est surtout constituée par les *sables et menus galets duranciens*, qui ont, ici, une épaisseur de plusieurs mètres ³. Cette nappe déborde même les limites que la carte assigne aux éboulis. Elle s'élève au S. sur les pentes, disparaît sur les parties très déclives pour réparaître, très nette, sur les replats ; et elle atteint les rebords du plateau du *Sonaillet*, à *la Chapelle-Saint-Georges* et sous la *Tour-Rousse*, à plus de 130 mètres au-dessus du col de *Lamanon*. La surface de la belle forêt

¹ Dans une chambre d'emprunt au pont de *Volonne*, une couche de menus galets se montre sur les talus, et porte sur une accumulation de gros blocs métriques simplement enroussés.

² Cette nappe fournit des superbes carrières d'un sable excellent exploité à Saint-Bardoul, Saint-Remy, Repentance ; elle en donnerait également à Alleins à Lamanon, à Miramas, au Pati ; ce sont même les plus beaux gisements que je connaisse en dehors des plages marines.

³ Sur la route d'Arles à Alleins, se montre fréquemment, sous la nappe de *menus galets*, on le voit sur des pentes, une brèche locale qui nous semble avoir raviné les alluvions anciennes de la Durance.

du *Défund* entièrement constituée par la *molasse helvétique*, est saupoudrée de *menus galets verts* jusqu'à son sommet, alt. 180 mètres.

A l'aval du col de *Lamanon*, du côté de la *Durance*, la *nappe* s'étale jusque vers deux kilomètres, mais disparaît totalement dans ce vaste golfe du S. O. de *Sénas*, limité au S. par les *Alpines* et à l'O. par la montagne d'*Orgon*.

Sur la rive droite de la *Durance*, nos recherches, déjà longues cependant, ne nous ont donné que des traces insignifiantes de la *nappe*, à l'amont de la *cluse d'Orgon*. De *rare*s *témoins* cependant existent sur les pentes des collines et sur les terrasses de *Cheral-Blanc*, *Mérindol*, *Lauris*, et entre *Villelaure* et *Pertuis*.

Le phénomène est fort remarquable au débouché de la *cluse d'Orgon*. Sur la croupe O. du *Lubéron*, un vallon dirigé à *contre-pente* de la montagne, et situé entre le *Museau-du-Poussin* et la gorge de *Vidaube*, est entièrement comblé par la *nappe de sables et menus galets duranciens*.

Le point le plus à signaler se trouve entre les *Taillades* et *Cheral-Blanc*, vers l'altitude 180 mètres, et sous les lettres *ment* du mot *Truchement* de la carte d'Etat-Major.

A *Saint-Bardoul*, derrière l'usine à gaz de *Carailhon*, la *nappe de menus galets* atteint 40 mètres de puissance. Elle s'élève en outre *transgressivement*, depuis la plaine de *Carailhon* jusque sur le plateau de la montagne de *Saint-Jacques* (et non *Saint-Jean* comme l'écrit la carte d'Etat-Major). Les champs du plateau, surtout au N. et au S. de la chapelle de *l'Ermite* sont mouchetés de nombreux *galets verts*.

La *nappe des menus galets* atteint ici 105 mètres au-dessus de la *Durance*.

Si de *Carailhon* on franchit la *Durance*, et que l'on s'élève sur les collines de la rive gauche situées entre *Orgon* et le *Plan*, on marche longtemps sur la *couche des*

petits galets qui atteignent les sommets en se faisant de plus en plus rares. Mais la nappe reparait dans les vallons et sur les plateaux situés entre *Orgon* et *Eygalières*, sous forme d'éléments disséminés, mais *se coudoant* souvent. Au village même d'*Eygalières*, la nappe prend une grande épaisseur et s'étend vers *Saint-Remy*. Elle reparait au-delà du débouché de la route des *Baux*, non loin des *Antiquités*, où elle forme toutes les terres de culture, avec une épaisseur de plus de 30 mètres. Cette nappe se prolonge au sud du Château de *Roussan* et du *Masblanc*, jusque vers le *Grand-Mas*, en se limitant, à peu près, comme altitude, au canal des *Alpines*. Mais aux *Antiquités* elle atteint plus de 50 mètres au-dessus de la *Durance*.

On la retrouve à *Saint-Étienne-du-Grès*, en éléments nombreux, noyés dans les cônes de déjection et dans le *lehm* et les éboulis des pentes, si considérables dans ces parages, bien que la feuille géologique d'Avignon ne les indique pas. Nous l'avons suivie plus au Sud, vers *Fontvieille* et au *Castelet*, sur les bords du *Grand-Clar*, en face *Montmajour*.

Nous sommes loin ici de la *Durance* et cependant nous avons suivi, depuis *Saint-Remy*, sa rive gauche de l'époque où elle envoyait une branche sur *Tarascon* par le col de la *Montagnette*. Sur l'autre rive on trouve à la base et sur les premières pentes de la *Montagnette*, à partir de *Barbentane*, de nombreux galets formant parfois des lits qui semblent s'être adossés, en se faisant équilibre, avec des dépôts d'éboulis et de *lehm* descendus de la *Montagnette*.

Malgré sa puissance et sa presque continuité, au nord des *Alpines*, entre *Orgon* et *Tarascon*, la nappe semble y avoir atteint une altitude moins grande qu'en amont de la cluse d'*Orgon*. Elle ne dépasse pas à *Saint-Remy* 50 mètres, au-dessus la *Durance*; elle n'atteint même que 25 mètres à *Graveson*. Est-ce un effet des érosions ?

Nous ne le pensons pas. Car tandis que la montagne de

Cavaillon présente, à 105 mètres au-dessus de la *Durance*, des traces indubitables de la *nappe à menus galets*, on n'en trouve pas le moindre élément sur les petites *Craux* de *Saint-Remy*, et de *Saint-Saturnin* que la *Durance* traverse dans le défilé, de *Noves* à *Château-renard* ; et cependant, ces plateaux ne sont situés qu'à des hauteurs oscillant entre 56 et 91 mètres au-dessus de la *Durance*.

2^e RÉGION DE LA CRAU ET DES ÉTANGS DE PROVENCE

Par le col de *Roque-Martine* ou d'*Eyguières* et surtout par celui de *Lamanon*, la *nappe* se répandit vers la mer par la *Crau* et par les *collines* et les *étangs*.

Le courant qui a déposé les *menus galets*, couvrit un immense territoire ; il franchit la *Touloubre*, à *Grans* ; s'étendit vers *Cornillon*, *Rognac* ; et gagna les plateaux de *Saint-Victoret*, *Marignane*, *Pas-des-Lanciers*, *Gignac*, *Château-Neuf-les-Martigues*, la *Mède*, au *Sud-Est* et au *Sud* de l'étang de *Berre*.

La couche de sables et de galets duranciens a 25 mètres d'épaisseur, à la *Mède*.

Mais les *diorites* et les *variolites* de la *Durance* dépassent au *Sud* de *Gignac*, sur les pentes de la montagne de *l'Estaque*, l'altitude de 50 mètres. Nous avons constaté la présence de ces *galets alpins* sur tous les plateaux, des *Martigues* à *Saint-Mitre*, à *Istre*, à *Saint-Blaise*, à *Rassuen*, comme entre *Istre* et le *Pati*, *Miramas* et *Saint-Chamas*.

La *nappe* des *menus galets* forme depuis la *Repentance*, près de la gare de *Grans*, jusqu'à *Fos*, une *bordure qui suit la base* des collines, sur toute la limite *Est* de la *Crau*. La *nappe* épaisse de plus de 4 mètres est formée de couches appliquées contre la pente des collines, et repose sur le *poudingue* de la *Crau*. Elle grimpe le talus, gagne les plateaux dont elle suit toutes les ondulations ; descend

dans les vallonnements, s'étale dans leurs bas-fonds, remonte les contre-pentes. Mais, dans son développement vers le Sud, le phénomène présente des variations infinies, avec passages insensibles.

D'abord, sur les plateaux, les galets deviennent de plus en plus petits et clair-semés à mesure qu'on s'avance vers le Sud.

On constate ensuite des *sélections étranges* : Ici, ce sont, comme à *Grans*, sur la rive gauche de la *Touloubre*, des nappes surtout de *quartzites verts* ou *blancs et rubéfiés*, dont les galets atteignent la *taille d'une prune* ou d'un petit œuf de poule : on dirait des restes de petites *Craux pontiques*¹.

Ailleurs, comme entre *Couloubriers*, *Montcasteau* et *Belleval*, sur les champs labourés se montrent d'immenses trainées de *dragées blanches*. Ces *galets de quartzites*, qui sont ici la majorité, deviennent ensuite plus rares et font bientôt place à une majorité de *galets verts d'euphotides*, de *variolites* et de *diorites*.

Ces *sélections*, ces *variations* à passages insensibles dans la majorité des galets, tiennent sans doute à plusieurs facteurs qu'il serait délicat de déterminer d'une manière précise ; mais qui doivent se rattacher à des questions de densité, de sens de la pente, de variations dans la nature des éléments du transport ; et aussi, sans doute au degré d'affouillement des vallonnements, et surtout à la puissance et à la pente du courant.

Mais l'élément le plus abondant, le plus constant surtout, est la *variolite* de la Durance et les autres *roches vertes* du *Chenuillet*. En effet, sur une foule de points, ces *galets verts* forment les seuls représentants de la *nappe*. Les *variolites* sont nombreuses, à ce point, qu'on peut

¹ Il est probable que les menus galets ont pu se déposer sur des lambeaux des alluvions antérieures, comme entre *Grans* et *Cornillon* sur la rive gauche de la *Touloubre* ; aux galets duranciens de la nappe sont d'ailleurs associés, mais sur certains points seulement, des galets de quartzite très rubéfiés.

parfois en compter une douzaine sur l'étendue que peut couvrir la main. (*Alleins, le Défend, Grans, le Pati, plage de Fos, etc.*).

COMPARAISON DES GALETS DES COLLINES ET DES GALETS DE LA CRAU

Les couches de *menus galets* forment une bordure sur le périmètre oriental de la Crau à la base et sur les talus des collines sur lesquelles elles s'étalent. Elles reposent donc sur le *poudingue de la Crau*. Les deux dépôts se composent des mêmes éléments ; ils sont donc, l'un et l'autre, l'œuvre de la Durance. Toutefois ils présentent de notables différences.

Le *poudingue pliocène*¹ de la Crau, de Lamanon à Fos, est constitué, dans toute sa profondeur, par un amas de galets dont la majorité ont la taille d'un œuf de poule. Dans la masse sont, mais très isolés, des galets de la taille du poing, très rarement de celle de la tête d'un homme. Le sable est si peu abondant que les intervalles, entre les galets, sont vides.

A la surface se trouve une couche de 0^m15 à 0^m50 de *galets mobiles*, tous de plus forte taille, et atteignant fréquemment 0^m20 et 0^m30 d'axe.

Le courant qui a produit l'*ablation générale* de la Crau, a évidemment opéré une *sélection des galets* : les plus petits ont été entraînés à la mer, tandis que les plus gros sont demeurés sur place.

Les galets de la surface sont presque en totalité des *grès du flysch* et des *quartzites rubéfiés* à la surface et souvent revêtus comme l'avait déjà signalé l'illustre et infortuné de Lamanon, par le *rhizocarpum geogra-*

¹ Ce cailloutis pliocène de la Crau repose sur les alluvions pontiennes qui forment en outre la Crau de Raphèle et qui sont si abondantes dans la vallée de la Durance jusque vers le confluent de la Bléone. Le pliocène de la Crau correspond aux hautes terrasses ou *deckens-*chotter de la haute vallée.

phicum, *baela geographica* « dont l'aire s'étend des régions [les plus chaudes de Provence jusqu'aux plus hautes cîmes de Chaillot-le-Vieil¹ ».

Mais, dans la profondeur, les *protogînes*, les *diortites*, les *gneiss*, les *variolites* et les *euphotides* de la haute Durance, abondent. Les éléments *graniticoïdes* sont *profondément altérés* et *s'effritent* aisément; les *variolites* sont en général *très altérées* à la surface, *décolorées* ou *rubéfiées*.

La nappe, qui s'étale jusque sur les collines, ne contient que des sables, rarement des limons. Ses galets sont de la grosseur d'un pois, d'une noisette, et plus rarement de 3 à 4 centimètres d'axe. Les galets de *quartzite* sont *très frais*, *très blancs*, quelquefois à peine rosés; tandis que les *granitoïdes* et les *variolites* ont conservé toute leur *fraîcheur originelle* ou sont pâlis d'une façon négligeable.

Tandis que les galets de la Crau et ceux des terrasses *pliocènes* et *quartenaires* qui se font remarquer tout le long de la vallée de la Durance jusqu'aux *rampes du col du Mont-Genèvre*, sont parfaitement *roulés* et *arrondis*, ceux de notre *formation*, sont en majorité à surface *bosselée*, et ont les *angles simplement subarrondis*. On dirait, vraiment, qu'ils ont plutôt *flotté* que *roulé*. A coup sûr, ils ont eu beaucoup moins de chemin à parcourir que ceux de la Crau.

D'autre part, la plage marine actuelle de *Fos*, comme les plages des étangs de *Provence*, ainsi que les *seuils* qui séparent l'étang de l'*Engrenier*, de la *mer* et de *Lavalduc*, ou celui-ci des étangs de *Cités* et de *Rassuen*, sont en grande partie constitués par la nappe de *menus galets*.

Nous nous trouvons donc en présence d'une *formation spéciale*, postérieure au *poulingue de la Crau* et aux terrasses quaternaires de la Durance.

¹ De Lamanon. Mémoire litho-géolog. sur la vallée du Champsaur. Paris, 1784, p. 38. C'est avec raison que M. Kilian dit dans une de ses savantes notes que le lichen ne vit que sur les roches siliceuses.

Il résulte de cette conclusion, qu'il y a eu une sorte d'*interférence* dans les diverses formations *pliocènes* et *quaternaires* de la Durance. Dans la haute vallée, les diverses formations sont *étagées* en terrasses sur les flancs de la vallée, de telle manière que la plus *ancienne* occupe le *plus haut niveau*, tandis que la plus *récente* occupe le fond de la vallée.

Au contraire, dans la basse *Durance*, les plus *vieilles* formations, correspondant à celles de la haute vallée, occupent les *plus bas niveaux*, puisqu'elles constituent le *thalweg* actuel.

Le point, où semble s'être produit cette *interférence* se trouve vers *Manosque*. (Coiffure des pyramides Ouest des *Mées*, *Villedieu*, *Devançon*, *Grande-Bastide*, etc).

AGE ET CONDITIONS DU TRANSPORT DE LA NAPPE DE MENUS GALETS

En l'absence de tout document *paléontologique*, il serait difficile d'attribuer un *âge* quelconque à la *nappe de menus galets*. Néanmoins, si insuffisants que soient, pour cela, les caractères tirés de la *stratigraphie* ou de l'*état de conservation* des galets, nous devons cependant en tenir compte, et, assurément, ils ne nous induiront pas, ici, en grave erreur.

Nulle part nous n'avons trouvé, nos *petits galets* recouverts d'une formation plus *récente*, si ce n'est par le *lehm* et les *éboulis* de pentes. Ils sont donc la *dernière formation* de la Durance quaternaire.

Nous avons dit que les *galets des collines* avaient conservé toute la vivacité de leur *teinte originelle*. Cette fraîcheur rappelle, absolument, celle des *dépôts glaciaires* des environs de *Gap*. Nous n'avons d'ailleurs rien trouvé dans la *Provence* qui puisse être mieux considéré, comme correspondant aux *puissantes moraines* de la haute Durance, que la *nappe des menus galets*.

Nous avons donc la conviction que la formation des *sables à menus galets*, de *Provence* et de la basse *Durance*, a été édiflée par le *torrent issu du glacier Haut-Alpin*.

Pendant la *période glaciaire*, en effet, l'*action torrentielle* de la *Durance* se trouve complètement *supprimée*. Les matériaux provenant, par éboulement, des cimes escarpées, tombaient, non dans les torrents, mais sur le glacier qui les transportait au loin et les déposait, en *moraines latérales* sur son immense périmètre; ou bien il les accumulait dans les culs-de-sac des *45 vallons latéraux* qu'il envahissait, en amont de *Sisteron*.

A sa plus grande phase le glacier avait son front dans la cluse de *Sisteron*, avec un débouché d'un kilomètre de largeur à peine. Les matériaux qui arrivaient sous forme de *moraine frontale*, en face de ce débouché, étaient, en toute certitude, bien peu de chose, en comparaison des dépôts immenses qui s'accumulaient sur les bords du glacier, ou sur les flancs des cinq chaînes de montagne qui divisaient le glacier en plusieurs branches.

Les conditions de dépôt de l'*Erratique* étaient si favorisées par la topographie du gapençais que très peu de *blocs erratiques* de la haute *Durance* sont arrivés aux abords de *Sisteron*.

Le glacier quaternaire devait donc surtout, fournir, au *chenal d'écoulement*, des matériaux dont les *menus galets* formaient la majorité. C'est d'ailleurs ainsi que se comportent les glaciers actuels, dont les *moraines frontales* n'arrivent pas aisément sur le chenal d'écoulement. Rien ne ressemble moins aux *laves* des torrents que le cours d'eau simplement trouble qui sort des glaciers.

Il existe, avons-nous dit, dans la nappe de *menus galets*, des *sélections* qui paraissent étranges, parmi les éléments de la haute *Durance*.

Ainsi, en amont de la cluse de *Carailon*, comme du côté de la *Crau* et des *étangs*, les *grès du flysch* de l'Embrunais et de l'*Ubaye*, les *euphotides* de *Ceillac* et du

Queyras, et même les *éléments cristallins du Pelvoux*, qui sont si abondants dans les *alluvions anciennes et actuelles* de la *Durance*, sont excessivement rares dans la nappe des *menus galets*, si riche, en revanche, en *variolites*, en *quartzites* et même en *diorites* et *euphotides* du *Chenaillet* et du *Charvia*.

La bizarrerie de cette sélection n'est cependant qu'une conséquence fort naturelle des phénomènes si complexes en apparence du grand glacier *Alpin*.

En effet, les grès du *flysch* de l'*Embrunais* et de l'*Ubaye*, ainsi que les *euphotides* du *Queyras*, arrivant sur le grand glacier en *moraines latérales*, allaient se déposer sur l'immense développement de ses rives, loin du *chenal d'écoulement*.

Tandis que les éboulis du gigantesque affleurement de *quartzites* qui s'étend, depuis *Réotier* jusqu'à *Champcella*, ainsi que ceux des gisements de l'*Argentière* et de *Queyrières*, voyageaient, de concert avec le cortège des *roches vertes* du *Chenaillet* et du *Charvia*¹, au centre du glacier et par suite, au *voisinage* du *chenal d'écoulement* sous-glaciaire, auquel ils fournissaient l'appoint principal des *menus galets*.

Rien ne rappelle mieux l'aspect des terrains de *Provence*, constitués par la masse des *menus galets*, comme les *moraines* qui couvrent les plateaux cultivés de l'*Ermitage* près de *Rimbaud*. Ces dépôts erratiques de l'*Ermitage* proviennent, en effet, de la partie la plus *centrale* du glacier *durancien*.

DÉBIT DE LA DURANCE SOUS-GLACIAIRE

Nous nous sommes souvent demandé, quel pouvait être le débit de la *Durance*, à sa sortie du glacier, au moment

¹ Le massif du *Chenaillet* qui constitue la rive droite du ruisseau la *Durance* est entièrement constitué par les *variolites* de la *Durance* et par des *euphotides*. Les *variolites*, *euphotides* et *diorites* des *flancs* sud du *Chenaillet* et du *Charvia* ont été apportées à la *Durance* par la *Cerveyrette*.

des grandes chaleurs de l'été. Nous nous permettons d'examiner un instant ce grave problème avec les éléments à notre portée.

Le glacier Blanc, le mieux défini de la Durance actuelle, avait, en 1855, une superficie de 9 kilomètres carrés et une épaisseur moyenne approximative de 200 mètres. Nous conservons ces données, bien que ce glacier soit, aujourd'hui, fort réduit, en surface et en épaisseur.

Pendant les chaudes journées du mois d'août dernier, ce glacier, au moment de la *grande fusion*, avait un débit qui n'était pas inférieur à 30 mètres cubes à la seconde.

Or, quand le glacier quaternaire atteignait Sisteron, il avait une superficie de six mille kilomètres carrés environ, et une épaisseur moyenne de près de 800 mètres. Il devait donc débiter par son torrent un volume de 80.000 mètres cubes d'eau à la seconde, pendant les chaudes heures de l'été, en supposant, bien entendu, ce qui ne nous paraît pas exagéré, que la *température estivale* d'alors ne fût pas inférieure à celle d'aujourd'hui.

Une masse d'eau aussi formidable devait-être capable de rouler de gros galets et d'excaver profondément sa vallée. Il est donc bien étrange que la Durance n'ait transporté à cette époque, que de menus éléments en Provence.

Les tranchées ouvertes dans les belles carrières desables de Saint-Bardoul, de Saint-Remy, etc. montrent, sur des coupes de 20 à 40 mètres d'épaisseur, une succession régulière d'assises indiquant un dépôt continu, de menus éléments, mais différencié par des lits de *sables bleus* alternant avec des lits de *sables jaunes* provenant du ravinement des alluvions *pontiennes*, et avec des assises à *menus galets* ou plus fréquemment avec des couches dans lesquelles tous ces éléments sont confondus.

Cet ensemble éveille l'idée de faibles *oscillations* dans la masse des eaux, et dans la nature des troubles. On dirait le dépôt d'une rivière paisible et à *pente adoucie*, ce

qui s'accorde mal avec la présence d'un cours d'eau aussi torrentiel que la Durance, surtout la Durance de l'époque glaciaire. La Durance actuelle, avec une *pente moyenne* de 0^m 264 pour cent, entre *Sisteron* et *Cavaillon*, roule encore, mais au milieu de son lit seulement, des galets qui dépassent 0^m 20 et 0^m 30 d'axe ; et cependant, ses plus gros débits dépassent rarement 6,000 mètres cubes d'eau à la seconde.

Comment la Durance glaciaire, avec un débit au moins *décuple* et une *pente supérieure*, puisqu'elle était, dans les mêmes parages, de 0^m 30 pour cent, n'a-t-elle transporté, en somme, que des *troubles* ?

Et cependant, si impossible, si extravagant que nous paraisse un dépôt de troubles jusqu'à plus de 50 mètres au dessus de la Durance actuelle et de la mer, il est néanmoins de toute évidence que ce dépôt a eu lieu, puisqu'on en trouve les traces manifestes et imposantes sur tout l'ancien domaine d'extension de la *basse Durance*, à travers les collines de *Provence* et jusqu'à la mer et au delà même de l'étang de *Berre*.

L'évidence des faits nous amène ainsi à invoquer l'insuffisance d'un des *facteurs principaux* de la puissance active d'un cours d'eau : la *pente* ; et à admettre, pour expliquer les *difficultés temporaires d'écoulement*, la *formation d'un barrage momentané* qui, en gênant l'accès des eaux à la mer, aura déterminé, sur la *Crau* et sur les étangs, si déjà ils existaient¹, comme aussi dans la vallée inférieure de la *Durance*, l'accumulation des sables et menus galets, dont nous avons signalé l'extension et l'importance.

Nous verrons, tout à l'heure, que cette hypothèse n'est pas tout à fait gratuite, et que certains faits ajouteront à sa probabilité.

¹ Le canon de la Touloubre paraît antérieur aux alluvions préglaciaires de la Crau, puisque ce poudingue forme des placards dans les anfractuosités de la molasse helvétique sur le bord du thalweg, sous les Canabrières, à l'Ouest de Grans.

En attendant, elle nous donne l'explication d'une série de lambeaux de graviers *très frais* et à *gros éléments* qui se font remarquer, parfois à 60 mètres de hauteur, entre *Sainte-Tulle* et *la Roque-d'Antheron* et par lesquels la Durance *rectifiait son profil en long*. Ainsi, tandis que les gros éléments s'accumulaient à l'amont, en avant du glacier, *les troubles et les sables, plus légers comblaient les dépressions provençales*.

Quant la Durance eut nivelé son lit et rectifié sa pente, *elle recreusa sa vallée, et les étangs*, dans ses propres dépôts, sinon jusque plus ou moins avant dans les roches incohérentes des *sables helvétiques* et des *argiles du schlier* qui forment le substratum de la région¹.

La topographie générale de la région des collines et des étangs de *Provence*, située à l'Est de la *Crau*, présente un *fouillis de vallées*, les unes *parallèles* les autres *obliques*, dont quelques-unes sont occupées aujourd'hui par des *étangs*, tandis qu'un grand nombre d'autres sont des *vallées sèches*. Toutes ces vallées, toutes ces gorges, sont manifestement des *vallées d'érosion*. En effet non seulement elles s'anastomosent entr'elles, mais elles sont encore totalement creusées dans les assises *helvétiques* et parfois jusque dans le *schlier*. Quelques-unes sont à peine *ébauchées* sur les plateaux ; mais le plus grand nombre viennent se *raccorder avec le niveau* des étangs.

¹ Dans tous les cas, la Durance préglaciaire avait déjà creusé la région jusqu'aux seuils de la Crau sur les étangs et sur la mer.

Ainsi, au sud des gares de *Grans* et de *Rassuen*, s'ouvrent, dans le poudingue de la *Crau*, des vaionnements qui en quittant la plaine forment *canyon* dans la molasse helvétique.

Au S. O., entre *Arles* et *Fos*, la *Crau* se termine par un plan incliné appelé *Coastière*, dont la pente de 0 m. 60 pour cent est deux fois plus forte que la pente générale de la *Crau*. Ce talus coupe en *biseau* le poudingue ancien et met à nu une bande de *molasse helvétique*¹ qui a 500 mètres de largeur entre les Carabins et la Fous de Fos.

La surface arasée de la molasse porte encore le polissage des eaux.

¹ Ces trois affleurements de l'Helvétien ne sont pas figurés sur la Feuille géol. d'Arles.

Dans sa savante étude sur l'étang de *Berre*¹ le sagace observateur M. *Collot*, arrive, à la suite de quelques observations analogues aux nôtres, à cette conclusion :

« Les affaissements du sol ne sont pour rien, dit-il, dans sa formation, comme on peut s'en assurer en suivant les couches des divers terrains sur tout son pourtour. Il ne reste donc qu'à demander compte à l'érosion, du creusement de l'étang de *Berre* ».

TRACE DE MOUVEMENTS DU SOL. — FORMATION DU GOLFE DE FOS ET SUBMERSION DE STOMALINE

Le creusement de la vallée de la *Durance* et des étangs de *Provence* présente une série de problèmes vraiment très complexes, et que nous n'avons pas la prétention de résoudre. Nous bornons notre ambition à signaler les faits que nous avons mis tous nos soins à observer et nous tâchons d'en donner l'explication qui nous paraît la plus probable.

Un des ordres de phénomènes les plus délicats est, certainement, celui des mouvements qui ont fait varier la position relative des terres et des mers. Nous signalerons, à ce sujet, simplement, et sans insister, un certain nombre de faits.

1° Le vallon de *Saint-Sulpice*, au nord de Miramas (gare), présente un large lit de rivière nettement établi dans la nappe de menus galets, et dans la direction de l'étang de *Berre*. Mais ce lit aboutit brusquement à une dépression de quelques hectares dominée, à l'aval et au Sud, par un seuil élevé de 12 mètres. Ce seuil, constitué par la molasse helvétique, est recouvert par la nappe de menus galets. Cette dépression est à coup sûr postérieure à la formation des petits galets, sinon, son remplissage aurait été l'œuvre de quelques jours.

¹ M. Collot. Histoire quaternaire et moderne de l'étang de *Berre* Bul. Soc. Géol. 3^e s. t. X. p. 333.

2° L'origine, par affaissement, des lacs de l'Olivier, d'Entressen, et du Grand-Clar de Montmajour, est plus manifeste encore, puisque les bords, décapés comme à l'emporte-pièce, sont en partie constitués par le *poudingue de la Crau*.

3° Dans la formation de l'étang de *Citis*, les phénomènes d'érosion se combinent avec ceux des *mouvements du sol*.

A *Rassuen* s'ouvriraient, sur la *Crau*, deux vallées se dirigeant sensiblement, en divergeant un peu, au S. S. E.; et séparées, à l'origine, par une étroite falaise, détruite en partie par les courants duranciens. La vallée de l'Ouest est occupée par les étangs de *Rassuen*, de *Laralduc* et de l'*Engrenier*. Ces étangs, placés à la suite, sont séparés entr'eux, et du golfe de Fos, par des *seuils*, en *menus galets de la nappe*.

Dans l'autre vallée qui débouchait à *Saint-Jean*, sur l'étang de *Caronte*, se trouvent les étangs de *Citis* et de *Pourra*. Mais, avant le creusement final, un dénivellement se produisit, la branche de l'O. capta la branche de *Citis*, de sorte que la vallée de *Pourra* se trouve coupée à *Citis* par un escarpement de 20 mètres et que le thalweg de *Citis* se trouve environ à 25 mètres au-dessus de *Laralduc*.

Or, sur le thalweg rocheux de *Citis* recouvert, en partie, par les *galets de la nappe*, se trouve creusé, à 28 mètres de profondeur, un *abîme*, à parois escarpées, au fond duquel est l'étang de *Citis*: on dirait, en le voyant du haut de la terrasse de *Saint-Blaise* ou de la *Mérindole*, un puits profond.

Nous ne saurions concevoir autrement que par des *affaissements*, la formation de ces quatre étangs.

M. *Nicolas*, d'Avignon, nous a montré des échantillons d'*argiles lacustres* riches en *paludines* que la sonde avait ramenés de 14 mètres de profondeur, lors de sondages faits dans la *Camargue*.

Il ne paraît pas possible qu'il y ait eu dans cette région un étang d'eau douce à 10 mètres au-dessous du niveau de la mer.

M. Collot, dans l'étude citée plus haut, signale également des preuves d'*affaissements* et de *soulèvements* sur les côtes de l'étang de Berre. Mais nous n'insisterons pas sur ces détails.

Le golfe de Fos présente les preuves les plus palpables de ces mouvements du sol. En décembre 1897, en explorant la plage de Fos pour étudier la *nature et l'origine de ses galets*, nous fûmes fort surpris d'y voir une quantité prodigieuse de *fragments de briques, de tuiles, d'urnes, d'amphores, de sérias*, et de vases de toute taille, de toute forme, et de nombreux *types d'anses de vase*. Rentré au restaurant de Fos, pour la nuit, nous eûmes la bonne fortune d'y trouver des amis et la plupart des pêcheurs du pays. Je fus ainsi renseigné sur les traditions locales et sur une foule de faits relatifs à mes études.

D'après les informations recueillies, les débris de poterie de la plage proviennent des *ruines d'une ville ensevelie, à 7 et 8 mètres de profondeur, sous la mer, et à deux kilomètres de la plage*. Par un temps de calme exceptionnel, on distingue, au fond de la mer, les rues et les maisons, sur le sol desquelles sont enfoncées de *grandes urnes* que les vagues *secoient, soulèvent et finissent par rouler* vers la plage.

Nombre de fois les filets des pêcheurs ont ramené d'*élégantes amphores*.

Comptant sur une journée propice, nous voulûmes, au mois de juillet dernier, aller visiter les lieux. Mais un violent et persistant mistral ne nous permit que l'exploration du voisinage de la côte. Et nous pûmes constater, sous l'eau, près du rocher de *Saint-Gervais*, de *grandes dalles*, un pan de mur, quelques fragments de poterie, et les excavations dans la *roche helvétique sous-marine*, que les gens du pays regardent comme les *aliscamps ou*

cimetière de la ville engloutie. Malgré notre déception, nous ne mettons nullement en doute l'existence et la disparition de cette antique cité.

Si nous avons eu la haute compétence de *M. Salomon Reinach*, nous aurions pu établir si les poteries du golfe de *Fos* appartiennent à la période *grecque* ou *romaine*¹.

Quelques *auteurs*² parlent incidemment de cette ville, dont le nom serait *Stomaliné*, tandis que *M. Ch. de Lenthéric* n'en fait pas mention dans ses « *Villes mortes* ». On paraît ignorer *son importance, son histoire, la date et les circonstances de son engloutissement sous les eaux*.

A-t-elle disparu brusquement sous les flots, comme *Pompéi* avait disparu sous les déjections volcaniques, ou bien, s'est-elle affaissé peu à peu? On l'ignore. La première hypothèse nous paraît plus probable; car avec une disparition lente, il y aurait moins de mobilier sous les eaux (des amphores, au moins) et il serait resté peut-être plus de souvenirs dans la mémoire des intéressés et par suite dans l'histoire.

Quoi qu'il en soit, il serait regrettable que des recherches archéologiques sérieuses ne fussent pas entreprises à *Fos*; ces fouilles, sous les eaux du golfe de *Fos*, ne seraient pas moins intéressantes que celles du lac du *Bourget*³.

¹ Pendant l'impression de ce travail nous avons, en compagnie de *M. G. de Manteyer*, revu *Fos*. Parmi les nombreuses poteries que nous avons recueillies sur la plage, ou arrachées au roulis des vagues, se trouvent trois fragments de poterie Samienne avec estampilles en caractères romains.

D'autre part, notre distingué confrère a relevé les inscriptions de 108 monnaies romaines trouvées à *Fos* et dont la plus récente est d'Argente.

² *A. Sauret* : *Fosse Mariano*, Roux, Marseille;

P. Ruat : *Excursions en Provence*, Marseille;

L. Blancard : *Monnaies attribuées aux Fosses Mariennes*, Marseille;

L. Gilles : *Les Fosses Mariennes et le canal de Saint-Louis*, Camoin, Marseille.

³ Nous nous proposons, avec notre ami *M. de Manteyer*, d'y continuer nos recherches.

La région de Fos, d'ailleurs, a été un centre important à l'époque romaine : Des plateaux du *Mont-Gayet* et de la *Mérindole*, *Marius* surveillait les *Cimbres* et les *Teutons*, campés sur les plateaux, au Nord de la *Crau*. A la base du *Gayet*, entre l'*Engrenier*, l'*Estomac* et la *Marronède*, se trouvent les ruines des grandes citernes de *Marius*. A la gare de *Fos*, se trouvent encore 30 culées et 10 arches du viaduc sur lequel la voie *Aurélienne*, de Marseille à Arles, traversait les lagunes entre la mer et l'*Engrenier*. (Neuf de ces dix arches ont été aménagées dans les maisons du hameau des *Arcades*).

Les fondations des culées du viaduc, exondées aujourd'hui, reposent les unes sur le *poudingue garunien*, les autres sur la *nappe à menus galets duranciens*. On peut aisément étudier cette nappe dans la tranchée du canal qui alimente les étangs avec l'eau de mer.

Il semblerait naturel de considérer l'*émersion de l'assiette* de ces culées comme le résultat des *mouvements du sol*. Les *oscillations de l'écorce terrestre* ne sont certainement pas étrangères à ce résultat. Toutefois elles n'en sont pas les seules causes, et on ne peut les accepter ici qu'avec une extrême réserve ; car avant la création et l'établissement du canal d'Arles à Bouc, sur la *Marronède*, ou cordons de sables accumulés par les *ragues* et par les *dunes* entre la mer et les lagunes de la *Fous*, ou prétendues *Fosses Mariennes*, le Rhône, dans ses grandes crues, envoyait une branche jusque dans l'étang de l'*Estomac*¹. Cette branche suivait les lagunes de la *Fous* et longeait les *Coustières* de la *Crau*. La mer, de son côté, par les gros vents du large, *déferlait* sur l'emplacement de la gare de *Fos*, et du viaduc *Aurélien*.

Néanmoins, les *affaissements de terrain* produits au milieu des *nappes de poudingues anciens*, ou de *menus galets*, celui surtout de *Stomatine*, sont des preuves

¹ D'où le nom *Stoma* (bouche) devenu par corruption *Estomac*. Les Fosses-Mariennes nous paraissent un Rhône-Mort dont l'ensablement a ruiné l'antique Fos.

sérieuses pour établir la réalité de *manifestations orogéniques* récentes dans la *Provence*.

L'action volcanique ne fut pas, sans doute, étrangère à ces *changements de niveau*.

Cette relation nous semble justifiée, non seulement, par le *voisinage du volcan éteint de Beaulieu* mais aussi par *d'autres indices* fort intéressants que fournit encore la plage de *Fos*.

Les *menus galets duranciens* qui constituent, avec des *sables marins jaunes*, la belle plage de *Fos*, ne contiennent pas que des *poteries romaines*. On y trouve aussi des *galets de laves*. Ces galets de laves avaient vivement intrigué l'illustre *Ch. Martins*¹ qui ne leur attribuait, une origine *sicilienne*, qu'avec une extrême réserve.

Pour nous, nous avons d'abord pensé à un *transport accidentel*, dû au *fait* de l'homme ; car tous les points de *Provence* qui ont été habités par les *Romains*, présentent de nombreux fragments de petites meules de moulin *en lave*². Notre hypothèse était loin peut-être de la vérité.

Les hautes mers du large sont assez rares à *Fos*, aussi leur cordon de *sables et de gros cailloux* qui est le *plus élevé* de la plage, se trouve couvert de hautes herbes et de dunes. En cherchant des *mollusques* dans ces herbes, nous fûmes amené à reconnaître ce haut cordon et à y rechercher la nature des *galets*. Il contient, en nombre, non-seulement, des *galets roulés*, mais des *cailloux à peine émoussés sur les angles*. Ces gros cailloux sont *en lave* et aussi en *roches granitoïdes* variés et en *calcaires du flysch tout à fait étrangers aux Alpes*.

Il est évident que ces *laves* et ces *granitoïdes* ont été amenés par les vagues qui les ont *arrachés à des gisements sous-marins inconnus ; mais situés à une faible distance de la plage*.

Le *volcan sous-marin éteint du golfe de Fos* est sans

¹ *Du Spitzberg au Sahara*.

² De Lamanon, dans l'ouvrage cité, signale, p. 33, des faits analogues.

doute l'*agent principal de l'établissement du barrage momentané* qui, pendant la période quaternaire, empêcha le libre accès, vers la mer, des eaux de la *Durance sous-glaciaire*.

Les trois éminences en molasse helvétique que l'on observe sur la plage, à Saint-Gervais, à Roques et à la Tour-Saint-Louis, sont peut-être les derniers témoins de ce barrage.

. . .

En résumé, il existe dans la basse *Provence* une formation durancienne uniquement composée de sables et de menus galets.

Cette formation qui repose sur les dépôts plus anciens du thalweg, s'élève et s'étend transgressivement sur les pentes et les plateaux des collines jusqu'au-delà des rives méridionales de l'étang de Berre.

Par tous ses caractères, cette formation à menus galets paraît être, en basse *Provence*, le succédané de l'*Erratique de la haute vallée*.

Mais la *Durance sous-glaciaire*, plus puissante et plus rapide que la *Durance actuelle*, n'aurait pu édifier un pareil dépôt que dans le cas où son écoulement, vers la mer, eût été gêné par un barrage momentané.

La région présente, en effet, des traces évidentes de mouvements du sol. Ces dénivellements doivent avoir eu pour cause des manifestations volcaniques indiquées par le voisinage du cratère de Beaulieu et par les laves du golfe de Fox.

Nous avons écrit ces quelques notes, sans autre préoccupation que celle de demeurer dans la réalité des faits, et nous lirions, avec le plus vif intérêt, les interprétations meilleures qui en seraient données.

Gap, le 20 septembre 1898.

UNE FILLE DE SERRES MATELOT

SUR LES NAVIRES DU ROI

GRENOBLE, LE 13 OCTOBRE 1783. — Je vous envoie, Monsieur, copie de la lettre que je reçois de M. le Maréchal de Castries¹, qui a procuré une demie solde de 10 livres par mois à la nommée Adélaïde Aliée, native de Serres, en considération de ses services, en qualité et sous le déguisement de matelot sur les vaisseaux du Roy. Je vous prie de vouloir bien remettre cette copie à cette fille ou femme et de lui dire que tous les 1^{ers} de janvier et de juillet, elle recevra 60 livres pour la demie année de sa pension au moyen des ordonnances que je vous ferai passer pour elle.

Je suis, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

PAJOT².

A M. Delafont, subdélégué à Gap.

GAP, LE 15 OCTOBRE 1783. — Vous avez, Messieurs, dans le sein de votre ville, une fille courageuse, qui après avoir servi le Roy pendant cinq ans, vient d'obtenir un traitement de 10 livres par mois pour récompense. La copie de lettre cy-jointe de M. le Maréchal de Castries doit lui servir de titre et je vous prie de la lui remettre et

¹ Cette lettre n'a pas été retrouvée, elle est probablement dans les archives de Serres.

² Pajot de Marcheval, intendant du Dauphiné.

de m'en certifier la remise. Vous aurez aussi la complaisance d'ajouter à cette fille qu'elle recevra de moy à chaque 1^{er} de janvier et de juillet prochain, ses ordonnances de payements. Je vous prie encore de lui annoncer que je serai bien aise qu'elle me parle à la première occasion qu'elle sçaura que je passerai dans votre ville.

J'ay l'honneur, etc.

DELAFONT.

A Messieurs les Consuls de Serres.

A GRENOBLE, LE 6 FÉVRIER 1784. — En l'absence de M. l'Intendant, Monsieur, j'ay eu l'honneur de vous adresser une ordonnance de 40 livres, expédiée au profit de la nommée Adélaïde Alliée pour la demy-solde de matelot, en considération de ses services sur les vaisseaux du Roy, sous le déguisement de garçon. Comme cette fille, âgée seulement de 17 ans, est actuellement ici, que j'en prends soin pour le moment en attendant qu'on ait trouvé une communauté pour l'y placer et luy faire apprendre sa religion et à travailler, je vous prie de vouloir bien me renvoyer l'ordonnance que je vous ai adressée.

J'ay l'honneur d'être avec un sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BEAUFORT ¹.

A M. Delafont, subdélégué à Gap.

¹ Commis de l'intendance à Grenoble.

SAUVETERRE

Par M. A. DUMAS.

Sur le chemin de Gap à Rabou, au bas de la croupe méridionale de Charance, coule un torrent sur un lit légèrement jaunâtre, entre des rochers formant de temps en temps de petites cascadelles. Tout autour, le terrain est sec, la végétation rabougrie ; le sol est couvert de ces herbes grises, comme la lavande, qui semblent tenir le milieu entre la verdure franche et le bois mort.

Presque sur le torrent, à quelque pas, s'élève la chapelle de Sauveterre. C'est un édifice d'une simplicité, d'une rusticité extrême. Ses murs, sans aplomb régulier, crépis au mortier, ont la même teinte jaune pâle que l'eau du torrent ou ils se reflètent. Dans l'ouverture du campanile, est suspendue une petite cloche qui a perdu son équilibre, le bois à moitié pourri ayant allégé la partie supérieure. Et la clochette incline fortement en avant son bronze vert-de-grisé, exhibant à ceux qui viennent de Rabou une grande bouche ouverte avec une langue pendante formée par le battant.

Un peu, très peu de verdure égaye cette pauvre chapelle. Ce sont quelques peupliers taillis jetés sans ordre des deux côtés du chemin et ne portant au sommet de leurs pieds nouveaux et tordus qu'un ombrage insignifiant.

L'endroit n'est pas absolument désert. Sans parler des allants et venants entre Gap et Rabou, tout près s'anime le hameau de Basse-Corréa avec sa petite population active et son important bétail. De l'autre côté et dominant le paysage, la croupe de Charance est traversée de temps à autre par une bande de moutons dont la marche pétulante et cascadeuse dessine une mobile tâche blanche sur le fond brun de la montagne. Et, chaque matin, par un raccourci qui longe le torrent, grimpe le facteur solitaire.

Il ahane sous l'effort de ses jarrets, portant ses enveloppes mystérieuses d'un pas lassé, monotone, indifférent.

Ce coin demi-sauvage offre des contrastes saisissants. La croupe de Charance forme une sorte de promontoire arrondi, et sur ce terrain pierreux, montant, presque nu, des chemins étroits, tortueux, zèbrent de lignes claires la grisaille du sol. Puis, tout d'un coup, la stérilité s'arrête, finit avec la montagne. Tout de suite ce sont des prairies, des terrains fertiles, l'herbe drue et verte, la couleur brunâtre, signe d'un sol généreux. et, suprême cause de fertilité, la banderolle sinueuse du canal du Drac, dont les méandres gracieux, calmes, nonchalants, bordés de verdure et çà et là de fins peupliers, tranchent avec le lit sauvage et fortement incliné du torrent.

Le hameau de Basse-Corréo, vraiment enrichi par ce large ruban glauque qui traverse ses terres, n'a pas encore, cependant, modifié sensiblement son aspect. A peine quelques maisons d'un style moderne et d'un mauvais goût assez prétentieux, du resto. La plupart des habitations sentent la plus haute antiquité. Toits de chaume à pente rapide ; murs d'une épaisseur cyclopéenne, à l'extérieur décrépi, laissant voir leurs grosses pierres nues, rougies, crevassées ; perrons et escaliers extérieurs grossièrement ajoutés à la construction ; piliers adossés après coup pour sauver de la ruine la maison branlante. Cette architecture massive et rudimentaire vous reporte involontairement à des époques fantastiquement anciennes où l'habitation n'était guère qu'un abri pour l'homme, sa famille et ses bestiaux.

Il semble même — à raison du grand développement des prairies — que le logement du bétail est la préoccupation dominante. En suivant le chemin qui sert de rue principale au hameau et le divise en deux parties presque égales, l'on rencontre à chaque pas, à droite et à gauche, à même la route, de longues écuries sous le chaume, ouvertes à leurs deux extrémités par de larges baies qui ressemblent à des brèches. Ces ouvertures sans vitre

ni volet, établissent du nord au midi une active circulation d'air, indispensable à l'hygiène de ces parcs surchauffés.

Le terrain de Basse-Corréo fait partie de la petite plaine qui s'étend de La Freyssinouse à la Roche-des-Arnauds. C'est un vrai plateau affaissé entre de grosses montagnes, ouvert de partout aux grands vents qui débouchent des vallées environnantes aux gorges profondes. Corrodé par les eaux, épuisé par les récoltes, desséché par le vent, ce plateau se trouve à la merci de presque tous les fléaux naturels.

Aussi la population qui l'habite, patriarcale et pieuse, invoque-t-elle d'une manière pressante la grande Dispensatrice de tous les biens. Notre-Dame de Sauveterre qui domine le plateau et se trouve à la limite de l'aridité et de la verdure, est, par sa situation comme par son nom significatif, le puissant refuge de la contrée.

Le lundi de la Pentecôte, la petite chapelle est le théâtre d'une cérémonie simple et touchante. On y vient en procession de La Roche-des-Arnauds, chef-lieu de la paroisse, pour attirer la bénédiction du Ciel sur les fruits de la terre.

Cette petite fête tombait, cette année-ci, le 30 mai. Depuis plus d'un mois, des pluies presque incessantes avaient détrempé la terre et fait pousser, drue et serrée, une herbe d'un vert foncé, vigoureux, puissant. Mais l'excès était à craindre ; et, fort heureusement, le mois de mai finissant avait tourné au temps vif et clair. Il faisait même, ce jour-là, dans les environs de Sauveterre, une bise froide, glaciale, le fameux vent de Rabou, le vrai mistral de nos montagnes. A part cela, une matinée délicieuse. Au lever du soleil, tout le côté de l'Orient était baigné dans une brume transparente aux scintillements et aux reflets infinis, union intime des brouillards du matin et de la lumière qui à flots abondants vient tout à coup les surprendre. Au côté opposé, c'était au contraire un ciel d'une netteté merveilleuse, d'un bleu intense, avivé par le froid, bénéficiant de son éloignement du jour et gardant quelque

chose des teintes sombres de la nuit. Et la teinte s'accroissait encore si l'on ne considérait qu'un pan limité d'azur, entre deux crêtes de montagne, par exemple. De temps à autre, dans cette partie du ciel, apparaissait un petit nuage blanc et transparent, comme un ballot irrégulier de mousseline aérienne. Vivement entraîné et déplié par les souffles de l'air il s'évanouissait bientôt et se résolvait en éléments invisibles sous le baiser ardent du soleil. Puis, la lumière gagnait peu à peu toute la région ; le ciel se dépouillait insensiblement de ses contrastes ; une voûte de turquoise s'étendait uniforme sur tout l'horizon ; Charance, si triste dans sa teinte de gris violacé, s'égayait à son tour, et ses rochers, comme les moignons de son squelette, reluisaient d'un éclat fauve d'or bruni.

Le quartier de Sauveterre avait un aspect de fête rustique très discrète. Bien avant l'arrivée de la procession, quelques femmes du voisinage attendaient, abritées derrière le mur de la chapelle qui servait de cagnard, le regard fixé là-bas du côté de Basse-Corréou, par où devait poindre le défilé. On causait posément, avec des repos fréquents, sans bavardage, dans une atmosphère de recueillement anticipé. Les conversations s'animaient pourtant chaque fois qu'une nouvelle arrivante se joignait au petit groupe. Il en vint une d'un certain âge au teint propre, sans hâle campagnard ; elle avait ce charme particulier des figures convalescentes, un restant d'anémie qui est à la fois l'acheminement vers les colorations franches de la santé et un ressouvenir mélancolique de la maladie vaincue, en train de disparaître. Effectivement, cette bonne vieille avoua qu'elle n'avait plus mis les pieds dehors depuis plusieurs mois, et une pensée pieuse présidait à sa première sortie.

Enfin, vers huit heures, la bannière de la Roche-des-Arnands apparut, fortement secouée par le vent. La ligne humaine, au mouvement régulier et lent, se découvrit peu à peu avec ses têtes presque égales, les illusions de la perspective rendant presque aussi petits les hommes qui

la terminaient que les enfants qui tenaient la tête. Les rangs se confondaient. Les tons sombres dominaient. Hommes et femmes, pour la plupart, portaient des vêtements noirs ou gris. Les enfants jetaient dans ce pêle-mêle une note plus gaie. Enfin, quelques jeunes filles avaient fait choix d'une toilette voyante, suivant une coutume assez répandue à la campagne où l'on rachète par l'intensité des couleurs la rareté des belles robes. Le prêtre, eu surplis, fermait la marche. D'une main il s'épongeait fréquemment le front : une heure de marche avait eu raison de la bise matinale ; de l'autre, il tenait son bréviaire dont les tranches dorées miroitaient sous le soleil déjà haut. En traversant Basse-Corréou, cette ligne était coupée par les maisons ; puis ses lentes ondulations, à mesure qu'elle se rapprochaient, paraissaient lourdes, comparées aux mouvements chatoyants des prés, aux balancements capricieux, délicats et félins des sveltes graminées. Et, aux sons grêles et fanés de la petite cloche qui se démenait de toutes ses forces sous la robuste main de paysanne tirant sur sa corde, la procession contourna les terres et remonta le torrent, par un chemin douteux, plein de pierres. A l'arrivée, on adossa au mur, près de la porte, la bannière défraîchie et la croix processionnelle ; puis, enfants, jeunes filles et femmes pénétrèrent dans la chapelle : celles qui ne purent trouver place, ainsi que les hommes, se rangèrent au dehors, près de la porte, en union avec le reste de l'assistance.

On pouvait alors passer en revue l'intérieur de cette rudimentaire chapelle. Sur les murs blancs et propres, pas d'autre ornement que les quatorze stations d'une imagerie voyante, avec, derrière l'autel très simple, un tableau représentant l'Assomption de la Vierge, dans un ovale de nuages lourdement brossé, et, en face de la porte, l'image du Christ, le chef entouré de trois tringles destinées à supporter un voile.

Après quelques mots très simples exposant le but de cette cérémonie, faisant allusion aux magnifiques récoltes

que l'on vient de traverser et invitant à la prière recueillie, le prêtre commence la messe. Un chœur de jeunes filles, debout à côté de l'autel, va chanter jusqu'à la fin de pieux cantiques. Ce sont des voix sûres, énergiques, d'un timbre à demi masculin, ragaillardies encore par le fouet de la fraîcheur matinale et portées par une foi enthousiaste. D'un bond elles atteignent la voûte fort basse, résonnent puissamment dans l'étroite chapelle, et, par la porte ouverte, vont transmettre à ceux du dehors ces supplications vigoureusement cadencées. Les cantiques disent les gloires de la Vierge, l'implorant ardemment, simplement. En eux, rien de maniéré, rien même de très élégant. Ce sont de vieux airs populaires, pouvant être repris au refrain par les enfants eux-mêmes. Paroles et rimes simples, renfermant en quelque sorte l'âme transparente et familière des paysans. Harmonie profonde de tout ce spectacle où la Foi emporte sur ses ailes d'or des âmes rustiques jusqu'aux plus purs sommets. Mariage unique de l'humilité terre à terre avec le vol de l'âme éperdu et transcendant, comme se marient, en ces régions, la verdure des basse terres et la fière nudité des cimes vertigineuses, comme se marient, dans l'enceinte même de la chapelle, les sons allègres et vibrants en l'honneur de la Mère et la voix grave du prêtre célébrant les Mystères du Fils.

La messe terminée, un court répit fut accordé, le temps de faire croquer aux enfants une brioche vendue par un marchand de circonstance, et l'on repartit par un autre chemin, celui qui s'embranché à la route de Rabou, sans se livrer aux copieuses libations qui donnent ailleurs un air de paganisme aux fêtes chrétiennes.

NÉCROLOGIE

MARIUS TOY-RIONT

Fondée dans le but de « favoriser, par tous les moyens « en son pouvoir, la connaissance et l'expansion de tout « ce qui intéresse ou touche le département des Hautes-Alpes », c'est bien à notre regretté confrère, M. Marius Toy-Riont, décédé à Abriès, son pays natal, le 2 septembre dernier, que la Société d'Etudes doit l'hommage d'une notice, que ceux qui le connurent et l'aimèrent trouveront certainement trop courte.

Si les uns concourent au but de la Société par leurs recherches historiques ou géologiques, les autres par le culte de la Muse ou de l'Art, il était réservé à l'homme d'action qu'était Marius Toy-Riont, de lui apporter son contingent sous une forme plus concrète.

Il y a bientôt 40 ans que, par la bouche du poète, le *Génie des Alpes* déplorait son isolement :

Lorsque tant de sujets qui n'ont pas ma richesse
Sont explorés sans cesse
Je n'ai de mes trésors que moi seul pour témoin !

Marius Toy-Riont a entendu la plainte. Pourquoi, en venait-on pas dans les Alpes françaises ? Pourquoi, en ce siècle de tourisme, les pas du voyageur s'écartaient-ils de ces montagnes aux flancs boisés de mélèzes, de ces glaciers éthérés, de ces côteaux tapissés de vignes, de de ces gorges où bondit le torrent et sur le revers desquelles niche l'aigle ?... Faute de moyens d'y vivre.

Devançant l'œuvre du Syndicat d'initiative, comprenant que l'initiative est un ressort essentiellement individuel,

Marius Toy-Riont, fonde lui-même, avec l'aide de quelques amis, le *Grand Hôtel d'Abriès*, au fond du Queyras, et dès la première année de sa construction, nous avons pu voir les touristes de toute nation et de tout rang, suivant, invasion pacifique ! les traces de François 1^{er}, escalader, au dessus de Guillestre, les rampes de la Viste, reprendre haleine à la *Maison du Roi* et s'échelonner à travers la *Chapelue*, à l'aspect et au souvenir sinistre, le long des lacets de l'*Ange Gardien*. Château-Queyras, Aiguilles, Abriès, Saint-Véran, « le plus haut pays où se mange le pain », seront bientôt plus célèbres que les stations suisses les plus renommées.

La carrière civique couronnée par cette œuvre ne pouvait être que celle d'un honnête homme, d'un patriote épris d'un noble idéal.

Né à Abriès, le 21 février 1849, d'une famille ancienne et laborieuse, le jeune Marius, privé de sa mère dès les premiers jours de sa naissance, fut confié par son père, négociant à Marseille, aux soins affectueux d'une tante qui guida ses premiers pas. Dès sa deuxième année, en 1861, il quitta ses chères montagnes pour entrer au lycée de Marseille. — Il n'était que depuis deux ans dans les affaires où il s'était lancé à sa sortie du collège, lorsque la guerre de 1870 l'appela dans les rangs de cette héroïque garde mobile, qui soutint si vaillamment l'héritage de notre armée de premier rang. Marié en 1875, à l'âge de 26 ans, avec une personne distinguée, dont les sentiments étaient à la hauteur des siens, il n'oublia pas, au milieu de ses affaires toujours grandissantes et des soins d'une famille qui s'augmentait rapidement, les intérêts de ses compatriotes : il vint à leur aide d'une manière efficace et éclairée par la création d'industries locales notamment par la résurrection, dans la vallée, de l'ancienne industrie briançonnaise du *lapidaire*, en vue de laquelle il n'épargna ni ses peines personnelles ni même, chose plus rare, les sacrifices d'argent et dont nous avons pu admirer les résultats à la dernière exposition industrielle de Gap, en 1896.

Mais le plus dur de ses sacrifices fut, sans contredit, pour M. Toy-Riont, celui de se laisser porter, par la voix de ses compatriotes reconnaissants, au Conseil général des Hautes-Alpes. Cette initiation à la vie politique contemporaine fut aussi, pour cette âme loyale, ce cœur généreux, l'initiation aux déceptions. On sait quels efforts il fit dans cette assemblée, où sa place était si bien marquée, pour y faire aboutir, pendant le cours de ses deux mandats successifs de 1891 et de 1895, la cause de la justice, du progrès et de l'humanité. Les procès-verbaux en témoignent... Mais pourquoi insister sur ce passé, sinon pour y relever l'exemple de vertu et de dévouement absolu aux intérêts de son pays natal, que Marius Toy-Riont a laissé à ses enfants ? Cet exemple, ils le suivront, en fils bien nés, pour le plus grand honneur de sa mémoire et l'avantage du pays alpin.

Cette vie, courte par le nombre des années, a été en réalité plus longue que bien d'autres qui remplissent et dépassent leur cours normal ; et, puisqu'il s'agit d'un chrétien, nous pouvons bien la résumer par ce verset de l'un des offices dans lesquels l'Eglise célèbre la mémoire des Justes ; *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

Gap, 29 septembre 1898.

C. ROCHE.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VALLÉE DE LA VENCE

DEUXIÈME PARTIE

Saint - Étienne - d'Avançon

I. Topographie, village et jermes, population, nom, origine du lieu.

1. La commune de St-Etienne-d'Avançon est située au centre de la vallée en un point où la Vence, obliquant du nord au sud-ouest, forme comme un coude dans son cours. Le territoire a une superficie de 865 hectares. Il s'étend sur l'une et l'autre rive de la Vence et présente trois parties distinctes : l'une située au pied des montagnes de l'Aigle et de Pré-Maurel, comprenant le territoire du Laus ; l'autre, dans la plaine où s'étendent de chaque côté de la rivière, des vergers et des prairies marécageuses ; la troisième, à l'angle formé par les versants des monts Théus et St-Maurice. Cette partie est des plus accidentées : on y remarque des bois de pins et de hêtres, des ravins pittoresques, des blocs erratiques semés çà et là sur les pentes.

Comme endroits dignes de remarque, nous mentionnons : la *Grotte des Fours*, où eurent lieu les premières apparitions de la Vierge à Benoite Rencurel, et dont le lieu est marqué par une modeste chapelle ; l'étroit défilé de *Bas-Col*, bordé de pins sylvestres et ouvrant un débouché sur la Durance au-dessus de Remollon ; la *Gardiote*,

diminutif de *garda*, guérite, où fut probablement un poste d'observation à une époque reculée ; le *Serre-Maurel*, de *maurus*, *maurinus*, mot gallo-romain qui signifie brun ; la *Condamine*, de *condaminium*, co-propriété, champ fertile ayant appartenu à plusieurs maîtres ; le *Béal de la Charrière*, de *Caneyra*, rue, et qui nous indique le passage de l'ancien chemin conduisant de la vallée de la Vence à celle de la Durance ; la *Plâtrière*, enfin, belle carrière de roches à plâtre.

2. La commune de St-Etienne-d'Avançon se divise en deux sections et paroisses : celles de St-Etienne et du Laus. Nous parlerons de ces deux dernières dans la *troisième partie*. Quant aux deux premières, elles comprennent le village chef-lieu et quelques maisons foraines.

Le village de St-Etienne est situé sur la rive gauche de la Vence, au point de jonction des deux bassins formés par les torrents des Fours et de Bas-Col. Il s'étage gracieusement en amphithéâtre au flanc d'un monticule que couronne l'église et son clocher. Il se compose d'environ 30 maisons et se partage en quatre quartiers : le *Village*, *Barthelasse*, les *Pascals* et les *Abuourous*. On y remarque la maison où naquit Benoite Rencurel, convertie en école et chapelle par Mgr Dépéry ; une ancienne demeure des seigneurs, flanquée d'une tour délabrée où se trouve la porte d'entrée au linteau en accolade simple ; un reste de substructions d'anciens remparts appelé le *Barri* ; la porte latérale de l'église où on lit les armoiries de la famille de St-Marcel : *De gueules à trois chevrons l'un sur l'autre*.

Parmi les écarts, nous trouvons : l'ancien moulin seigneurial où est un four à plâtre, un groupe de maisons à Bas-Col et quelques autres éparses sur la montagne de Théus.

3. La population a été de temps immémorial de 35 à 40 familles et de 180 à 200 âmes. En 1896, d'après le recensement, elle n'est plus que de 150 habitants. C'est une population de mœurs paisibles et d'esprit religieux.

4. Le nom de St-Etienne est le nom même du patron de la paroisse substitué très probablement à celui de *Serre Maurel*, car telle est encore l'appellation du quartier sis à côté. Il commence d'apparaître dans les actes du XIII^e siècle. C'est ainsi qu'on trouve : 1245, *Sanctus Stephanus de Avansone* (Arch. de Durbon); 1270, *Sancti Stephani* (Homm. de Bertrand de Mévouillon); 1331, *Locus de Sancto Stephano* (Valb. II, p. 254); 1364, *Sanctus Stephanus Vallis Avansons* (Arch. des Hautes-Alpes¹).

5. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que St-Etienne ne date que du XI^e siècle, et qu'il a été formé d'un démembrement d'Avançon à cette époque. Ce qui le prouve c'est qu'il faisait encore partie de la communauté en 1376, où, d'après la transaction de cette date, les habitants figurent en corps avec ceux d'Avançon, et possèdent en commun avec ces derniers le bois de la *Frache du Laus*². Ensuite, il dépendait de la paroisse d'Avançon comme de l'église mère, puisque le prieur-curé de ce lieu y percevait un septième des dimes. Enfin, on ne trouve dans le territoire aucun reste archéologique indiquant qu'un village y ait existé dans le haut moyen-âge.

Sur ces données, nous pouvons admettre qu'au XI^e siècle, époque où les populations construisirent sur les hauteurs des villages fortifiés, en même temps que la féodalité s'établit, une partie des habitants de l'ancien village d'Avançon situé au Villard, vinrent élever le village de St-Etienne sur la butte où il se trouve encore de nos jours. Ce nouveau village, relativement peuplé et trop éloigné de celui d'Avançon, bâtit une église qu'il consacra à St-Etienne, premier martyr, et dont il prit le nom. Il constitua plus tard, comme nous dirons, une communauté indépendante. Au point de vue féodal, il forma un fief appartenant au seigneur majeur d'Avançon, et plusieurs coseigneuries ou parts de la terre appartenant aux coseigneurs de la baronnie.

¹ J. Roman : *Dictionn. topogr. des Htes-Alpes. -- Inventaires des titres de la baronnie d'Avançon.*

² Voir : *Première partie*, II.

M. de Ladoucette, dans sa *Topographie des Hautes-Alpes*¹, dit qu'un ancien château avait existé au point culminant du monticule, à la place même de l'église actuelle. Il n'en est rien. L'église a toujours occupé ce lieu. Ce qui le prouve c'est qu'elle était entourée là, conformément au pontifical romain, du cimetière. Si une église et un cimetière primitifs avaient existé sur un autre point du village, on découvrirait des restes. Or, nulle part on ne trouve de trace soit d'édifice, soit de tombes.

Le village de St-Etienne était protégé là par un rempart entourant l'église. Nous en avons l'indice dans le nom de *Barri*² qu'on donne au rebord de la plate-forme où l'église est assise, ainsi que dans les substructions en maçonnerie de cette ancienne fortification. Quant aux demeures seigneuriales, — car il y en avait plusieurs, — elles étaient construites au-dessous du rempart.

Telles ont été les origines de St-Etienne-d'Avançon. Nous allons, à partir du XI^e siècle, en suivre l'histoire, au triple point de vue féodal, communal et paroissial.

II. St-Etienne depuis le XI^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

1. Nous venons de voir comment le village de St-Etienne fut formé, au début du bas moyen-âge, d'un démembrement de celui d'Avançon. Il devint, comme nous avons dit aussi, le siège d'un fief que nous trouvons uni de temps immémorial à la seigneurie d'Avançon. En sorte que St-Etienne, sous le rapport féodal, suit les destinées de ce dernier, sauf pourtant quelques différences que nous avons à faire connaître.

¹ Ladoucette : *Topogr. des Htes-Alpes*, p. 217.

² Ce nom de *Barri* existe encore dans le dialecte alpin. Il veut dire rempart. En Champsaur, il signifie des espèces de barricades que les jeunes gens sont dans l'usage d'élever dans les chemins des villages, la nuit qui précède la fête de la St Jean.

Pour seigneurs majeurs nous avons donc les mêmes que ceux d'Avançon, c'est-à-dire : avant 1202, les comtes de Forcalquier et de Provence ; de 1202 à 1306, les princes Dauphins ; de 1306 à 1577, les barons de St-Marcel, savoir : 1306, Giraud ; 1323, Lantelme ; 1389, Odonnet ; 1390, Humbert ; 1421, Georges ; 1447, Humbert ; 1494, Georges ; 1550, Jean ; 1560, Laurent ; 1577, Anne, sa fille ¹.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de ces seigneurs à propos d'Avançon. Toutefois il y a lieu, en ce qui touche St-Etienne, de citer les deux faits suivants. En 1394, Lantelme de St-Marcel, dans le contrat de mariage d'Humbert, son petit-fils, avec Peyronne Flotte, fille d'Arnaud Ozasiche, seigneur de la Beaume-des-Arnauds, se réserve le château et la terre de St-Etienne qui sont ainsi séparés des châteaux et terre d'Avançon. Mais, après sa mort, Humbert réunit à nouveau les deux fiefs. — Plus tard, en 1493, Humbert de St-Marcel, petit-fils du précédent, diminue le fief en vendant à Lantelme, son cousin, sa part d'une maison et de propriétés situées à St Etienne ².

Quant aux coseigneurs possédant fonds ou droits à St-Etienne, ils sont également les mêmes que ceux d'Avançon, et nous prions le lecteur de s'en rapporter à la liste que nous en avons donnée dans la *première partie*. L'une des coseigneuries avait à St-Etienne des possessions presque aussi importantes que la seigneurie. C'était celle qui appartint dès avant 1286 aux nobles Bertrand des Elris. Cette part fut vendue, en 1372, à Pierre Gillin, coseigneur de Jarjays. Celui-ci la revendit, en 1376, à Lantelme de St-Marcel qui l'unit à la seigneurie majeure ³.

Outre les coseigneurs communs aux deux fiefs, il y en avait encore de particuliers à St-Etienne. Ainsi nous trouvons, en 1270, Bertrand de Mévouillon qui prête hommage uniquement pour cette terre, et, en 1352, Guil-

¹ Voir : *Première partie*.

² *Inventaire des titres de la baronnie*.

³ *Inventaire des titres de la baronnie*.

laume Oddoul qui passe un hommage identique. De plus, il y avait le prieur de St-Maurice qui possédait dans le lieu une propriété et une directe seigneuriale¹.

Nous allons maintenant parler des droits féodaux. Ils firent l'objet, en 1363, d'une transaction entre Bertrand des Elris et ses hommes. Cette transaction en atténuant sur certains points en leur faveur les charges féodales, créa cette classe d'hommes qui prit le nom de *petite cense*, par opposition aux hommes du seigneur-majeur, qui continuèrent à payer les droits dans toute leur étendue et furent appelés la *grande cense*. Telle fut l'origine de ces deux catégories de corvéables dont il va être question dans l'acte suivant².

Cet acte est une sentence arbitrale relative aux droits seigneuriaux, prononcée, le 30 janvier 1390, entre Lantelme de St-Marcel et les habitants de St-Etienne, par Georges, seigneur de Prunières, Reymond et Provensal, professeurs en droit, et Etienne notaire, sentence qui fut renouvelée le 19 mars 1461. Dans cet acte, les habitants relèvent contre le baron 24 griefs touchant lesquels les arbitres statuent : — que les hommes de Lantelme, dits de la *grande cense*, payeront pour cens 16 deniers, et que les hommes, qui étaient précédemment de Bertrand des Elris et dits de la *petite cense*, en payeront 20 ; — que les premiers devront pour arriéré des cas royaux 24 florins, et les seconds, 5 florins seulement ; que cet arriéré se compensera par ce que le seigneur leur doit pour travaux à ses châteaux et forteresses ; qu'à l'avenir, le seigneur leur paiera pour le dit travail ce qu'il leur aura promis ; que s'ils ne viennent point travailler, ils devront, les hommes de la grande cense, 20 florins, et ceux de la petite cense, 16 florins ; -- qu'ils auront le droit de chasser dans tout le mandement, excepté dans le bois de la Frache du Laus et à 50 pas de distance ; — que le seigneur aura droit de ban, c'est-à-dire de porter défense de causer des délits dans les récoltes, sous peine pour les délinquants

¹ *Locataires des titres de la baronnie.*

² *Locataires des titres de la baronnie.*

d'une amende de 12 deniers due au seigneur, si le troupeau est d'un *trentenier*, et d'une obole, si le troupeau est moindre; mais qu'il ne pourra faire *jurer le ban* à qui que ce soit; — que le civayer, l'éminal et le sétier pour le vin seront conformes aux anciennes mesures de St-Etienne, ou, en cas de désaccord, à celles de Valserrès; — que le seigneur pourra tenir son baile (ou châtelain) à tel endroit de la seigneurie qu'il jugera bon, et qu'on devra s'adresser à lui pour dommages causés aux fruits des champs; — que les hommes de la grande cense devront moudre au moulin du seigneur, et les autres, où bon leur semblera; — que les premiers paieront pour droit de fournage un pain tous les trente, et les autres, un tous les cinquante; — que toutes procédures, enquêtes et contestations cesseront ¹.

Enfin, dans le dénombrement d'Humbert de St Marcel, en 1396, il est encore question des droits féodaux afférents à St-Etienne. Ils se trouvent établis dans cet acte ainsi qu'il suit. Les habitants devront: 120 corvées; 30 charges d'avoine pour censes et tâches; 8 autres charges d'avoine; 7 florins; 20 sétiers de vins; 35 livres d'huile; 25 poulets; 10 charges de foin; 10 jambons; 4 florins pour la cense du four; plus les lods au 12^e denier, les bans, la leyde et le pulvéragé. — Nous remarquerons dans cette énumération les droits sur l'huile qui n'existaient point à Avançon et étaient particuliers à St-Etienne ².

2. Si le village de St-Etienne forma dès un temps reculé, — probablement dès les débuts de la féodalité, — une seigneurie, il ne forma pas de sitôt une communauté. Nous avons vu, en effet, qu'en 1376, dans la transaction de cette date, il était encore uni à celle d'Avançon. Mais il est probable que la communauté se trouvait déjà constituée en 1390, puisque les habitants figurent en corps

¹ Une copie de cette sentence arbitrale se trouve aux archives de St-Etienne.

² Une copie de ce dénombrement est aux archives de M. Valentin, à Valserrès.

dans la sentence arbitrale dont nous avons parlé. Du moins il est certain qu'elle existait et fonctionnait régulièrement en 1447. Nous trouvons, en effet, qu'elle soutint, à cette date, un procès contre Georges de St-Marcel au sujet des criées et proclamations de bans, et qu'elle avait alors à sa tête trois syndics, Thomas, Calvet et Guillaume¹.

Au point de vue judiciaire, St-Etienne dépendit avec Avançon d'abord des comtes de Forcalquier, ensuite des Dauphins, et enfin, après l'inféodation de la baronnie à Giraud de St-Marcel, de la judicature instituée par ce dernier à Embrun, avec appel au vibailly de cette ville.

St-Etienne eut aussi, comme Avançon, une charge de notaire. Parmi ses titulaires, nous trouvons, en 1376, Jean Lagier qui figure dans la transaction de cette date; il était de St-Etienne.

Nous citerons comme faits historiques, durant la période que nous étudions, les quelques uns qui suivent. — En 1484, les consuls de St-Etienne, Pierre Matheron et Jacques Girard, acquièrent en emphythéose perpétuelle au nom de la communauté, d'Humbert de St-Marcel, une ile située à la Dréouille². En 1511, les deux communautés de St-Etienne et d'Avançon, ayant à leur tête les seigneurs, passent une transaction dont le but était de délimiter les bois et d'en régler l'usage dans les quartiers appelés *Combe d'Avançon*, *Rochavon* et *Pisse-Loup*; par cet acte, la communauté de St-Etienne achevait de se rendre indépendante de celle d'Avançon. — En 1515 et 1516, dans les concessions de mines dont nous avons parlé à propos d'Avançon, était probablement comprise une mine d'argent située à la Grotte des Fours; la tradition dit, en effet, qu'il y en avait une et on y remarque quelques vestiges d'exploitation.

3. Nous arrivons à la paroisse. Nous avons vu qu'elle

¹ *Inventaire des titres de la baronnie, de 1728, par l'abbé de Moydieu.*

² *Inventaire des titres de la baronnie, de 1728, par l'abbé de Moydieu.*

s'était détachée de celle d'Avançon, comme le prouve le droit de dîmes que cette dernière avait conservé sur le territoire. A quelle époque fut-elle établie? Nous l'ignorons. Mais il est permis d'admettre qu'elle est au moins aussi ancienne que la seigneurie. La paroisse, en effet, était sous le vocable de St-Etienne. Or, c'est elle qui a donné son nom à la seigneurie. Elle paraît ainsi remonter à l'établissement de la féodalité, c'est-à-dire, au XI^e siècle. L'église, nous l'avons dit, fut construite à l'endroit où elle se trouve encore, et elle était entouré du cimetière.

Un très ancien prieuré était uni à l'église. On en trouve l'existence authentique en 1239 dans une charte de Durbon. Ce prieuré se trouvait sous le vocable de St-Etienne, comme la paroisse, et avait une directe seigneuriale de même nature que celle de la seigneurie majeure. En 1480, Jean Albert, prieur, acquiert en emphytéose perpétuelle, d'Humbert de St Marcel, un fonds situé au *Pré-des-Faysses*, sous réserves par ce dernier de 8 éminées de blé, des droits de lods et de prélation, et d'une somme de 85 florins, suivant acte reçu par Raybaud, notaire de Montgardin¹. Ce prieuré fut uni à la cure avant 1516, et le bénéficiaire prit le titre de prieur-curé.

La paroisse était à la collation de l'archevêque. Les dîmes étaient perçues par ce dernier, l'abbé de Boscodon et le prieur qui se les partageaient, moins un septième qui revenait au prieur-curé d'Avançon. En 1516, le prieur-curé de St-Etienne payait au rôle des décimes 6 florins. Il n'y avait point de chapelles dans la paroisse. Mais il y avait une confrérie, probablement sous le vocable du St-Esprit, comme celle d'Avançon. C'est ce que semble prouver une maison appelée la *Frérie* et appartenant, en 1443, à la communauté².

Nous avons parlé dans la *première partie* de l'hôpital de St-Grégoire d'Avançon. Cette maison, limitrophe entre les deux paroisses, possédait aussi des fonds à St-Etienne,

¹ *Inventaire des titres de la baronnie, par l'abbé de Moydieu.*

² *Archives de St-Etienne. — Délibération du Conseil général.*

notamment un pré qui lui avait été donné, en 1243, par Arnoul des Meys, et qui fut échangé, en 1310, contre une propriété du seigneur de Valserres. Nous avons fait mention également des fonds que l'ordre de St-Jean de Jérusalem possédait dans la baronnie. Une partie de ces biens était située à St-Etienne, et le commandeur en passe hommage en 1560. Le prieur de St-Maurice y possédait aussi une propriété et des droits féodaux ¹.

III. St-Etienne depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'à nos jours.

1. Nous avons laissé la seigneurie de St-Etienne en la possession de la famille de St-Marcel. En 1540, nous la trouvons momentanément séparée de celle d'Avançon. Tandis que cette dernière appartient à Georges de St-Marcel, celle de St-Etienne est possédée par Claudine de Morges, sa femme, qui en fournit à cette date, un dénombrement à la cour des comptes. Mais Jean, leur fils, réunit de nouveau les deux terres qui ne seront désormais plus séparées.

Cependant la baronnie et avec elle la seigneurie de St-Etienne sortent de la famille de St-Marcel, pour passer, comme nous avons vu, à celles de Simiane Gordes en 1581, de Renard en 1614, d'Amat en 1659, de Castelanne en 1669, de Souchon-Despréaux en 1727, de Béthisy en 1781. — Quant aux coseigneurs, ils sont les mêmes que ceux d'Avançon, et nous les avons fait connaître en parlant de ce lieu ².

Nous avons dit au chapitre précédent quels étaient les droits féodaux de St-Etienne, en 1396, d'après le dénombrement d'Humbert de St-Marcel. Ces droits réapparaissent

¹ Voir : *Première partie*.

² Voir : *Première partie*.

sent, en 1540, dans celui de Claudine de Morges, et ils se trouvent établis ainsi qu'il suit : Cette dame avait juridiction sur 58 hommes. Ils lui devaient annuellement : 6 corvées d'hommes et de bœufs ; 12 charges de froment ; 7 charges d'avoine ; 14 florins d'argent ; 8 livres de lard ; 8 charges de bois ; 14 sétiers de vin ; 44 livres d'huile ; 12 poulets ; 8 charges de froment pour le moulin¹ ; 20 charges de froment pour le four ; plus les lods, les leydes, les pulvéraige et pâturage des troupeaux de Provence. Ainsi ces droits, s'ils restaient au fond les mêmes, avaient subi des modifications depuis 1396 et avaient été considérablement atténués. Les habitants de St-Etienne en passèrent, en 1693 et 1695, de nouvelles reconnaissances².

D'après le dénombrement précité, Claudine de Morges, possédait à St-Etienne une maison forte, plus une habitation qu'elle y avait fait construire, et enfin une grange, confrontant le ruisseau au-dessus et le chemin au-dessous. L'une de ces maisons était affermée, en 1757, au prix de 37 florins.

Nous ne trouvons plus rien de particulier concernant la seigneurie jusqu'en 1793. A cette date, dans une délibération du 6 janvier il est dit « que les citoyens actifs de la commune, réunis en assemblée, ont décidé de signifier au citoyen Pierre Marie Souchon-Despréaux, ci-devant seigneur, de produire devant le juge de paix de St-Etienne ou devant le président du district d'Embrun, tous les actes, titres, reconnaissances concernant les droits féodaux, pour être examinés par le procureur et autres députés et, dans le délai de trois mois, être délibéré et arrêté ce qu'ils jugeront à propos, et que, faute par le dit Souchon de les produire en exécution des lois, il sera déclaré déchu de tous les droits auxquels il pouvait prétendre. » Que fut-il fait ? On l'ignore. Toujours est-il que les biens de la

¹ D'après un acte de 1710, le droit de mouture était perçu au 50^e à Avançon, et, au 32^e à St-Etienne.

² Archives de M. Valentin, à Valserres.

seigneurie furent vendus dans notre siècle, par parties brisées, à divers propriétaires qui les possèdent encore.

2. Nous avons vu que la communauté de St-Etienne avait été constituée entre les années 1376 et 1441, et qu'elle avait, à cette dernière date, trois syndics ou consuls. Dans la suite, elle n'en aura plus que deux, élus chaque année à la pluralité des voix. Le Conseil général, comme dans toutes les petites localités, était formé de ces deux dignitaires, de quatre assesseurs et de tous les chefs de famille. D'après un décret du parlement de 1668, il lui fallait l'autorisation du châtelain¹ pour se réunir. Il s'occupait de toutes les affaires communales, notamment des impôts.

Nous avons vu également que St-Etienne, pour la justice, dépendait de la judicature baronniale établie à Embrun. Au point de vue administratif, il faisait partie de l'élection de Gap et de la subdélégation d'Embrun, quand ces administrations eurent été créées au XVII^e siècle.

Nous trouvons toujours à St-Etienne une charge de notaire, unie d'ordinaire à celle de greffier de la communauté. Voici quelques uns des titulaires : 1578, Sarret ; 1636, Astier ; 1722, Aubert².

Il y avait dans la communauté un péage. Nous en trouvons la mention dans un arrêt de 1516 et autres actes. Mais nous ignorons les droits y afférents, qui, dans tous les cas, revenaient au seigneur³.

La communauté avait une école commune aux garçons et aux filles. En 1685, une délibération du Conseil général décide qu'elle sera ouverte du 1^{er} novembre au 1^{er} mai, et qu'il sera payé au régent une rétribution de 30 livres, dont 15 fournies par la communauté, et 15 par les élèves,

¹ En 1557, le châtelain était Claude Hugues. C'est sans doute du nom de sa famille que la maison foraine, située près de la Vence et flanquée d'une tour, s'est appelée les *Hugues* ; elle appartient aujourd'hui à Valserres.

² *Inventaires des titres de la baronnie.*

³ *Inventaires des titres de la baronnie.*

avec le logement et la nourriture. En 1719, une convention avec le s^r Jaime, de Vallouise, stipule que ce dernier recevra les enfants des deux sexes, les fera prier matin et soir, leur enseignera la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la doctrine chrétienne, à partir du 4 octobre jusqu'au 15 avril suivant, moyennant 30 livres, le logement et la nourriture. En 1753, la rétribution du régent est élevée à 50 livres ¹.

Il existe cinq cadastres de St-Etienne : le premier de 1578 ; le second, de 1608 ; le troisième, de 1636, par Jean Tanc, notaire ; le quatrième, de 1692, dont il ne subsiste plus qu'un fragment ; le cinquième, de 1745, par Chevalier, géomètre, des Crottes. En 1698, dans la déclaration pour la révision des feux en Dauphiné, il est dit que les fonds nobles, ensuite du règlement de 1639, étaient de 71 sétérées, et les fonds rôturiers, de 762 sétérées 2 quartellées ; que les premiers étaient allivrés au cadastre 63 florins, et les seconds 311 florins, 11 sols, 1 denier. Tous ces fonds réunis, d'après une statistique de 1724, donnaient pour production annuelle : Blé méteil, 200 charges ; seigle, 46 ; orge, 2 ; avoine, 3 ; lentilles, 2 ; huile, 500 mesures ; vin, 211 charges ; chanvre, 446 livres ; paille, 700 quintaux ; foin pré, 140 ; foin marais, 800 ².

Dans le fonds territorial étaient compris les bois communs. En 1670, le Conseil général expose que les bois sont journellement défrichés, non seulement par les habitants, mais par les étrangers, d'où résulte que les terrains de la plaine sont ruinés par les eaux, et il décide d'« embouiner, inhiber et défendre les dits bois » depuis le terroir d'Avançon jusqu'au col de l'Embournier, et ceux qui sont situés au-dessus du Laus. En 1677, comme les défrichements continuaient, il met de nouveau en interdit les mêmes bois et prononce des peines contre les délin-

¹ Archives de St-Etienne : *Registre des délibérations du Conseil général*.

² Archives de St-Etienne : *Registre des délibérations du Conseil général*.

quants. En 1681, il défend aux habitants d'avoir plus de deux chèvres chacun, à peine de confiscation du surplus au profit de l'église. En 1696, il porte une défense d'aller au Grand Bois, de faire du plâtre à la Grotte des Fours, sous peine d'une amende de 4 livres affectée aux réparations de l'église. En 1710, il porte cette amende à 10 livres. Ajoutons que la communauté avait vendu, en 1699, un bois au Clot-Larboux, et, en 1693, les taillis de Cote-Belle au dessus du Laus ¹.

Les impôts étaient fort lourds à St-Etienne. Le pays était compris dans le péréquaire pour 2 feux et un 6^e de feu, et le feu était de 451 livres, 5 sols, 11 deniers. En 1660, les tailles royales montent à 1.049 livres. En 1763, par suite d'une réduction de feux, elles ne sont plus que de 807 livres. Les tailles négociales s'élèvent, cette même année, à 193 livres ². — Les deux tailles étaient ainsi de 1.000 livres, auxquelles il convient d'ajouter les vingtièmes payés par les nobles, les dixièmes payés par les ecclésiastiques, et les capitations payés par tous, soit 450 livres environ. On avait ainsi 1.450 livres d'impôts. En y ajoutant les droits féodaux et les dîmes qui pouvaient valoir 500 livres, on obtient un total des charges de 1.950 livres. — En l'an IV, les dépenses montent à 3.300 livres. — En 1897, les recettes ordinaires sont de 2.963 francs ; les centimes additionnels, de 2.143 ; l'enregistrement et le timbre, de 600 ; soit 5.705 francs. En ajoutant 2.300 pour traitements des curé, instituteur et institutrice, les charges totales s'élèvent à 8.005 francs ; plus les impôts indirects ³.

¹ *Archives de St-Etienne. — Registre des délibérations du Conseil général et autres documents.*

² *Archives de St-Etienne. — Registre des délibérations du Conseil général et autres documents.*

³ En 1744, le négocial, ou cas de droit, était : pour le régent d'école, 50 livres ; pour le garde fruit, 40 ; pour l'entretien de l'église, 203 ; pour le pont de la Vence, 40 ; pour les fontaines, 20 ; pour le luminaire de l'église, 20 ; pour le sonneur, 6 ; pour le droit d'abonnement des dîmes, 33.

Outre les redevances dont nous venons de parler, il y avait encore les charges militaires. En 1682, la communauté paye, pour étapes de soldats, 174 livres ; en 1743, pour quartiers d'hiver, 114 ; en 1763, pour même objet, 335. Mais ces sommes étaient toujours remboursées ensuite par l'intendance. C'est ainsi que les consuls avaient à prendre, en 1763, chez M. Dumoncel, à Embrun, 62 livres données par les Etats de Breagnes pour fournitures faites en 1747. — Sous la République, les réquisitions sont en permanence et ne sont plus remboursées. Ainsi en l'an VII, par exemple, St-Etienne est requis de fournir, dans le délai de deux jours, 30 charges de froment et 50 de foin ¹.

En suite de ces diverses redevances, la communauté se trouvait constamment dans la gêne. En 1649, d'après un cahier de dettes, elle doit à son seigneur, François de Renard, 4.175 livres ; à Pierre Salomon, de Remollon, 3.652 ; à Vernis, de Jarjayes, 1.200 ; plus une foule de petites sommes à divers particuliers. En 1661, dans une délibération sont énumérés 14 créanciers auxquels elle doit 3.430 livres, pour l'acquit desquelles elle décide un emprunt de 3.500 livres ².

On comprend, dès lors, que la misère fut grande à St-Etienne. En 1632, les habitants avaient demandé une réduction de feux. L'intendant ordonna une enquête dans les communautés voisines. Il y eut une dizaine de dépositions dont celle du s^r Vence, de Valserres, les résume toutes. « St-Etienne, dit en substance ce témoin, est dans le péréquaire pour 2 feux et un 6^e de feu. Les habitants, hors deux ou trois, n'ont pas de pain à manger et désertent le pays ; les maisons tombent en ruine, les terres sont en friche ; la plus grande partie du terroir le meilleur appartient à MM. d'Avançon, du Sault, de Champoléon, du Rivail et autres gentilhommes, ainsi qu'aux

¹ Archives de St-Etienne. — *Registre des délibérations du Conseil général et autres documents.*

² Archives de St-Etienne. — *Registre des délibérations du Conseil général et autres documents.*

prieurs du lieu et de St-Maurice, auxquels les habitants sont grandement redevables. La rivière de la Vence, les torrents de la Dréoulle, de Combe-Chanousse et des Fours emportent depuis une trentaine d'année les prés, les vergers et les vignes. Les habitants ne peuvent avoir aucun bétail, et se trouvent tous dans les dettes ». — Peyrot, de Remollon, ajoute que les habitants ont eu à supporter le logement des troupes du marquis d'Urville et l'étape de Chorges. — Aussi l'intendant leur accorde la réduction d'un demi feu et 6^e de feu, faveur dont ils jouirent jusqu'en 1647¹.

A ce navrant tableau nous joindrons celui que font les châtelains, consuls et syndics des forains dans la déclaration pour la révision des feux. « St-Etienne, disent-ils, est l'un des plus petits lieux qui soient dans la province. C'est un terroir penchant, tout de vallons et de ruisseaux, hors un peu de pré marais dans la plaine, dont la plus grande partie est des nobles ou des étrangers. Les habitants ne possèdent que quelques terres et vignes fort ingrates; ils ne récoltent que peu de blé, de vin et de fruits. Les torrents qui descendent des montagnes ont engravé le meilleur du sol : prés, vignes, vergers et jardins; l'autre partie est dégradée par les eaux pluviales qui ont découvert le roc sur plusieurs points. Le dit lieu, étant des directes du seigneur, autres nobles et prieurs de St-Etienne et St-Maurice, ainsi que du commandeur de Rhodes, leur est grandement asservi. Il est en feu au-delà de ses revenus. Il n'y a pas d'arrosage, pas non plus de montagnes pastorales. Les eaux ne sont pas bonnes, ce qui est cause de nombreuses épidémies. Ce lieu est grandement exposé aux grêles et tempêtes. Les habitants sont fort endettés tant en personnes qu'en corps de communauté, ce qui les oblige depuis 1615 à faire trois tailles générales² ».

¹ *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations. Autres documents.*

² *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations. Autres documents.*

Ces tableaux, même en admettant qu'ils soient un peu chargés, nous sont un témoignage de la pauvreté du lieu. Aussi nous voyons la communauté adresser, en 1661, une requête à l'effet d'être autorisée à vendre aux enchères les fonds vacants laissés par leurs possesseurs qui avaient cessé d'en acquitter les tailles « à cause du malheur des temps »¹.

Les documents qui précèdent nous disent aussi que la localité était fort exposée aux orages et aux inondations. Nous trouvons, en effet, qu'en 1632, le terroir à la suite d'une tempête, avait été dévasté par les eaux. En 1655, un orage avait emporté les récoltes, surtout au Laus. En 1620, le territoire fut encore dévasté par les inondations. En 1674, grêle, crue d'eaux, incendie, et demande d'une réduction de feu. En 1684, la grêle dévaste encore le territoire. En 1771, tempête qui détruit les raisins et les transeaux. En 1720, trombe d'eau et enquête faite par les curés d'Avançon, de Jarjayes et de la Bâtie-Neuve pour estimer les dégâts. En 1740, un violent orage ébranle l'église et le clocher. En 1679, la grêle tombe le 8 juillet et saccage la contrée².

Un autre désastre pour St-Etienne fut l'invasion du Duc de Savoie. Un rapport des consuls sur l'état des pertes dit que 34 maisons sur 36 furent la proie des flammes. Dans celle du s^r Rolland se trouvaient les papiers de la communauté qui furent en partie consumés ou dispersés. En 1698, les maisons pour la plupart n'étaient point encore relevées à cause de l'indigence générale³.

St-Etienne n'avait point de fontaine en 1719. On fit, à cette date, des fouilles infructueuses pour la recherche d'une source. En 1767, on en découvrit une à 500 toises du village, au pied du Grand-Bois, et on l'amena dans le village, au prix de 300 livres. Aujourd'hui

¹ *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations. Autres documents.*

² *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations.*

³ *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations.*

on y voit trois fontaines dont les bassins sont en belles monolythes¹.

En 1763, on fonda un mont de piété. Il fut dû à un legs de 10 charges de blé fait par le seigneur, Pierre Souchon-Despréaux, et à un autre de 300 livres fait par Pierre Valentin, des Gueytes. Ce mont de piété, auquel les pauvres manquant de blé en venaient emprunter, avait trois clefs : l'une aux mains du procureur, l'autre à celles du prieur et la troisième à celles du premier consul. En 1781, l'archevêque dans une lettre, recommande aux consuls de veiller au fonctionnement régulier de cette charitable institution².

En 1767, la communauté acheta au prix de 300 livres une maison commune pour servir aux assemblées, au mont de piété et aux archives. Ces archives, qui étaient auparavant dans l'église, y furent remises en 1770 ; elles sont aujourd'hui à la mairie. Elles se composent surtout des anciens cadastres, des registres de délibérations, de liasses de procès, de comptes et de péréqués de tailles.

Citons encore les faits détachés suivants. — En 1680, présent à M. François de Castelanne, à l'occasion de son mariage avec M^{lle} Magdeleine de Gruel, consistant en un mouton et deux chevreaux. — En 1690, poursuites contre quelques habitants pour avoir vendangé avant le seigneur. — En 1728, construction d'un pont sur la Vence. — En 1729, distributions aux habitants de 100 arbres de la pépinière d'Embrun, et de 300, l'année suivante. — En 1768, la communauté émet un vœu, dans une délibération, pour le maintien de l'abbaye de Boscodon, alors menacée de suppression.

Nous arrivons à la période révolutionnaire. Le 17 janvier 1794, sur l'invitation des citoyens Achard et Chevallier, commissaires du district d'Embrun, la nouvelle municipalité décide par une délibération que la commune prendra le nom de commune du *Vallon*. Elle décide de plus, sur la proposition des mêmes, que le Conseil muni-

¹ Archives de St-Etienne. Registre des délibérations.

² Archives de St-Etienne. Registre des délibérations.

eipal sera convoqué pour célébrer une fête en l'honneur de la prise de Toulon, et que les citoyens ayant des enfants à faire baptiser, devront les amener au pied de l'arbre de la liberté où ils recevront le baptême. Nous savons par d'autres documents que la fête eut lieu et qu'un enfant fut, en effet, baptisé devant l'arbre de la révolution par le citoyen Thouard, curé-intrus de St-Etienne. — En 1797, le 21 janvier, on célébra l'anniversaire de la mort de Louis XVI, et le citoyen maire, P. Vaillant, de néfaste mémoire, jura haine au tyran et proclama sa mort juste. Ce triste personnage terrorisait par sa fougue révolutionnaire les paisibles habitants de St-Etienne. — En 1798, à la suite d'une circulaire du ministre de l'intérieur, Letourneux, et sur l'invitation du district d'Embrun, le Conseil municipal établit à St-Etienne la fête de la décade et prescrit l'usage du calendrier républicain. — En 1799, eut lieu la nomination, par 14 voix sur 32, de François Disdier pour lieutenant de la garde nationale; cette garde, instituée en 1789, avait été réunie à celle d'Avançon¹.

Depuis la révolution, voici quels ont été les principaux événements, — En 1801, le 4 avril, un incendie détruit une partie du village et la maison commune. — En 1803, la foudre tombe sur le clocher dont il détruit la partie supérieure, pénètre dans l'église, renverse le prêtre qui célébrait la messe, découvre le calice, ouvre le tabernacle, fait un trou dans le sol et s'y engloutit. — En 1819, un incendie consume 33 maisons parmi lesquelles, le presbytère. — En 1821, une grêle désastreuse et une trombe dévastent le territoire; le pont de la Vence est emporté; on le rétablit, en 1824, au prix de 475 fr. — En 1844, on répare l'horloge qui avait été placée au clocher en 1794; cette horloge existe encore. — En 1850, un nouvel incendie détruit 22 maisons, y compris celle où naquit la sœur Benoîte; Mgr Dépery vint à St-Etienne pour consoler les habitants. — En 1852, on refait le pont sur la Vence qui coûte 1700 fr. — En 1856, on dépense 300 francs à réparer la fontaine des Abuourous²,

¹ *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations.*

² *Archives de St-Etienne. Registre des délibérations.*

3. Il nous reste à parler de la paroisse. Nous la retrouvons sous son même vocable, desservie par un prieur-curé, conférée par l'archevêque, ayant pour décimateurs ces deux derniers, l'abbé de Boscodon, et le prieur-curé d'Avançon.

En 1598, l'église était dans un état fort délabré. Guillaume d'Avançon, archevêque d'Embrun, abandonna ses dimes pour trois années, à l'intention que le montant en serait affecté à la réparer. En 1608, Honoré du Laurens, son successeur, écrivit aux consuls : « Quand nous ferons la visite de votre paroisse le 15 mai prochain, nous donnerons ordre d'employer la somme provenant des dimes aux réparations de l'église et nous fournirons le surplus ». Que fut-il fait ? On l'ignore ¹.

Toujours est-il qu'en 1614 on la reconstruisit. C'est ce que nous savons par une sommation du consul, capitaine Saunier, à Blanc, maçon de Valserres, et à Gallois, charpentier, de parachever le prix-fait qui leur avait été donné de rebâtir l'église, suivant acte reçu par Faure, notaire ². Nous ne connaissons rien de plus.

En 1672, le clocher était découvert et menaçait ruine. On leva sur les fonds taillables un impôt de 400 livres et on le remit à neuf. D'autre part, l'année suivante, l'archevêque, ayant visité la paroisse, ordonna de démolir l'autel en face du clocher, et de refaire un ancre de l'église, ainsi que les murs du cimetière. En 1674, comme ces travaux n'avaient point été faits, le promoteur de l'archevêque se rendit sur les lieux et y fit donner suite. L'église eut alors, d'après un inventaire du prieur Mazet, trois autels consacrés à St-Joseph, à St-Etienne, à la Nativité de N. Seigneur, et se trouvait pourvu d'un ciboire et d'un soleil (ostensoir) acquis les deux au prix de 51 livres ³.

Cependant de nouvelles réparations devinrent urgentes. En 1699, le prieur menaçant de faire interdire l'édifice,

¹ *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

² *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

³ *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

on rétablit la toiture moyennant 200 livres pour main-d'œuvre et 15 pour achat de clavettes. En 1702, on refit la voûte au prix de 200 livres pour les travaux et 25 pour fournitures de bois. Cette même année, on répara la porte, le pavé, ainsi que les murs du cimetière, moyennant 230 livres provenant de la vente d'un bois situé au Clot-Larboux. Enfin, en 1707, d'après un ordre de l'archevêque, on reconstruisit le chœur, moyennant le prix-fait de 280 livres passé à Jean Lagier, de Valsерres¹.

En 1717, la cloche, ayant été rompue par Rolland, Michel Bertrand et Giraud, ces derniers se virent condamnés à payer 45 livres de dommages-intérêts ; après quoi, on passa prix-fait à Vallier, de Plampinet, de la refondre en y ajoutant un quart de bon métal, pour le prix de 295 livres. En 1723, cassée de nouveau, elle fut refondue par Romain moyennant 130 livres ; elle pesa 8 quintaux et portait avec les images du crucifix, de la Vierge et de St-Etienne, les noms suivants : *Souchon, lieutenant ; Boissier, prieur ; Pons et Gonlhard, consuls*. Ensuite, dans un projet de réparations au clocher, il est fait mention d'une petite cloche dont on ne donne pas la date. Quant à la grande, rompue une troisième fois, elle fut refondue, en 1752, au prix de 220 livres par les frères Vallier².

En 1781, on achète pour l'église le rétable de celle du Laus, et M. de Rostaing, officier du Roi, envoie d'Avignon un beau tableau du Sacré-Cœur. En 1788, le prieur J. J. Bertrand, fait peindre une gloire au-dessus de l'autel, réparer la statue de St-Joseph, refondre deux reliquaires, le tout au prix de 200 livres dont il fait don³.

Nous avons dit qu'il y avait à St-Etienne un prieuré uni à la cure dès avant 1516. Ce prieuré-cure avait un domaine comprenant les propriétés appelées : la *Casse*, la *Condamine*, le *Pré du Saint*, le *Champ Aubert*, le *Pré des Faysses*. Il jouissait, de plus d'un tiers des dîmes et de quelques droits seigneuriaux. Quels étaient ses

¹ *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

² *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

³ *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

revenus ? Les réponses du prieur J. J. Bertrand à un questionnaire de l'archevêque pour l'amélioration du sort du curé, vont nous les faire connaître ¹.

« D. Quel est votre casuel ? R. 12 livres. — D. Quelle est la contenance des terres ? R. 6 charges, dont 2 en prés, 2 en récoltes, et 2 en jachère. — D. Quel est le produit annuel ? R. 8 charges dont 2 pour semences, 3 pour le fermier, et 3 pour le bénéficiaire. — D. Quels sont les décimateurs et leur part ? R. L'archevêque, 3 charges ; Boscodon, 3 charges ; le prieur-curé d'Avançon, 1 charge, plus la moitié de la dime du Laus et 1 charge de vin. — D. Quelle est votre part ? R. Depuis l'option de mon prédécesseur l'archevêque et l'abbé de Boscodon ont abandonné leurs 6 charges, et le prieur-curé d'Avançon, sa portion du Laus ; le total du blé que je retire est de 12 charges que la communauté paie ; 3 qui me reviennent du Laus ; plus 5 charges de vin de St-Étienne et 2 du Laus. Le blé, à 15 livres la charge, monte à 225 livres ; le vin, à 6 livres la charge, s'élève à 42 ; total, 267 livres. — D. Quel est votre revenu en tout ? R. Blé : 18 charges de la dime, ou des fonds, ou d'un petit terrier joint au bénéfice, soit 317 livres ; vin, 42 ; casuel, 12 ; le tout 371 livres. — D. Acquitez-vous des messes de fondation ? R. Une neuvaine à 4 livres 2 sols. — De plus, le prieur se plaint d'être dépouillé de ses droits sur la chapelle du Laus. — Ajoutons ici que les dimes étaient abonnées, en 1762, pour 180 livres ².

On conçoit les difficultés qu'un tel état de choses devait faire naître entre les habitants et les prieurs. Nous allons en exposer quelques unes. En 1614, les consuls réclament auprès du vicaire général le *relaxement* du bétail que le prieur, Esprit Marceille, avait fait saisir pour une dette de 25 écus. Les parties sont mandées devant l'archevêque pour règlement du différend.

En 1639, le prieur, Jean Fraisse, ayant demandé à titre de curé un logement convenable, le parlement,

¹ Archives de St-Étienne. Registre paroissial.

² Archives de St-Étienne. Registre paroissial.

par décret de la même année, le lui accorde. La communauté loue pour le prieur une maison dont elle paye la rente, mais elle refuse les dîmes. On allait plaider, quand intervint, en 1648, une transaction, aux termes de laquelle on accorde 125 livres au prieur pour réparer la maison appelée la *Frérie* et appartenant à la communauté, plus une pension de 5 charges de blé et 4 de vin, moyennant quoi le prieur abandonna les dîmes, moins pourtant celles du Laus.

Mais en 1699 la transaction était rompue, puisque la communauté payait, à cette date, 2 charges de blé pour rente d'une maison qu'elle avait louée de Jean Rolland en faveur du prieur. Or, en 1673, une nouvelle transaction eut lieu. Le prieur Mazet avait requis près le parlement en 1671, d'être payé de 6 charges de blé dues pour dîmes et loyer de la maison qu'il avait louée. Le différend fut ainsi réglé : La communauté donnera 5 charges de blé et 4 de vin, et le prieur la déchargera de tous droits de dîmes ou autres ; plus, la communauté lui baillera 10 livres par an jusqu'à ce qu'elle lui ait fourni un logement, et 50 livres pour ses frais de procédure, et le prieur relaxera le cheval qu'il avait fait saisir¹.

En 1684, on achète pour le prieur d'Antoine Jullien une maison à laquelle on fait exécuter des réparations. En 1692, cette maison fut incendiée par les troupes du Duc de Savoie et, l'année suivante, on la reconstruisit. En 1770, le prieur requiert près le Parlement des réparations et un agrandissement ; la communauté répond que ne voulant pas entrer en litige avec son pasteur, elle accordera les réparations, mais non l'agrandissement, vu l'extrême indigence, l'incendie, la grêle et les charges¹.

C'est ici le lieu de donner une liste des prieurs. Nous trouvons : 1239, B. David² ; 1480, Jean Albert ; 1615, Esprit Marceille ; de 1515 à 1630, Sébastien Astier ; de 1630 à 1637, Jean Fraisse ; de 1637 à 1686, François Mazet ; en 1686, Jean Baille Roc ; de 1686 à 1688, Suffren Disdier ; de 1688 à 1692, Peythieu, chapelain du Laus ; de 1692 à

¹ *Archives de St-Etienne. Registre paroissial.*

² Connue par une charte de Durbon.

1697, Magner, supérieur du Laus, avec les chapelains Blanchy, Donnadiou et Fournier pour vice-prieurs ; de 1697 à 1720, Jean Magnin ; de 1720 à 1723, Boissier ; en 1723 Bérard et Royère ; de 1723 à 1735, François Crudy, supérieur du Laus ; de 1735 à 1745, Antoine Rolland ; de 1745 à 1760, Jean Eynard ; de 1760 à 1780, Claude Nicolas Reybaud ; de 1780 à 1792, Jean-Joseph Bertrand ¹.

Nous allons maintenant énumérer par ordre de date quelques faits paroissiaux jusqu'à la révolution. — En 1618, le prieuré de St-Etienne devait annuellement une demi livre d'encens au chapitre d'Embrun. — La même année, un cahier de compte des consuls porte : « *Item*, le lundi de la Pentecôte, la procession de St-Etienne est allé à St-Maurice, et nous y avons porté 3 pots de vin et 4 livres de pain qui se montent 40 sols ; *item*, nous avons porté 5 sétiers de vin que le prieur a baillés et qui se montent 5 florins. » Ce fait nous prouve qu'une procession traditionnelle se faisait chaque année à la chapelle de St-Maurice. Cette procession fut remplacée ensuite par une autre au Laus, le même jour. En 1682, suivant acte reçu par Aubert, notaire d'Avançon, Marie Blaise, du Laus, s'oblige à donner tous les ans aux pèlerins deux quintaux de pain et deux éminées de vin ; elle existait encore en 1806, et Joseph Combes, héritier de la donatrice, se libère en payant une fois pour toutes à la communauté 600 fr. que cette dernière affecte au grenier d'abondance. — En 1705, le 1^{er} mars, l'assemblée de la communauté décide de présenter requête à l'archevêque « pour en obtenir ordonnance que le 30 juillet venant, la fête des SS. Abdon, Senen et autres martyrs soit célébrée à St-Etienne comme les autres fêtes ordonnées, afin qu'il soit préservé de la grêle, tempêtes, ravages des eaux et autres maux ». Il est resté de cet engagement public la tradition d'aller en procession au Laus, le 30 juillet. — Le 25 avril de la même année, Mgr de Genlis érige la confrérie des Pénitents blancs, sous le vocable de l'Annonciation et sous la règle des Pénitents blancs d'Embrun. Il est dit

¹ Archives de St-Etienne. *Registre paroissial*.

dans cet acte que le prieur donne à tous l'exemple de la ferveur. — En 1724, les PP. Oblats du Laus prêchent à St-Etienne une mission de trois semaines. En 1743, Mgr de Fouquet établit dans la paroisse le tiers-ordre de St-François de Paule. — En 1757, est écrit dans le registre de catholicité l'acte suivant: « La pieuse sœur Marguerite Jouve, âgée de 29 ans, consacrée à Dieu par un vœu de virginité perpétuelle qu'elle a gardé avec une candeur angélique, regardée par le public comme une bienheureuse, après avoir reçu les sacrements avec des sentiments très édifiants est morte le 26 avril de cette année 1747 ». On l'appelait la *Sainte*. — En 1785, une fondation de messes est faite par Jeanne Jullien, veuve Allard, sur une terre de 3 éminées située au Laus. — En 1786, l'archevêque Pierre de Leyssin déclare authentiques les reliques des SS. Benoit et Vincent, extraites du cimetière de St-Cyrice à Rome, et adressées par M. Allègre, supérieur du Laus, pour l'église de St-Etienne. En 1797, J. J. Bertrand, le prieur émigré, apporte lui-même de Rome des reliques de saint Etienne ¹.

Cette date nous amène en pleine période révolutionnaire. Nous avons vu par les quelques faits cités plus haut que les événements prenaient même dans le petit village de St-Etienne des allures peu rassurantes. Le prieur Jean Joseph Bertrand devait en être la sainte et glorieuse victime².

Il était né en 1735, à St-Etienne, de Joseph Bertrand, parent de la sœur Benoite ³, et de Benoite Imbert, filleule elle-même de la bergère. Il commença ses études de latin chez le prieur du lieu, François Crudy, et alla les continuer au collège des Jésuites, à Embrun. Ordonné

¹ *Registre des Délibérations. Registre de paroisse. Registre de catholicité.*

² La biographie du prieur Bertrand a été écrite par M. l'abbé Michel dans son ouvrage, *Les trois Lys*, (Gap, Delaplace, 1856).

³ Cette parenté venait du mariage, vers 1730, de Michel Bertrand père de Joseph, avec Benoite Rencurel, fille de Jean, fils lui-même d'Antoine.

prêtre par Mgr de Fouquet en 1759, il fut nommé vicaire d'Espinasses où il demeura vingt ans. Nommé en 1780 prieur-curé de St-Etienne, il déploya tout son zèle à faire fleurir la religion dans sa paroisse. En 1792, il ne prêta pas serment. A cause du fameux maire, le citoyen Pierre Vaillant, sa situation devint critique. Il fit de touchants adieux à ses paroissiens et partit pour l'émigration. C'est alors que le district d'Embrun nomma pour le remplacer un curé-intrus, le citoyen Thouard qui prêta serment dans l'église, le 21 novembre 1792, en présence de la municipalité.

Quant au prieur Bertrand, il se rendit d'abord à Lorette pour vénérer un sanctuaire qui lui rappelait si bien celui du Laus. De là, il vint à Rome, d'où il rapportera des reliques de saint Etienne patron de sa paroisse, qui lui demeurerait chère sur la terre d'exil. Cependant, après la chute de Robespierre, l'opinion s'était accréditée à l'étranger, que les prêtres émigrés pouvaient rentrer. Le prieur Bertrand revint bien vite à St-Etienne; mais le Directoire, ayant rouvert contre les prêtres une ère de persécution qui dura de septembre 1797 jusqu'à la fin de 1799, le confesseur de la foi dut se cacher et vivre dans les bois. Trois malheureux, dont nous taïrons les noms, déclarèrent sa retraite. Il fut arrêté et conduit à Gap. Là, un médecin, M. R., et Mme J., tentèrent de le sauver en l'engageant à s'avouer malade, et il l'était en effet ; mais il refusa de se prêter à ce saint stratagème. Il fut donc transféré à Grenoble et traduit devant une commission militaire. Le tribunal, pour établir son identité, avait cité trois témoins de St-Etienne. Ceux-ci, en vue de sa délivrance, déposèrent qu'ils ne le connaissaient point. « Et vous, lui dit-on, les reconnaissez-vous ? — Ne voulez-vous pas que je les reconnaisse, répondit-il, puisqu'ils sont mes meilleurs paroissiens ». Il fut donc condamné à mort, et le lendemain 16 mars 1798, on le fusilla. Ainsi mourut le martyr¹.

¹ Les pièces relatives à son procès sont reproduites par M. l'abbé Michel dans son ouvrage : *Les Trois Lys*, pp. 209 et suiv.

Cependant le citoyen Thouard avait disparu. En 1803, Augustin Allard, ancien gardiste et missionnaire du Laus, fut nommé curé. Au sujet de ce prêtre, nous trouvons, à la date du 22 juillet 1894, la délibération suivante du Conseil municipal. « Le citoyen Davin, maire de La Bâtie-Neuve, est introduit en séance et présente un arrêté du Préfet portant que, le jour de Noël, le succursaliste avait été interrompu dans son ministère par les Pénitents, le maire en tête, que le maire est suspendu de ses fonctions, que la confrérie est supprimée, que le s^r Davin mettra les scellés sur ses effets dans la chapelle, fera un discours sur la nécessité d'obéir au gouvernement et au pape et invitera le Conseil à délibérer sur le scandale produit. Le Conseil répond que le s^r Allard, résidant à Remollon au lieu de résider à St-Etienne, avait été attendu en vain pour les messes de minuit et de l'aurore, que la population s'était réunie à l'église pour les prières et chants accoutumés, que le curé avait alors paru et s'en était retourné incontinent, sans que personne eût songé à l'interrompre en quoi que ce fût ; que la suspension du maire, M. Bertrand, est un véritable deuil public et qu'on demande son rétablissement ». Le Préfet, devant ces explications, fit ensuite droit aux réclamants ¹.

Nous allons maintenant énumérer rapidement les faits principaux depuis la révolution jusqu'à nos jours. — En 1818, mourut au Laus et fut inhumée devant l'église Catherine Souchon, née à St-Etienne en 1766, que ses vertus et sa pitié firent surnommer la *seconde sœur Benoîte* ². — En 1830, Mgr Arbaud confirme l'authenticité des reliques de saint Étienne et les fait exposer à la vénération des fidèles. — En 1833, le curé, M. Callandre, fait construire la chapelle des Fours ; elle est réparée en 1853 et 1866, et dotée, en 1875, d'un autel en marbre. — En 1840, deux cloches sont fondues par la maison Vallier ; nom de la grande, *Etienne* ; parrain, *Callandre*, mar-

¹ Archives de St-Etienne. Registre des délibérations. Registre paroissial.

² M. l'abbé Michel a écrit la vie de cette sainte fille dans *les Trois Lys*.

raine, *Thérèse-Joséphine-Fraisie*. Nom de la petite, *Marie* ; parrain, *Pierre Jullien*, marraine, *Marie Rougon*. — En 1850, Mgr Dépéry achète la maison natale de sœur Benoîte et la convertit en une chapelle et en une école de filles, tenue par une religieuse de la Providence de Gap. — En 1857, on répare la cure, cette ancienne maison achetée en 1786 d'Antoine Jullien et qui se composait de cinq appartements ; de nos jours, elle a été reconstruite. — En 1863, on dépense 2.000 fr. à réparer l'église ; elle avait alors 10 mètres de longueur sur 7 de largeur avec tribune et trois autels ; on a récemment ajouté une travée et supprimé la tribune. — 1867, mort du maire, M. Bertrand, neveu du prêtre martyr ; le registre paroissial lui rend ce témoignage « qu'on trouvait en lui un esprit droit, un tact et une délicatesse peu ordinaires, et que les liens les plus étroits l'unissaient toujours à ses pasteurs ». — En 1875, pèlerinage marseillais à Notre Dame des Fours.

Pour curés, depuis la révolution jusqu'à nos jours, nous avons : En 1792, Thouard, curé intrus ; de 1801 à 1803, Pascalis ; 1803 à 1804, Allard Augustin ; de 1804 à 1813, Joseph Ollivier ; de 1813 à 1817, Jouvent, ancien missionnaire du Laus ; de 1817 à 1826, Eyraud ; de 1826 à 1830, Fine Laurent ; de 1830 à 1834, Callandre Germain ; de 1834 à 1836 Dusserre Delmon ; en 1836, Allemand Jean ; en 1837, Gévaudan Jean-Joseph ; de 1837 à 1842, Meynet Joseph ; de 1842 à 1844, Galvin Joseph ; de 1844 à 1866, Michel Alexis ; de 1866 à 1871, Vallon Joseph ; de 1871 à 1874, Barnéoud Romain ; de 1874 à 1882, Juge Adrien ; de 1882 à 1884, Guigues Marin ; de 1884 à 1886, Masson Alexandre ; de 1886 à 1887, Allec Sylvain, missionnaire du Laus ; de 1887 à 1898 Gautier Callixte ¹.

Nous devons une mention spéciale à quelques uns d'entr'eux. — M. Callandre fut plus tard chanoine de Gap et supérieur des missionnaires du Laus. — M. Dusserre Telmon, de l'ancienne famille noble du Serre, devint vicaire général de Gap. — M. Allemand, ancien professeur de philosophie

¹ *Registre de catholicité.*

du petit Séminaire d'Embrun, ensuite, du collège de Gap, fut le premier à découvrir l'erreur du système de Lamenais, bien que la tradition en ait fait les honneurs à Mgr Arbaud. — M. Michel est l'auteur des *Trois Lys*, charmant opuscule, où il donne la biographie du père Jouvent, du prieur Bertrand et de Catherine Souchon; mais il noie un peu trop son récit dans des considérations doctrinales. Il est également l'auteur d'un *Registre paroissial* manuscrit de St-Etienne qui nous a beaucoup servi pour ce travail. — M. Vallon, petit-neveu de Vallon-Corse, était un prêtre érudit et pieux. — M. Juge est l'auteur d'un *Manuel de prédication*, et d'une *Histoire des merveilles du Laus*.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. — *Sentence arbitrale de 1390*

..... Sur le premier article, ont dit, sentencié et ordonné les dits s^{rs} arbitres. (Noble George de Prunières, Provensal et Reymond, professeurs en droit, et Pierre Etienne, notaire), que les dits hommes du seigneur Lantelme payeront seize deniers pour une cense et une cense pour seize deniers; et que les hommes qui étaient de noble Bertrand des Elris ne seront contraints de payer que vingt deniers pour une cense et une cense pour vingt deniers, et ne seront tenus à autre chose, selon la commune règle des autres lieux et statuts delphinaux.

Item, sur le second article, demande le dit seigneur Lantelme sentencier les cas royaux, et les dit s^{rs} arbitres ont dit, ordonné et sentencié que tous les hommes du dit Lantelme seront tenus dorénavant payer les cas royaux le cas échéant et survenant, ainsi qu'est contenu en l'instrument des reconnaissances du dit noble Lantelme; excepté Pierre Imbert, et son frère, et leurs héritiers, lesquels ne sont ni tenus ni obligés aux dits cas royaux,

attendu l'affranchissement à eux fait par Dame Douce du Fort, de laquelle le dit noble Lantelme a le droit et censes, comme appert par acte reçu par M^e Guillaume Amat, en l'an 1356 et le 2 janvier. Ont, ~~de plus~~, dit et sentencié les dits arbitres que, ~~pour~~ raison de cas royaux, arrérage et demande ~~de dit~~ Lantelme, les dits hommes seront tenus les ~~payer~~, savoir : les hommes de la grande cense qui ~~étaient~~ anciennement ses sujets, à raison de 24 florins pour une fois, et les sujets qui étaient de noble Bertrand des Elris et qui ont été faits depuis peu de temps du dit noble Lantelme, payeront 5 florins et 8 sols au dit seigneur pour tous les dits cas royaux, et arrérages, depuis tout le passé jusqu'au présent jour.

Item, sur le troisième article, où il est dit que les hommes susdits ont donné au seigneur Lantelme un certain bois appelé la *Frache du Laus*, les dits arbitres ont prononcé et sentencié que les dits hommes ne pourront faire chasse, ni mettre aucuns lacs ou filets, par moyen desquels ils pourront prendre des couvées, lièvres ou autre gibier autour du dit bois, à la distance de 50 pas, et que les dits hommes pourront chasser dans toute autre terre du dit seigneurs, excepté le dit bois, à plaisir et volonté et sans demander permission au dit seigneur, ainsi qu'est contenu en l'instrument reçu par Eymar d'Orcières, en l'an 1376 et le 4 décembre.

Item, sur le quatrième article, touchant le baile, ont dit et sentencié les dits arbitres que le dit seigneur Lantelme pourra tenir son baile et sa cour dans sa terre où bon lui semblera, pourvu que le lieu soit commode et honnête.

Item, sur le cinquième, concernant la mesure du vin, les dits arbitres ont ordonné et sentencié, que la dite mesure, si elle n'est pas bonne ni alliasée, sera alliasée et marquée à la mesure ancienne du dit St-Etienne, et, si elle ne se trouve bonne au dit lieu, ou que parties ne soient d'accord, on aura recours à la mesure de Valserres et, là, on la fera et rendra égale à icelle.

Item, sur le sixième article, concernant le jurement du ban, les dits arbitres ont sentencié que les dits hommes

ne seront tenus de jurer le ban et que le dit seigneur ne pourra les y contraindre en quelque façon que ce soit.

Item, sur le septième article, touchant les criées et proclamations ont les dits arbitres dit et ordonné que le dit seigneur pourra faire ses criées et proclamations qu'aucune personne ne puisse prendre les fruits des possessions d'autrui, ni faire dépaître le bétail dans les propriétés des voisins, sous peine de ban contenue en certain instrument signé par M^e Bertrand Vêran, notaire, dans lequel est stipulé que, si une personne donne dommage aux possessions de l'autre, elle payera douze deniers, si c'est de jour, et deux sols, si c'est de nuit, monnaie courante. Le troupeau de brebis, excédant un trentenier, payera douze deniers, et, s'il est en nombre inférieur, une obole par chacune bête pour le ban. Le troupeau de chèvres ou menons (boucs), donnant dommage, s'il est au-dessus de trente payera trois sols, et s'il est au dessous, deux deniers par chaque bête. Les pourceaux, chevaux et mulets payeront six deniers, chaque bête ; les bœufs ou vaches et autres animaux, deux deniers. Le tout sera acquitté par celui à qui le dit bétail appartiendra, ou par son gardien ; et, au cas où le dit bétail sera sans aucune garde, le ban se doublera au profit du seigneur, et à ce seront les dits hommes contraints, selon la teneur et contenu de l'instrument dont est fait rapport.

Item, sur le huitième, touchant le civayer, ont les dits s^{rs} arbitres sentencié que le dit civayer sera alliasé par les probes, suivant l'ancienne coutume de la province ou de Valserrès, ainsi qu'il est contenu au cinquième article.

Item, sur le neuvième, touchant le moulin, ont les dits arbitres sentencié que les hommes de la grande cense et qui étaient anciennement sujets du dit seigneur Lantelme, seront tenus de moudre au moulin du dit seigneur et payer la mouture raisonnable, et que le dit seigneur sera obligé de tenir bons et suffisants moulin et meunier, ainsi qu'il est contenu aux reconnaissances ; et que les hommes qui étaient sujets de noble Bertrand des Elris

n'y seront aucunement astreints, et que ce sera à leur volonté d'y aller moudre ou de n'y pas aller.

Item, sur le dixième, concernant le four, ont, de plus, ordonné et sentencié les dits arbitres, que les hommes de la grande cense et qui, anciennement étaient sujets du dit Lantelme seront tenus d'aider le dit seigneur à faire un four, aux dépens du seigneur, sans autre salaire ; et, que les hommes, qui étaient de Bertrand des Elris, n'y pourront aucunement être contraints ; que les hommes de la grande cense seront tenus de cuire leur pain au dit four et payeront pour le fournage de trente pains un ; que les hommes, qui étaient du dit noble Bertraud des Elris et qui sont à présent sujets du dit Lantelme, seront aussi tenus de cuire leur pain au dit four, et payeront de cinquante pains un, ainsi qu'il appert des actes ci-dessus produits.

Item, sur le douzième, concernant les corvées, ont semblablement dit et prononcé les s^{rs} arbitres, que le dit Lantelme ne pourra contraindre les dits hommes à lui faire autres corvées, après celles qu'ils sont tenus de faire anciennement par coutume ainsi qu'ils se trouvent obligés.

Item, sur le treizième, touchant les murailles, ont, de même, sentencié les dits arbitres, que, pour réparations faites par les dits hommes aux murailles et forteresse du château, sera faite compensation de ce avec les cas royaux dûs depuis le passé jusqu'à présent, sans demander l'une partie à l'autre aucune chose que ce soit.

Item, sur le quatorzième, concernant les reconnaissances, ont les dits arbitres ordonné et sentencié qu'on se doit rapporter à ce qui est contenu et reconnu en l'instrument public et à icelles ajouter foi, et ils n'entendent pas les dits arbitres par leur présente sentence et ordonnance aucunement y déroger.

Item, sur le quinzième d'Antoine Falcon, sur le seizième de Rencurel, sur le dix-septième et dix-huitième, pour raison des dots de leurs femmes et mères, les dits arbitres ont sentencié qu'arrivant le cas, dès à présent ou

à l'avenir, que deux viennent à demeurer et à manger leur pain ensemble, ayant l'homme et la femme divers héritages, ils ne seront tenus à payer qu'une cense ou service personnel, comme s'il n'y avait qu'une personne en telle maison, ainsi qu'il est contenu aux anciennes reconnaissances et en l'instrument reçu par M^e Eymar d'Orcière des an et jour y contenus. De plus ont sentencié et ordonné qu'arrivant le cas qu'un héritier ou successeur par testament d'un défunt sans enfants, étant de St-Etienne, tels héritier ou successeur, ne seront tenus de payer la cense personnelle, à laquelle le défunt était obligé, et ne pourra le seigneur les y contraindre, ainsi qu'il est contenu en l'instrument susdit.

Item, sur le dix-neuvième qui commence : Pierre Imbert, etc., ont les dits s^{rs} arbitres dit et ordonné en l'article ci-dessus, qu'il ne sera tenu de payer les censes personnelles pour la dot de sa femme, ainsi qu'il est ordonné ci-devant.

Item, sur le vingtième qui commence : les dits hommes se plaignent de l'éminal, etc., a été ordonné que le dit éminal sera alliasé et de mesure, ainsi qu'il a été sentencié en l'article cinquième ci-dessus énoncé.

Item, sur le vingt-unième et dernier article, ont dit et prononcé les dits arbitres que le dit seigneur Lantelme sera tenu de payer aux dits hommes ce qu'il leur aura promis pour leur travail à ses tours et forteresses, et, s'il ne leur a promis, qu'il se fassent payer à M^e Armand qui les a mis en œuvre, et ce, entre ci et la St-Jean. — *Item*, a été prononcé que pour les dépenses faites par le dit seigneur contre ceux qui n'ont pas travaillé aux fortifications et aux tours, ils lui payeront trente florins d'or entre ci et la Toussaint ; que les hommes de la grande cense seront tenus d'aller travailler à ses châteaux et tours à l'avenir, tout ainsi qu'il est contenu aux reconnaissances du dit seigneur ; que pour raison des trente florins sus mentionnés, les hommes de la grande cense en payeront vingt et ceux de Bertrand des Elris, dix-huit.

Item, est prononcé que toutes enquêtes, conventions et autres procédures, faites par le passé jusqu'à présent contre les dits hommes, tant par les officiers du seigneur que par d'autres seront nulles, et que le dit seigneur ne pourra leur en faire aucun trouble ni demande.

Lesquelles choses ainsi faites, les dites parties ont approuvé et ratifié, et confirmé icelle sentence et contenu en icelle. Ainsi ont promis et juré sur les saintsevangiles, par eux manuellement touchés, ces écritures garder et inviolablement observer. Claude Marie d'Espinelle, notaire à Gap ; Chérubin Jourdan, notaire à Gap.

(Traduction aux archives de Saint-Etienne d'Avançon)

II. Dénombrement d'Humbert de St-Marcel en 1396).

..... De suite, sont les noms des vassaux de St-Etienne-d'Avançon, sur lesquels le dit seigneur Humbert de St-Marcel avait toute juridiction et qui devaient : 120 corvées ; 20 sommées d'avoine pour censes et tâches ; 8 sommées d'avoine ; 7 florins ; 20 sétiers de vin ; 35 litres d'huile ; 25 poulets ; 10 charges de foin ; 10 sommées de bois ; 10 pieds de pourceaux ; 4 florins pour les censes du four ; plus les lods au 13^{me} denier, les bans, leydes et pulvérage des troupeaux de Provence. (Extrait d'un registre de la cour des comptes).

III. Dénombrement de Claudine de Morges en 1540.

..... Déclare la dite dame de St-Etienne, Claudine de Morges, posséder en la vallée d'Avançon : premièrement, le terroir du dit St-Etienne qui confronte le lieu d'Avançon du levant, la Bâtie-Vieille et Rambaud de bise, Jarjayes, Valserres et Remollon du couchant, et Théus du levant et midi ; 58 hommes juridictionnels qui lui devaient six corvées de bœufs ou de personnes ; plus, une maison forte avec ses apparte-

nances et dépendances dans le dit lieu de St-Etienne ; plus une autre maison que la dite dame a fait construire dans le dit lieu ; plus une grange confrontant le ruisseau au-dessus le chemin public au-dessous, et plusieurs fonds y désignées et confinées ; plus 12 charges de froment ; 7 charges d'avoine de censes ; 14 florins d'argent ; 14 sétiers de vin ; 8 livres de lard aussi de censes ; plus 8 charges de bois : 44 livres d'huile ; 12 poulets ; 8 charges de froment pour les tâches ; plus un moulin situé au dit lieu de St-Etienne qui s'arrente 13 charges de froment ; plus la leyde des marchandises, les pulvérages des troupeaux, et les lods en 12^{me} denier.

PHONÉTIQUE DU PATOIS ALPIN

PAR F.-N. NICOLLET

(Suite)

I. — VOYELLES SIMPLES

Le patois alpin est plus riche en voyelles que les langues méridionales anciennes et modernes, mais il est moins riche que le français.

Le grec n'avait, en effet, que cinq voyelles : *a, e, i, o, u*. L'*ètha* (ð) n'était que l'allongement de l'*epsilon* (e); l'*oméga* (ô), de l'*omicron* (o). — Le latin n'avait également, à l'origine, que cinq voyelles : *a, e, i, o, u*, (prononcé *ou*). Mais, après la diffusion de l'hellénisme à Rome, on admit au nombre des voyelles l'*y* que l'on employa dans la transcription des mots grecs. Il y eut donc alors six voyelles : *a, e, i, o, u, y*¹.

Le grec moderne n'a que cinq voyelles : *a, e, i, o, ou*². Les autres langues méridionales modernes, italien, espagnol, portugais, ont cinq voyelles : *a, e, i, o* et *u*, qui se prononce comme le *ou* du français.

Le français a neuf voyelles : *a, è, é, e, eu, i, u, o, ou*. Les sons représentés par *è, é, e* sont tout à fait différents,

¹ *Sunt vocales numero quinque, a, e, i, o, u; utimur etiam y Græcorum causa nominum.* Priscien, I, 2, 8. — *Vocales sunt numero quinque, a, e, i, o, u;... y propter Græca nomina admittimus.* M. Victorinus, I. — *Placet mihi y in vocalium numerum congregari, neque enim sine hæc Hyacinthus aut Cyllenius poterit annotari.* M. Capella, III, 258. — *Sic igitur erit ut senæ fiant vocales.* Prisc., I, 2, 8.

² *Petit manuel pour la prononciation du grec*, par Em. Burnouf; Paris, imprimerie nationale, 1896.

malgré la ressemblance des signes qui ne se distinguent que par l'accent ; *eu* et *ou* représentent des sons simples, tout comme *e* et *o*, bien qu'ils s'écrivent avec deux signes.

Le patois alpin a sept voyelles ; les sons *è*, *e*, *eu* du français lui manquent, mais il a un son moyen entre l'*é* fermé et l'*i*, inconnu du français, tout différent de l'*e* muet ; pour éviter toute confusion, je représente ce son par le signe *œ*. Par *e* je représente le son qui l'est en français par *é*, en italien, espagnol, portugais par *e* ; par *o* je représente le son qui l'est en français par *ou*, en italien, espagnol, portugais, allemand, par *u*. Les sept voyelles du patois alpin sont donc : *a*, *e*, *œ*, *i*, *o*, *u*, *o*.

Un phénomène qui frappe tout d'abord dans l'étude des voyelles, c'est leur peu de fixité. Les consonnes forment, pour ainsi dire, la charpente du mot et, sauf quelques particularités dont il sera parlé plus tard, elles restent généralement les mêmes dans tous les mots tirés d'une même racine. Les voyelles semblent jouer un rôle moins important⁴ ; elles peuvent dans certains mots s'employer les unes pour les autres, changer de place, s'ajouter ou se retrancher, sans que le mot change de signification.

Ainsi la même personne prononce indifféremment *trába* ou *trôba* (il trouve) ; dans la même vallée, les uns disent *trôna* (il tonne), les autres *trîna* ; ici l'on dit *burwôr* (mélanger), là *briclâr*, ailleurs *briclâr*.

⁴ Les langues sémitiques (phénicien, hébreu, arabe), n'écrivent que les consonnes. Les Grecs, en empruntant aux Phéniciens leur alphabet, y introduisirent diverses modifications et, notamment, consacrèrent certains signes à la représentation des voyelles (Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*) au mot *alphabet* : — Gow et S. Reinach, *Minerva*, p. 6). — En arabe, les trois voyelles (ou, a, i) ne sont pas représentées par des lettres de l'alphabet, mais par des signes qui ont quelque ressemblance avec nos accents et notre cédille ; les deux premiers (ou, a) se placent au-dessus, la troisième (i), au-dessous de la consonne après laquelle on doit les prononcer Machuel, *Grammaire élémentaire de l'arabe régulier* ; Alger, A. Jourdan, 1889). En sanscrit, il y a aussi des signes voyelles (u, û, r, l, i) qui se placent au-dessous des consonnes, d'autres (ê, æ) qui se placent au-dessus. (E. Burnouf, *Méthode pour étudier la langue saussurite*, page 40).

A plus forte raison ne faut-il pas s'étonner de trouver la même racine avec des voyelles différentes dans des mots de même famille, ou encore le même mot avec des voyelles différentes dans les langues congénères. Par exemple *tûn-a* (tanière, caverne), *tw̃n* (aqueduc, souterrain), et *tîn-a* (cuvier), sont tirés de la même racine *t'N*, bien que leur radical n'ait pas la même voyelle ; *grw̃l* (féminin *grw̃l-a* = souillon, personne sale), vient de la même souche (*g'R*) que l'adjectif *garèt* ou *garêw* (féminin, *garêta* = sale, crasseux), et que le substantif *gria* (crasse, saleté ; d'où *œn-gri-âr* = encrasser, *dœz-œn-gri-âr* = décrasser). — De même *baritêl* ou *baritêw* est le même mot que le catalan-cévenois-toulousain *barutel*, que l'italien *buratello*, le bas-breton *burutel* et le français *bluteau* ; *barbw̃târ* n'est pas, au fond, différent du portugais *borbolar* ni du bas-breton *birvi* ou *bervein*, du gaélique *bervi*, de l'irlandais *berv-ad* (bouillir, bouillonner), bien qu'on voie dans ces mots *a* alterner avec *e*, *i*, *o*, *u*.

Ces alternances se produisent le plus souvent entre *a*, *o*, *w*, entre *a*, *e*, *œ*, entre *œ*, *i*, ou *œ*, *e*, et entre *i*, *u*. J'en donnerai des exemples plus loin en étudiant chacune des voyelles.

Tandis que les langues du nord, principalement les langues germaniques, aiment à accumuler les consonnes dans un même mot, les langues du midi, plus sonores, veulent que chaque consonne s'appuie sur une voyelle¹. On ne trouve guère d'exception à cette loi que pour les liquides *l* et *r* qui se joignent aux muettes *b*, *p*, *g*, *d*, *t*, sans voyelle intermédiaire², et pour *n* qui peut suivre immédiatement *m*³.

¹ Comparez l'allemand *schlecht* (mauvais) avec le grec *poneros*, le latin *malus*, l'italien, l'espagnol, le portugais *malo*, le patois méridional *mari* (même sens) ; ou bien *Coln* avec le latin *colonia* d'où il est venu.

² Par exemple, dans le grec *pleres* (plein), le latin *plenus*. Encore l'italien, l'espagnol et le portugais ont-ils parfois rejeté ces groupes ; comparez l'italien *piano* avec le latin *planus*, le portugais *chare* (clef) et le latin *clavem*.

³ Par exemple, dans le grec *tem-no* (couper), le latin *somnus* (som-

Le patois alpin a pour les voyelles une préférence nettement marquée. Il en ajoute même là où les langues congénères n'en exigent pas ; les Grecs écrivaient *tem-no* (couper), les paysans des Alpes prononcent *æn-tamænâr* (entamer) ; j'ai dit plus haut qu'au lieu de *brwôlâr*, on prononce dans certaines régions *brwôlar* ; on dit de même *bætlûga* (étincelle), tandis qu'on dit en français « bluette ». Cette préférence pour les voyelles se trouve encore plus accusée dans des mots comme *vôia* (vigueur), *môia* (façon), *kâia* (truie), *râia* (il pleut), *sêia* (tourmente), où l'on voit trois voyelles pour une seule consonne. Enfin l'allemand *pferd* (cheval), et l'alpin *idêia* (idée), qui se composent celui-ci de quatre voyelles pour une consonne, celui-là, au contraire, de quatre consonnes pour une voyelle, sont comme le type de deux systèmes phonétiques tout opposés.

Les grammairiens latins distinguaient, dans la prononciation des voyelles, plusieurs nuances de sons, suivant qu'elles étaient précédées ou non d'une aspiration, brèves ou longues, toniques ou atones¹.

Il est à peu près certain que l'aspiration initiale n'existait pas dans la langue des Gaulois, nos ancêtres² ; car, si les manuscrits de César donnent l'orthographe *Hercynia* (*silva*), les Grecs écrivaient *Orkunia* ou *Arkunia* sans aspiration³. D'ailleurs, il ne reste pas trace de l'aspiration

meil). En dehors de ces exceptions, on trouve peu de consonnes sans voyelle intermédiaire, surtout en latin et dans les langues dites néo-latines. Le grec a quelques mots du type de *stigma* (piqûre), mais en latin *spic-na* est devenu *spina*.

¹ *A* litera brevis quatuor habet soni differentias, cum habet aspirationem et acutur vel gravatur, et rursus cum sine aspiratione acutur vel gravatur ; ut *habeo*, *habemus* ; *âbro*, *abimus*. Longa vero sex modis sonat, cum habet aspirationem et acutur vel gravatur vel circumflectitur, et rursus cum sine aspiratione acutur vel gravatur vel circumflectitur ; ut *hâmis*, *hâmôrûm*, *hâmus* ; *âræ*, *arârêm*, *âra*. Similiter aliæ vocales. — Prisc., I. 2, 5.

² J. C. Zeuss, *Grammatica celtica* ; Leipsig, Weidmann, 1853 ; vol. I, pages 50-57.

³ Cés., *de Bel. gal.*, VI, 24, 2 ; Loca circum *Hercyniam* silvam, — quam Eratostheni et quibusdam Græcis fama notam esse video, quam illi *Orcuniam* appellant, — Volcæ Tectosages occupaverunt.

initiale dans les langues néo-celtiques¹. L'*h* initiale du bas-breton correspond à l'*s* et non à l'*h* du latin² qui a pour équivalent dans les mots néo-celtiques un *g*, comme le prouvent le viel irlandais *gort* et le moyen gallois *garth* (Revue Celt., III, p. 45), comparés au latin *hort-um*, jardin, et le mot alpin *a-gant-ar* dont le radical est le même que celui du latin *hend-ere* (saisir).

Mais la distinction des voyelles brèves et des voyelles longues existait en Gaulois comme en grec et en latin.

Ce fait est démontré par divers exemples tirés de poètes anciens, tels que Virgile, Catulle, Ausone, qui étaient Gaulois et connaissaient la langue gauloise³. Il est incontestable aussi que, dans les mots gaulois, la voyelle de la syllabe tonique se prononçait autrement que celles des syllabes atones ; mais rien n'indique si cette différence de prononciation consistait dans une plus grande acuité, comme en grec et en latin, ou dans l'intensité, comme en français. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les règles qui déterminaient la place de l'accent tonique n'étaient pas, au moins, dans le midi de la Gaule, les mêmes qu'en latin ; car les noms de villes *Vapincum*, *Nemausus*, qui sont devenus « Gap, Nîmes », auraient donné d'après les règles de l'accentuation latine, *Gapink*, *Nemâus*.

Dans l'étude des nuances que peuvent présenter les voyelles du patois alpin, il n'y a pas lieu de tenir compte de l'aspiration qui est très rare. Quant à la distinction entre les brèves et les longues, elle n'est guère sensible qu'à la syllabe tonique, dont le caractère particulier est précisément de se prononcer avec plus d'intensité et de durée. Par exemple, dans *tabàza* (il frappe), le second *a* se prononce avec plus de force et il est plus long que les deux autres. Cependant toute voyelle accentuée n'est pas

¹ Zeuss, *G. C.*, p. 59 et 139.

² Comparez le breton *huer*, *huair* (sœur) avec le latin *soror* et l'alpin *swaræ* (accentué sur *w*). — Revue Celtique, III. *Le dialecte vannetais de Sarzeau*, par E. Ernault, p. 55.

³ Zeuss, *G. C.* ; p. 4 et suivantes.

nécessairement longue : ainsi le premier *æ* de *rægæ* (brun, noir), se prononce bref, bien qu'il soit tonique. D'ailleurs la prononciation varie beaucoup d'une vallée et même d'un village à l'autre ; ici plus traînante, là plus rapide. Il n'y a donc pas lieu d'étudier séparément les voyelles brèves et les voyelles longues.

En prenant pour point de départ le son *a*¹, on distingue deux séries de sons² qui, par un nombre variable d'intermédiaires³, aboutissent l'une au son *i*, l'autre au son *u* (en français *ou*), selon que les lèvres restent dans leur position normale ou s'allongent en avant.

Dans chaque série, la différence des sons provient d'une modification dans l'ouverture de la bouche, dans la position de la langue, dans la nature et l'intensité du souffle.

Le son primordial *a* se trouve dans toutes les langues, ainsi que les sons extrêmes de chaque série, *i* et *u* ; mais le nombre et la nature des sons intermédiaires entre *a* et *i*, d'une part, entre *a* et *u* d'autre part, diffèrent d'une langue à l'autre.

Dans le grec ancien, la série *a* — *i* comprenait les sons *α* (alpha), *ε* (éthà), *ι* (epsilon), *ι* (iota) ; la série *a* — *u* se composait de *α*, *ω* (oméga), *ο* (omicron), *υ* (upsilon)⁴. — En latin, chaque série était de trois sons en y comprenant le son *a* ; c'était pour la première série *a*, *e*, *i*, et pour la deuxième *a*, *o*, *u* (prononcez *ou*). — Le grec moderne, l'italien, l'espagnol et le portugais ont les mêmes sons que le latin.

Le patois alpin a un son de plus pour chaque série ; c'est pour la première série le son *æ*, intermédiaire entre *e*

¹ Zeuss, *Gr. C.* ; p. 4. P. Reynaud ; gram. comp. du gr. et du lat. ; p. 15.

² En français et en allemand les sons *ê*, *eu*, *e* muet, n'entrent pas dans ces catégories et doivent être considérés comme formant une série à part.

³ L'arabe n'a que le son *a* et les sons *i* et *u* (Machuel, *Gram. élém. d'arabe régulier*, p. 8.

⁴ Croiset et Petitjean, *Grammaire grecque* ; Paris, Hachette, 1892 p. 27.

(en franç. *e*) et *i* ; pour la deuxième, le son *u* identique à l'*u* du français.

J'étudierai successivement le son primordial *a*, puis la série *e, œ, i*, enfin la série *o, u, w*.

A¹. — Le son représenté par le signe A (minuscule *a*) est celui qui se trouve le plus fréquemment dans le patois alpin².

C'est le son qui sort naturellement de notre bouche quand les organes vocaux entrent en jeu sans qu'aucun d'eux exerce une action prédominante : aussi est-ce le premier son que font entendre les enfants, et ce son se trouve dans toutes les langues indo-européennes.

Il se prononce en patois alpin de la même manière qu'en latin³ et en français⁴, et il peut se trouver soit à la

¹ Le signe majuscule par lequel nous représentons le son *a* est le même que celui dont se servaient les Grecs et les Latins; mais il diffère, par sa disposition, du caractère correspondant de l'alphabet phénicien. Le mot *alpha* par lequel les Grecs désignaient ce signe est la corruption du mot hébraïque *aleph* qui signifie « bœuf ». Primitivement, l'écriture était quelque chose d'analogue à nos rébus; les signes, au lieu de représenter des sons, représentaient des objets dont on continuait longtemps à leur donner le nom. (Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq. grec. et rom.*, au mot *alphabet*).

² En français, dans les premiers vers de *Britannicus*, le son *e muet* est à peu près aussi fréquent que le son *a* (environ 25 %; *i* et *é* n'atteignent guère que le 17 %; *o, u, ou*, sont les moins fréquents). — En latin, dans les premiers vers de l'*Énéide*, le son *e* domine (environ 30 %), le son *a* ne vient qu'en troisième rang (20 % après le son *i* (25 %)). — En grec, dans les premiers vers de l'*Œdipe à Colone*, c'est le son *o* qui est le plus fréquent (30 %), puis *e* 25 %, en troisième lieu *a* (20 %). — En gaulois, d'après la *Liste des noms supposés gaulois* publiée dans la *Revue celtique* (III, p. 154 et 297), le son *a* aurait été de beaucoup le plus fréquent (de 35 à 40 %). — En sanscrit, les noms gréco-latins *o, e* brefs n'existent pas et ont pour équivalents *a* qui est par conséquent de beaucoup la plus fréquente des voyelles (le grec *nephos* (nuage) a pour correspondant en sanscrit *nabhas*).

³ *A litera rictu patulo neque impressis dentibus linguae enuntiatur. M. Victorinus, I, 5. — A sub hiatu oris congruo solo spiritu memoramus. M. Capella, III, 233.*

⁴ « Bouche modérément ouverte; dents peu visibles; lèvres, position normale; langue étendue dans la cavité buccale, la pointe frolant la

syllabe tonique, ex. *bâdw* (j'ouvre), soit aux syllabes atones, aussi bien celle qui précède que celle qui suit la tonique, ex. *tabazâva* (il frappait).

Le son *a* ne se distingue des sons voisins *e*, *o* que par une légère différence dans l'ouverture de la bouche et dans la position des lèvres¹; aussi trouve-t-on fréquemment ces derniers sons alternant avec *a*, soit dans le même mot, soit dans des mots différents tirés de la même racine ou appartenant aux langues congénères.

La même personne prononce indistinctement *trâba* (il trouve), ou *trôba*; dans certaines vallées on prononce *tran* (tonnerre), *trâna* (il tonne), dans d'autres, *trôn*, *trôna*. A côté de *tiça* ou *tâka* (clou), on a *toh* (pieu); à côté de *kôpa* (il coupe), on trouve *kâpa* ou *çâpa* (il coupe, il châtre), *çîp* (tranchant), *węçapâr* (aiguiser), *çaplâr* (hacher), *capular* (menuiser)². L'alpin *kâia*, pour *kâka* (truie), *kaiwn* (accentué sur *wn*, pour *kakwn*), correspond au français *coche* (truie), *cochon*³; *barbwlar* (bouillir, bouillonner), a pour correspondant en espagnol *borbotear*, en portugais *borbotar*, en basque *borboratzea* (même sens); *maçita* (chouette), espagnol *moch-ueto*, portugais, *mocha*.

Comme le son *o* ne se trouve qu'à la syllabe tonique et, à toute autre place, s'assourdit en *w*, il s'ensuit que *a* alterne aussi avec *w*.

base des incisives supérieures: souffle chaud et faible ». Brachet, *Gram. française*, cours supérieur, 3^e édit., p. 37; Paris, Hachette, 1889.

¹ « L'*e* est un *a* moins pur et plus aigu, ce qui le rapproche de l'*i*; l'*o* est un *a* moins pur et plus sourd, ce qui le rapproche de l'*u* ». — Bailly, *Manuel pour l'étude des racines grecques et latines*, p. 31.

² Tous ces mots se rattachent à la racine *kap* ou *kak* qui a donné en sanscrit *kat* (couper, fendre), en grec *kop-tein* (couper), *kopis* (couteau), en allem. *hacken* (hacher), en anglais *to hatch* (hacher). Cette racine était inconnue du latin, qui exprimait l'idée de « couper » par la racine *sec*, d'où *sec-are* (couper), *sec-urim* (hache).

³ L'anglais *hog* (porc), le cornique *hoch*, le kymri *hwch*, le bas-breton *houc'h*, ont remplacé la gutturale initiale par une aspiration.

On dit indifféremment *sabrêi* (je saurai), ou *subrêi*¹; la plupart prononcent *barbuctâr* (bouillir), mais quelques-uns *burbuctâr*; de même qu'on dit *trâba* ou *trôba* (il trouve), on dit aussi *trabâr* ou *trubâr*. On trouve même cette alternance de *a* avec *w* à la syllabe tonique dans des mots différents mais tirés de la même racine. Ainsi *çasâr* (chasser; poursuivre le gibier), est évidemment tiré de la même racine que *kurçâr* (chasser; faire marcher devant soi, mettre dehors, congédier, écarter).

On ne trouve guère le son *a* alternant avec le son *u*; je n'en ai pas remarqué d'autre exemple que celui de *star-nuâr* (éternuer), forme empruntée au français ou au latin, *sternere*, *sternutare*, employée concurremment avec la forme indigène *sturniâr*².

L'alternance de *a* avec *e* proprement dit, est plus rare que celle avec *o*; mais, en revanche, elle est très fréquente avec le son *æ* qui est un affaiblissement de *e*. On prononce ici *par* (pour), là *per*, ailleurs *par*; la même personne dit *jalina* (poule), ou *julina*, *lagrima* ou *legrima* (larme), *abarir* ou *abarir* (mener à bien, réussir dans l'élevage des bestiaux). Pour ce qui concerne les langues congénères, on peut remarquer que *ras* (tombe, sépulture), correspond au bas-breton *bez; bîna* (corne), au vieil irlandais *benn* et au bas-breton *ben* (tête); *trapiâr*, au portugais et espagnol *trepate; afaiôr* (haricot), au port. *feijoes*.

En résumé, les sons qui ont le plus d'affinité avec *a* et qui se substituent le plus fréquemment à lui sont *o*, *w*, *æ*; les exemples d'alternance avec *e*, *u*, sont très rares; je n'en connais aucun d'alternance, dans le patois alpin, avec *i*³.

¹ Il y a pour ce verbe deux infinitifs *sâmpre* et *sabar* (accentué sur *æ*); peut-être faut-il rattacher *sabrêi* à *sâmpre* et *subrêi* à *sabar*.

² En provençal *stornudar*, *sternudar*; en catal. *esternudar*; en espag. *estornudar*.

³ Je ne parle, bien enten lu, que de l'alternance dans le même mot; car on trouve *i* alternant avec *a* dans des mots de même racine, par ex. : *lip-âr* (lécher) et *lap-âiâr* (lapper).

Ces changements de voyelles étaient également très fréquents dans le grec et le latin ¹. En latin, on a *dotem* (dot, chose donnée), à côté de *datum* (chose donnée), *cepi* (j'ai pris), et *ac-cip-io* (je reçois), à côté de *cap-io* (je prends), *in-sulsus* (non salé), à côté de *salsus* (salé). En grec, on trouve *a* dans *trapheros* (nourrissant), *e* dans *trepho* (je nourris), *o* dans *trophè* (nourriture); les trois sons *a*, *e*, *o* alternent dans les différents temps d'un même verbe, *klep-to*, (je vole), *e-klapen*, (je volai), *ke-klo-pha*, (j'ai volé).

On ne peut affirmer que les indécisions phonétiques entre *a*, *o*, *e* que l'on surprend dans la bouche des paysans des Alpes se trouvaient déjà dans la bouche des anciens gaulois; mais le fait me paraît fort probable. Toujours est-il que les hésitations graphiques correspondantes se rencontrent fréquemment au bout du ciseau des ouvriers qui ont gravé les noms Gaulois contenus dans les inscriptions qui nous sont parvenues. On lit, en effet, dans ces inscriptions *Adnamatus* et *Adnomatus*, *Adnema*; *Adnamatus* et *Adnametus*; *Abiamarcis* et *Ambiomarcis*; *Arignotus* et *Ategnata*; *Batavos* et *Belavos*; *Cabatio* et *Cabellto*; *Lella* et *Lalla*; *Mattius* et *Mottius*; *Namaus* et *Nemausus*, etc. ².

On peut aussi rapprocher *Gargarius* ³ de *Gorg-ovia*, ville des Arvennes ⁴, et de *Gorg-obina*, autre ville de la Gaule ⁵; ces trois noms sont vraisemblablement tirés de la même racine GARG ⁶.

¹ *A* plerumque in *e* transvertitur, nam *capio*, *cepi* facit; nunc in *i* ut *salio insilio*.... item *e* littera in primum *a* reformatur, ut *sero*, *satum*. (M. Capella, III, 233). — *A* correpta convertitur in *e* correptam, *parco peperci*, *armatus inermis*; producta quoque in *e* productam invenitur, *halitus anhelitus*; in *i* correptam, *amicus inimicus*; in *u*, *salsus insulsus*. *E* correpta transit in *a*, *sero*, *satus*, *reor ratus*. (Prise., I, 6, 32).

² *Revue celtique*, t. III; p. 154 et 297.

³ *Revue celtique*, t. III, p. 297. *Gargarius* locus, Gargiès.

⁴ Cés., guerre des Gaules, VII, 4, 2; et VII, 9, 6.

⁵ C'est de la même racine que viennent les noms de pays *Jarjaye*, *Gargas*.

On verra plus loin que l'*a* de la diphtongue *ai* s'assourdit en *æ* toutes les fois que, dans la dérivation ou la conjugaison, cette diphtongue devient atone. Il n'en est pas de même pour l'*a* isolé qui reste généralement *a*. Cependant, *pœtasar* (rapiécer), qui vient probablement de la même racine que *pâta* (morceau de drap), offre un exemple de cet assourdissement de *a* en *æ*.

Dans les mots venus du latin *a* tonique correspond à un *a* bref ou long ; ex. *dar* (donner), en latin *dare*; *lâbra* (lèvre), en latin *labrum*; *âji* (grain de raisin), en latin *acinum*; *nas* (nez), en latin *nasum*; etc. — *A* atone correspond : 1° à un *a* bref ou long ; ex. : *amarwr* (accentué sur *w*; amertume), en latin *amarorem* ; 2° à un *e* suivi de la consonne *r* ; ex. : *ræ-vart-iâr* (retrousser), en latin *vert-ere* (tourner) ; 3° à un *e* bref, ex. : *sarâr* (fermer), *sar-âlia* (serrure), en latin *serare* (fermer à clef, de *sera*, loquet) ; 4° à un *e* long ; ex. : *samœnâr* (semer), en latin *seminare* ; — 5° à la diphtongue *æ* ; ex. : *arân* (airain), en latin *æramen*.

Dans les mots venus du grec, *a* correspond à un *a* ; ex. : *kâra* (figure, mine), en grec *kara* (tête), *ça*, particule distributive de même sens et de même emploi que le grec *kata* ; ou à un *e* epsilon ; ex. : *tarâiræ*, pour *tarâdræ*, tarière, en grec (*teretron*).

Dans *star-isar* (disséminer, disperser ce qui était entassé), l'*a* correspond à l'*o* du grec *stor-ennumi* (j'étends par terre), et à l'*e* du latin *ster-nere* (étendre) ; mais je ne pense pas que ce mot soit venu du grec ni du latin, je le crois indigène et tiré directement de la racine *star*¹.

Dans les mots indigènes *a* correspond à un ancien *a* bref ou long. *Vertragus* (lévrier), qui se trouve dans Martial² était, d'après le témoignage d'Arrien³ un mot

¹ De la même racine viennent le sanscrit *star* (épandre), l'all. *streuen* (épandre) et peut-être bien aussi le français *étaler* anciennement *e-stal-er*.

² *Voon sibi, sed domino venatur vertragus acôr.* Martial, XIV, épig. 200.

³ « Les chiens courants gaulois sont appelés du nom celtique de *Vertragoi*... à cause de leur agilité ». Arrien, *Cynégétique*, III, 4.

gaulois signifiant « qui court très vite ». Le radical de ce mot (*trag*) se trouve dans l'alpin *trap-iâr* (marcher)¹. *Tran* (tonnerre) est le même mot que *Taran*, nom gaulois du dieu du tonnerre. *Mâru*, nom propre de famille, n'est autre chose que le nom de personne *Mâru*, si répandu chez les anciens Gaulois (*Indutio-marus*, *Sego-marus*, *Soli-mara*, etc.). Dans *barbuctâna* (source qui jaillit du sol en bouillonnant), l'*a* du radical correspond à un ancien *o*, car ce mot est tiré de la même racine que *Borvo* ou *Borbo*, qui se trouve dans plusieurs inscriptions de l'époque gallo-romaine.

A peut aussi, dans les mots indigènes, correspondre à un *e* ou un *i* du latin et du grec : ex. *bâr-a* (barre) en lat. *ver-u* (broche), *barun* (accentué sur *u* ; verrou, propr. petite barre) en latin *veruculus* (verrou) ; *brâm-ar* (beugler) en latin *frem-ere* (rugir) et en grec *phrim-asso* (hennir), *brem-eîn* (retentir) : *rai-âr* (couler, pleuvoir), pour *raj-ar*, *rag-ar*, *rak-ar*², en latin *rig-are* (arroser).

Dans les mots qui sont communs au patois alpin et au français, *a* peut correspondre 1° à *a* ; ex. *râba* « rave », 2° à *e* muet ; ex. *luba* (accent sur *u*) « louve » ; 3° à *é* fermé ; ex. *trubâ* « trouvé » ; 4° à *è* ; ex. *lûbra* « lèvres » ; 5° à *ai*, ex. *brâza* « braise » ; 6° à *oi* ; ex. *armâri* « armoire » ; 7° à *o* ; ex. *ankâra* « encore », *arânji*

¹ A la même racine *trap* se rattachent le patois *starp-iâr* (remuer les pieds, gratter la terre avec les pieds), *stramp-alâr* (écarter les jambes), *ava-tramb-lâr* (entraver) ; le français *trépigner* ; l'espagnol et portugais *trap-are* (marcher, ramper) ; l'italien *tramp-oli* (échasses) ; le latin *trap-idare* (courir avec hâte). Elle se trouve aussi avec la finale gutturalisée dans le grec *trékho* (je cours) et le patois *trink* (allure, marche). *Drain*, pour *drâka* (chemin), se rattache à la même racine, mais il a adouci la labiale initiale.

² *Râide* (couler, pleuvoir), et *rakâr* (vomir), sont étymologiquement identiques. *Rakâr* est d'abord devenu *ragar*, puis *rajar*, enfin *raidr*. Dans certaines vallées on emploie encore *rakânt* pour exprimer l'idée de « dégoûtant » qui est rendue ailleurs par *raiant*. A Marseille, il y a une rue appelée « rue Pierre qui rage » c'est-à-dire rue de la pierre qui coule *raidr*. — *Rakar* se rattache à la même famille que le gothique *signa* (pleuvoir) ; allem. *regen* ; isl., dan., suéd. *regn.* ; anglo-sax. *regu* ; angl. *rain*.

« orange », *artel* ou *artaw* (accentué sur *æ*) « orteil » ; 8° à *i*, ex. *samantèri* « cimetière ».

Un *a* se développe fréquemment comme voyelle prosthétique au commencement des mots, particulièrement des noms de fruits et d'arbres fruitiers ; ex. *apèrsia* (pêche), en lat. *persica* ; *aglînt* (gland), en latin *glandem* ; *aprima* (prune) ; *afîga* (figue) ; *amirara* (accent sur *æ* ; mûre) ; et *aparsaviar* (pêcher), *amirriar* (mûrier), etc.

Il ne faut pas confondre cet *a* avec un autre *a* qui marque vaguement l'idée de direction et se place surtout au commencement des verbes ; ex. *amatâr* ou *matâr* (tuer), *abenâr* (mener à bien, réussir), etc. Honorat et Mistral, dans leurs dictionnaires de la langue provençale, citent des mots où l'*a* initial a évidemment la valeur de l'*a* privatif du grec, *akorrât*, par ex. (découragé, sans cœur). Je n'en connais aucun exemple en patois alpin.

On trouve aussi des exemples de voyelles prosthétiques en grec, mais ces voyelles peuvent être *a*, *e*, *o* ; ex. *aster* (astre), à côté du latin *stella* (étoile), *aleipho* (j'oins), à côté de *lipos* (gras), *erethros* (libre) en latin *ruher*, *eleutheros* (libre), en latin *liler*, *orego* (tendre) en latin, *rego*, *odonti* (dent), en latin, *dentem*.

Cet accident phonétique était inconnu du latin ; il est très rare en italien, mais il est très familier à tous les patois du midi de la France et à la langue basque, ainsi qu'à l'espagnol et au portugais. Ces langues emploient même l'*a* prosthétique beaucoup plus librement que le patois alpin ; car, tandis que celui-ci ne l'admet guère que dans les noms de fruits et d'arbres fruitiers, elles l'admettent dans des noms de signification très variée, comme on peut le voir par les exemples suivants : port. *amora* (fr. mûre, esp. *mora*, it. *mora*, lat. *morum*), *abrambo* (fr. prune, esp. it. *prugna*, lat. *prunum*), *amirreia* (mûrier), *abano* (fr. van, lat. *vanum*), *aduela* (cercle ; en fr. douille, pat. alp. *câlia*) ; — espagn. *agalla* (fr. galle, lat. *galla*, pat. alp. *gâla*), *abano* (van), *arentador* (espèce de « fourche » employée pour venter

le blé, pat. alp. *væntivira*. accentué sur *u*) ; — basque¹, *arrespa* (lime, pat. alp. *râspa*), *arroka* (roc, pat. alp. *roça*), *arroda* (roue, pat. alp. *roda*), *arrasin* (raisin, pat. alp. *razin*) *arren* (chose, pat. alp. *ræn*), *arriu* (ruisseau, pat. alp. *riu*), etc. Le basque offre deux particularités dans l'emploi de l'*a* prosthétique ; il ne l'admet que devant la consonne *r*², et dans certains mots lui substitue un *e* ; ex. *erreka* (sillon ; pat. alp. *rîga*, *ria*), *erreghe* (roi, pat. alp. *ræ* ou *ræi*, en gaulois *rix* ou *rex* dans une foule de noms propres de personnes), etc.

L'usage de cet *a* prosthétique et l'indécision de la prononciation entre *afaiôw* (haricot) et *faiôw*, par exemple, a été cause qu'un *a* initial est tombé dans des mots où il était étymologique et appartenait réellement au radical. C'est ainsi que l'on a *glêiza* (église) formé du gréco-latin *ecclesia*, *nêla* (anneau) tiré du latin *annellum* auquel on a donné la terminaison du féminin.

Ce phénomène linguistique, appelé *aphérèse*, était très rare en grec et ne se produisait guère qu'en poésie³. Il est assez commun dans les patois du midi de la France, et on en trouve aussi quelques exemples en italien et en espagnol. Ainsi, dans certaines régions du midi de la France on dit *gùlia* pour *agùlia* (aiguille), *vèna* pour *arèna* (avoine) ; en italien on dit *badia* ou *abbadia* (abbaye), *badèssa* ou *abbadessa* (abbesse), et toujours *chièsa* (église, lat. *ecclesia*), *râme* (cuivre, lat. *æramen*, pat. alp. *arân*) ; en espagnol on dit *nel* ou *anel* (anneau).

Un *a* tend à se développer⁴, dans le corps des mots,

¹ Je cite les mots basques d'après le *Dictionnaire Français-Basque* de Fabre (Bayonne, Cezals, 1870) et la thèse de M. A. Suchaire, (*De lingua aquitânica* ; Paris, Hachette, 1877). M. Suchaire se demande (p. 31) si l'*a* de *arroda* vient du latin *ad* ou de l'arabe *al*. Il ne vient ni de l'un ni de l'autre, à mon avis.

² En grec, la voyelle prosthétique se développait de même en particulier devant *r* et l'Henry, *Gram. comparée du grec et du latin* ; p. 60.

³ *Grammaire grecque*, par A. Croiset et J. Petitjean, p. 26.

⁴ Je dis *tend à se développer* et non « s'est développé », parce que la loi n'est pas absolue. Qu'ilques mots ont échappé jusqu'ici à cette trans-

après les voyelles *i*, *u*, *w* placées à la syllabe tonique. Cet *a* se prononce très légèrement et, dans certaines vallées, le son est vague, indécis entre *a*, *e*, *o*. On la trouve après *i* : 1° dans des mots où cet *i* correspond à un ancien *i* long ou suivi de deux consonnes, ex. *piara* (pilier, en lat. *pila*), *fiara* (il file, en lat. *flat*), *viara* (bourg, village, bas-lat. *villa*) ; — 2° dans des mots où il correspond à un ancien *e* long ou suivi de deux consonnes, ex. *tiara* (toile, en lat. *têta*), *fiara* (foire, marché ; en lat. *feria*, ou plutôt *fera*), *stiara* (étoile, en lat. *stella*), *mustiara* (belette, en lat. *mustella*), *liar* (lit, en lat. *lectum*) ; — 3° dans *iara* (aire) où l'*i* correspond à un ancien *a* long, en lat. *aream* ; — 4° dans des mots où l'*i* tient la place d'un ancien *e* dont il est difficile de déterminer la quantité, attendu que ces mots ne sont pas latins ; ex. *varciara* (dot ; *vercheria* dans une charte¹ de 1147), *çariara* (rue, *careria* dans une charte² de 1278), *Sigw-iar* (nom de pays, Sigoyer ; *Cigoerium* dans diverses chartes), *Sigwt-iar* (Sigotier ; *Cigoterium*, *Cigoter*, dans diverses chartes), *Mantw-iar* (Manteyer ; *Manteer*³, *Manteerio* dans diverses chartes). Il y a aussi des exemples du groupe *ia* correspondant à un ancien *e* bref, ex. *fiar*

formation phonétique ; ainsi on prononce généralement *bûrba* (ventre), et non *bûarba*, *biunt* (ampleur) et non *biunt*, *brwanda* (accentué sur *ie*, branche, brindille, et non *brevanda*, etc.

¹ *Viara*, dans les actes publics de la région, a été francisé sous la forme *Vièrre*, alors que la forme vraiment française était « ville ».

² *Chartes de Durbon*, publiées par M. l'abbé Guillaume (Paris, A. Picard, 1893), p. 34. .. *Stephanus ejus vercheri erat pars prælati prati* ».

³ *Ch. de Durbon*, p. 419 et une autre charte de 1375, *ibid.* p. 723, prouve que *çariara* s'est dit aussi de n'importe quel chemin. Le mot est indigène et tiré de la même racine *KAR* ou *KAL* qui a donné le sanscrit *car* (aller), *carana* (voie), le grec *kelés* (cheval), le gaulois *carrus* (char) ; le latin *currus* (char), *currere* (courir), *calem* (sentier), *celer* (agile), le basque *karrika*, *khalia* (chemin) ; le catalan *carrer* et l'espagnol *carrera* (rue) ; l'irlandais et le bas-breton *karr* (char), l'anglais *car* (char), *carry* (voiturier), *horse* (cheval), l'alpin *carwntâr* (porter ça et là, balancer), *çala* (sentier tracé dans la neige), le provençal *kalûda* (chemin), etc.

(fier, en lat. *fèrum*), *ïar* (hier, en lat. *héri*). Mais je crois que ces mots ne sont pas indigènes et sont la transcription des mots français correspondants, car l'ancien *e* bref est devenu en patois alpin *e* ou *æ* tandis qu'il est devenu *ie* en français : ainsi les mots latins *tèneo*, *vènio*, qui ont donné en français (je) *tiens*, (je) *viens*, sont devenus en patois alpin *tènc*, *vènc*.

Il faut remarquer que dans tous les exemples cités plus haut, le groupe *ïa* est toujours suivi d'une liquide, *l* ou *r*.

L'*a* qui s'est ainsi développé après *i* subsiste dans les dérivés, alors même que *i* cesse d'être tonique ; ex. *viarrart* (villard) de *viara*, *niaràsa* (grosse puce) de *niara*, etc.

A suivre.

A P E R Ç U
SUR LES
SOURCES DES ENVIRONS DE GAP
AU POINT DE VUE
de
L'ALIMENTATION DE LA VILLE
PAR DAVID MARTIN

Avoir de bonnes eaux potables a été de tout temps une des premières préoccupations de l'homme, soit pour établir un campement provisoire, soit surtout lorsqu'il s'est agi de fonder une habitation permanente.

Mais s'il est souvent facile de répondre à ce besoin impérieux pour un petit groupe de personnes, l'approvisionnement pour une population nombreuse, comme celle d'une ville, devient, en général, un problème de solution plus complexe, à cause de la grande quantité d'eau nécessaire.

Cette solution est rendue plus délicate encore depuis que la science a établi d'une manière indubitable que l'eau est le véhicule le plus habituel des maladies contagieuses les plus redoutables.

Or, sous le rapport des eaux potables, il est notoire que la ville de Gap se trouve dans des conditions déplorables.

Préoccupée par cette situation si défavorable à la santé publique, la municipalité nomma, le 26 juillet 1897, une commission¹ dite des EAUX POTABLES chargée d'étudier la question et de proposer une solution.

¹Les membres de cette commission sont : MM. Mondet, Meyère, Schmitt, Laugier, Tanc, Soubra, conseillers municipaux ; Chaudier, architecte ; Tavernier, ingénieur en chef ; Toupet, agent-voyer en chef ; Ayasse, docteur ; Martin, ancien professeur.

Sur les conseils de M. Mondet, adjoint et président de cette commission, nous avons exploré les environs de Gap pour y rechercher les sources qu'il serait possible de capter pour l'alimentation de la ville, et c'est un aperçu, sur le résultat de nos explorations que nous donnons ici.

Recherche des sources à capter

Depuis les belles études des Belgrand, des Paramel et des Martel, la découverte des sources n'appartient plus à la baguette divinatoire du sorcier, car, grâce aux travaux de ces savants, nous savons que l'existence de sources et de nappes d'eau, dans une région, dépend surtout de la constitution et de la structure du sous-sol.

Disons donc un mot de la constitution géologique des environs de Gap.

Constitution géologique des environs de Gap

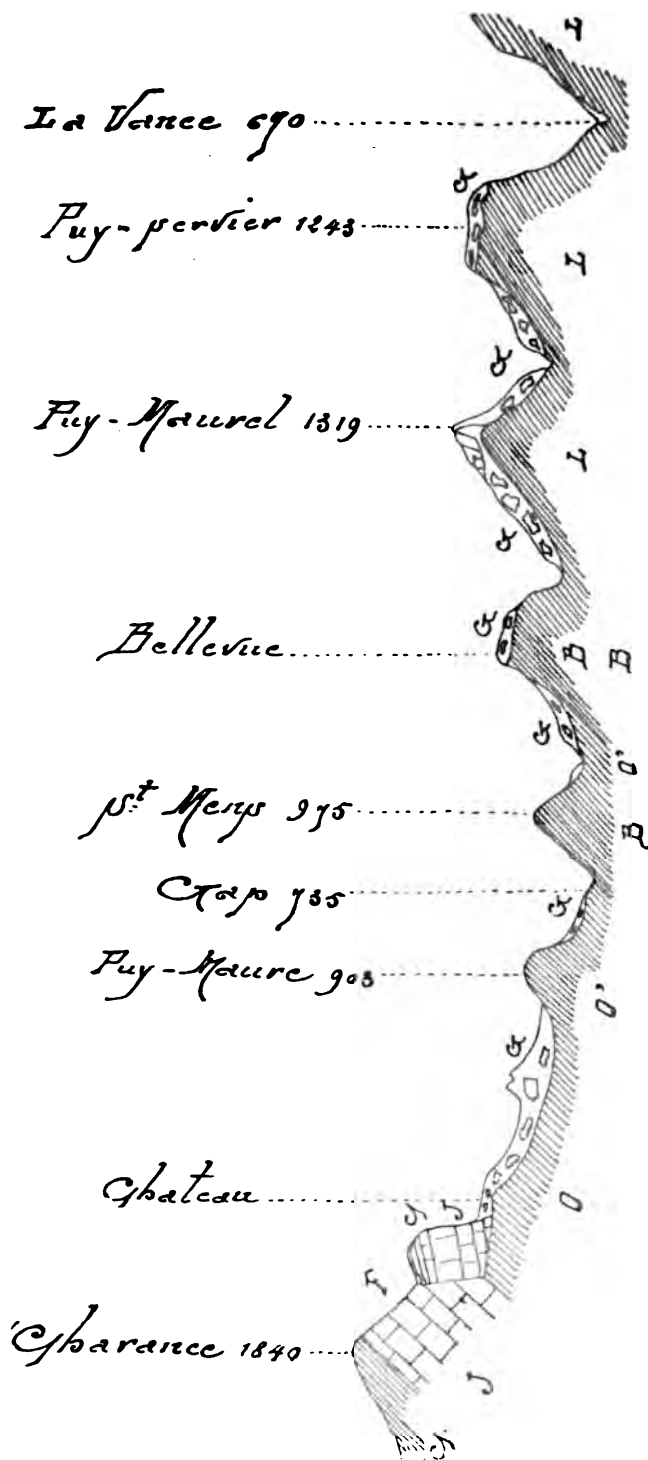
Tout le monde a pu constater que depuis la Vance jusqu'à Gap et jusqu'au château de Charance, les collines de Puy-Cervier, du Touron, Puy-Maurel, Bellevue, Saint-Mens, Puy-Maure, sont formées d'une longue série de couches alternativement schisteuses et marneuses. Ces assises marneuses plus dures ont résisté davantage aux érosions, aussi elles se trouvent en saillie sur les assises schisteuses.

Toutes ces couches de roches sont dirigées de l'Est à l'Ouest et plongent au Nord, les unes sous les autres, avec une inclinaison de 30 à 45°.

Au-dessus du château de Charance, les schistes du bassin gapençais se trouvent couronnés par les assises des calcaires du jurassique supérieur et de la base du crétacé dont le pendage est également au Nord.

L'allure des assises du sous-sol gapençais ressort nettement de la coupe ci-jointe.

Cette disposition des strates est continue entre Chorges et La Freyssinouse et se limite au N.-O., avec Cécuse et Charance, à un système de vallées synclinales qui se



COUPE DE LA VANCE A CHARANCE

C, G. Gletacé inférieur ; J, J. Jurassique supérieur ; F. Faïlle de glissement ; O, O' Marnes onkordiennes et calloviennes ;
 B, Bajocien schisteux ; L, L. L. Lias schisteux ; G, G G. Glaciaire.



poursuivent par le Vercors et l'Isère jusque dans le Jura.

Tandis que les formations schisteuses ont, en général, été fortement plissées par les mouvements orogéniques du sol, les grandes assises calcaires du jurassique supérieur, plus compactes et par suite plus rigides, ont résisté davantage aux poussées latérales et se sont, ou simplement infléchies en donnant naissance à des vallées synclinales, ou bien se sont rompues et ont produit des falaises escarpées.

Grâce à la grande perméabilité des calcaires et aussi à la disposition, en synclinaux, de leurs assises, il se forme dans le sous-sol de ces vallées en entonnoir de puissantes nappes d'eau qui donnent souvent, vers le débouché inférieur, des sources abondantes d'eaux vives, comme les Gillardes du Dévoluy, de Montclus, le Ruissant de la Plaine de la Roche-des-Arnauds, etc.

Le gapençais, complètement étranger à ces vallées calcaires, ne bénéficie que de quelques accidents extérieurs au bassin de Rabou, comme nous le verrons tout à l'heure.

Pendant que les masses calcaires laissent aisément filtrer les eaux, les formations schisteuses sont, au contraire, essentiellement imperméables et s'opposent à la formation de nappes souterraines.

Sans doute, la disposition inclinée des couches des vieilles roches du gapençais favorise, dans une certaine mesure, l'infiltration par les fissures que peuvent présenter les joints de leurs assises.

Mais, d'une part, ces eaux peuvent être entraînées à une grande profondeur, et d'autre part, elles ne sauraient constituer des nappes souterraines importantes. *Aussi les schistes du vaste territoire gapençais ne donnent que des sources insignifiantes.*

Nappes superficielles des dépôts morainiques

Mais, si par suite de la constitution de son sous-sol, le territoire de Gap possède peu de nappes d'eau profondes,

il a, en compensation, de nombreuses sources d'eaux superficielles.

En effet, les grands glaciers de l'époque quaternaire ont étendu, sur toutes les terrasses et les pentes inférieures à 40°, un revêtement, souvent très épais, de graviers, de sables et d'argiles qui constituent, en somme, des réservoirs précieux dans lesquels s'alimentent presque toutes les fontaines du gapençais.

Les dépôts glaciaires sont plus épais et moins morcelés sur les pentes de Bayard que sur les plateaux de Très-Châtel, de Rambaud et de la Justice.

Les dépôts glaciaires des rampes de Bayard ne sont pas uniformément répandus, mais ils forment des rides très accusées qui courent parallèlement les unes aux autres entre Romette et la Freyssinouse.

Ces bourrelets morainiques, presque toujours imperméables, déterminent ainsi une série de bassins étagés entre Gap et Charance ou Bayard, comme ceux de la Garde, de Puy-Maure, du village de Charance, du Villard-Robert, des Bumats, des Gondouins etc.

Ces bassins recueillent et emmagasinent les eaux pluviales. Retenues par les bourrelets morainiques, ces eaux, ainsi ralenties, s'infiltrent dans les graviers, puis s'écoulent vers le S.-O. dans les découpures opérées, dans les moraines latérales, par les torrents de Malcombe, de Rif-Jugeal, du Turllet, de Bonne, du Béal-Grimaud ou de Combe-Estachy. Sur ces déversoirs naturels apparaissent en effet une foule de sources utilisées par la ville ou par la banlieue.

Le Plan-de-Gap, constitué par les alluvions de la Luye, forme également une autre nappe d'infiltration fournissant quelques sources, et entre autres, celle du couvent du Saint-Cour.

Les bassins morainiques de Charance et de Romette donnent d'assez bonnes eaux grâce à une nappe de terrains perméables de 5 à 10 mètres d'épaisseur.

Mais il convient de ne pas confondre ces bassins d'infiltration avec certaines régions où le peu de pente et

l'insignifiance de la couche perméable, déterminent vers la surface du sol, l'accumulation des eaux de ruissellement.

Ce sont les marais de la Freyssinouse, de la Palud, de La Bâtie-Neuve, etc., dont les eaux contaminées seraient dangereuses pour l'alimentation de nos fontaines.

DIVERSES SOURCES DE LA RÉGION

D'après cet aperçu sommaire sur la constitution géologique du sol, on peut naturellement répartir les sources du gapençais en trois catégories bien distinctes :

- 1^e Les eaux superficielles des marais.
- 2^e Les eaux des terrains morainiques.
- 3^e Les eaux de roche ou d'infiltration profonde.

I. — EAUX DES MARAIS

Ce serait peu s'intéresser à la conservation de la santé et de la vie de nos concitoyens que de proposer, pour l'alimentation de la ville, les eaux, soit de La Palud, de La Bâtie Neuve, ou de la Freyssinouse. Les variations excessives de température de ces eaux seraient leur moindre défaut, et leur filtrage en grand, toujours problématique, serait insuffisant pour calmer les justes appréhensions des consommateurs.

Ces eaux visqueuses et paludéennes devraient même être proscrites pour l'usage des animaux domestiques. Et si jamais elles étaient amenées à Gap, ce serait tant pis pour les gapençais.

II. — SOURCES DES TERRAINS MORAINIQUES

Les sources que recèlent les dépôts glaciaires donnent des eaux passables. Ce sont à peu près ces seules eaux qu'ont utilisées nos ancêtres et qui alimentent encore aujourd'hui la plupart des fontaines de la ville.

Celles de ces sources qui peuvent intéresser l'approvisionnement de la ville de Gap, appartiennent à deux régions :

1° Les sources des trois bassins étagés de Villard Robert aux Bumats.

2° Celles du plateau de Puy-Maure et de Charance auxquelles on pourrait ajouter celles de la Garde.

Sources de Villard-Robert

La région de ces sources est limitée à l'Est et à l'Ouest par les découpures des ravins du Buzon et de Bonne et comprend trois bassins plus ou moins égueulés et étagés entre Bayard et le thalweg de la Luye. Le plus élevé, et non le moins important de ces bassins, est celui qui s'étend des Gondouins ou de Puy-Maubeau au Buzon, et que détermine au Sud la grande moraine de Peyre-Ossel. La nappe d'infiltration s'écoule vers l'Ouest : partie par le drainage de Bonne (sources des Gondouins) et partie dans le Béal Grimaud (sources des Bumats).

Une partie cependant traverse par filtration la grande moraine de Peyre-Ossel; à ces filtrations sont dues évidemment les petites sources et les nombreux suintements du voisinage de la ferme Brochier de la Carte de l'Etat-Major¹. La plus grande de ces sources, la Fontaine-Chaix qui donne au moins 6 litres à la seconde, nous paraît due cependant à un drainage pratiqué par l'homme, à une époque ancienne, à travers le marais des Bumats et la moraine de Peyre-Ossel, assez étroite en ce point. Les eaux de cette source ne paraissent pas venir d'une grande profondeur, car pendant l'été, elles ont une température plus élevée que les sources voisines.

Le deuxième bassin, moins étendu que le précédent, est occupé en partie par les domaines Bessueille, Eymard et Blanc. Les eaux retenues à l'Ouest par une croupe rocheuse s'écoulent souterrainement dans le bassin inférieur. Mais une partie suinte à la base des champs où elle constitue des prairies marécageuses qui donnent naissance à un gros volume d'eau qui s'écoule par le Béal Estachy.

Le bassin inférieur, formé par les fermes Ligneau et

¹ Depuis 25 ans presque toutes les maisons de la banlieue ont changé de nom en changeant de propriétaire.

Devès, paraît contenir une nappe capable d'alimenter une belle source. Les eaux incomplètement captées forment à la base du bassin une prairie marécageuse qui donne de belles eaux claires au fossé du chemin de Gap à Romette par le Forest-d'Entraïs.

Mais une partie des eaux du deuxième bassin doivent filtrer à travers les moraines de la ferme Devès. Ce sont elles, croyons-nous, qui alimentent les sources des bords du plateau du Forest-d'Entraïs et les sources de M. Margot-Duclot.

Les eaux des deux plateaux inférieurs, si elles étaient bien captées, suffiraient, croyons-nous, à l'alimentation de la ville. Leur canalisation pourrait être établie de manière à recueillir, si besoin, les eaux des sources de M. Margot-Duclot.

Les eaux de la région de Villard-Robert paraissent peu calcaires il est vrai, mais leur faible profondeur les expose aux souillures et à des variations notables de débit et de température. Ainsi, en juillet et août 1897, nous avons constaté qu'elles avaient, à la source, une température de 13 à 15°.

Sources de Puy-Maure et du hameau de Charance

Charance présente aux environs immédiats de Gap des sources nombreuses et assez abondantes.

Au voisinage du canal jaillissent de belles sources pérennes dont nous parlerons tout à l'heure. Au-dessous du château se trouvent deux vallonnements ou bassins d'infiltration constitués par des dépôts glaciaires analogues à ceux de Villard-Robert, mais plus épais encore. Ce sont ceux du hameau de Charance et du plateau de Puy-Maure que sépare en partie une moraine latérale colossale, se terminant en biseau vers la chapelle. Bien que ces deux bassins aient une superficie moins considérable que ceux de Villard-Robert, ils paraissent avoir une nappe d'eau souterraine plus abondante et plus fraîche. Pendant que les eaux de Villard-Robert avaient en 1897,

des températures de 13 à 15°, les eaux de Puy-Maure en avaient 10 à 12.

Ces qualités supérieures des eaux de Charance et de Puy-Maure nous paraissent dues aux causes suivantes : D'abord la couche perméable des dépôts morainiques est plus épaisse, et, d'autre part, ces sources doivent être en partie alimentées par l'écoulement souterrain des sources pérennes de la montagne.

De temps immémorial, Gap a utilisé les sources de Puy-Maure, et elles alimentent encore aujourd'hui le plus grand nombre de ses fontaines.

Et cependant toutes les eaux du plateau de Puy-Maure ne sont pas captées, ainsi que le prouvent les nombreux suintements que l'on observe à son déversoir sur le talus de Bonne. Il s'y trouve même une source inutilisée qui s'échappe de la propriété de M. le Marquis d'Hugues. Cette source avait au 15 août une température de 10° et un débit de 5 à 6 litres à la seconde.

La quantité d'eau de ces diverses sources non captées ne nous paraît pas suffisante pour compléter, avec les eaux Pascal, le volume d'eau nécessaire à la ville.

Aucun emprunt n'a encore été fait au bassin du village de Charance pour la ville de Gap. Des fouilles amèneraient, de ce quartier, un appoint important.

Un drainage rudimentaire effectué, il y a déjà de longues années, par un particulier, amène, du bassin de Charance, un beau volume d'eau en tête de la propriété du Marquis d'Hugues. Cette source, de 10 litres au moins à la seconde, était recueillie dans une écluse, ruinée depuis la construction du canal du Drac, et servait à l'arrosage.

Les sources du village de Charance et du plateau de Puy-Maure présentent une trop grande teneur de calcaire dont le moindre inconvénient, déjà fort sérieux au point de vue de l'économie, est d'obstruer rapidement, par son dépôt, les tuyaux de conduite,

Toutefois elles sont très fraîches et fort agréables à boire. Si elles étaient profondément captées, elles donneraient, avec une dépense relativement moindre, des eaux passables et suffisantes pour les besoins de la ville.

Mais il serait absolument indispensable qu'on proscrivit d'une manière rigoureuse, non seulement tous les filets d'eau trop superficiels, mais surtout les eaux suspectes, trop souvent contaminées qui lessivent la surface des marais et les fumiers de la ferme Pascal, et que les cantonniers ont, de temps immémorial, la téméraire imprudence d'aboucher dans la canalisation des fontaines de la ville afin d'assurer le fonctionnement des bornes, et cela au mépris de la sécurité publique.

D'autres sources existent dans le territoire de la Garde. Quelques-unes jaillissent des fissures de la montagne mais le plus grand nombre appartiennent aux terrains morainiques. Avec une grande teneur en calcaire et les inconvénients que nous avons signalés aux eaux de Villard-Robert, ces eaux ont encore le désavantage d'être très éloignées de la ville.

Eaux de la plaine de Gap

La nappe d'infiltration du Plan-de-Gap n'étant profonde que d'un à 1^m50, est exposée à toutes les souillures et à toutes les variations de température. Elle donne donc des eaux à peine passables

III. — EAUX VIVES DE ROCHE

Ces eaux sont de beaucoup les meilleures et devraient être préférées à toutes les autres pour l'alimentation de la population.

Elles ont, en effet, leurs réservoirs à de grandes profondeurs dans les massifs montagneux, et se trouvent ainsi le plus à l'abri de toute souillure et des variations de température. Elles sont plus constantes, plus fraîches pendant l'été, moins froides pendant l'hiver, puisqu'elles ont une température qui oscille aux diverses saisons entre 5 et 10°. Cette température est à peu près égale à la température moyenne du lieu.

Ce sont en un mot des eaux pérennes.

Ainsi que l'a établi Belgrand, ces sources n'existent que dans les terrains perméables qui, au voisinage de Gap,

sont surtout les calcaires de Charance, du Puy-de-Manse, ou les grès du flysch de Faudon et de Piollit.

Parmi ces sources pérennes, nous signalerons aux environs de Gap celles du Ruissant, de Sauveterre, de Gleize, des Serigues, du château de Charance, du Puy-de-Mansé, de Fandon et du Devéset, dont la plupart sont dues à des accidents extérieurs aux vallées synclinales situées au N.-O. de Gap.

Sources de Sauveterre

Nous ne signalerons que pour mémoire, la belle source du Ruissant. Elle jaillit à 18 kilomètres de Gap, entre Montmaur et la Roche-des-Arnauds, sur le cône de déjection du torrent de Matacharre. Elle prend évidemment naissance dans le massif fissuré et perforé de chourruns neigeux d'Aurouze. Malheureusement elle sourd à 28 mètres au-dessous de l'altitude du col de La Freyssinouse.

Au S.-O. de Charance, un plissement local des grandes assises calcaires du jurassique détermine le petit vallon de Rouzière, au bas duquel paraissent, à travers une immense accumulation de glaciaire, quelques sources d'eau vive. Les unes affleurent près de la chapelle de Sauveterre, tandis que d'autres s'écoulent du côté du Buëch de Rabou.

La puissante accumulation du glaciaire rendrait le captage de ces sources coûteux, mais non impossible.

Source du col de Gleize

Cette belle source jaillit à quelques pas au-dessous du col de Gleize (le col de Chaudun de la carte), vers 1.700 mètres d'altitude, et à 10 kilomètres de Gap. Son débit moyen est d'environ 25 litres à la seconde. Elle doit son origine à un déversement par faille des assises du jurassique supérieur, vers le col Bayard.

Ces sources mériteraient un examen sérieux au point de vue de l'approvisionnement de Gap.

Sources du Château de Charance et des Serigues

Les nombreuses sources qui jaillissent sur une foule de points aux environs du château de Charance, nous paraissent dues, comme celles de Gleize, à une série de cassures des calcaires compactes de la corniche de la montagne dont les assises se sont affaissées en grandes masses jusque sur les marnes oxfordiennes qui se montrent vers la hauteur du canal du Drac.

Ces cassures des pentes de Charance, en favorisant l'infiltration presque totale des eaux pluviales ou de fusion des neiges, ont déterminé la formation des sources nombreuses et abondantes du quartier des Serigues et des environs du Château.

Et il est de toute évidence aujourd'hui que ce sont ces belles et fraîches eaux qui auraient dû, depuis longtemps, être utilisées pour l'alimentation des fontaines de la ville. Si ces sources pouvaient être amenées, Gap n'aurait plus rien à envier, sous ce rapport, aux citées les mieux favorisées.

Sources du Puy-de-Manse

Il existe quelques sources vers la base Sud du Puy-de-Manse, mais elles sont peu abondantes quoi qu'elles soient constantes.

Celles que nous voulons signaler ici se trouvent sur le flanc Nord et jaillissent au voisinage du canal du Drac, entre le torrent d'Annelles et le grand tunnel.

Ces sources pourraient être amenées à Gap en établissant leur canalisation dans le tunnel même.

Source des pentes S.-E. de Faudon

A mi-chemin, entre La Bâtie-Neuve et le lac de Faudon, sur la rive droite du torrent le Riou-Treblou, surgit, à la base des casses, une belle source d'eau fraîche et pérenne. Cette source d'un débit moyen de 15 à 20 litres à la seconde ne sert qu'à l'arrosage de quelques hectares

de maigres cultures. C'est dire que la décharge des servitudes serait peu coûteuse, si jamais la ville avait besoin de l'amener.

Source du Devéset

Les assises de grès et de schistes du flysch, du versant S.-E. de Piolit, ont glissé, grâce à une série de cassures, jusqu'au thalweg de la vallée, et constituent deux plateaux étagés, très caillouteux et fissurés : celui des Ravels (alt. 1.550 mètres) et celui des Clots (alt. 1.331 mètres).

L'altitude de ces terrasses, la nature et l'état crevassé de leur sous-sol, d'une part, et d'autre part leur surface boisée, gazonnée ou caillouteuse, constituent un terrain perméable et une nappe d'infiltration de premier ordre.

L'ensemble de ces formations du flysch a pour plancher les marnes oxfordiennes dont l'imperméabilité favorise l'arrivée au jour de la source la plus remarquable de tout le gapençais.

Cette superbe source du Devéset jaillit sur la commune de La Bâtie-Neuve, au bas des escarpements de la rive droite du Devéset ¹ et au-dessus des Brès, à l'altitude de 1.095 mètres, c'est-à-dire à 15 kilomètres de Gap et à 358 mètres au-dessus de la place Ladoucette, à l'entrée de la ville.

Les sources du Devéset, par l'abondance, la fraîcheur, la pérennité de leurs eaux, par l'insignifiance de leur teneur en calcaire et surtout par leur impeccable pureté sont incomparablement supérieures à toutes celles que nous avons signalées.

La canalisation, pour amener ces eaux à Gap, ne nécessiterait aucun travail d'art. La dépense se réduirait à une fouille régulière qui pourrait être établie sur la route, ainsi qu'à l'achat et à la pose des tuyaux de conduite.

Nous devons dire, toutefois, qu'une partie de la source est captée à sa sortie par un canal qui sert à l'arrosage des terres des Brès, des Carles, des Césaris, et dont les eaux sont également utilisées par le moulin des Borels.

¹ La carte d'Etat-major appelle ce torrent le Déviset.

Le reste de la source filtre à travers les graviers grossiers du torrent et reparait, en partie, à l'aval, vers 1.050 mètres d'altitude sous le nom de Fontaine-Henri. Cette fontaine Henri avait été amenée par un tunnel de 200 mètres au moulin Sauque devenu le moulin Baille, puis Pourroy, aujourd'hui abandonné. Ainsi les eaux précieuses de la source Henri comme toutes celles qui circulent dans les graviers, se perdent inutilisées et vont alimenter les marais de Chorges et de Montgardin.

Le canal des Brès absorbe environ 40 litres à la seconde. Mais ce canal, mal construit, mal entretenu, a des fuites si nombreuses qu'une bonne partie de ses eaux se perdent dans les fissures. Nous sommes persuadé que 50 à 60 litres à la seconde se trouvent inutilisés.

Si on captait avec soin la fontaine du Devéset à son origine, ses eaux seraient assez abondantes pour fournir au canal des Brès sa quantité habituelle, et le surplus serait largement suffisant, croyons-nous, pour répondre à tous les besoins de la ville de Gap¹.

Nous estimons les frais, soit pour payer les indemnités, soit pour lever les servitudes, soit pour la construction de la canalisation, à une dépense d'environ 300.000 francs.

Cette dépense pourrait être en grande partie couverte par les abonnements que prendraient les particuliers, car les eaux seraient assez abondantes pour alimenter, non seulement les bornes fontaines des rues, mais encore les robinets des maisons particulières.

D'ailleurs, si énorme que paraisse ce chiffre de trois cent mille francs, il ne représenterait qu'une dépense moyenne de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 par an et par habitant.

Ce serait payer peu cher l'immense avantage d'avoir, dans la ville de Gap, de belles eaux, abondantes et indemnes de toute souillure, de toute impureté et de tout germe microbien. Ces eaux offriraient encore l'important avan-

¹ La source du Devéset pourrait donner environ 400 litres d'eau par habitant et par jour.

tage de ne pas tartre les tuyaux de conduite ni les tubes des chaudières à vapeur.

En résumé nous avons vu que, malgré une constitution géologique peu favorable à la formation de grandes nappes d'eaux souterraines, les environs de Gap présentent cependant des sources d'eau potable suffisantes pour parer à tous les besoins. On n'a que le choix pour les eaux passables ou plus ou moins médiocres de Puy-Maure, Villard-Robert, la Garde. Les belles eaux pérennes elles-mêmes ne manquent pas non plus : eaux de Sauveterre, de Charance, des Serigues, de Gleize, du Puy-de-Manse, de Faudon et surtout les eaux incomparables du Devésot.

Dans cet examen rapide des sources qui pourraient être amenées à Gap, nous n'avons été guidé que par la seule préoccupation de l'intérêt général.

Si nous proposons avec enthousiasme les eaux du Devésot, c'est qu'elles nous paraissent mériter la préférence sur toutes les autres. Elles seraient, en effet, suffisantes pour alimenter toutes les bornes fontaines et les robinets des maisons particulières.

D'autre part, leur fraîcheur, leur sécurité à peu près absolue seraient un attrait pour les étrangers et un bienfait pour la population.

Si ce projet était réalisé, les eaux de Puy-Maure, que possède la ville, pourraient être utilisées pour des jets d'eau, des bouches à incendies, des lavoirs publics.

Gap, le 7 novembre 1897.

ANALYSE SOMMAIRE

DE L'EAU DE LA SOURCE DU DEVÉSET

Caractères généraux. — Cette eau est d'une limpidité parfaite qui persiste, après une grosse année de séjour dans une bouteille exposée à

une température minima de 18 à 20 degrés, sans que le moindre dépôt puisse être constaté, soit au fond, soit sur les parois de la bouteille. Le saveur agréable de cette eau n'a pas varié non plus après une année de conservation dans une bouteille remplie au 2/3 et exposée à la température de 18 à 20 degrés dans mon laboratoire. — Fraîche, inodore, incolore.

Réaction neutre. — La température de cette eau captée le 27 novembre 1897, à 4 heures du soir, était supérieure à celle de l'air ambiant : la température de l'eau était de 9 degrés, celle de l'air ambiant de 5 à 6 degrés.

Degrés hydrotimétrique : 12. — Le rang de cette eau dans l'échelle hydrotimétrique nous prouve déjà qu'elle est peu chargée en calcaire et en autres sels métalliques.

Analyse chimique sommaire. — Sulfates et chlorures en quantité infinitésimale. Très peu de calcaire. Pas de magnésie. Pas d'ammoniaque. Le résidu d'évaporation de 1 litre d'eau est de 0 gr. 25, ce résidu est d'une blancheur parfaite.

Pas de matières organiques.

Conclusion. — L'eau de la source Devèzet réunit toutes les conditions d'une eau potable parfaite et il est à souhaiter que l'autorité supérieure prenne les dispositions nécessaires pour permettre à la ville de Gap de réaliser le projet si heureusement étudié par M. David Martin.

E. MONDET.

LA BEAUME-DES-ARNAUDS

A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

ET

PENDANT LE HAUT MOYEN-AGE

En raison de l'intérêt que présentent les questions historiques débattues entre MM. Allemand et Marchand, le Comité de publication a approuvé l'impression d'une nouvelle réponse de M. Marchand, sous les deux réserves que voici :

1° Que cette approbation ne saurait constituer un précédent. Le Comité décide, au contraire, que dorénavant les polémiques se borneront, sauf dérogation spécialement motivée, à une seule riposte.

2° Que M. l'abbé Allemand sera admis à prendre connaissance de l'article de M. Marchand et à y faire une brève réponse, dans le même numéro, après quoi la discussion sera close. — (N. D. L. R.)

Réponse à la réplique de M. ALLEMAND

Monsieur l'abbé Allemand, dans le bulletin de la *Société d'Études* du 2^e trimestre 1898, a répliqué aux critiques que je présentais dans le numéro précédent sur son étude ayant pour objets la topographie de La Beaume, l'emplacement de Cambonum, le passage de la voie romaine et l'émigration des habitants au XI^e siècle. Je constate avec plaisir que la réplique de M. Allemand est aussi courtoise que je pouvais le désirer, mais j'ai le regret d'ajouter qu'elle me paraît loin d'être concluante, et je vais essayer de le lui prouver sommairement.

Monsieur Allemand passe légèrement sur la topographie de cette commune, ce qui prouve combien on la lui avait mal fait connaître, et cherche d'abord à démontrer que la montagne au sud de La Beaume doit s'appeler l'Alp et non Laup. Bien que cette dernière appellation soit celle employée par l'état-major, je suis porté à me ranger à l'opinion de M. Allemand.

Quant au nom de Château-la-Beaume, mon honorable contradicteur donne, pour soutenir son dire, une explication que je veux croire exacte en elle-même, mais qui ne comporte pas la conséquence qu'il en tire, à savoir « que ce lieu continua à s'appeler dans l'ensemble et après 1633, Château-la-Beaume ». Nous avons dit, avec preuves à l'appui, que en date de 1638, 1685, 1689, les lettres officielles de l'administration étaient adressées soit à la communauté des hommes de Gabriel Reymond, soit au châtelain, consuls, péréquateur de la communauté susdite. Ainsi donc l'ensemble de la Haute-Beaume n'a pas continué à s'appeler Château-la-Beaume jusqu'en 1789, comme l'affirme M. Allemand, mais a été nommé, pendant un laps de temps que j'estime à plus d'un siècle, la communauté des hommes de Gabriel Reymond. La chose est incontestable¹.

. . .

Le raisonnement que fait M. Allemand dans sa réplique pour maintenir Cambonum à La Beaume étant, à peu de chose près, le même qu'il employait dans son premier article, je n'ai guère aussi à lui opposer que celui dont je me suis servi dans ma réponse pour soutenir que le dit Cambonum était au Villard.

M. Allemand revient sur les quelques antiques trouvés à La Beaume et ajoute en note que j'en aurais acquis lors de la construction du chemin de fer. Je déclare n'avoir rien acheté du tout à La Beaume et ne posséder, de ce que j'appelle toujours le cimetière de l'oppidum de ce

¹ Notre savant confrère, M. l'abbé Guillaume, pourrait peut-être nous faire connaître l'origine de cette dénomination.

village, que le pot funéraire et le lacrymatoire en verre que M. le Chef de section voulut bien me donner. Les nombreuses monnaies romaines, les lampes, etc., que je conserve, ont été exclusivement trouvées au Villard.

M. Allemand refuse de croire à la tradition orale en vertu de laquelle les habitants du Villard sont persuadés qu'une ville romaine a existé sur leur territoire, et demande quels monuments en établissent l'existence. Il ajoute que, d'après moi, cette tradition nous aurait transmis non seulement le souvenir de la station, mais encore du lieu précis où elle se trouvait. Evidemment M. Allemand est libre de récuser, à distance, une tradition qui le gêne, mais il ne peut pas ne pas tenir compte des antiquités trouvées au Villard et des noms qui y perpétuent celui de *Cambonum*¹. Ne sont-ce pas là de véritables monuments²?

Quant au lieu précis de la station romaine, je ne l'ai point fixé d'une façon absolue, j'ai dit simplement qu'elle devait être au Villard, c'est à-dire sur l'emplacement ou aux environs directs de ce village.

Dans une note, page 104 du *Bulletin*. M. Allemand cherche à établir « l'opposé de ce que je voulais prouver » en écrivant qu'il y avait un *Devant-Ville* à La Beaume et un *Devant-Vières* au Villard, mais c'est absolument tout le contraire qui est vrai. Il n'y a, en effet, comme je l'ai indiqué, aucun Vières ni Devant-Vières au Villard, il n'y a qu'un Devant-Ville que tout le monde désignera à M. Allemand, le cas échéant.

C'est à La Beaume, tout près de la gare, en effet, que se trouve une ferme isolée appelée non *Devant-Ville*, mais *Devant-Vières*, ce qui ferait supposer, avec quelque

¹ *La Combe* ne signifie pas ici vallon, puisqu'elle est située dans la plaine et n'est en quelque sorte que le prolongement du Villard au Nord-Ouest. Pour moi, ce nom est l'abréviation de *Cambonum* et prouve l'existence de ce dernier au Villard.

² Il convient d'ajouter aux noms des vieux quartiers du Villard, que j'ai cités, celui de l'*Oratoire* Oratorium, près duquel on a trouvé un encensoir en cuivre doré d'une haute antiquité.

raison ce me semble, que la ville antique la plus importante n'était pas à La Beaume, mais au Villard.

M. Allemand n'admet pas qu'on puisse avoir établi un oppidum à La Beaume, parce que ce genre de fortification était généralement élevé sur les hauteurs par les Gaulois et utilisé par les Romains. Cela est exact pour certaines localités, mais pas pour toutes assurément, car l'on devait s'arrêter surtout aux considérations stratégiques dans le choix des lieux consacrés aux oppidum. Or, qu'ai-je dit de celui de La Beaume si ce n'est qu'il était destiné à couvrir la vallée de Chauranne et la station du Villard ? Eh ! bien, la place indiquée par le mur romain trouvé par M. Allemand, entre Chauranne et Burianne, était admirablement choisie pour réaliser le but de l'oppidum en question.

La comparaison que M. Allemand fait entre les troupes anciennes et celles d'aujourd'hui relativement à leur logement ne me paraît pas heureuse, car je crois que nos braves soldats peuvent fournir à notre époque, grâce aux progrès réalisés dans tous les domaines, de plus longues étapes et trouver plus de commodité pour le logement que dans les temps anciens. En d'autres termes, aux premiers siècles de notre ère, un établissement militaire à Montseleucus ne devait sans doute pas rendre inutile celui de Cambonum. Ce dernier devait donc être spacieux et par conséquent plus apte que La Beaume à recevoir les légions romaines.

. . .

Tout en confessant quelques erreurs qu'il avait commises dans son premier article, M. Allemand persiste à soutenir, en s'appuyant spécialement sur un mémoire du capitaine d'Arçon, en date de 1776, qu'un actus passait par le col de Chaures¹, un iter par celui de Gaut, et un

¹ Afin de soutenir sa thèse, M. Allemand « prie de ne pas oublier que la partie de route du Villard à La Beaume passait sur la rive gauche de Chauranne, en longeant le bas de la montagne », mais le tronçon qu'il dit exister depuis 16 à 17 siècles se trouve justement à droite de Chauranne et se dirige vers la Maladrerie !

semita par celui de Cabre. Il prétend que pour pouvoir traverser ce dernier, armes et bagages s'entend, les Romains auraient dû perforer des rochers, ouvrir des tunnels, maîtriser le désert ! Or, rien de tout cela n'était nécessaire et le préfet Ladoucette n'a pas eu à vaincre tant de difficultés pour construire la route actuelle. Je maintiens donc énergiquement l'opinion générale qui veut que la principale voie romaine dans ce pays passât par le col de Cabre, et cela parce que c'était la voie la plus naturelle, la plus courte et la moins difficile.

M. Allemand assure, à tort selon moi, que le col de Chaures et celui de La Beaume ne forment qu'un seul et même col. Oui, le col de La Beaume existe réellement au fond du vallon de Chauranne et donne accès dans le Valdrôme ¹, mais il est tout près du col de Cabre ! Mon honorable contradicteur se rapproche donc peu à peu de ce dernier. Il y arrivera sans doute lorsqu'il saura que, sur un ancien cadastre de 1643, M. le Maire de La Beaume a vu et m'a montré une propriété sise au col de Chaures, confinant, au couchant, « une terre de Beaurières ². Qu'est-ce à dire si ce n'est que le col de Chaures et le col de Cabre désigneraient le même col ? M. le Maire en est convaincu et pense que les habitants de la Drôme lui donnaient le premier de ces noms et ceux des Alpes le second. Du reste, aujourd'hui encore, on désigne le col de Cabre, à Beaurières et ses environs, par l'expression : col de Chaurannes ou de Chaures.

. * .

Quant aux émigrations du XI^e siècle, M. Allemand procède par induction : « A cette époque, dit-il, les populations émigrèrent sur les hauteurs, tels les villages d'Aspres, d'Aspremont, etc., donc les habitants de Cambonum et du Villard émigrèrent aussi ». Cet a fortiori

¹ Les habitants du côté des Alpes l'appellent col de Valdrôme et ceux de l'autre côté le nomment col de La Beaume.

² On sait que ce village est situé au pied du col de Cabre, du côté de la Drôme, entre La Beaume et les Boulingons (Vologatis).

est très commode, j'en conviens, pour trancher la question et mettre ainsi fin à toute discussion ; reste à savoir s'il s'accorde avec la vérité. Or, au moyen-âge, partout où il y avait un château plus au moins fort, les habitants étaient groupés, de gré ou de force, autour de la demeure seigneuriale, de telle sorte qu'ils n'avaient plus besoin d'émigrer.

Toutefois, j'ai admis dans mon premier article que, au XI^e siècle, un certain nombre d'habitants de La Beaume et du Villard avaient pu, les premiers, se rapprocher de la forteresse, et les seconds établir leurs demeures sur le contrefort appelé le quartier des Chazals. Voilà tout. — M. Allemand revient à la rescousse, mais sans aucun des documents que je lui demandais et que je lui supposais. Il prétend que son Cambonum de La Beaume émigra, c'est-à-dire se transporta à 200 mètres et se confondit avec La Beaume en perdant son vieux nom... Je continue à être d'avis que la station romaine ne se trouvait pas à La Beaume et que par conséquent il n'y a pas eu là d'émigration proprement dite.

Quant au Villard, M. Allemand reconnaît loyalement qu'il s'est trompé en voulant faire émigrer ses habitants dans un Vières qui n'a jamais existé. Il soutient maintenant que le refuge des émigrés fut élevé sur la colline marnaise au pied de laquelle se trouve le village actuel. C'est jouer de malheur, car ce monticule, qui sert de chemin pour parvenir aux cols de St-André et de Montbrand, n'a que quelques mètres de largeur au sommet. Très peu élevé et très accessible de toutes parts, il n'aurait pu opposer aucune résistance à l'envahisseur. Enfin, c'est de tout le pays l'endroit où notre terribile vent du nord fait le plus rage, si bien que la population entière tiendrait pour insensé quiconque voudrait y bâtir quoi que ce soit.

J'aurais pu certifier à M. Allemand qu'il n'existe absolument aucun vestige de cet exode, mais il a pris les devants en écrivant que « dans les temps modernes les

maisons furent élevées autour du monticule avec les pierres des anciennes habitations » : on enleva sans doute aussi celles des fondations puisqu'il ne reste trace de rien ! Non, le Villard n'a jamais émigré en masse nulle part, j'en ai l'intime conviction, aussi je tiens pour gratuites les hypothèses successives de M. Allemand sur ce sujet.

Je regrette vivement que notre honoré confrère ne soit pas venu me voir lors de sa récente course dans cette commune. Nous aurions pu causer avantageusement sur les questions qui nous occupent et peut-être aurions-nous pu arriver à une entente plus décisive que celle que nous avons cherché à obtenir par écrit.

Cela dit, je présente mes respectueux hommages à M. Allemand.

30 juillet 1898.

E. MARCHAND.

P. S. — M'étant servi dans ma discussion avec M. Allemand de la carte de l'État-Major (1858, Die), je prie les lecteurs du Bulletin de vouloir bien consulter ladite carte avant de fixer leur opinion sur la question contestée.

Ils y verront que le col du Laup, entre Chaures et Chamel, est à 1528 mètres d'altitude, celui du Gaud à peu près à la même hauteur, celui de Valdrôme à 1337, tandis que celui de Cabre n'est qu'à 1180.

Le sentier, *vieux de 16 à 17 siècles*, se trouve sur la rive *droite* de la rivière Chauranne, entre celle-ci et la route nationale, en face et à 300 mètres environ du hameau de Chaures (Chauret sur la carte).

Enfin, au-dessus du Villard et touchant ce village, apparaît le monticule étroit, marneux, sans eau, sur lequel on passe pour monter, à l'Est, au col de St-André (1220 m.), et au nord à celui de Montbrand (1168 m.).

E. M.

NOTE

SUR LA

DEUXIÈME RÉPONSE DE M. MARCHAND

M. le pasteur Marchand n'apporte pas d'éléments nouveaux dans la discussion, et, tout ce qu'il allègue se trouvant réfuté d'avance par mon article précédent, je me borne à quelques observations sur les points principaux en laissant de côté les détails accessoires¹.

Je maintiens que la station de *Cambonum* était à la Beaume et je me base sur l'existence de la muraille antique d'une belle époque qu'on y voit encore, muraille dont l'appareil soigné peut remonter au II^e ou III^e siècle et qui appartenait à un monument public et non à une muraille d'*oppidum*; sur les tombeaux antiques et les objets de la même époque qui ont été trouvés en assez grand nombre à cet endroit; sur la distance entre la station de *Mons Seleucus* (le Serre-la-Croix) et *Cambonum* qui concorde avec l'emplacement de la Beaume; enfin sur le nom du *Villard*, non formé dans le haut moyen-âge et démontrant qu'il y avait là les villas du lieu le plus important, c'est-à-dire de la station située à la Beaume.

A cela que répond M. le pasteur Marchand? Qu'on a trouvé des antiques également au Villard, soit, mais on n'y voit aucun reste de monument antique et surtout de monument public comme celui auquel appartenait la muraille si curieuse de la Beaume; qu'il devait y avoir à la Beaume un *oppidum* et non une station, mais outre

¹ Un mot seulement sur le vrai nom du Château-la-Beaume. Depuis le XV^e siècle il portait administrativement le nom de *Communauté des hommes de Gabriel Raymond*, mais jamais ce nom ne fut accepté par la population. En 1633, le cadastre porte le titre de *Cadastre de Château-la-Beaume*, et en 1776 le mémoire militaire du capitaine d'Arçon, en 1789 l'almanach officiel du Dauphiné lui donnent le même nom qui fut toujours le sien pour les populations environnantes.

que l'*oppidum* antique était toujours situé sur une hauteur et non dans un bas-fond, il ne subsiste aucune trace de ce prétendu *oppidum* de la Beaume, et l'existence d'un *oppidum* doit être démontrée par des arguments tangibles et non se préjuger; qu'une tradition orale place au Villard la station de *Cambonum*, mais là encore on ne peut être sûr ni de la réalité ni de l'ancienneté de cette tradition qui, du reste, est contestée par un certain nombre d'habitants de la vallée de la Beaume; que le nom du hameau de la *Combe*, près du Villard, dérive évidemment de *Cambonum*, ce que je nie absolument, le mot *Combe* étant, de l'aveu des savants les plus autorisés, la traduction du bas-latin *Cumba* (creux, vallon), et le hameau de la *Combe* se trouvant précisément situé dans un vallon⁴; que le lieu dit *Devant-Ville* au Villard paraît démontrer qu'il y avait non loin de là jadis une ville, mais il y a également un lieu dit *Devant-Ville* à la Beaume, près de la gare: c'est un champ appartenant à la cure de cette paroisse et qui avait été acquis en 1772 pour 300 livres. Ce nom de *Devant-Ville* ou *Devant-Vières* est une appellation très commune dans les Alpes; il date du bas moyen-âge et ne préjuge pas plus l'existence d'une vraie ville que celui de *Flumen Boschii*, par exemple, ne prouve que jadis la petite rivière du Buëch fut un fleuve. Au reste, il ne faut pas demander si la station était une ville, quand l'itinéraire n'en fait qu'un simple relais, — une mutation.

Quant à la voie antique, j'ai dit que la branche principale, ou *Actus*, traversait le col de Chaures nommé alors *Caura mons*. Je l'ai démontré par les restes encore existants de cette route que j'ai signalés; par une maladrerie construite à proximité de Chaures et nul n'ignore que ces établissements hospitaliers bordaient toujours les chemins publics du moyen-âge qui avaient succédé aux voies antiques; par la distance inscrite par la géographie

⁴ On se rappelle que M. Marchand faisait à ce hameau les honneurs d'avoir été la banlieue de la prétendue ville antique du Villard.

ancienne entre les deux stations séparées par le *Caura mons*, distance qui concorde avec l'itinéraire par le col de Chaures.

M. le pasteur Marchand croit avoir vu le col de Cabre désigné dans un cadastre de « 1643 »¹ sous le nom de col de *Chaures*; j'avoue mon profond étonnement, car le nom de Cabre est très ancien; en 1499, il se nommait *Collis de Caprariis* (Brun-Duraud, dict. topogr. de la Drôme, p. 95) et n'a pas changé, que je sache, depuis lors. Du reste l'accès du col de Cabre était beaucoup plus difficile que celui du col de Chaures; le mémoire du capitaine d'Arçon démontre qu'en 1776 il n'y avait pas trace de route par ce col, et il n'en eût certainement pas été ainsi si jadis il avait donné passage à une voie romaine².

Quant à la question de l'émigration au XI^e siècle des populations de la plaine sur les hauteurs, je ne puis que persister dans ce que j'ai écrit à ce sujet dans mes précédents articles. Cette émigration a été constatée par les historiens dans la plupart des agglomérations non seulement de notre région mais de la France, et il n'y a pas lieu de croire que la vallée de la Beauce ait fait exception à cette loi historique générale. au contraire; c'est ce que j'ai démontré d'ailleurs par des faits précis.

M. Marchand nous dit qu'au moyen-âge, les habitants étaient groupés autour des Châteaux. Or, comme celui de la Beauce était précisément construit sur la colline où nous voyons encore ses restes, il résulte que les habitants de Cambonum, pour venir s'y grouper, avaient dû forcément émigrer. Cependant M. Marchand conclut le contraire. Que penser de cette manière d'argumenter? — Il écrit: « Je continue d'être d'avis que la station ne se trouvait pas à la Beauce et que par conséquent il n'y a pas eu là d'émigration proprement dite ». Est-ce donc à

¹ La vraie date de ce cadastre est 1617 et non 1643.

² Quant au tronçon de route entre le Villard et la Beauce, il n'était nullement situé sur la rive droite de Chauranne, comme M. Marchand prétend, mais bien sur la rive gauche; il aura probablement pris une chose pour une autre.

croire que le village actuel de la Beaume a poussé dans l'endroit comme poussent les plantes ?

En ce qui touche l'émigration du Villard, mon honorable contradicteur parle d'hypothèses successives de ma part. C'est à titre plus que gratuit qu'il me les prête. J'ai dit dans mon premier article que les habitants étaient venus d'un point de la plaine se fixer sur la colline au bas de laquelle sont venues s'implacer les maisons modernes, et je n'ai pas dit autre chose dans le second ; j'y ai seulement reconnu qu'un renseignement inexact m'avait fait donner à cette hauteur le nom de Vières qu'elle n'avait pas ; voilà tout. Où sont donc les hypothèses successives ? — Il ajoute que cette éminence aurait été trop étroite pour un village. Sur le point culminant, peut être ; sur la pente sud, nullement. Quant à l'absence de restes « même de fondations » j'en ai donné la raison dans mon article précédent¹.

J'avais conjecturé, je dois le rappeler ici, que le Villard avait émigré là, du quartier des *Villards*, et j'espérais que des découvertes archéologiques viendraient corroborer un fait déjà indiqué par le nom. Tout juste, on m'écrit qu'on y a mis à jour des ossements, des fragments de poteries, des tuiles à rebord et des briques romaines. Attendons-nous à ce qu'on trouvera plus, ce qui viendra compléter ce que nous savons déjà sur cette émigration.

Enfin, il m'est permis de conclure que tout ce que j'ai dit touchant l'ancienne Beaume-des-Arnauds demeure intact et acquis.

F. ALLEMAND.

¹ Sur cette colline existait encore, en 1636, une chapelle sous le titre de St-Mens; on en conserve une partie du campanille, un reste d'ornement et quelques objets. (Registre paroissial de la Beaume).

DESCRIPTION DES PORTRAITS GRAVÉS

INTÉRESSANT

Les Hautes-Alpes

PAR M. J. ROMAN

(Suite.)

HUGUES (PAUL d'),

Né à Gap en 1859.

1. — Son buste de face, légèrement tourné à gauche.

Au-dessous : *Le vicomte d'Hugues | président du syndicat agricole de | l'arrondissement de Sisteron | candidat à l'élection législative | du 20 août.*

Signé : *V. Rose.*

Bois ; h. 0,120, l. 0,070.

Imprimé en tête du *Publicateur*, journal de Sisteron.

Il y a deux autres états de ce portrait.

Dans le premier la disposition de l'inscription est celle-ci :

Le vicomte d'Hugues | président du syndicat agricole de | l'arrondissement de Sisteron | candidat agricole, candidat du pays.

H. 0,111, l. 0,137.

Imprimé en tête du *Claïron*, journal imprimé à Valence.

Dans le second l'inscription est la suivante : *Le vicomte d'Hugues | le seul député invalidé en 1893.*

H. 0,093, l. 0,065.

Imprimé sur papier vert sur la couverture d'une brochure intitulée : *Invalidé* (1894).

2. — Son buste de face légèrement tourné à gauche.

Au-dessous : *Le vicomte d'Hugues | député de Sisteron (Basses-Alpes) | invalidé hier par la majorité des sectaires de | la Chambre et qui certainement sera réélu.*

Zinc ; h. 0,070, l. 0,066.

Publié dans le journal la *Croix de Paris* le 20 décembre 1893.

BUL. H.-A. 1898

25

Copie réduite du portrait précédent.

3. — Son buste légèrement tourné à gauche, dans un encadrement arrondi sur les angles.

Au-dessous : *Hugues (vicomte d') | Basses-Alpes.*

Bois ; h. 0,045, l. 0,037.

Publié dans le *Journal Illustré* (12 novembre 1893).

4. — Son buste légèrement tourné à gauche.

Au-dessous : *Hugues (vicomte d') | (Basses-Alpes).*

Zinc ; h. 0,048, l. 0,036.

Mauvaise copie du précédent.

Dans le *Grand Musée national ; histoire complète de la Chambre des députés* (Librairie Universelle 1893).

5. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessus : *A M^r*

Au-dessous : *Souvenir de la campagne électorale de 1894, son tout dévoué. vicomte d'Hugues.*

Photogravure ; h. 0,165 l. 0,119.

Portrait d'après une photographie de Pierre Petit, distribué à tous les électeurs de la circonscription de Sisteron (février-mars 1894).

Les inscriptions sont en fac simile d'autographe.

Il existe quelques rares exemplaires avant aucune inscription.

6. — Son buste presque de face légèrement tourné à droite.

Au-dessous : *Le vicomte d'Hugues | député des Basses-Alpes.*

Signé : *J. Cressy.*

Lithographie ; h. 0,175, l. 0,132.

Publié par le journal *La Terre de France* le 24 novembre 1891.

7. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au dessus : *Basses-Alpes, arr. de Sisteron | vicomte d'Hugues (Paul-Marie-Antonin).*

Au-dessous une notice biographique.

Cliché photographique ; h. 0,039, l. 0,034.

Extrait de la Biographie des députés éditée par Flammarion en 1895.

ITIER (PAUL-JULES-AIMÉ),

Né à Montpellier en 1849.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *M. P.-Jules Itier | avocat | conseiller général des Hautes-Alpes | conseiller municipal de Veynes.*

Signé : *E. Col.*

Lithographie ; h. 0,200. l. 0,145.

Publié par les *Alpes Illustrées* de Grenoble le 15 septembre 1889.

2. — Son buste légèrement tourné à gauche.

Au-dessus : *M. P.-J. Itier | conseiller général des Hautes-Alpes, conseiller municipal de Veynes.*

Signé : *Glyptographie Silvestre et Cie, 97, r. Oberkampf, à Paris.*

Photogravure ; h. 0,128. l. 0,098.

Tout autour une notice biographique sur deux colonnes.

LA BROUE DE VAREILLES (FRANÇOIS-HENRI DE),

Évêque de Gap de 1784 à 1791.

Son buste de face, coiffé d'une calotte, vêtu d'un camail et d'un rochet, la croix pastorale sur la poitrine, avec une croix à quatre branches attachée à un large ruban ; une croix pareille est placée sur le cœur.

Au-dessous : *F. H. de Labroue de Vareilles | anc. évêq. cte de Gap, ch^{ne} du 1^{er} ordre du chap. Roy^l de St-Denis ch^{ne} honore du Chap. noble de l'insigne Eglise Cath^{al} de St Etienne de Metz, direct. de | l'Association des demoiselles de la Providence établie à Poitiers le 8 janv. 1817 | Doyen des évêques de France, âgé de 96 ans.*

Signé : *Lith. de Martin à Poitiers | A. Hiromait fils del^a.*

Lithographie ; h. 0,280. l. 0,240.

LA CROIX D'AZOLETTE (NICOLAS-AUGUSTIN DE),

Évêque de Gap de 1837 à 1839.

Son buste de face, coiffé d'une calotte, vêtu d'un camail, portant un rabat et la croix pastorale tombant sur la poitrine. Au-dessous ses armoiries surmontées du chapeau épiscopal.

Au-dessous : *Nicolas-Augustin | De la Croix d'Azolette | Evêque de Gap | né à Propières, diocèse de Lyon le 15 juillet 1778 | sacré dans l'église de Brou (Ain), le 25 juillet 1837.*

Signé : *Dulac pinxit | Llanta del^l | Lith. de Villain | Paris. A. Boblet, quai des Augustins n° 37.*

Lithographie ; h. 0,338, l. 0,250.

LADOUCETTE (LOUIS-NAPOLÉON-LÆTITIA-CHARLES B^{on} DE),

Né à Gap en 1809, mort à Paris.

Il est représenté à mi-corps légèrement tourné à gauche, le bras appuyé sur un socle ; autour du cou, le ruban de commandeur de la Légion d'honneur et trois décorations, dont les palmes académiques, à la boutonnière.

Au-dessous : Fac-simile de sa signature. Dans un encadrement teinté.

Signé : *Bornemann fecit. | Imp. Lemercier & Cie Paris | Pierson, photog.*

Lithographie ; h. 0,170, l. 0,105.

LAFFREY (ARNOUX),

Né à Gap en 1735, mort à Paris en 1794.

Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu de la soutane, du manteau et portant un rabat. Dans un encadrement teinté.

Au-dessous : *Arnaud Laffrey | D'après le portrait peint par Dupont en 1751.*

Héliographie ; h. 0,145, l. 0,107.

Imprimé chez Berthaud (9, rue Cadet à Paris), pour la *Société d'Études des Hautes-Alpes* (bulletin d'octobre 1893). Il en a été tiré un seul exemplaire avant toutes inscriptions et 560 autres.

LAFORGUE DE BELLEGARDE (CAMILLE DE),

Né à Embrun en 1806, mort à Embrun en 1875.

Son buste de face, portant sur son vêtement l'insigne des représentants du peuple.

Au-dessus : *Assemblée nationale | Galerie des représentants du peuple (1848) | (Hautes-Alpes)*.

Au-dessous : *Laforgue de Bellegarde, né à Embrun le 15 avril 1806*.

Signé : *Lith. d'après nature par Tony Toullion | Imp. Lemercier à Paris | E. Desmaisons direct | Paris, maison Basset, rue de Seine, 33 | 347 | Paris, Goupil, Vibert & Cie Boulev. Montmartre, 15*.

Lithographie ; h. 0,255, l. 0,170.

Il existe des exemplaires sur papier teinté.

LANGLOIS (ARTHUR),

Général gouverneur de Briançon de 1895 à 1896.

Il est en buste tourné des trois quarts à droite avec le képi de colonel.

Au-dessous : *M. le général Langlois, ancien colonel du 2^e régiment d'artillerie à Grenoble, gouverneur militaire de Briançon*.

Signé : *H. D. SC. Lyon*.

Photogravure ; h. 0,120, l. 0,090.

Dans les *Alpes Illustrées* du 18 avril 1895.

LANNES (JEAN-JOSEPH)

Né à Aiguilles en 1825, mort à Briançon en 1895.

Il est assis en costume de capitaine de douaniers, la main sur la poignée de son sabre.

Au-dessous : *M. Lannes*.

Signé : *H. D. SC. Lyon.*

Photogravure ; h. 0,120, l. 0,072.

Dans les *Alpes Illustrées* du 20 juin 1895.

LAURENÇON (LÉON-ANDRÉ-HIPPOLYTE),

Né à St-Chaffrey en 1841.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite, un monocle dans l'œil.

Au-dessous : *M. Laurençon, député, membre du Comité français de secours | aux inondés de Szégédin, délégué en Hongrie.*

Bois ; h. 0,145, l. 0,100.

Publié dans le *Monde Illustré* le 20 septembre 1879.

2. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, comme ci-dessus. Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *Laurençon | (Hautes-Alpes).*

Bois ; h. 0,042, l. 0,028.

Publié par le *Journal Illustré* en 1885.

3. — Son buste de face, comme ci-dessus. Dans un cadre rectangulaire à angles arrondis.

Au-dessous : *Laurençon | Briançon (Hautes-Alpes).*

Bois ; h. 0,054, l. 0,036.

Publié dans l'*Illustration* en 1885.

4. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *Laurençon Léon-André (Hautes-Alpes).*

Bois ; h. 0,049, l. 0,036.

Dans la *Chambre des Députés, élections de 1885* (Paris, Duquesne, mars 1886).

5. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *Laurençon | Léon-André-Hippolyte | (Hautes-Alpes).*

Zinc ; h. 0,050, l. 0,036.

Dans le *Grand musée national ; histoire complète de la Chambre des Députés* (Librairie universelle, 1893).

6. — Son buste de face, comme ci-dessus.

Au-dessus : *Hautes-Alpes (3 députés) arr. Briançon | Laurençon (Léon-André-Hippolyte).*

Au-dessous : Une notice biographique.

Cliché photographique ; h. 0,039, l. 0,025.

Dans la Biographie des Députés éditée par la librairie Flammarion en 1895.

LENONCOURT (ROBERT DE),

Archevêque d'Embrun de 1556 à 1558.

Son buste barbu de face, coiffé du bonnet carré, vêtu d'une robe ornée de fourrures. Dans un encadrement rectangulaire.

Au-dessous : *Lénoncourt (Robert de), | cardinal, archevêque d'Embrun, 1561.*

Signé : *Gravé par Meunier, élève de Calamatta | Bruxelles, 1843.*

Taille-douce ; h. 0,150, l. 0,098

Extrait des *Galeries de Versailles*. La date de l'épiscopat donnée dans la légende est erronée.

MANDAGOT (GUILLAUME DE),

Archevêque d'Embrun de 1295 à 1311.

1. — Son buste barbu tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'une robe. Dans un encadrement ovale.

Au-dessous : *Guillaume de Mandagout | docteur en l'un et en l'autre droit, archevêque d'Embrun | cardinal évêque de Preneste.*

Eau-forte ; h. 0,180, l. 0,135.

Extrait de l'*Histoire des Cardinaux Français*, par Duchesne.

2. — Son buste comme le précédent, mais tourné à droite. Dans un ovale posé sur une base sur laquelle on lit : *Guillaume de Mandagot | cardinal en 1312, mort en 1324*. Le tout dans un parallélogramme.

Au haut à droite : *Tom. VI.*

Taille-douce ; h. 0,113, l. 0,092.

Extrait de l'*Histoire des Cardinaux français* par l'abbé Roy.

MARCELLIN (JEAN-ESPRIT),

Né à Gap en 1831, mort à Paris en 1884.

Son buste de face, coiffé d'une casquette et vêtu d'un veston.

Signé en légende rétrograde : *R. Carpeaux, à son ami Marcellin, 1874.*

Eau-forte ; h. 0,125, l. 0,085.

Il en a été tiré des exemplaires en noir et en rouge.

C'est la seule œuvre de gravure du sculpteur Carpeaux ; le cuivre original est entre les mains de Mme veuve Marcellin.

Il existe encore une petite reproduction du buste de Marcellin tel qu'il est placé sur une fontaine à Gap. Sur la couverture d'un livret édité lors de l'inauguration de ce monument. C'est plutôt une vue pittoresque du monument qu'un portrait.

MARION (PIERRE),

Évêque de Gap de 1661 à 1675.

Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'une calotte, portant le rabat, la croix pastorale sur la poitrine et vêtu d'un camail à capuchon. Dans un cadre circulaire de feuillages reposant sur une base, au milieu de laquelle sont les armoiries de P. Marion, surmontées du chapeau épiscopal et accostées de la crosse et de l'épée, dans un cercle.

Signé à droite : *Audran, sculpt. 1668.*

Taille douce ; h. 0,310, l. 0,240.

Excellent portrait d'une grande rareté. Une note manuscrite inscrite sur l'exemplaire du cabinet des estampes et aussi les armoiries, ne laissent aucun doute sur l'identité du personnage.

(A suivre.)

CONFIRMATION PAR GUILLAUME

COMTE DE PROVENCE

*A l'église d'Embrun, de tous les droits qu'elle a acquis
dans ce diocèse (1127)*

In nomine domini nostri Jesu Christi amen : Ego Guillelmus, comes et marchio Provincie, cogitando evangelicum preceptum quo ipsa veritas loquitur, dicens : Quicumque meo nomine de suis bonis ecclesiis et pauperibus in hac presenti vita donaverit, centuplum accipiet et vitam eternam possidebit et in ultimo die judicii ipse dominus noster suis fidelibus amicabili voce sic protestat : Venite benedicti patris mei percipite regnum quod vobis paratum est ab origine mundi quia quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis. His preceptis atque Dei misericordia, ego Guillelmus prenominatus, comes et marchio, inductus, dono ecclesie sancte Marie Ebredunensi et canonicis ipsius ecclesie tam presentibus quam futuris, pro remedio anime mee et parentum meorum, omne jus quod ipsa ecclesia et canonici ipsius ecclesie in Ebredunensi archiepiscopatu usque ad presens tempus acquisierunt vel possident sive corporeum, sive incorporeum ita ut hec mea donatio stabilis et sine calumnia inconcussa perservent. Dono etiam specialiter et concedo totum illud donum quod Petrus de Malenutritus, frater et canonicus ipsius ecclesie pretaxate, dedit, sicuti per testes jam finitum est vel jure poterit definiri, tam in hac tota mea donatione quam ego ad fidelitatem et servitium meum concedo, omnes meos redditus sine fraude retineo et insuper etiam et canonicos et omnes res eorum in bona fide ad custodiendum et protegedum deinceps suspicio. Si vero aliqua persona hanc meam donationem infirmare voluerit, non valeat vendicare quod quesierit sed in duplum restituat, si quid inde abstulerit et in inferis

penas eternas sustineat. Quod Guillelmi, comitis et marchionis, qui hanc cartam scribere jussit et hoc signum propria manu sua composuit. Testes hujus scripture sunt isti : Petrus, divina providentia Vapincensis episcopus ; Lantelmus de Gargaia et Lantelmus, nepos ejus ; Bertrandus de Semone ; Guillelmus Isnardus de Insula ; Radulphus de Faudaone ; Agnellus et Guillelmus Vgonis de Baucio ; Stephanus Socer et Johannes Vetus, de Ebre-duno. Facta donationis anno ab incarnatione domini nostri Iesu Christi M^oC^oXXVII^o decimo kalendas maii, Lune VIII, regnante imperatore Lotario romano. Poncius notarius scripsit ¹.

DONATION PAR GUILLAUME

COMTE DE PROVENCE

de la terre des Orres au Chapitre d'Embrun (1127)

 N nomine domini nostri Iesu Christi, amen : auctoritate divina didicimus quia omne bonum est a Deo quod cum illo semper manet in eternum ; dignum itaque et justum est ut ei a quo cuncta bona que habemus suscepimus, aliquid de bonis nostris attribuamus et ad ejus servitium ecclesie et pauperibus impendamus, sic enim evangelico precepto sepius admonemur : Facite vobis amicos de vestra temporali substantia ut cum defeceritis recipiant vos in eterna tabernacula ; quod iterum in evangelio : Honora Deum de tua substantia ; quod alibi veritas ipsa sic loquitur dicens : Date et dabitur vobis ; quod beatus David, rex et propheta, hoc idem insinuando protestat : Vovete et reddite domino Deo vestro. Quapropter ego Guillelmus,

¹ Bibliothèque nationale, manuscrits latins, 17,558, p. 34.

comes et marchio Provincie, non coactus aliquo articulo, nec deceptus aliqua fraude, sed meditato consilio et pura cogitatione, dono et concedo sine omni fraude, ad fidelitatem et servitium meum, domino et ecclesie beate Marie Ebredunensi et canonicis ejusdem ecclesie tam presentibus quam futuris, terram illam que est sita in loco qui nominatur Orree locus. Hanc autem terram antecessores mei alii comites dederunt quibusdam hominibus ad medium vestum sed medietatem quam alii mei antecessores sibi retinuerant et mea est, dono totam liberam et sine omni impedimento, prenominata ecclesie ad fidelitatem ut dixi et ad servitium meum et retineo ibi XXX^a albergos¹. Hec autem terra his terminis terminatur : in parte Orientis habet terminum rivum scilicet qui nominatur Crevolis² ; in parte Occidentis habet terminos videlicet Vacherias et Marcellariam³ ; et in Meridie habet terminum colles et alpes de valle de Mucio⁴ ; in parte vero Septentrionis habet terminum scilicet flumen discurrentem Durentiam. Totius itaque hujus terre, que infra terminos istos concluditur, medietatem, dono ecclesie sancte Marie Ebredunensi et canonicis ejusdem ecclesie presentibus et futuris, videlicet castellum, villas, domos, campaneas, terras cultas et incultas, montes, valles, rivos discurrentes et stagna, nemora, saltus, aves, venatus, piscaria, tasche, pascua, porcos, multones, alpes et justicias et omnia appendentia que ad comitem pertinent preter supradictos XXX^a albergos, ita ut omnium istorum que infra prenominate terminos continuentur ecclesia et ejus canonici libere et sine impedimento ad fidelitatem et servitium meum deinceps habeant. Quapropter hoc firmaverunt mihi canonici per sacramentum : castellum quod ibi est pro reddere et ne me inde decipiant ; et si ibi aliud castellum factum fuerit antea, vel villa que defensionem vel forciam habeat, illud totum, eodem modo

¹ Serfs ou hommes liges.

² Grévoux.

³ Vachères et La Mazelière.

⁴ La vallée de Barcelonnette.

debent mihi firmare, et pro hoc beneficio dederunt mihi canonici mille et centum solidos quos ipsi mihi persolverunt et ego ab eis accepi Hanc autem mea donatio immobilis et inconcussa perseveret; si qua tamen persona, quod minime credo, ad hanc donationem infrengendam accesserit, non valeat vindicare quod quesierit et si quid de mea hac donatione abstulerit in quadruplum reddat. † Guillelmi comitis et marchionis Provincie qui hanc cartam scribere jussit et signum manu sua composuit. Testes sunt isti : Petrus divina gratia Vapincensis episcopus; Bertrandus de Semone; Raymundus Papia; Petrus Adami. Facta carta donationis anno ab incarnatione domini nostri Iesu Christi M^oC^oXX^oVII^o, lune XIII^o, III^o kalendas maii. Johannes notarius scripsit ¹.

¹ Bibliothèque nationale, manuscrits latins, n^o 17,558, p. 35.

CHRONIQUE

PAR A. DUMAS

AU PAYS DES ALPINS¹ — Beau titre et beau livre ! Des soldats sympathiques entre tous, les chasseurs alpins ! Leur vie de hautes luttes, d'isolement, de vastes horizons contemplés, leur imprime une allure particulière. Sur le sol inoffensif et prosaïque de nos rues, ils gardent malgré eux, leur attitude cambrée et froidement résolue.

Dans le livre de M. Duhamel, on retrouvera avec plaisir ces vigoureux gars qui animent nos montagnes de leur présence ; on y verra aussi leur histoire, comment ils continuent les anciens chasseurs à pied de qui ils ont reçu un drapeau glorieux ; on y apprendra comment ils sont entraînés méthodiquement, logiquement ; de quelles merveilles d'endurance, de force, d'agilité, de présence d'esprit, ils sont capables ; comment ils se cantonnent, vont en reconnaissance, manœuvrent les batteries : d'un mot, comment ils font l'apprentissage de la guerre de montagne.

Puis en des pages pleines de vivacité et de précision, on fera connaissance avec la frontière du Sud-Est.

L'Alpin n'est jamais séparé de son milieu. Sa montagne est presque aussi vivante que lui. M. Duhamel, alpiniste dans l'âme, nous arrête volontiers aux coins merveilleux perdus dans le fond d'une vallée ou entre deux murs de rochers, aux cols où l'horizon change, aux pics dont il a fallu faire la conquête et dont les victimes sont l'objet, en passant, d'un attendrissant souvenir.

J'aime l'alpinisme du touriste côtoyant l'alpinisme militaire. On marche sur les traces les uns des autres ; on se prête assistance dans le danger ; on fraternise toujours. De ce fait, le tourisme dans nos montagnes est plus

¹ Henri Duhamel, *Au Pays des Alpes*. Librairie Dauphinoise.

¹¹. Falque et Félix Perrin, Grenoble, 1899.

beau qu'en Suisse : le voisinage de la frontière et, ça et là, l'apparition de quelques béret, lui apporte une note grave et émue.

Avec un tact délicat, l'auteur a su rendre justice aux officiers généraux dont l'initiative a provoqué la création des bataillons alpins : groupés hors texte devant la première page, ils sont comme les répondants de ce livre.

Les illustrations sont très nombreuses et très fines. Par une heureuse disposition, grâce à un signet identifiant chaque illustration, on peut, après avoir lu le texte et avant de quitter définitivement la page, jouir de la finesse des gravures et de leur curieuse distribution aux quatre coins du papier, à l'intérieur, en marge.... On fait ainsi double connaissance avec les Alpains, leurs chefs, leurs montagnes.

Enfin, une liste des principaux ouvrages à consulter rehaussera, auprès des érudits et des curieux, le mérite de cet ouvrage. Plusieurs des travaux signalés sont l'œuvre de nos confrères. Il en est même qui se sont produits à la faveur de notre Bulletin.

L'ouvrage est luxueusement édité par la librairie Dauphinoise Falque et Perrin, de Grenoble.

. * .

La *Société d'Etudes* souhaite une cordiale bienvenue à la *Revue Dauphinoise* dont viennent de paraître les deux premiers numéros à la même librairie Falque et Perrin.

* * .

Le sonnet suivant, de notre aimable confrère, M. Jean Sarrazin, nous est parvenu trop tard pour figurer au dernier bulletin. Mais les bons sentiments sont toujours de circonstance :

CHRONIQUE

LE LION AUX SOLDATS DE 1870-71

DONT

LES NOMS SONT INSCRITS SUR LES PLAQUES DE MARBRE

Aujourd'hui, ma blessure étant cicatrisée,
Je relève la tête avec un noble orgueil;
Je fus assez longtemps dans les pleurs et le deuil
Pour que, par la Valeur, ma chaîne soit brisée...

Illustre légion, par le nombre écrasée,
Soldats, vous qui voliez sans redouter l'écueil,
Vous vous êtes heurtés aux pierres du cercueil,
Mais la Gloire vous tient sous son aile irisée...

Sous l'arbre des Gaulois, nos farouches aïeux,
Vers un point redouté je tiens toujours les yeux,
Et veille sur ce marbre où les futures races

Viendront dans le danger, s'inspirer de vos noms...
Et tous ceux qui suivront vos éternelles traces
Croiront voir des hochets dans les plus lourds canons

30 octobre 1898.

JEAN SARRAZIN.

Il nous arrive de Forcalquier un écho harmonieux de la félibrée de Volx. C'est un discours sur la *Patrie* et la *Matric*, suivi d'un *Brinde pour la a la taulejado de Vous tou 25 de setembre 1898*, par M. L. de Berluc-Pérussis¹, deux écrits de haute ou fine pensée et de belle forme artistique. Je citerai, du discours, le passage suivant qui a le mouvement d'une strophe :

« Nous aussi, cette lumineuse contrée où nos yeux s'ouvrirent à l'azur ensoleillé, cette nourrice dont les sucres féconds formèrent nos jeunes chairs, cette Provence qui nous apprend à balbutier son verbe musical et suscita nos premiers instincts vers le Beau, ne l'adorons-nous pas comme la mère par qui nous sommes ? Ce grand pays de France, qui doucement nous arracha des genoux

¹ Forcalquier, Albert Crest, 1898.

maternels et nous prépara aux viriles exigences de la vie, en nous disant ses gloires, ses malheurs, ses espoirs, n'est-il pas, à son tour, le Père de qui nous nous réclamons, pour qui nous prétendons combattre et vider tout le sang de nos veines ?¹

. . .

Nous sommes heureux d'annoncer que notre éminent compatriote, M. de La Mazelière, a obtenu récemment de l'Académie Française², un prix de 1.500 francs pour son bel ouvrage, « Moines et ascètes Indiens »³. Le *Bulletin* a donné⁴ un compte rendu de cette étude si attachante et si parfaite de forme.

. . .

Nous avons reçu du Ministère du Commerce une circulaire invitant les entomologistes et collectionneurs d'insectes, les apiculteurs et les sériciculteurs, à prendre part à l'Exposition universelle de 1900, dans la classe 42, du groupe VII.

Nous tenons cette circulaire à la disposition des intéressés, qui devront se hâter, les délais étant sur le point d'expirer.

. . .

Une autre circulaire émanant du Ministère de l'Instruction publique exprime « le vif désir de voir les sociétés savantes de Paris et des départements prendre part, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à l'Exposition universelle de 1900 ».

A cet effet, un questionnaire a été rédigé par une Commission du Comité des travaux historiques et scientifiques.

La *Société d'Études* sera heureuse, si les délais le lui permettent, de répondre à ce désir de M. le Ministre.

¹ Page 6.

² Séance de l'Académie Française, du 17 novembre 1898.

³ Paris, Plon, 1898.

⁴ *Bulletin Société d'Études*, 1898, p. 99.

NÉCROLOGIE

M. DAMAS

Le 27 novembre dernier est décédé à Grenoble, dans sa 76^e année, M. DAMAS (Charles-Pierre), ancien principal du collège de Gap, membre honoraire et ancien vice-président de la *Société d'Études des Hautes Alpes*, officier de l'instruction publique.

Né à Bourg (Ain), le 21 août 1823, M. Damas consacra vingt années de son existence à l'enseignement libre, d'abord au Péage-de-Roussillon, ensuite à Bourgoin. Le 19 février 1865, il fut installé comme principal du collège de cette dernière ville, puis appelé à diriger le collège de Gap, par arrêté du 19 octobre 1874. De Gap il passa (décembre 1882) au collège de Langres (1882-85), et de là à celui de Cambrai (1886-90).

Admis à la retraite, il se fixa d'abord à Nevers, puis définitivement à Grenoble, où il a passé les dernières années de sa vie, comblé de soins et d'affection par tous les siens ; M^{me} et M^{lle} Damas ; M. Damas (Charles), son fils, professeur de rhétorique au lycée de Grenoble ; M^{me} et M. Callamand, son gendre, bibliothécaire de la bibliothèque universitaire ; M. Damas (Eugène), son fils, médecin aide-major au 1^{er} régiment de hussards à Valence.

Quand fut créée la *Société d'Études des Hautes-Alpes*, M. Damas fut un des premiers à donner son adhésion ; il fut aussi un des premiers vice-présidents de la Société, et prit une grande part à ses premiers travaux. On peut lire de lui, dans le Bulletin (1882, p. 204 et 293 ; 1883, p. 207) d'intéressantes *Causeries*.

Après avoir quitté Gap, il n'en continua pas moins à faire partie de la Société, qui, dans sa séance du 7 mars 1889, le proclama *membre honoraire*. En janvier 1891, il envoya à la Société une lettre fort intéressante et un *Règlement pour le Collège de Gap, en 1825*, qui furent publiés dans le Bulletin (1891, p. 168-185).

M. Damas avait laissé à Gap, aussi bien parmi les membres de la *Société d'Études* que parmi les parents et les élèves qui avaient pu apprécier sa bienveillance et son savoir, d'unanimes regrets et le souvenir d'un très bon principal et d'un excellent homme.

F.-N. NICOLLET.

Professeur au Lycée de Grenoble.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages offerts à la Société sont numérotés)

148. — **Cartulaire des Abbayes d'Aniane et de Gellone** publiés d'après les manuscrits originaux. — Cartulaire de Gellone, par Paul Alaus, l'abbé Cassan, E. Meynial. — Montpellier, Jean Martel, aîné, 1898. — 1 vol. in-4° br.

149. — **Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Lens; ses dernières années; épisodes de la Révolution**, par Joseph Perrin. — Sens, Paul Duchemin, 1896; 1 vol. in-8° br.

150. — **Flore des Champignons supérieurs du département de Saône-et-Loire**, par R. Bigeard et A. Jacquin. — Châlon-sur-Saône, L. Marceau, 1898, 1 vol. in-8° br.

151. — **Généalogie de la famille de Bonne**, par J. Roman. — Grenoble, Allier, 1897; 1 pl. gr. in-4°.

152-153. — **L'inscription de "Lanuvium" à Rome. — Six mandements de Calixte II** renouvelant la légation de Gérard, évêque d'Angoulême (21 novembre 1123), par G. de Manteyer. — Rome, Cuggiani, 1898, 2 pl. gr. in-8°.

154. — **Catinat et la défense du Dauphiné en 1692**, par Joseph Perreau, capitaine aux chasseurs alpins, professeur à l'école Saint-Cyr. — Paris, Henri Gautier (1897), 1 pl. in-8°.

155. — **Au pays des Alpes**, par H. Duhamel. — Grenoble, Falque et Perrin, 1898, 1 vol. in-4° illustré.

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEUR

(ANNÉE 1898)

ALLEMAND (abbé F). — Précis historique sur la Vallée de la Vence (1 ^r , 2 ^r et 4 ^r trim.).	17-191-267
— La Beaume des Arnauds à l'époque Gallo-Romaine et pendant le Haut Moyen-Age (réplique à M. Mar- chand), (2 ^r trim.).....	101
— Note sur la deuxième réponse de M. Marchand (4 ^r trim.).....	342
BERNARD (abbé A.). — César, poésie (2 ^r trim.)..	154
BRACHET (Flavien). — Excursion botanique dans les montagnes de Champcella (2 ^r trim.).....	149
DUMAS (A.) Le parler des Hautes-Alpes (1 ^r trim.)	9
— Chronique (2 ^r et 4 ^e trim.).....	167-359
— Sauveterre (3 ^r trim.).....	257
FAZY (abbé). — Le dolium sur les Tombeaux (1 ^r trim.).....	63
GARNIER (Noël). — Observations phénologi- ques dans le département des Hau- tes-Alpes en 1897 (2 ^r trim.).....	178
GIROD (et Romieu) Résumé des observations météorologiques faites à l'Ecole Nor- male de Gap de 1888 à 1897 (2 ^r trim.).	173
MANTEYER (G. de). — Les légendes saintes de Provence et le martyrologe d'Arles Toulon (vers 1120), (2 ^r trim.).....	113
MARCHAND (Pasteur E.). — La Beaume-des- Arnauds à l'époque Gallo-Romaine et pendant le Haut Moyen-Age (réponse à M. l'abbé F. Allemand, 1 ^r trim.).....	37
— Id. Réponse à la réplique de M. l'abbé F. Allemand (4 ^r trim.)..	335

MARTIN (David). — Découverte d'un gisement de schistes houillers à Chaussenoire (commune de Saint-Etienne d'Avançon) avec figure dans le texte), (1 ^{er} trim.).....	67
— Galets Duranciens des Collines de Provence (3 ^e trim.).....	233
— Aperçu sur les sources des environs de Gap au point de vue de l'alimentation de la ville de Gap (4 ^e trim.)...	319
MICHEL (J.). — Ma Tartane, poésie (2 ^e trim.)..	135
NICOLLET (F.-N.). — Phonétique du Patois-Alpin (1 ^{er} , 2 ^e et 4 ^e (trim.).....	47-141-303
— Nécrologie : M. Damas (4 ^e trim.).....	363
ROCHE (C.). — Nécrologie : M. Toy-Riont (3 ^e trim.).....	263
ROMAN (J.). — La famille du bon Chevalier Pierre de Bayart est-elle originaire des Hautes-Alpes (1 ^{er} trim.).....	1
— Description des portraits gravés intéressant les Hautes-Alpes (2 ^e et 4 ^e trim.).....	159-347
— Un épisode de l'histoire de Serres (1422-1447) (3 ^e trim.).....	185
— Une Fille de Serres matelot sur les navires du roi (document), 3 ^e trim.)..	255
— Deux Chartes de 1127.....	355
ROMIEU (C.) (et GIROD). — Résumé des observations météorologiques faites à l'Ecole Normale de Gap de 1888 à 1897 (2 ^e trim.).....	173
— Les tuiles Romaines à Mons-Seleucus (2 ^e trim.).....	33
SIBOUR (E.). Notice sur l'ancien édifice de la place Saint-Arnoux (avec une gravure hors-texte) (1 ^{er} trim.).....	75

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1898)

Histoire et Archéologie

La famille du bon chevalier Pierre de Bayart est-elle originaire des Hautes-Alpes, par M. J. ROMAN (1 ^{er} trim.).....	1
Précis historique sur la vallée de la Vence, par M. l'abbé F. ALLEMAND (1 ^{er} , 2 ^e et 4 ^e trim.).....	17-191-267
Les tuiles romaines à Mons-Seleucus, par M. C. ROMIEU (1 ^{er} trim.).....	33
La Beaume-des-Arnauds à l'époque gallo- romaine et pendant le haut moyen-âge (réponse à M. l'abbé F. Allemand), par M. E. MARCHAND (1 ^{er} trim.).....	37
— Id. (réplique à M. Marchand), par M. l'abbé ALLEMAND (2 ^e trim.).....	101
— Id. (deuxième réponse à M. l'abbé F. Allemand), par M. E. MARCHAND (4 ^e trim.).....	335
— Id. (note sur la deuxième réponse de M. Marchand), par M. l'abbé ALLE- MAND (4 ^e trim.).....	342
Le Dolium sur les tombeaux, par M. l'abbé FAZY (1 ^{er} trim.).....	63
Notice sur l'ancien édifice de la place Saint- Arnoux, par M. E. SIBOUR (avec une gravure hors texte). (1 ^{er} trim.).....	75
Les légendes saintes de Provence et le marty- rologe d'Arles-Toulon (vers 1120), par M. G. DE MANTEYER (2 ^e trim.).....	113
Description des portraits gravés intéressant les Hautes-Alpes, par M. J. ROMAN (2 ^e et 4 ^e trim.).....	159-317
Un épisode de l'histoire de Serres (1422-1447), par M. J. ROMAN (3 ^e trim.).....	185

Sciences

Découverte d'un gisement de schistes houillers à Chaussenoire (commune de Saint- Étienne-d'Avançon (avec figure dans le texte), par M. D. MARTIN (1 ^{er} trim.).	67
Excursion botanique dans les montagnes de Champcella, par M. Flavien BRACHET (2 ^e trim.).....	149
Galets Duranciens des collines de Provence, par M. D. MARTIN (3 ^e trim.).....	233
Aperçu sur les sources des environs de Gap au point de vue de l'alimentation de la ville de Gap, par M. D. MARTIN (4 ^e tri- mestre).....	319

Linguistique

Le parler des Hautes-Alpes, par M. A. DUMAS (1 ^{er} trim.).....	9
Phonétique du patois Alpin, par M. F.-N. NICOL- LET (1 ^{er} , 2 ^e et 4 ^e trim.).....	47-141-303

Littérature

Ma Tartane, poésie, par M. J. MICHEL (2 ^e trim.).	135
César, poésie, par M. l'abbé A. BERNARD (2 ^e trim.).....	154
Sauveterre, par M. A. DUMAS (3 ^e trim.).....	257

Documents

Une fille de Serres matelot sur les navires du Roi, par M. J. ROMAN (3 ^e trim.).....	255
Deux chartes : Confirmation par Guillaume comte de Provence à l'église d'Embrun, de tous les droits qu'elle a acquis dans ce diocèse (1127. — Donation par Guillaume comte de Provence, de la terre des Orres au chapitre d'Embrun (1127) par M. J. ROMAN (1 ^{er} trim.),.....	355

Divers

Nécrologie : M. le D ^r Chabrand (1 ^{er} trim.).....	95
— M. Toy-Riont, par M. C. ROCHE (2 ^e trim.).	263
— M. Damas, par M. F.-N. NICOLLET (4 ^e trim.).....	363
Chronique (MM. E. Le Blant et Léon Gautier. — Découverte à Elché, en Espagne, d'une nécropole Gréco-Phénicienne; — Trou- ville, à La Bâtie-Montsaléon, d'un mas- que conique en bronze (eau forte de M. J. Lieure); — Date du début de l'année en Dauphiné, d'après une lec- ture de M. Prudhomme, au Congrès des Sociétés savantes; — Note lue par M. J. Roman, à la section d'archéo- logie, sur quatre pierres antiques trou- vées dans les Hautes-Alpes; — Les nouveaux noms de rues à Gap, par M. A. DUMAS (2 ^e trim.).....	167
— Au Pays des Alpins ! — La revue Dau- phinoise. — Un sonnet de M. J. Sarra- zin. — La Patrie et la Matrice. — Prix accordé à l'ouvrage de M. de la Mazelière: <i>Moines et Accètes Indiens</i> . — A l'exposition de 1900 (4 ^e trim.)....	359
Listes bibliographiques (1 ^{er} , 2 ^e et 4 ^e trim.).....	98-179-364
Bulletin météorologique. (Observations météo- rologiques faites à Gap en 1897; — Observations phénologiques dans le département des Hautes-Alpes, en 1897, par M. Noël GARNIER. — Résumé des observations météorologiques fai- tes à l'Ecole Normale de Gap, de 1888 à 1897. (Note de MM. GIROD, directeur, et ROMIEU, professeur). (2 ^e trim.).....	173

